This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

B 444464

SE TAIRE E FAIRE

DP
302
.C39
P4

LES ILES FORTUNÉES

OU

ARCHIPEL DES CANARIES

Bruxelles. — Typ. A. Lacroix, Verboeckhoven et Cie, Boulevard de Waterloo, 42.

Pégot-Ogier, Eugène

LES ILES FORTUNÉES

OU

ARCHIPEL DES CANARIES

TOME PREMIER

PARIS

LIBRAIRIE INTERNATIONALE

15, BOULEVARD MONTMARTRE, 15

A. LACROIX, VERBOECKHOVEN ET Cie, ÉDITEURS

A BRUXELLES, A LEIPZIG ET A LIVOURNE

1869

Tous droits de traduction et de reproduction réservés

vignaud lith

06-23-27 M.K.K.

A MONSIEUR VICTOR HUGO

GUERNSEY

—

Votre maison me fut hospitalière, et j'ai eu ce bonheur rare de vous faire oublier l'heure toute une soirée; je n'y eus d'autre mérite que de vous fournir par la réplique l'occasion de tenir vos auditeurs sous le charme de votre parole.

Ce soir-là votre salon devint pour vous une tribune et à quatre ans de distance nous nous rappelons encore vos paroles et nos émotions.

C'est que vous nous aviez raconté l'heure solennelle où toute lutte de plume et de parole devant cesser en présence de la loi violée, vous étiez descendu dans la rue, le cœur armé du triple airain, pour y faire la dernière protestation, y remplir le plus grand des devoirs.

C'est que vous nous aviez dit comment le peuple de Paris, oublieux d'une république assassinée déjà et jouet d'une tra-

dition glorieuse, avait abandonné sa propre cause et ses défenseurs; comment, ouvrier de la dernière heure, vous aviez combattu le bon combat et mérité le salaire tout entier, l'exil vers lequel vous marchiez, priant Dieu d'éclairer la France, et jetant aux quatre vents du ciel l'anathème vengeur.

Puis votre souffle poétique avait évoqué les destinées futures de la France, de la France si près qu'on la voit de vos fenêtres, si loin.....

« Mentre che la vergogna dura..... »

Je vis alors en vous l'incarnation de la patrie gémissante.

Le lendemain j'allais prendre congé de vous, et dans le tête-à-tête je vous rappelais naïvement que du fond de la France je vous avais adressé des vers éclos sur les bancs du collége; je vous disais comment l'art divin m'apparut dans les *Orientales*, source enivrante où je trouvai mes premières extases d'enfant. Devenu vieux maintenant, malgré tous les étonnements que vous avez donnés au monde par vos chefs-d'œuvre successifs, j'ai toujours pour les *Orientales* l'amour naïf, absolu, que les simples comme les docteurs ont pour l'Imitation de Jésus. Je puis donc, et depuis longtemps, vous appeler mon maître, puisque c'est à vous que je dois et mes premières émotions et ma première pensée; de l'enfant vous aviez fait un homme.

Je vis alors en vous l'incarnation de la poésie.

Jeté par les destins sur ces rochers anglo-normands que vous aimez, auxquels vous avez dédié vos *Travailleurs de la Mer*, je sentis bientôt se développer en moi l'amour des îles,

ces inconnues des continentaux. Alors je visitai les îles latines, portugaises, espagnoles : les Açores, les îles Madère, les îles du Cap Vert, les îles Canaries ; série de géants qui s'élèvent jusqu'aux cieux et témoignent de l'Atlantide engloutie.

J'ai pensé qu'il pourrait être bon de montrer les idées monarchiques et religieuses qui, dominant toujours la race latine, la dévouent au malheur, à la décadence, et de présenter l'antithèse, l'idée de liberté qui, dominant la race saxonne anglo-normande, lui donne le bien-être en lui permettant le progrès politique.

J'ai pensé qu'il pouvait être utile de montrer l'énergie, la puissance, la dignité et la fortune que la liberté donne à ceux qui la possédant savent la garder, tandis que courbées sous le fardeau de tant de misères et d'abjections, les races latines subissent un despotisme qu'elles invoquent ou détruisent tour à tour, s'oubliant dans les souvenirs de leurs gloires des temps passés. Dans la pente rapide qui les pousse aux abîmes, s'il doit y avoir des temps d'arrêt, il faut qu'elles considèrent la voie suivie par la race du Nord ; la chute les attend si elles ne suivent pas la marche du salut, la voie de la liberté.

J'essaierai de montrer les mœurs, les arts, l'industrie, le commerce, l'agriculture des insulaires ; leur degré d'instruction, leurs institutions politiques, judiciaires, militaires, religieuses. Je constaterai l'influence salutaire du séjour des îles sur les malades trop effrayés de cette ceinture de vagues, source inépuisable de chaleur qui y fait l'air ambiant si tonique et si doux ; je montrerai les richesses de leur Flore,

les effets prodigieux de leurs volcans et la sereine majesté de l'antique Atlas; je ferai revivre les races primitives ou conquérantes, conservées tout entières, tandis que les peuples du continent, perdant vigueur et originalité, s'effacent de jour en jour.

Nous retrouverons tour à tour, dans le groupe des *îles Fortunées* les Égyptiens avec Nechao, le *Timée* de Platon, le Juif Ezéchiel, Homère et Hésiode, les pères de toute poésie. Nous verrons les Tyriens, ces intrépides marchands, et Hannon le Carthaginois, *aux Madère et aux Açores*. Les Druides et leurs blanches théories couvriront les coteaux boisés comme les grèves arides des *îles de la Manche*, où dorment encore les vieux autels de nos pères, sphynx de pierre sans formes. Partout nous retrouverons les superstitions religieuses ou matérielles, la Vierge de la Chandeleur, Aprositus, les Fades, les Dragons, saint Brandon, saint Maclovius, les convertisseurs. Dans la longue nuit du moyen âge, un éclair glorieux nous montrera Béthancourt le Conquérant; un drame formidable, la disparition d'une race; un drame intime, l'engloutissement de la blanche nef. Voici la Renaissance, l'aube resplendit; Venise enverra Cadamosto au pays d'Atlantide; Boccace nous dira l'expédition du Florentin Corbizzi; le Portugal lancera Zarco; tout rayonne, le sublime Génois passe, s'arrête aux îles Fortunées, pour de là aller découvrir un monde dont la tradition y était vivante. Alors les hardis marins, les féroces conquérants, couvriront de sang ces plages heureuses! C'en est fait, le trône et l'autel alliés écraseront ces îles libres depuis douze mille ans! Consolons-nous! inébranlables sur leur base granitique, les pe-

tites îles anglo-normandes résistent fièrement, conserveront leur autonomie et la liberté, et par elle ces anciens nids de pirates deviendront des phares de civilisation. Il y a là un enseignement.

Je vous dédie, Maître, ces pages écrites dans les îles de la Manche que vous aimez tant, que votre séjour a fait connaître au monde et que votre grande intelligence éclaire de ses rayonnements.

Je suis, avec respect de votre génie et de votre caractère le plus fervent admirateur,

* * *

RÉPONSE DE M. VICTOR HUGO

Hauteville-house, 16 juillet 1869.

MONSIEUR,

Vous n'avez fait que traverser le désert où j'habite et vous m'avez laissé un excellent souvenir. Un homme qui sait, c'est beaucoup; un homme qui pense, c'est plus encore. Vous êtes les deux.

Aujourd'hui vous me rapportez, des *iles Fortunées*, et vous rapportez au public, qui vous lira et vous applaudira, un livre aimable et savant, écrit avec grâce et pensé avec force. Vous me l'offrez, je l'accepte. Votre dédicace charmante et énergique m'a touché.

Je vous ai dû de bonnes heures; je vous lirai encore dans mes creux de rochers, devant les perspectives infinies, avec

le soleil là-haut et l'océan là-bas, et il me semblera errer avec vous.

Du reste, vous avez fait un voyage dans l'Atlantide, moi je tâche d'en faire un dans l'idéal; cela se ressemble.

Je souhaite la bienvenue à votre œuvre.

VICTOR HUGO.

LES ILES FORTUNÉES

OU

ARCHIPEL DES CANARIES

Le 17 février 1868, à midi, un coup de canon retentissait à bord de l'*Éthiope* et annonçait le départ; nous quittions Madère pour les Canaries; les adieux faits et les verres de champagne vidés, nos amis sautaient dans leur canot; il était temps, car déjà l'hélice était en marche.

En avant! « Go ahead »! Ainsi, encore adieu, adieu toujours! Dans cette vie de voyages, les émotions sont rapides et fortes; les amitiés nouvelles pour avoir été de courte durée n'en sont pas moins sincères, et cependant il faut se quitter! aussi sur plus d'une figure bronzée par le hale, tannée par le soleil, le vent de mer ou de la montagne, voit-on souvent rouler une larme au départ.

Nous n'avions pas trouvé une parole en nous quittant, une étreinte de poitrine à poitrine, les mains serrées, ce fut tout. Mais nos compagnons de voyage, les Anglais, ne se contentèrent pas de si peu, car au moment où je sentais mes yeux s'humecter, un chœur formidable retentit : Hip, hip, hip, hurrah!! hip, hip, hip, hurrah! C'était l'adieu au canot qui ramenait leurs amis à Madère.

J'ai trouvé rarement les Anglais désagréables en voyage.

Ils savent voyager; mais ces hip, hip, hip, saccadés, ces sons gutturaux suraigus qui se précipitent, ces hurrah! terminatifs de chaque période, se prolongeant, se traînant à volonté en sons discordants selon le goût ou l'oreille, constituent une musique sauvage qui me paraît une formule d'adieux ridicule. Qu'y faire! elle est générale en Angleterre et aux lieux où bat au vent l'*union Jack*, c'est à dire à peu près partout.

Maintenant armés de nos longues vues, nous admirons le panorama de Funchal, et à mesure que la vapeur nous éloigne, le cirque s'agrandit. Voilà certes un beau paysage; peu à peu il s'efface et disparaît. Pour nous distraire, étudions le petit monde mobile qui vogue sur le steamer de l'*African steam company*. Nous n'avons qu'une dame à bord, la *femme du capitaine*, qui va rejoindre... son régiment? Non, son mari; voici deux capitaines d'artillerie qui se rendent à *Sierra Leone*, cette terre au climat mortel; un ingénieur des mines qui va laver l'or des rivières sans nom du petit ou du grand Popo, des Drumas ou de Coya, escorté d'un capitaine de mines; à ma droite, un Suisse, voyageant pour sa santé, et avec lequel j'ai fait, il y a un an, l'excursion de *Cintra;* à ma gauche, un jeune Francfortois, naturaliste par goût, charmant garçon de vingt-cinq ans, qui se fait suivre de perruches bicolores et de ces charmants petits oiseaux de la côte d'Afrique dont je ne sais que le nom vulgaire (*freyrinha*) petit moine, des (*peitos-celestes*) à poitrine et queue bleu de ciel, et des (*viuvas*) Veuves au plumage noir, à la queue longue, effilée, terminée par un beau panache. MM. Brunner, Krauss et moi venons de passer quelques mois à Madère, et nous entreprenons ensemble le voyage aux Canaries.

Nous avons remarqué en face de nous un homme de six pieds, carré d'épaules, membré comme un athlète, aux mains fortes, osseuses, et chaussé de souliers à semelles débordantes; des cheveux abondants qui blanchissent, des yeux d'un bleu calme et si limpide que leur regard est un

charme, des dents d'ivoire peut-être un peu grandes, un nez très accentué et la bouche largement ouverte, le menton couvert de deux touffes de poil gris qui descendent en barbe de bouc, et le reste de la figure strictement rasé; voilà l'homme. Un garçon de seize ans est auprès de lui. Ce sont deux Américains ou plutôt deux Canadiens de Québec. Indiquons pour mémoire : un Français qui va près du cap de Bonne-Espérance, dans un établissement isolé sur la côte, établir des moulins à moudre et à scier; deux Belges à l'avant, taciturnes mais polis, fumant sans parler et sans relâche; quelques femmes aussi à l'avant, que, sans doute, un célèbre concile avait en vue, lorsque, à la majorité d'une voix, il leur accorda une âme humaine; c'est tout ce qu'elles ont d'humain ces créatures qui vont à Port-Natal, faire on ne sait quels mariages. Le mal de mer les torture pour le moment sans les embellir... au contraire.

Tel est le composé officiel du navire, auquel il faut joindre les officiers et le docteur; il y a aussi à bord le monde interlope. Contre la paroi extérieure de la machine, voici deux orgues de barbarie ; une caisse en bois blanc dont le côté supérieur est grillé de barreaux de fer et dans laquelle deux singes grincent des dents; à l'une des poignées d'un coffre énorme est attaché un chien mouton blanc, tondu de l'arrière-train, avec cinq bouquets de poils aux extrémités ; deux Italiens, le dos recouvert de la veste de velours traditionnelle, sont appuyés sur le rebord de la galerie; un Piémontais, sur un petit matelas, essaie d'endormir en la berçant une petite fille de sept ans que le mal de mer tient trop éveillée; le grand coffre entr'ouvert laisse voir les costumes du chien, des singes et de la petite fille; c'est une troupe complète. La terre habitable est agacée par l'orgue de Barbarie; lorsqu'à l'homme et à l'instrument s'ajoute l'animal, chien ou singe, puis encore l'enfant, alors c'est déplorable. Ces artistes parlent un patois italien et vont exploiter Ténériffe.

En somme, peu de passagers.

La mer est superbe, une légère brise nous pousse doucement, les voiles aident la vapeur et donnent au navire cet air de coquetterie penchée qui lui sied si bien. Le courant, l'alizé, la vapeur, tout nous favorise, c'est dans l'ordre; au retour on a contre soi le vent et les courants. Permis à vous, voyageur romantique, de déplorer cette cheminée qui tousse, crache et noircit voiles et cordages, pour moi, moins poétique, je calcule et me dis que la machine crachant et toussant nous fait filer douze nœuds à l'heure, et vive la vapeur!

Dès les premières heures on s'observe, tout le monde est guindé, chacun se fait une enveloppe de hérisson; peu à peu cette carapace disparaît et chaque personnalité se détache. Brunner remarque que la dame capitaine serait jolie si la terrible dyspepsie n'avait changé ses lis et ses roses d'Anglaise en un teint d'un blanc terreux; ses yeux ont encore, même après six mois de séjour en Europe, l'apparence maladive que les stations équatoriales donnent aux étrangers. — La femme du soldat, me dit-il, est soldat — c'est vrai, car elle cause avec les deux capitaines, et la conversation de ces trois personnes n'a pas offert d'autre intérêt que celui d'un rapprochement entre les mœurs des officiers anglais et celles des officiers de tout pays :

— Avez-vous connu John Winter?

— Oui, il a été bien heureux! de l'Inde il fut envoyé au Cap, du Cap à Malte, et de Malte il est rentré dans les trois royaumes dont il ne sortira plus; quelle chance!

— Et le major Pierson?

— Il est mort, madame.

— *Indeed!!!*

— Oui, sa femme a épousé le lieutenant colonel du 2e infanterie.

— Ah, oh, aoh!

— En avez-vous encore pour longtemps à Sierra Léone?

— Encore trois ans.

— Et votre mari?

— Encore deux ans.

Tout cela est sans intérêt, mais indique que dans le métier des armes tous les enfants de Mars sont frères, quelque pays qu'ils servent. Quand on les a vus fumer, boire et chanter Malborough ou Larifla, on voit l'identité, sauf la langue, le costume et surtout la fortune, car les officiers anglais sont tous riches à peu d'exception près.

Brünner boit de la limonade pour éviter le mal de mer, à la seconde bouteille son estomac irrité s'insurge. Têtu comme un mulet d'Espagne, le descendant des héros du Grütli entame la troisième bouteille dont le sort est prévu.

Le jeune Allemand soigne les oisillons, qu'il prétend amener à Francfort, traversant avec eux les Canaries, l'Espagne et la France. Il veut rapporter à quelque blonde *yung frau* de Germanie ce souvenir vivant de ses pérégrinations. Il voyage avec des portefeuilles gonflés et débordants de la flore de Madère.

La conversation s'engage; il est à remarquer que les officiers anglais, comme ceux des autres pays, ont une instruction limitée. Les ingénieurs, avocats, médecins, industriels leur sont supérieurs. Brünner et le jeune Allemand parlent l'anglais, le français et suffisamment le portugais et l'espagnol. La dame capitaine ne parle que l'anglais, ayant oublié son français de pensionnaire et ses douze cachets d'italien, *pour chanter*. L'ingénieur des mines et son capitaine de mineurs s'isolent absolument ou lisent en fumant des pipes. Le Français est très malheureux, il ne sait que le français et n'a personne à qui parler. Depuis Madère l'Américain n'a pas soufflé, il est assis les jambes en l'air étalant sa formidable paire de souliers; le fils lit *Don Quijote* en espagnol; de temps en temps il questionne le père qui répond en sourdine, brièvement, mais avec bonté.

La cloche sonne, c'est le dîner; le capitaine préside à table, découpant, et des garçons de service transmettent

mettent le mets désiré : gigot bouilli, recouvert d'une sauce blanche aux câpres, quartier de bœuf saignant, jambon bouilli. Entre chacun et à l'entour de ces trois plats mastodontes recouverts de cloches de métal bien luisant qui couvriraient Tom Pouce, s'étalent des pommes de terre sous toutes les formes, des choux, des petits pois, des haricots verts, des choux-fleurs ; c'est le sempiternel dîner anglais, grave, sérieux, religieusement englouti et recouvert de *pale ale* ou de *stout*. Vient le dessert, saluons le Stilton, le roi des fromages, malgré le Roquefort ou le Brie; puis tous les fruits du tropique; alors les vins arrivent, l'eau-de-vie et le champagne et les toasts commencent; la dame se retire. Il est six heures, à huit heures on taostait encore, et chaque toast était suivi de l'air de Marlborough, avec trois hip, hip, hip, suivis eux-mêmes de trois hurrah ! A bord d'un vapeur français, on mange quatre fois par jour; à bord d'un bateau anglais, on mange plus terriblement encore, et l'on boit de même. Il faut croire à un excitement, un entraînement particulier. En fait, la mer creuse.

Vers huit heures, ces buveurs étaient sur le pont, tristes, moroses, le regard atone, car la gravité anglaise se multiplie par la dose d'intoxication. Par malheur, l'esprit de convoitise s'emparant des Italiens, l'orgue sur le ventre, la jambe droite tendue, ils tournent la manivelle et réveillent les enfants d'Albion, qui se livrent alors deux à deux à une danse de nègres d'Afrique. C'est une espèce de bamboula étrange, à la suite de laquelle, épuisés, haletants, ils tombent l'un sur l'autre et roulent sur le pont; on les emporte.

A dix heures tout le monde est couché, la nuit est belle, les étoiles brillent sur le ciel noir. Je reste sur le pont, car nous sommes deux dans la même cabine et je préfère dormir sous la tente que de partager un air déjà bien insuffisant pour un.

Un jour se passe qui n'a amené que des incidents sans

importance. Une jeune baleine s'est montrée à tribord, a soufflé ses deux jets d'eau et a disparu; les chiens de mer qui sillonnent particulièrement les mers des îles Atlantiques, les thons monstrueux se livrent à des jeux qui nous servent de distraction; tout à coup un bœuf de l'avant, ayant rompu ses entraves, vient gravement rendre visite aux passagers d'arrière et causer familièrement avec le timonier. On a eu bien de la peine à le reconduire à sa place. Cet incident a diverti les Anglais qui ne se sont nullement effrayés de cette visite inattendue; presque tous élevés à la campagne, ils vivent dans la pratique des animaux domestiques.

Le surlendemain dès l'aube, des oiseaux se montrent, et à l'horizon la ligne hérissée des montagnes de Ténériffe; le pic est empanaché de nuages et nous n'apercevons que sa base, la large assise du cône. Voit-on le pic de cinquante lieues ? des voyageurs l'ont dit; ce qui est certain, c'est qu'on le voit de loin, seulement on le voit rarement. Dans ces parages africains, le soleil absorbe si énergiquement l'eau de la mer, qu'à une certaine hauteur, ces vapeurs se condensent et restent ainsi suspendues jusqu'à ce que le vent les emporte ou qu'un accident atmosphérique rare les fasse résoudre en pluie. Si l'on se rendait en ballon dans la planète Vénus ou dans toute autre, de cet observatoire on pourrait voir la terre entourée, entre les tropiques, d'une ceinture de nuages; c'est sur cette partie de l'Océan que s'opère le plus largement cet immense travail d'absorption, qui prend l'eau salée de la mer, l'élève et la rejette en pluie d'eau douce bienfaisante sur les terres du globe; les grandes montagnes arrêtent ces nuages et y font ces réservoirs précieux, glaces ou neiges éternelles, qui empêchent les eaux de s'écouler trop vite et les filtrent petit à petit, formant ainsi rivières et fleuves. Tel est le rôle des montagnes et leur justification. Le pic retient les nuages, sans cela l'île mourrait de soif; ces nuages se résolvent en pluie sur la montagne elle-même généralement, et le soleil les reforme sans

cesse. Voilà pourquoi le pic est si souvent coiffé, partant invisible. C'est seulement le matin ou par certaines journées tout à fait claires qu'on peut apercevoir en entier le cône fameux.

Nous voici par le travers de l'île qui nous présente ses caps hérissés de roches basaltiques ; à la pointe nord-est se dresse un phare Fresnel de première classe ; à gauche la grande Canarie, à droite Palma. La distance qui nous sépare des autres îles ne nous permet pas de les apercevoir. Nous entrons dans le canal et rasons la côte. Voilà la rade, la ville de Santa-Cruz apparaît ; au premier aspect rien de bien saisissant ; la campagne est aride, déboisée, les premiers contre-forts des montagnes sont pelés ; le jour baisse et la ville paraît terne. C'est un paysage africain.

Arriverons-nous au port de Santa-Cruz avant six heures? telle est la question ; un quart d'heure de retard, la Santé ne viendrait pas et nous resterions en rade jusqu'au lendemain matin, triste sort dont Dieu vous préserve ! rien n'est fatigant comme d'être à l'ancre dans une rade ouverte ; les chaînes ferraillent, le timon fouette, des bruits inaccoutumés ou un silence invraisemblable éloignent le sommeil.

Enfin, voici le canot de la Santé, un matelot tend une perche à l'officier du bord qui place les papiers requis dans une gaffe ; ils arrivent ainsi à l'officier du canot. Formalité puérile ! Comme il n'y a parmi nous ni fiévreux, ni cholériques, ni galeux, ni lépreux, nous pouvons débarquer ; opération difficile par un fort vent de nord-est ; nos bagages sont saisis par une nuée de portefaix, et c'est avec cette escorte, entouré de ces gardes du corps, qu'il ne faut pas toucher tant leur propreté est douteuse, que nous arrivons à l'hôtel.

Salut à Santa-Cruz de Ténériffe, capitale de l'Archipel canarien !

TÉNÉRIFFE

CHAPITRE I

LA VILLE DE SANTA CRUZ

Avant de décrire la capitale de l'Archipel canarien, il faut donner une idée générale de l'île et quelques détails géographiques indispensables.

La carte de l'île de Ténériffe de M. Léopold de Buch, gravée par Tardieu, publiée en 1831, est la meilleure, avec celle de MM. Webb et Berthelot. La forme de l'île est très irrégulière, car du nord-est au sud-ouest, elle a 21 lieues de côtes, et n'en a pas plus de 12 dans sa plus grande largeur. Son circuit est de 54 lieues. La partie qui se prolonge vers le nord est la plus étroite, ayant moins de 4 lieues d'un bord à l'autre, et présente de hautes falaises et des anfractuosités profondes. Au centre de l'île s'élève un pic gigantesque dont le sommet pyramidal apparaît au dessus des nuages. Le pic se dresse au milieu d'un cirque de plus de 50 kilomètres de montagnes étagées ! Le cône ou pain de sucre a 12,000 pieds d'élévation, à peu près la hauteur du mont Blanc ; des montagnes secondaires se groupent au dessous de sa base, tandis qu'à l'orient et à l'occident, deux chaînes de montagnes lancent leurs bras étendus dans la mer par les caps Tino et Anaga, immenses promontoires.

L'île de Ténériffe renferme 100,000 habitants.

La capitale de l'île est Santa-Cruz, 11,000 habitants. Les villes principales sont : La Orotava, 8,000 habitants; la Laguna, 7,000 habitants; Guarachico, 2,000 habitants; le Puerto, 3,000 habitants. L'ancienne dénomination latine de Ténériffe était *nivaria*, en guanche *tinerf*, *tenerfe* ou *tchenerfe*.

L'île de Ténériffe n'a pas d'eau en abondance, car la bande du sud en manque. On comprend aisément qu'il n'y ait pas de rivière dans une île si élevée au dessus du niveau de la mer, car les torrents s'écoulent avec une rapidité étonnante et atteignent l'océan ayant à peine parcouru quelques kilomètres. Des sources abondantes prennent naissance dans les forêts laurifères du nord et de l'ouest; il en surgit encore dans les déclives plus basses, probablement par infiltration, et dans la partie nord certaines sources jaillissent presque au bord de la mer.

L'action des forces volcaniques, qui a rompu le système des montagnes et l'a séparé par fragments, ne s'est pas arrêtée à Ténériffe ni aux autres îles Canaries; partant des Açores jusqu'aux îles Bissagot au sud du cap Vert, cette action toute-puissante, en isolant ces divers archipels, a créé ce parcours volcanique que Humboldt appelait la vallée longitudinale de l'Atlantique.

Les Guanches étaient les habitants autochtones.

L'île a 86 kilomètres de long sur 44 de large, la superficie est de 1,946 kilomètres carrés.

Assez de géographie pour le moment.

On dort mal à terre après quelques jours de navigation; il semble que le lit se balance, que le plancher et le plafond ondulent. Il faut en prendre son parti. Dans ces parages, les jours sont à peu près égaux aux nuits, et le crépuscule ou l'aube sont presque insensibles; de plus, quoiqu'en avril, il fait très chaud, les matinées et les soirées sont délicieuses, les nuits sont admirables et si calmes qu'on ne se coucherait jamais; il faut donc de toute nécessité faire la *sieste* dans le jour.

Dès l'aube nous étions sur pied, regardant de nos fenêtres le soleil levant qui jetait ses feux obliques sur la mer et dorait les pics de l'île. Notre hôtel est au levant et domine la rade. Si la rade fait bien vue de la mer, vu de terre le môle paraît insuffisant, mal compris; du reste, il est à peine commencé... depuis trois cents ans! Ce môle n'est qu'une jetée de 4 à 500 mètres de long, large au début, très étroit à sa terminaison. En deux points, des marches en granit facilitent aux voyageurs l'embarquement de plein pied, quand le temps le permet; deux rails vont d'un bout de la jetée à l'autre venant du pied de la montagne voisine; et furent établis pour le transport des pierres qui devaient prolonger la jetée.

Le corps de garde de l'entrée du môle fait partie d'un fort dit de Saint-Christophe, sur les murailles duquel s'appuie un bâtiment moresque à colonnettes peintes en rouge et en vert, d'un aspect étrange; c'est la capitainerie du port. A côté, la halle aux poissons, bâtiment tout petit mais gracieux, élégant et propre, qui fut édifié, en 1865, aux frais des poissonniers eux-mêmes. Les tables sont en marbre blanc, et jusqu'à hauteur d'homme les murailles sont recouvertes d'une charmante bordure de faïence blanche à carreaux, comme on en voit en Hollande, vers Delft; deux pompes donnent de l'eau en abondance. A l'entrée du môle, à gauche, se trouve le bureau de l'inspection maritime pour les gens de mer et les portefaix du port. Le sol du môle est jonché de canons antiques, dévorés par la rouille, qui rappelent les splendeurs de l'Espagne et sa misère actuelle; à côté, des pyramides de boulets inutiles. A tout cet arsenal pour rire, je préfère ces bouées, ces ancres anglaises, ces immenses blocs de granit qui semblent témoigner du désir d'un travail sérieux; mais les travaux sont sans cesse interrompus faute d'argent, et la mer, jalouse, défait chaque jour le travail de la veille, quand on a travaillé.

A côté du château Saint-Christophe se trouve un bâtiment

carré avec un grand portail; une inscription indique que cet édifice, destiné à servir de douane, fut érigé sous le règne de Charles-Quint. Sans caractère à l'extérieur, le patio à colonnades soutient un balcon de bois assez distingué. La douane est aujourd'hui complétement abandonnée, car Santa-Cruz est port franc.

A droite, la Rambla, c'est la promenade. Un peu trop courte, elle est ornée à son entrée d'un portail en pierre style rococo assez réjouissant. Encore une de ces portes idiotes qui ne servent ni à ouvrir ni à fermer quoi que ce soit, porte en plein champ! elle est en marbre taillé mi-parti, et supporte des vases d'où s'élancent non des fleurs, mais des flammes, des grenades; sur le tympan le nom de celui qui fit faire ladite porte, Charles III. Que de princes immortalisent ainsi leur mauvais goût! Si Charles III le bâtisseur a fait de grandes choses, il n'a pas eu toujours la main heureuse; et puis trop de portes! il en a élevé partout. La fontaine de marbre qui est à l'extrémité est fort gracieuse quoique petite; deux dauphins en marbre blanc au dessus d'une belle vasque; c'est simple et gracieux.

En face voici la place de la Constitution; elle est dallée comme la place Saint-Marc de Venise. A l'angle de gauche, dans une maison de très simple apparence, se trouve la demeure du gouverneur de la province des Canaries; un écusson royal, placé sur la porte, indique seul la destination de la maison; à droite, un hôtel particulier, très riche et très bien construit, avec un patio à colonnes de fonte; à côté, la capitainerie générale avec une verandah qui joint la porte principale à la place; balcon de fer forgé, grande porte massive en bois taillé à caissons d'un grand relief; façade en granit basaltique; une horloge dans le tympan supérieur. Ce qui dépare le monument c'est le faux balcon du second étage peint en jaune serin que le peintre a essayé de représenter en relief, en fausse perspective.

L'œil se repose agréablement sur la croix de marbre blanc

qui est à l'extrémité ouest de la place, tandis qu'à l'autre extrémité s'élève le monument de marbre que je vais décrire après avoir donné traduction de l'inscription. Sur une face on lit : *Ce monument a été élevé en commémoration de l'apparition miraculeuse de Notre-Dame de la Chandeleur que les gentils avaient adorée en cette île, cent quatre ans avant la prédication de l'Évangile. Élevé aux frais et par la dévotion de Barthélemy Anthoine Montañez, châtelain perpétuel du château royal de la maison de Candelaria* 1778, *pontificat de Clément XIII, sous le règne de Charles III.* Sur l'autre face on lit : *Les catholiques conquérants adorèrent ici cette patronne de Ténériffe et des îles ; son temple est toujours fréquenté, ses miracles sont continuels; adorez-la, car elle est l'image de cette mère d'un Dieu qui se fit homme pour les hommes.*

La pyramide qui supporte la statue de la Vierge de la Chandeleur repose sur un support octogone ; aux quatre angles, les statues de quatre rois guanches, tenant à la main le sacré fémur, signe de leur puissance. La sainte tient l'enfant Jésus sur un bras et de la main gauche un cierge de la Chandeleur. Le socle octogone repose sur un piédestal carré; le tout en marbre blanc de Carrare et entouré d'une grille en fer forgé. Ce monument fut exécuté à Gênes et transporté à grands frais à Santa-Cruz. Les quatre statues sont celles des quatre chefs guanches qui trahirent la cause nationale et passèrent aux conquérants. Que dire en présence de cette ironie dévote? Quoi! les traîtres à leur patrie, à leur religion, à leur chef, sont glorifiés? Heureusement l'histoire vengeresse a fait justice de ces quatre chefs qui n'ont pas réussi à faire tache dans cette nation de héros indigènes. Ils devinrent esclaves de l'Espagne et languirent dans l'ignominie, plus malheureux que ceux qu'ils avaient trahis et qui surent trouver une mort honorable. Que le marbre, au lieu de consacrer leur gloire, ne perpétue que le souvenir de leur crime!

Santa-Cruz possède un grand nombre de maisons, deux

mille pour 11,000 habitants, et malgré cela on y construit toujours des maisons neuves, modernes de style et d'aménagement, moins coûteuses à bâtir que la restauration ou l'aménagement des vieilles maisons. Cependant, malgré l'état de délabrement réel de ces vieux édifices, malgré les nombreuses petites maisons sans étage bâties en pisé, les murs étant bien peints en blanc bordé de noir, les boiseries vertes, l'aspect général de la ville est gai, propre et agréable. Les principales rues de Santa-Cruz sont droites, bordées de trottoirs de granit, et la chaussée pavée de cailloux roulés. Ce pavage laisse beaucoup à désirer; les eaux de pluie ont déchaussé les pavés dont les pointes se hérissent; cependant, grâce aux trottoirs, on y circule assez bien. Des rues transversales coupent régulièrement celles qui vont de la mer à la montagne, et sauf l'inclinaison désirable pour le rapide écoulement des eaux, les pentes sont très faibles.

Quelques maisons anciennes rompent la monotonie des rues régulières par des balcons en fer forgé, ou des avancements de bois travaillés avec art, ou par des *miradores* soutenus par des consoles en bois historié. Quelquefois, comme dans la maison à ce titre remarquable qui fait l'angle de la place de l'Église, un balcon de bois très hardi s'avance de plus de quatre pieds sur la rue ayant pour couverture le stellicide lui-même que quelques colonnettes de bois semblent supporter; ces tire-l'œil ajoutent à l'effet pittoresque.

Presque toutes les portes et fenêtres sont en bois plein travaillé, à dessins réguliers. Certaines portes sont d'un travail plus recherché. Toutes ces ouvertures sont percées d'un judas à raies entrelacées ou à simple tabatière jouant par le haut sur deux charnières. Lorsque ces petites ouvertures (*reja*) d'un pied carré font un mouvement, il y a derrière deux grands yeux qui vous dévisagent. Dans ces rues tristes, sans passants presque, car Santa-Cruz n'a que peu de commerce et pas

d'industrie, la vie est là, derrière chaque petite ouverture, et cette vie voilée a cependant ses orages et ses tempêtes, comme ses joies silencieuses. Presque toutes les maisons ont un patio, cour carrée en forme de cloître; à l'extrémité du corridor qui y aboutit s'élèvent des cages d'escaliers à rampes ouvragées en magnifique bois de *Mahogany* ou d'acajou des îles, que le temps a noirci; des fleurs ornent ces cours, souvent des jets d'eau et des oiseaux et des bananiers les animent.

Derrière l'Église San-Francisco, on vient de faire une promenade délicieuse. Deux beaux pilastres supportant deux statues de marbre blanc forment l'entrée beaucoup plus simple que celles de la Rambla et de bien meilleur goût; à droite et à gauche des deux pilastres, une muraille à hauteur d'appui soutient une belle grille de fonte interrompue de vingt en vingt pieds par des pilastres surmontés de beaux vases de marbre; le point central de la promenade est un bassin dont le milieu, composé de rocailles, supporte l'Enfant à l'oie de Canova; les arbres sont presque tous déjà grands et toutes les essences y sont représentées; des fleurs garnissent les massifs; de beaux candélabres en fonte supportent les lanternes d'éclairage; des bancs de bois et de fonte servent de siéges aux promeneurs. En somme, c'est là un charmant travail, utile, agréable à voir et fait avec goût. — Ce *jardin* se nomme la *plaza del principe*.

L'Église San-Francisco qui est au dessous de la promenade est très simple; extérieurement elle présente sa façade sur la place; sa forme est une croix latine. Les terrains étant en pente, on a dressé un mur dans l'alignement de la rue et établi un terre-plein de plain-pied devant l'église. A droite du monument, qui occupe, en réalité, la partie gauche du carré, s'élève le clocher qui est tout à fait en dehors; plus à droite encore, la maison curiale, de façon que l'église, la tour du campanile et la maison curiale forment une façade

sur le terre-plein où l'église ne présente que son portail. Le tout est sans style, sauf peut-être la partie supérieure du clocher qui est à jour, recouverte d'*azulejos* à couleurs tranchantes. L'intérieur de cette église n'offre de remarquable, qu'un petit autel d'argent, dont toute la partie postérieure est en décoration de bois et de toile peinte. Deux chapelles de mauvais goût ornent les bas-côtés; un tableau à l'huile est placé au dessus de l'autel de chaque chapelle, et ces tableaux étranges sont inférieurs à ces chemins de la croix que l'abbé X... fait confectionner à trente francs pièce par les peintres affamés qui sont forcés de produire cette marchandise sacrée pour ne pas mourir de faim. Cette église occupe la partie haute de la ville. La cathédrale, dédiée à Notre-Dame de Conception, est située dans la partie basse; elle est plus remarquable que la précédente et possède quelques détails intéressants, car elle a deux bas-côtés doubles, et la nef principale est d'une belle largeur; malheureusement l'église est basse, ayant perdu sa voûte, qui fut dévorée par un incendie. A cause du manque de fonds, on se borna à restaurer l'église et à bâtir une toiture plate pour la couvrir. Le clocher à jour dans sa partie supérieure, est sans aucun style. Le portique massif qui sert d'entrée à l'église et supporte le clocher est étonnant de solidité, les piliers ont plus de deux mètres sur trois à la base et vont s'amincissant jusqu'au clocher, qui aurait bien cent pieds, s'il avait sa coupole. La chapelle des fonts baptismaux est carrelée en azulejos mozarabes, de dessins charmants et bien conservés. La chaire est très légère, en marbre blanc et de couleur, l'escalier et le baldaquin paraissent de marbre, on approche, c'est du bois sculpté et peint dans le même style que la chaire; à deux pas on s'y trompe. L'orgue est au dessus du portail d'entrée, une charmante galerie en bois ouvragé le soutient. Au dessous du balcon de cette galerie règne une très fine et gracieuse frise peinte sur bois dans un style délicieux; dans la galerie, les stalles des cha-

noines sont d'un travail digne d'éloges; deux portes y conduisent qui sont mi-partie tournées et sculptées; elles me paraissent devoir être postérieures et ne valent pas les parties déjà citées; on y monte par un escalier de bois original dont la rampe est supportée par des colonnettes d'un style très pur.

Il n'y a dans la grande nef ni jubé, ni chœur pour le chapitre, qu'on a placé très ingénieusement à côté des orgues, dans la galerie au dessus du portail d'entrée; de la sorte, l'harmonie de l'église n'est pas troublée. Les deux perles de la cathédrale sont les chapelles de l'Enfant Jésus et de l'Adoration du Christ. Les voûtes à caissons et les colonnes torses de l'autel sont travaillées à jour, et le fond en bois dur n'est qu'une profusion de sculptures où la main de l'ouvrier triomphe des plus grandes difficultés avec un bonheur inouï.

Le maître-autel, commencé sur un plan grandiose, présente comme fond une large surface sculptée pour le plaisir des yeux. L'autel, au lieu de s'y appliquer, est porté en avant, afin de faire place à une espèce de coupole, de panthéon à colonnes de marbre. Cette coupole d'un effet criard sur le fond grave du bois sculpté, est d'un style qui hurle par le rapprochement; d'ailleurs, même isolé, ce gâteau de Savoie serait d'un effet bizarre.

Un vrai bijou de marbre, un bénitier daté de 1696, œuvre italienne des plus fines, d'une simplicité idéale, est placé on ne sait pourquoi contre un des piliers de la grande nef; cette vasque devrait être isolée.

Il faut noter que je ne parle pas des dorures ni des oripeaux qui recouvrent les saints et les saintes, ou décorent les chapelles; ce sont généralement des richesses fausses, des dorures recouvrant des pauvretés.

Nous étions occupés à prendre nos notes dans la cathédrale avec M. Krauss, lorsque nous fûmes abordés par une espèce de sacristain poussif, très âgé, couvert d'un man-

teau castillan à collet et parements rouges et dont le chef était orné d'une calotte noire recouvrant un crâne dénudé.

— Je suis don Juan Madan, nous dit-il, et tout à votre service.

Nous ne savions trop sur quel pied nous mettre avec ce vieillard officieux que nous avions pris pour un interprète, lorsque le vrai sacristain vint le saluer et prendre ses ordres.

— A quoi devons l'honneur de vos offres de service?

— Messieurs, je suis depuis longues années le factotum de l'église, j'y ai ma maison de famille; voilà mon tombeau, dit-il en souriant, là à côté de celui de l'archevêque, et j'y viens prier trois fois par jour; je suis ancien chef des douanes, maintenant *cesante*.

— *Cesante*, qu'est-ce que cela veut dire?

— Cela veut dire à la retraite; — il y a des *cesante* par retrait d'emploi, — *cesante* par destitution, — *cesante* par extinction d'emploi, c'est mon cas, — *cesante* quand l'État ne paie plus le fonctionnaire; alors il arrive qu'il paie le *cesante;* un tiers des employés de tout ordre en Espagne est *cesante*, mais cela ne diminue pas le nombre des employés en activité de service, au contraire. Quand le nombre des employés devient trop grand, on fait des *cesante* et aussitôt on refait à nouveau des employés actifs.

— Je comprends, d'après cette ingénieuse combinaison, comment l'Espagne se ruine.

— Monsieur, l'Espagne est inépuisable et le premier pays du monde.

— Chacun sait ça. Donc, n'ayant rien à faire, vous vous êtes donné le travail de cicérone volontaire.

— Justement.

— Nous sommes heureux de vous avoir rencontré.

— Messieurs, voici la tombe de François Casalon, mort en 1750, consul de France.

— Et ce marbre?

— C'est la sépulture du donataire de la chaire et de la chapelle de la sacristie; — chef-d'œuvre inachevé, — les dorures y manquent et l'on voit mieux le travail de la sculpture; *Rodriguez Carta* mourut avant d'avoir pu la faire achever.

— Qu'est-ce que ces boîtes de bois vitré? Ces coffres qui pendent à la muraille?

— Ce sont des caisses renfermant les drapeaux pris sur Nelson. Nous les préservons ainsi en les privant du contact de l'air.

Bref, il a fallu couper court, car l'obligeance de don Juan Madan nous aurait fait oublier qu'avant tout il faut vivre. Ventre affamé n'a pas d'oreilles.

Merci au *cesante* Madan qui nous a offert, dans une tabatière d'or, une prise de ce rapé de Havane, couleur Bismark, dont les petits maîtres de la régence tachaient leurs jabots de dentelle.

En sortant de l'église et en remontant la rue, on trouve le Théâtre, construction simple mais noble, très bien entendu, aménagé, machiné. C'est un monument isolé sur une grande place, accessible aux voitures, dédié à Isabelle II, dont les armes ornent la façade; le granit basaltique a servi pour la construction.

Sur la même place et en alignement avec le théâtre est le marché, construction carrée comme le théâtre auquel il est symétrique. L'intérieur sur les quatre côtés est en forme de cloître; les acheteurs y circulent à couvert et à l'ombre, tandis que les boutiques sont adossées à la muraille, c'est la forme du Palais Royal à Paris; dans cette cour intérieure pavée sont établis les légumes et les fruits, les pommes de terre et les oignons, dont il se fait un grand commerce. Les chevaux, ânes et mulets qui, de la montagne, transportent les denrées alimentaires, sont placés extérieurement et fixés à des poteaux; sur la partie droite de la halle, s'étendent les boucheries régulièrement établies et assez proprement tenues.

La cathédrale, le théâtre et la halle sont bien placés au milieu de la ville, ou à peu près.

Dans l'après-midi nous flânons par les rues, le nez en l'air, puis comme il fait chaud, nous revenons sur le port. C'est une imprudence; tout y est désert, — on ne voit que les chiens et les Français dans les rues à cette heure, — mais nous bravons le proverbe.

Dès le début, Santa-Cruz, point de débarquement, bourg de pêcheurs, dut son importance à sa rade facile qui serait tout à fait sûre, si quelques travaux y étaient pratiqués. Les roches sont à pied d'œuvre, et avec un peu d'argent, de l'énergie surtout, on ferait un port très avantageux pour le commerce insulaire et les relations que les nations étrangères entretiennent avec l'île pour le ravitaillement des navires.

Trois forts, un château et une citadelle commandent la rade; ouvrages inutiles aujourd'hui et qui ne résisteraient pas une heure. Un ingénieur a ses bureaux et ses employés à l'extrémité de la Rambla et est chargé, par le gouvernement, de la continuation des jetées et des travaux des ports; — trop d'employés! — Il y a toujours des fonds pour eux quand les travaux ne marchent pas, et trop souvent, hélas! les travaux ne se font pas, simplement parce que les employés absorbent les fonds destinés au travail.

Il y a sur le môle des bouées anglaises, des grappins d'amarre, des encoignures de quai, des cabestans en fonte anglaise, non seulement pour Ténériffe, mais aussi pour la gran Canaria et le port de las Palmas. Cela indique la vie, le mouvement, des dépenses, et montre une certaine volonté; du reste, l'aspect général prouve un désir d'améliorations qui doit être encouragé. On dirait une ville qui se réveille. C'est qu'avec la cochenille la fortune est arrivée; le besoin d'améliorations et les idées de progrès gagnent tous les jours et vaincront l'indolence dominante. Il se fait déjà à Santa-Cruz un commerce assez important d'importations et d'exportations.

Marcher, aller à cheval, en bateau, en voiture, en ballon, c'est la vie ; se tenir debout comme un héron toute une journée dans une ville d'un kilomètre de diamètre, c'est très fatigant ; aussi, rentrant à l'hôtel, nous étions éreintés. Le dîner fut silencieux, et j'eus le loisir d'examiner l'assemblée. Voici l'énumération des convives : deux ou trois officiers espagnols dont un général, — *brigadier*, pour parler la langue indigène,—tous internés dans l'île pour cause politique ; une dame anglaise, sa fille et son mari, malades envoyés par le docteur Pitta, de Madère, et pour lesquels j'ai une lettre en poche ; l'ingénieur du port. Je calculais mentalement que depuis 1500 jusqu'à 1868 à 10,000 fr. par an, cela faisait 3,000,000 fr. que ce monsieur et ses prédécesseurs avaient coûté. Les travaux exécutés depuis cette époque valent bien 300,000 fr. ! Du reste, je dois le dire, il ne paraît nullement affecté de représenter trois millions. Il mange fort tranquillement avec toute l'importance d'un homme qui remplit une fonction pontificale. Tout au fond deux ou trois inconnus, en face de moi l'homme à la barbiche et son fils.

A peine les dames sont-elles parties, les cigarettes s'allument et on apporte le café. La barbe de bouc dit un mot au garçon qui part avec un plateau, un mot à son fils qui suit le garçon, puis, avec un bon sourire et un français digne du siècle de Louis XIV, il nous prie de le suivre dans son salon où nous trouverons le café, les liqueurs et les cigares.

Nous le suivîmes.

Il absorba religieusement sa demi-tasse, bourra silencieusement une pipe hollandaise en terre blanche, alla s'asseoir sur une « rocking-chair, » chaise à bascule, à laquelle il imprima un mouvement capable de donner après dîner le mal de mer à un esturgeon, et lorsque nous fûmes tous les cinq assis, et le cigare aux dents, il parla ainsi :

— Vous êtes venus ici pour vous promener, passer quelques semaines agréablement avant de rentrer en Europe, — c'est bien, — il s'agit de faire les choses utilement, et pour

le plus grand profit de chacun de nous. Nous allons donc convenir d'un programme et nous diviser le travail.

— Je suis ici pour ne rien faire, dit Brünner; je suis malade et ne veux que me soigner en véritable égoïste; c'est une convention faite avec ces messieurs. Faites des programmes tant que vous voudrez, divisez le travail, si bon vous semble, moi je ne travaille pas.

— Pardon, dit la barbe de bouc, vous travaillerez comme nous, sans vous en douter, et au grand bénéfice de votre santé, car vous êtes déjà hypocondre; dans six mois vous creverez de spleen, si vous fuyez la distraction. Vous avez la bosse de la controverse politique et religieuse, vous avez été élevé entre le séminaire et l'école libre, entre l'Autriche despotique et le canton démocrate, à vous les études politiques et religieuses.

Brünner grogna, mais ne répliqua rien.

— Vous, dit-il au Francfortois, vous aurez le département de l'histoire naturelle; vos cartons sont pleins, il faut en remplir d'autres; vos cages se doubleront. Pour moi, je me charge de la géologie, de l'agriculture et de la médecine.

— Pour vous, me dit-il, vous acceptez la tâche de rédiger nos observations auxquelles vous joindrez les vôtres. Nous nous rencontrerons ici pour causer de nos impressions. Mon fils écoutera aux portes, cherchera les nouvelles, les chiffres statistiques, ira dans les bibliothèques, s'occupera des chevaux, des voitures, et, si vous voulez-bien, je serai caissier; nous compterons à la fin. C'est dit, pas un mot; à demain, bonsoir.

Le lendemain, après dîner, lorsque nous fûmes tous réunis, je fis part à ces messieurs de la visite faite à mon consul, M. Berthelot. Je compte le voir aussi, dit l'homme à la barbiche, il est l'auteur d'un ouvrage colossal, en collaboration avec l'Anglais Webb.

— Oui, ce livre leur a coûté dix ans de soins, de voyages de calculs, d'observations.

— Lui avez-vous dit que vous voulez écrire sur les îles?

— Sans doute; je lui ai même demandé l'autorisation de le piller.

— Vous l'a-t-il accordée?

— Jugez-en; voici mon premier larcin : CHATEAU SAINT-CHRISTOPHE.

— Quoi! dit Brünner, cette affreuse baraque, qui masque la vue de la place, ce pigeonnier où flotte la bannière jaune d'Espagne?

— Oui, cette bicoque est assez intéressante.

— Mais, dit Krauss, on fait donc des livres en prenant dans ceux des autres?

— Vous êtes naïf, jeune homme, si vous en avez jamais douté.

— Il n'y a qu'un livre, dit gravement le Canadien.

— La Bible? dit Brünner en ricanant.

— Non, la nature...

— Je l'étudie tous les jours, moi, dit Krauss.

— Si nous philosophons, répliquai-je au plus vite, nous sommes perdus; écoutez plutôt l'histoire du château Saint-Christophe.

CHAPITRE II

CHATEAU SAINT-CHRISTOPHE (SAN CRISTOBAL)

En 1493, les Guanches, naturels du pays, étaient encore maîtres de Ténériffe, malgré de longues années de lutte, lorsqu'en avril, 15 caravelles débarquèrent mille hommes et deux cents chevaux, sur le terrain où fut édifié Santa-Cruz. Le chef planta, lui-même, sur la plage, la croix de bois qu'il avait apportée, et don Alonzo de Lugo, l'*adelantado*, établit son camp tout autour. Un autel fut dressé, et les conquérants entendirent la messe.

Ces gens-là, guerriers, marins et prêtres, qui invoquaient le nom du Dieu de paix, et célébraient la messe comme premier acte de prise de possession, devaient être les massacreurs sans pitié qui détruisirent une race; l'extermination ne cessa que lorsque les indigènes eurent disparu ou à peu près. Ils n'eurent pas victoire facile. Vaincus d'abord, ils furent assiégés dans leur camp et perdirent la plus grande partie de leurs forces. L'*adelantado*, craignant d'être forcé dans son asile, se rembarqua pour la Gran Canaria, revint et bâtit une tour, qui plus tard devint le château Saint-Christophe. Chassé derechef, la tour fut renversée, mais le capitaine revint une troisième fois, la rétablit et l'entoura d'un bastion. Ce ne fut qu'en 1579 que Don Juan Alvarez de Fonseca fit achever le château.

A peine terminé, le château de Saint-Christophe paya sa dette à la mère patrie.

Sous le protectorat de Cromwell, l'amiral Blake cerna les galions qui apportaient l'or du Mexique. Ceux-ci débarquèrent les trésors de la couronne dans le château et acceptèrent le combat; mais la protection céleste ne put sauver ces navires, que leurs noms auraient dû protéger. Le *Santo-Christo*, le *Jesus-Maria*, le *San-Sacramento*, la *Conception*, le *San-Juan*, furent détruits, et l'amiral Blake, après les avoir brûlés et avoir perdu cinq cents hommes, reprit la mer. Cromwell le récompensa de cet échec par le don d'un diamant de grand prix, La guerre justifie, dit-on, de pareils exploits.

Dampier, de relâche à Ténériffe, à son retour des mers Australes, fait un singulier tableau de sa réception au château : *Le gouverneur, dit-il, me traita dans une salle basse, obscure, ne recevant de jour que par une lucarne ; deux cents mousquets et des piques pendaient aux murailles; ni lambris, ni tapisseries, ni grand étalage de meubles, quelques chaises, des bancs et une table.*

C'était cependant alors le beau temps pour l'Espagne! Qu'il y a loin de tant de simplicité fière au luxe actuel!

En 1706, lors de la guerre de la Succession, le château maintenait les droits de Philippe contre les prétentions de Charles d'Angleterre. Dans le port même de Vigo, les Anglais venaient de brûler les galions d'Amérique; Gibraltar était en leur pouvoir; Minorque était à eux, ou allait le devenir; leur armée de terre était dans la Castille, et l'amiral Genings pénétrait de force dans la baie de Santa-Cruz. Le canon de Saint-Christophe répondit bravement aux douze vaisseaux de ligne embossés devant ses remparts. L'amiral anglais ayant tenté le débarquement fut repoussé et envoya un parlementaire au gouverneur. Toute la noblesse en armes était réunie en conseil de guerre dans la salle basse décrite par Dampier. L'amiral, invoquant les triomphes des Anglais dans la Péninsule, demandait que les îles reconnussent la souveraineté de Charles. *Dites à l'amiral*, répondit Antonio de Ajala, *que Philippe eût-il perdu la Péninsule entière, les*

îles lui resteraient fidèles! et le canon du fort appuyait cette réponse. Le soir la flotte anglaise levait l'ancre. Ceci est tout simplement sublime et prouve que l'énergie et le patriotisme sont souvent plus puissants que la force. Des cœurs d'airain, voilà le plus solide rempart.

— Ce n'est pas neuf, dit Brünner.

— C'est pourtant vrai, et de temps en temps il est bon de le rappeler.

Autre temps, autre spectacle. Le peuple de Santa-Cruz avait massacré un intendant; c'était grave. A la nouvelle de cet attentat, le capitaine général fit saisir douze coupables et les fit pendre aux créneaux du chateau. Ceci est un peu brutal et en tout cas bien peu glorieux. En ce temps de droit divin douze hommes valaient à peine un intendant.

Le 25 juillet 1797, Nelson, qui en voulait aussi aux galions d'Amérique, faisait rage dans la baie de Santa-Cruz, décidé à rançonner la ville; mais Saint-Christophe répondit à son attaque et les trois forts le secondèrent. Alors Nelson furieux se jeta lui-même, audacieusement, vers le môle, où il perdit un bras et une bonne partie de sa troupe. L'amirauté anglaise, qui lui aurait décerné des palmes, s'il eût réussi, le blâma de sa témérité. Elle l'en récompensa plus tard à Copenhague. C'est au château de Saint-Christophe que l'Angleterre doit cette originalité glorieuse, d'être le seul pays du monde, où, sur une colonne de bronze, l'on ait osé dresser une statue *manchotte*.

Aujourd'hui, Saint-Christophe n'est plus qu'un corps de garde placé à l'entrée du port, il fait mal dans le paysage, obstrue la vue de la Place, et avant peu, la municipalité l'aura renversé. Tel qu'il est, c'est la grande archive historique de l'île, il redit la conquête et les gloires insulaires; il n'a aucune valeur artistique, mais on y tient, peut-être parce qu'il est laid, maussade, hargneux, comme ces roquets qui toujours grognent; on l'aime, car il a bien servi.

CHAPITRE III

LA LAGUNA

Lorsqu'on a séjourné six mois à Madère, on s'est déjà habitué à l'originalité des moyens de locomotion; les hamacs, les palanquins, le traîneau d'osier, et cette boîte sombre, ce traîneau catafalque, mené par des bœufs qu'on appelle char, *carro*, espèce de gondole noire qui va sur terre. L'absence de voitures à roues et à traction animale est le résultat de côtes et montées abruptes, que les ponts et chaussées de France n'oseraient imaginer. Il y a une rue à Funchal qu'il est difficile de gravir à pied; la seule route horizontale n'a que six kilomètres, et deux ou trois *baskets* anglais, montés sur quatre roues basses, y circulent, seulement par excentricité, car on y roule dans des flots de poussière comme les dieux de l'Olympe dans les nuages.

A Santa-Cruz de Ténériffe le tableau change; plus de hamac, plus de palanquin, plus de bœufs attelés au pas tranquille et lent; c'est l'âne, le cheval, le mulet, le chameau, ornés d'aubardes, de selles, de couvertures éclatantes, de brides empomponnées. Les conducteurs, criant ou chantant, conduisent ces animaux aux fredons de quelque cantilène arabe. De temps en temps, quelque dromadaire à l'œil pensif, aux genoux pelés, de son pas alterne, porte

les fardeaux les plus lourds, et vient rappeler l'Afrique, tandis que Madère rappelait l'Inde.

Notre départ pour la Laguna décidé, quel moyen de locomotion devions-nous prendre ? — Chameaux, ânes, mulets, chevaux, voitures ?

Notre jeune Canadien se chargea de résoudre la question; il était le maître reconnu de ce département. Aussi une belle calèche, fort bien attelée et bien conduite, nous attendait à la porte dès le matin; nous y montâmes avec délices; cela valait mieux que les ânes de Portugal, les mules d'Espagne et le char de Madère. Brünner regretta qu'on n'eût pas choisi le chameau; il ne perdit rien pour avoir attendu; quelque temps après, à Lanzarote, il put s'en donner à cœur joie, *pendant un quart d'heure* seulement, car après, il eut sur sa bête le vrai mal de mer et fut obligé de suivre à pied son dromadaire tant désiré. Il faut pour chevaucher sur ce navire du désert des mois d'usage, une vocation innée ou une conformation particulière des viscères abdominaux.

Lorsque l'on quitte Sainte-Croix tout prend un aspect sauvage; la campagne est presque complétement aride passé le mois d'avril; pas un arbre, la roche nue.

La route primitive n'avait pas tenu compte des coteaux, et l'axiome de la ligne droite avait régné trop despotiquement dans l'esprit des constructeurs du chemin des Coches, tel était son nom. Après avoir dépassé le pont de la Zurita, la côte commençait, elle était presque inaccessible. Aujourd'hui une route magnifique à lacets capricieux et élégants, dont les rampes n'ont qu'une faible inclinaison, a remplacé l'ancienne route; elle est terminée depuis quatre ans; c'est un magnifique travail de trente-sept kilomètres, digne d'être comparé aux plus beaux chemins d'Europe.

Nous voilà bien placés pour voir le double mouvement qui s'opère sur cette grande et unique artère de l'île. Les muletiers, les âniers portent à l'intérieur les denrées ou les mar-

chandises d'Europe, tandis que les campagnards portent à la ville la pomme de terre, la batate douce, l'igname, les potirons. Les femmes portent sur leur tête les paniers pleins de fruits, noix, pommes, chataignes, oranges, citrons, bananes, des pêches, des dattes d'Afrique, des figues d'Inde; d'autres, les légumes toujours frais. Le grave dromadaire passe avec son fardeau de foin frais escorté d'un conducteur qui chante. Voici les laitières le pot sur la hanche ou la tête; les charbonniers et les charbonnières, dont les ânes petits mais infatigables, sales, épilés portent allègrement leur noire charge; on les dit très dociles. L'âne, ici comme en Portugal, est la providence du paysan et lui sert infiniment vu l'absence de chemins vicinaux.

Après avoir gravi pendant deux heures, nous apercevons la Laguna, l'horizon s'agrandit, la campagne se montre, la culture étage les terres maintenues, les bois de pin couvrent la montagne de l'Esperanza. La chapelle Sainte-Marie de Gracia est sur le bord de la route; elle fut élevée en commémoration de la victoire du conquistador de Lugo sur les Guanches. Une croix annonce l'entrée du faubourg.

Ce qui m'a frappé d'abord, c'est une grande maison en ruines près de la place de l'Adelantado. Sur ce vieux couvent se montre, en maîtresse despotique, une végétation parasite spontanée due à l'humidité de l'air. Même phénomène sur les maisons en pisé. Jadis la mousse couvrait les armoiries que l'orgueil nobiliaire étalait; des joubarbes croissaient sur les toitures et les corniches comme sur les moindres anfractuosités de la pierre, espèce de végétation rabougrie, chinoise; aujourd'hui les plantes grasses pendent des vieux murs lézardés qui bordent les jardins. Quant au style de ces constructions antiques, massives, sans air, il n'a pas de nom. On a prétendu que c'était le style du seizième siècle, mais cette appellation trop vague ne dit rien; — du seizième siècle en Espagne? non; en France? non; en Italie? pas d'avantage; Elizabéthen? moins en-

core. Les murs des façades ne sont presque pas percés, à l'exception d'une large fenêtre au dessus d'un portail massif et lourd. Quelquefois un balcon, un mirador original à l'encoignure, fait l'effet de ces poivrières que le moyen âge établissait à l'angle des châteaux ou des murailles crénelées. Les toits débordent sur la rue; on passe sous des cascades les jours de pluie. Le basalte noir granitique, employé par blocs, donne à ces constructions une apparence cyclopéenne.

La demeure des comtes de Salazar fait exception; deux pavillons élégants ornent le palais, le dominent et le complètent. La façade, d'un grand style imposant, est déparée par un balcon de bois qui remplace mal un noble ouvrage de fer forgé. Dans le patio, une colonnade de style mauresque soutient la galerie. Le marquis de Nava a fait aussi construire un palais à proportions monumentales mais moins distingué, trop lourd.

La ville fut fondée en 1497, un an après la reddition de Ténériffe par Don Alonzo de Lugo; il choisit bien l'emplacement, car de là on domine une vallée fertile. Après avoir distribué des terres au clergé et à ses soldats, le conquérant commença par peupler la cité naissante d'églises et de monastères; — c'était l'usage, les mœurs du temps. — En quelques années, la ville devint prospère et les temples trop petits ou plutôt indignes de la richesse des moines et du clergé. Les conquérants revendiquèrent l'honneur de transporter eux-mêmes les pierres de la cathédrale. En 1515, une autre église, plus belle encore, fut destinée à devenir la cathédrale de l'évêché. En peu de temps des legs énormes, des dons prodigieux, la concession des meilleures terres, enrichirent tellement les ordres, qu'on aurait juré que les conquérants vieillis voulaient expier par des dons leur œuvre sanguinaire. Alors franciscains, augustins, dominicains, à l'envi, édifièrent des couvents somptueux où ils passaient leur indolente vie dans les désordres et les jouissances ma-

térielles. Enfin, selon le calcul très instructif, fait par MM. Webb et Berthelot, la Laguna avait à peine douze cents habitants qu'elle était en proie à deux paroisses, trois monastères, quatre chapelles et cinq confréries. Ce chiffre s'accrut bien vite; trois couvents de nonnes, un de carmes déchaussés, vinrent renforcer la noire milice.

Faut-il décrire les couvents? Quiconque a un peu voyagé en Europe a toujours remarqué que tous les pays pittoresques, enchanteurs sont ornés de couvents dont les positions sont presque toujours choisies avec art. Des points de vue magnifiques, des végétations puissantes, de l'eau courante et limpide, des bois ou des forêts à proximité, ce sont là choses habituelles. Pour les constructions, on a pu juger au moins de leur importance par des ruines, et il y a tant de couvents conservés en Europe que tout lecteur en a vus certainement. Eh bien, les récollets de San-Diego del Monte occupent un de ces couvents dans un site magnifique. Les autres sont dans la ville; celui de San-Francisco, le plus vaste, possède une église qui rivalise de luxe avec les plus riches de l'île. C'est du reste la même école, le même style toujours; une grande nef double, la voûte en bois des îles, des chapelles latérales dont l'une d'elles conserve les restes du Conquistador. Les franciscains tirèrent de lui des sommes considérables. La noblesse voulut comme lui se faire enterrer dans l'église, et des sommes importantes furent payées par ces superbes. Aujourd'hui les inscriptions sont effacées. Les moines ignares d'il y a cinquante ans ne savaient ni les noms des fondateurs, ni l'histoire de la conquête, pas même celle de leur ordre. Quant aux tombes, ils se gardèrent bien de les entretenir. A quoi bon? dit M. Berthelot.

O vous, défuntes seigneuries,
Vous preux barons à courts manteaux,
Hauts justiciers, grands sénéchaux,
Vieux châtelains, mânes dévots,
Dont j'entrevois les armoiries

Sur les débris de ces tombeaux,
Où de gros moines en repos,
Munis de vos chartes moisies,
Mangent et boivent sur vos os,
Sans prier pour vos effigies,
Bons seigneurs, que vous étiez sots!!

Bientôt la petite ville de Laguna prit de l'accroissement; en 1531, elle fut *cité* puis *noble*. Charles-Quint exempta les habitants de tout impôt durant vingt-cinq ans; les habitants purent porter l'épée ou le poignard au choix, et eurent le droit singulier (origine de plus d'une fortune par le meurtre et le pillage) d'armer en course contre les ennemis de la foi et de la couronne. On fit plus, le saint-office devenant dangereux, on garantit aux habitants leurs propriétés contre tout envahissement arbitraire, et il fut défendu aux commissaires de l'inquisition d'excommunier ou d'interdire pour les délits moindres. On permit les courses de taureaux durant la fête des confréries, et la cour de Madrid fit contribuer le trésor aux frais de construction des maisons capitulaires. C'était le bon temps alors! pour deux sous, une livre de viande; pour trente sous, une aune de drap de laine de Cordoue; pour cinq sous, perdrix, poule ou lapin. Quelle grasse vie devaient mener ces gens-là! Aujourd'hui, il n'en est plus de même; le manant ne travaille plus autant pour le noble ou le prêtre, et la vie a renchéri; cependant on vit encore à la Laguna à meilleur marché qu'à Santa-Cruz.

La ville est grande, spacieuse et les rues sont alignées; les maisons neuves y sont en grand nombre, et quoique la ville puisse contenir vingt mille habitants, elle en a dix mille à peine qui garnissent en apparence les maisons habitables. Les grands couvents, les palais vermoulus sont seuls inoccupés. Quatre places y ont été ménagées; la place del Adelantado est entourée de monuments considérables : la maison capitulaire, un couvent de nonnes, l'hôtel des marquis Villanueva del Pardo, les greniers publics. La maison

capitulaire ou *ayuntamiento* a un certain caractère; l'écusson de Charles-Quint est sur la porte, à côté les armoiries de l'adelantado, enfin l'écusson de Ténériffe. Toute l'histoire de la conquête de l'île se résume dans la devise de Alonzo de Lugo :

« Quien lanza sabe tener
« Ella le de de comer. »

à celui qui sait tenir une lance, que la lance donne à manger; c'est franc mais c'est barbare; c'est le droit de la force, *la raison la meilleure.* Comme elle ressort vigoureusement, la différence entre ces conquérants ignares, aussi avides de rapines que de sang qui prenaient de telles devises et les courageux Ayala, les Gutierrez, Estevan de la Guerra, Juan de Mur, Don Diego de Egues, ces vaillants capitaines dignes de l'héroïque Espagne, trop fiers pour se rendre, trop nobles pour s'avilir! Certes, s'ils révêtirent l'armure et tinrent la lance, ce fut pour défendre la patrie, pour l'honneur du drapeau, pour le renom de leur lignée et non pour *manger.*

Pour ce qui est de l'écusson de Ténériffe, il est singulier : Saint Michel, debout sur le pic, immobile au milieu des flammes, au bas les armes de Castille et de Léon, en exergue : *saint Michel venez au secours du peuple de Dieu.*

Nous rentrons tous à l'hôtel ou Parador.

— Messieurs, dit Brünner, pendant que vous arpentiez la ville sous le soleil, moi, j'ai visité la bibliothèque, et pris quelques notes; voulez-vous que je vous en donne lecture?

— Certainement, répondîmes-nous en chœur.

Le père Viéra raconte des carrousels ou les nobles seuls prenaient part et dans lesquels des étoffes, des pièces de damas splendide étaient le prix des vainqueurs. Il en existe encore dans l'île qui ne sortent qu'à l'époque des processions.

En 1528, un combat de taureaux.

En 1519, suivant le récit du père Feuillée, savant français, on fêta l'avénement de Charles-Quint par des loteries,

courses d'oies sur le lac, processions, mystère et comédie. Je vous dirai un autre jour ce qu'étaient ces mystères.

En 1724, fête superbe, à l'occasion du couronnement du roi d'Espagne ; un personnage de l'île et sa femme travestis représentèrent le roi et la reine, couronne au front et sceptre en main, tandis que d'autres personnages figuraient les grands et la cour, suivis d'une bande de musiciens et de chantres. Lorsque le char triomphal, après avoir traversé la ville, arriva sur la place, le gouverneur, marquis de Villa Hermosa, fit prêter serment de fidélité devant le faux roi et la fausse reine au grand divertissement des manants.

Voici du lugubre. A la mort de Ferdinand le Catholique, 1516, toutes les communautés reçurent une once d'or en à-compte de messes pour le repos de l'âme du roi. Défense fut faite à tous les barbiers de raser durant quinze jours sous peine d'amende. Les femmes durent revêtir la robe de laine et la toque noire, les membres de l'ayuntamiento parurent en soutane, avec capuchon, et tous les habitants de l'île durent endosser le manteau noir ; aucun instrument de musique ne dut servir durant quinze jours, sous peine de dix mille maravédis d'amende pour le noble, trente jours de prison pour le vilain.

En ce temps-là, l'égalité était relative, même devant la loi.

A la mort de Philippe III, une procession funèbre partit de la maison capitulaire; un étendard noir aux royales armes d'argent, précédait les échevins dont les laquais vêtus de deuil et suivis du tabellion, du majordome et du procureur de la ville, portaient soutane noire à longue traîne, tandis que plus de deux cents moines chantant, accompagnaient l'autorité.

Tout cela est fini, bien fini, mort et enterré, alleluia ! Depuis longtemps la foi s'est attiédie. Les moines oisifs et d'une ignorance telle qu'ils ne s'apercevaient même pas de leur nullité, ont disparu; malgré cela l'influence du clergé est grande encore, surtout à Laguna.

Voilà ce que nous dit Brünner, ce Suisse enragé qui semble ne voir que le mal ou le ridicule et nous fait l'effet de ces protestants fanatiques qui sont devenus presque aussi intolérants que les catholiques.

La chaleur est passée. Nous allons voir la cathédrale, quelque couvent, la bibliothèque, flâner enfin par les rues, cherchant pâture.

La cathédrale possède quelques peintures des Flandres qui ont pu avoir de la valeur, mais qui m'ont paru rongées par l'humidité et peu dignes de l'estime dans laquelle on les tient. L'autel est recouvert de plaques de marbre des plus beaux spécimens; la chaire, qui n'a coûté que cinq mille francs, est un vrai chef-d'œuvre; elle est supportée par une statue charmante en marbre blanc, elle est taillée à quatre faces, portant aux angles les quatre évangélistes. Le tout est en Carrare et fait à Gênes. C'est la perle artistique des Canaries. On n'aurait pas aujourd'hui pour vingt-cinq mille francs un travail aussi parfait. La chapelle latérale est assez belle; le maître autel est surchargé de bois sculpté, complétement doré, mais où l'habileté des ouvriers resplendit ; c'est travaillé, creusé, fouillé, tourmenté d'une façon merveilleuse. Qu'elle sotte fureur fait recouvrir ces boiseries de dorure? C'est inexplicable.

La grande nef est à moitié obstruée par une construction en bois qui sert de chœur, et enlève au monument toute sa dignité; cette ignoble excroissance moderne, d'un goût horrible, rompt le charme et indigne l'amateur. On dirait ces niches de bois où s'enferment les employés de banques ou des ministères.

La sacristie contient des étoffes précieuses, des ornements sacerdotaux en étoffes de Venise anciennes et surtout en damas de Milan; au milieu de la sacristie se trouve une table ronde supportée par des pieds d'un travail remarquable; un petit pupitre en laque de Chine antique, mais complétement dégradé, erre de table en table, et dans

le coin sombre d'une chambre obscure, deux grands candélabres d'argent de quatre pieds de haut dorment jusqu'à ce que quelque fête solennelle les remette en évidence au pied du grand autel.

— Des chandeliers qui *dorment!* c'est une figure un peu étrange; faut-il la laisser?

— Certainement, dit le Canadien.

— Cependant.....

— Il n'y a pas de cependant; si vous voulez faire un livre anglais, il faut dire le prix de toute chose, si le thé est bon ici, ou meilleur là, compter les kilomètres, et les hauteurs de toute montagne, muraille, chaire à prêcher; le nombre des marches de la tour; si vous voulez faire un livre allemand, il faudra se plonger dans la métaphysique et les chandeliers ne seront plus seuls à dormir; si vous voulez faire un livre américain, laissez-moi l'écrire.

— Avec plaisir, je vous passe la plume.

— Enfant que vous êtes! écrivez donc tout simplement les choses telles qu'elles vous viennent ou telles qu'on vous les dit; après cela, si le livre est mauvais les chandeliers qui dorment y seront pour peu de chose.

— Soit...; alors je continue.

La Laguna, cette ville triste aux rues alignées, dans lesquelles l'herbe pousse, dont les maisons se recouvrent d'une végétation que le badigeon moderne tâche de faire disparaître, cette ville silencieuse où les ruines dominent, où la poussière et les murs blancs aveuglent le passant solitaire, cette ville est intéressante à bien des titres. Au philosophe, elle donne à réfléchir, car il y trouve à chaque pas la trace de cette omnipotence déplorable, heureusement presque détruite, d'un clergé fatal à la nation; pour l'antiquaire, l'archéologue, elle offre le palais Salazar, vraiment digne d'être étudié, la cathédrale, le palais del Pardo, les couvents; pour le touriste, elle a des aspects imprévus : les maisons sans fenêtres, les toitures qui surplombent, la solitude de ses

rues, les murailles où le violier fleurit, les fritures odorantes du coin voisin, les femmes gracieuses à la tête recouverte du noir feutre masculin, à la chaussure de cuir jaune; les diligences sonores, les *Paradores* et les *fondas*, au cachet particulier d'activité fiévreuse ou d'indolence arabe; pour le lettré, la bibliothèque.

Cette bibliothèque est placée dans une belle et grande salle rectangulaire de l'ancien couvent des pères Augustins, aujourd'hui occupé par l'institut ou collége. On affirme que trois cents élèves externes ou pensionnaires s'y instruisent à l'envi. On n'a pas d'idée en France, où la possibilité d'acquérir toutes les connaissances est prodiguée, de l'espèce de passion, de furie qui pousse à l'étude la jeunesse riche d'Espagne ou des îles. L'instruction est pour elle le pain intellectuel et de plus, le fruit défendu. Il faut vivre dans un pays où un cabinet de physique de premier ordre, envoyé par Haüy, a été mis sous clef d'abord, abandonné, détérioré, enfin complétement perdu parce qu'on s'aperçut un jour que l'étude de la physique concluait contre la Bible; il faut vivre dans un pays où une institution d'éducation n'a jamais subsisté dix ans de suite, pour comprendre la soif de s'instruire et surtout la hâte qu'y apporte la jeunesse.

Nous voici donc dans la bibliothèque; nous sommes accueillis par un bon vieillard qui, depuis trente ans, passe sa vie dans cette enceinte, cataloguant, annotant, plaçant et déplaçant. Il a tout fait lui-même. Ces quinze mille volumes, il les a maniés toute sa vie, et quoique la classification soit défectueuse, il y a un tel arrangement, une facilité telle pour trouver le livre désiré, qu'on n'a pas trop à regretter une disposition meilleure. Disons-le tout de suite, la bibliothèque est très riche; elle possède, en anglais, français, espagnol, latin et grec, à peu près toutes les richesses bibliographiques en de magnifiques éditions; les Canariens se font un honneur de l'enrichir journellement de leurs dons. Elle possède quelques manuscrits très anciens, dont un est

un chef-d'œuvre de conservation et d'enluminure. Il y a là plus de soixante incunables, dont la moitié dans un état parfait de conservation; plusieurs éditions magnifiques de Venise, Valence, La Haye, Amsterdam, Madrid, antérieures à 1510. Il y a des ouvrages rares aussi à d'autres titres, et la France peut être fière du rang qu'elle y occupe, tant par le nombre des ouvrages que par leur qualité. Il y a surtout un Nouveau Testament en grec, de l'imprimerie royale, qui est un vrai chef-d'œuvre. Chose étonnante! la bibliothèque ne renferme pas plus de la moitié des livres en liturgie, droit canon, théologie, et c'était la bibliothèque cléricale! —peu de livres modernes. — Sauf quelques productions espagnoles, tout semble s'arrêter au commencement de ce siècle. La bibliothèque de la Laguna est l'honneur de l'île. Puissent les habitants le comprendre, la doter, l'entretenir.

— Et y aller étudier un peu de temps en temps, dit Krauss.

A demain l'Orotava, le jardin des Hespérides.

En attendant le sommeil, je faisais cette observation, digne d'être notée : la bibliothèque contient exactement tous les livres français que l'on a brûlés au siècle dernier. Il en résulte que si les Pères en défendaient l'usage aux autres, ils se le permettaient. J'ai vu là les plus belles éditions des grandes œuvres philosophiques du siècle dernier, les petits poètes gracieux et érotiques, les grands ouvrages de sciences, etc., etc.; en somme, la conservation parfaite des œuvres de liturgie, de droit canon, de théologie, est une preuve du grand respect dans lequel ces beaux volumes étaient tenus, tandis que Voltaire et Rousseau, l'encyclopédie et le reste m'ont paru fatigués au dos et aux angles; comment, moins âgés, sont-ils plus fatigués, plus vieux? Les Pères préféraient le chevalier de Boufflers, Crébillon, Voltaire ou Parny à la *Somme* de saint Thomas, voilà tout.

Le lendemain après le déjeuner, nous prenons la voiture publique à midi. C'est un omnibus tiré par quatre mules; huit places dedans, huit places dessus; il est arrivé à midi de

Santa-Cruz; on change les bêtes, on attend une demi-heure sans savoir pourquoi à moins que ce ne soit pour fumer ou pour s'arrêter simplement. A midi et demi nous partons. Je suis monté sur l'impériale. A mes côtés est assis un homme de trente ans environ, brun, fortement bâti; j'offre un cigare, refus poli; on ne fume pas; c'est étonnant, un Espagnol!

En route, mon voisin me montre les points curieux ou intéressants, et Paris fait les frais de la conversation; l'exposition d'abord, la littérature, les théâtres, la politique ensuite. Sur ce chapitre il est mieux ferré que moi; il me dit les nouvelles fraîches que j'ignore, le mot du jour. C'est à confondre; et cela au pied du pic Ténériffe, en face du Sénégal!

A Tacoronte, on descend et on s'arrête quelques minutes, et je présente mon voisin à mes amis. Nous remontons et nous arrivons vers cinq heures à LA OROTAVA.

Mon compagnon de route nous conduit à l'hôtel où l'on nous accueille avec une politesse bienveillante, rare; d'ordinaire on ne trouve en ces lieux qu'une sorte d'indifférence dédaigneuse ou trop de servilisme. Notre nouvelle connaissance viendra nous prendre le soir pour nous conduire au Casino dont il est le président; il s'est offert pour nous servir de cicérone. Nous acceptons, remerciant notre bonne étoile; il nous remet sa carte : MARQUES DE LA FLORIDA. C'est l'obligeance en personne, un patriote de bon aloi aux aspirations politiques avancées; en somme il nous a conquis et charmés.

Nous voilà installés à la Orotava, ou nous allons établir notre camp pour bien des jours, car c'est de là que nous partirons pour toutes les excursions. Pendant que ces messieurs vont étudier la géologie, la botanique, voir les jardins et faire quelques visites, je me condamne à deux jours de réclusion pour apprendre la géographie générale de l'Archipel; ce n'est pas divertissant, mais il importe de bien connaître le pays avant d'étudier les habitants et les institutions qui les gouvernent.

CHAPITRE IV

GÉOGRAPHIE GÉNÉRALE

L'histoire de l'homme considéré comme corps de nation ou de race particulière, est indiscutablement liée à l'histoire de la partie de la surface terrestre qu'il habite, des parties du globe qu'il a conquises, de celles ou il vécut libre ou esclave selon ses destinées diverses ; quelquefois même, pour reconstituer par le jugement une fraction détruite ou dispersée de la famille humaine, l'étude des lieux où elle eut ses manifestations est utile et apporte de grandes lumières.

Pour les îles Atlantiques ou nous retrouverons une race effacée qui jadis civilisa l'Égypte et la Grèce, où nous foulerons les traces d'éruptions volcaniques récentes et celles d'un cataclysme neptunien épouvantable qui a retenti dans le monde des anciens, la géographie prendra une grande importance ; il importe de l'étudier même dans ses origines.

Les faits les plus considérables antérieurs aux temps historiques furent transmis aux générations suivantes par la fable, l'allégorie, la religion ; ces jalons ne peuvent donner qu'une idée vague des nations dont on étudie l'histoire. Plus tard les faits généraux s'affirment, les points capitaux se relatent, c'est la tradition, le vague prend une forme, et comme ces bornes milliaires que la main des hommes place

sur les voies, l'histoire sacrée des nations effacées dresse des phares lumineux; plus tard encore, vers les temps héroïques, l'homme grandi, devenu soucieux de ses destinées, trace d'une main poétique l'histoire des temps contemporains.

Nous retrouverons ces ténèbres, ce vague de la tradition, puis les données théologiques, plus tard les récits homériques, enfin l'histoire apparaîtra.

La géographie ancienne des Canaries s'annonce par la tradition d'une épouvantable catastrophe, si fabuleuse qu'elle consterna l'antiquité, si vulgairement répandue qu'on la trouve dans toutes les genèses, dans toutes les affabulations, dans tous les symboles. Nous voulons parler de l'engloutissement de l'Atlantide; de l'Atlantide, berceau de cette race des Atlantes qui civilisa le monde ancien après l'avoir conquis. Il arriva, il y a de cela huit à neuf mille ans, douze mille peut-être, qu'un déluge des eaux combiné avec la fureur des volcans, engloutit au sein des mers ce pays d'Atlantide dont il ne reste plus aujourd'hui que quelques îles, sommets épars qui font le sujet de notre étude. Par ce grand cataclysme, la plaine lybique aujourd'hui Sahara disparut sous les eaux, et la mer en se retirant créa le désert de sable mouvant.

L'histoire, la philosophie, la religion, la poésie, la science, toute l'antiquité constate cette gigantesque suppression d'une terre, d'une race et d'une civilisation fabuleuse; tout fut détruit excepté le souvenir et la mémoire écrite du fait.

Pline, Platon, Hésiode, Homère, Ptolémée, comme Cuvier et Buffon; Plutarque, Ezéchiel, Esdras, comme Arago et Bory de Saint-Vincent; Voltaire, Kircher et Beekman attestent l'Atlantide. Dans ce même volume, nous tâcherons de faire revivre les habitants de cette terre engloutie, les Guanches, et nous les étudierons dans la vie privée et dans la vie politique et religieuse.

Ezechiel rapporte que les Tyriens commerçaient avec une

île *Elisea*, l'île des Champs-Élysées; c'est le nom que l'antiquité païenne a donné à Ténériffe. Les Tyriens venaient y chercher l'orseille. Les Carthaginois apprirent des Tyriens le chemins de ces îles qui sont toujours productives de la pourpre, soit qu'on la prenne dans l'orseille ou dans la cochenille.

Homère dit *que Jupiter enverra Ménélas dans ces champs fortunés qui sont à l'extrémité du monde, où l'on n'éprouve plus les rigueurs de l'hiver, où l'air est toujours pur et rafraîchi par les brises de l'Océan*. Cette peinture est toujours vraie.

Hésiode plus précis dit : *Jupiter envoie les héros morts à l'extrémité du monde dans les îles Fortunées, situées au milieu de l'Océan*.

Hérodote place l'Atlas à Ténériffe et non en Mauritanie : *le monde finit où la mer se refuse au navigateur, aux lieux mêmes où sont les jardins des Hespérides, là où Atlas soutient le ciel sur une montagne conique comme un cylindre*.

Hésiode dit encore: *Hespérides, Vespérides, pays du soir, du couchant où le soleil se noie dans la mer, où la nuit enfanta les Hespérides qui gardent les pommes d'or*, etc.

L'expédition du Nechao d'Égypte, 616 ans avant J.-C., partit de la mer Rouge et fit le tour de l'Afrique. Herodote a conservé le souvenir de cette expédition. C'est un fait singulier que ce voyage à rebours autour de l'Afrique, exécuté vingt et un siècles avant Vasco de Gama.

Salomon, ainsi qu'il est rapporté au livre III des Rois, fit aussi partir une expédition pour se procurer de l'or. Pas de traces ultérieures. Il s'agissait pourtant bien d'un voyage aux îles; Salomon était alors allié d'Hiram, roi de Tyr, dont les vaisseaux pratiquaient les îles. Salomon lui céda un territoire, Asiongaber, pour y établir un port et eut une part dans les expéditions. Du reste, l'importance commerciale ou politique de ces expéditions devait être bien grande dans l'antiquité, puisque, cinq siècles avant J.-C., après l'expédition du Nechao, Carthage délibérait et le sénat ordonnait

aux frais de la république, cette merveilleuse expédition d'Hannon qui suivit toute la côte de l'Afrique. La relation nous en est restée, quoique tronquée, défigurée, car les Carthaginois firent toujours mystère de leur commerce avec les îles.

Juba, roi de Mauritanie, expédia une flotte aux îles Fortunées. Il rédigea lui-même la relation du voyage et l'envoya à l'empereur Auguste. Pline en a donné les fragments principaux.

Il indique d'abord les *Purpurariæ*, les îles de la Pourpre : Madère et Porto-Santo ; puis les *Fortunatæ : Planaria*, Fuerteventura ; *Junonia major*, *Nivaria*, Ténériffe ; *Palma ; Canaria ; Pluvalia*, Hierro ; *Capraria*, Lanzarote, *Junonia minor*, Gomera. Puis les noms varient : Casperia, Hæra, Aprositus, puis Pluitana pour Pluvialia ; en tout cas, si Pline, d'accord avec Juba, n'indique que six îles, il ne faut pas s'en étonner, à cette époque, Lanzarote et Fuerteventura étaient unies. Ptolemée indique sept îles, mais alors il y comprend *Aprositus*, l'inaccessible, dont nous donnerons l'historique, et qui n'est qu'une vapeur nuageuse, une apparence.

Les descriptions de Pline sur l'histoire naturelle des îles sont aussi parfaites que possible ; tout y est en concordance avec ce que nous voyons aujourd'hui, et rien ne prouve mieux l'étendue des connaissances du grand naturaliste. Pour les choses hors de sa compétence et qu'il n'avait pas vues, il est facile de comprendre les erreurs commises, sur les assurances de marins inexperimentés et sa croyance en leur bonne foi ; du reste, comment s'étonner des erreurs géographiques des anciens, lorsque l'on connaît le soin jaloux avec lequel toutes les puissances de l'antiquité cachaient leurs colonies ou les points éloignés avec lesquels elles étaient en rapport.

Ainsi donc, îles Élyséennes, puis îles Fortunées, jardin des Hespérides, noms latins et noms grecs, tout coïncide. Les pommes d'or du jardin des Hespérides sont indiquées dans

tous les auteurs; ce sont les *oranges* si chères aux peuples méridionaux surtout aux Grecs et aux Latins. On sait avec quelle patience ces peuples, durant leur longue période d'extension, apportèrent avec eux ces arbres vénérés dont les fruits faisaient leurs délices et qu'ils naturalisèrent dans tous les lieux dont ils prirent possession.

Le *Sang-dragon* vient enlever tous les doutes, effacer toutes les équivoques. Ce *dragonnier*, l'arbre cabalistique, médicinal et mythologique, ne se trouve qu'aux îles Atlantiques. Le suc du sang-dragon épais et rouge fut comparé au sang animal; la tige de l'arbre et sa couleur, le port, les branches tout donne à cet arbre étrange un aspect extraordinaire propre à frapper l'esprit poétique des peuples anciens. Les feuilles pointues et tranchantes qui partent de l'extrémité des branches, détachées par le vent ou à l'heure de leur chute naturelle, entaillent en tombant les tiges qui les portent et font couler le sang (la résine rouge) de l'arbre, ce qui lui donner un caractère prodigieux de vie presque animale. L'un de ces arbres assis à la base du cratère des *Cañadas*, jetait, dit-on, des flammes; c'est une image poétique assez justifiable, car il était déjà dans la vallée hespéride, le gardien des pommes d'or qui l'entouraient alors comme aujourd'hui, ce vétéran de la création. Pour nous, nous ne doutons pas que la fable ancienne n'ait eu en vue le *dragonnier* que tout le monde savant a admiré et non les arbres de cette espèce qui abondent dans ces îles. On a calculé qu'il avait de dix à douze mille ans. Nous y reviendrons.

Les îles du groupe canarien sont avec Madère les plus heureusement situées de toutes les îles Atlantiques. Aux Açores, plus au nord, aux îles du cap Vert, plus au sud, on trouve moins de régularité dans le système climatérique. Vents et humidité aux Açores, ou bien la chaleur tropicale au cap Vert, telle est l'alternative. Les Canaries, au contraire, sont placées dans la zone chaude, mais la plus tempérée, dans le grand courant du Gulf-Stream très ralenti et divisé,

au moment où il va se perdre dans la zone intertropicale pour s'y reformer. Les Canaries, placées dans la ligne des vents alisés, n'ont jamais d'hiver et les chaleurs s'y tempèrent par la brise nord-est qui règne presque continuellement. Le froid y est inconnu en raison de leur position au sud. La végétation y est puissante, les eaux y abondent et toutes les productions méditerranéennes y prennent des développements particuliers. Peut-on s'étonner après cela que la mythologie y ait placé le séjour des héros après la mort, que l'histoire et la géographie en aient fait des relations pompeuses, que les poètes imaginatifs, animant la nature selon l'usage du temps, y aient placé Atlas et Hespérus les grands astronomes, que les poètes aient consacré la tradition d'Hercule, détruisant le dragon et cueillant les fruits d'or?

Ce qui tourmentait, inquiétait l'antiquité, ce n'était pas l'Orient, ainsi que l'ont fait croire les prêtres et les rabbins, parce que la civilisation hébraïque s'était accommodée d'une théogonie orientale. Sauf quelques exceptions très rares, la tendance des peuples et des souverains était alors toute occidentale et il faudra arriver au onzième siècle de notre ère pour voir se réveiller la curiosité des peuples au sujet des choses d'Orient. A cette époque, les civilisations orientales s'affaissent, le monde et le progrès, sensiblement marchent vers l'ouest. A la Perse, à l'Asie Mineure, à l'Égypte, on voit succéder la Grèce qui pousse ses colonies à l'occident. Rome, plus occidentale encore portera sa puissance aux trois *finisterre* de Bretagne, d'Asturies et d'Angleterre. Au contraire, l'expédition d'Alexandre en Orient n'a pas de résultats, tout ce qui est tenté à l'Orient périt, Hercule avait raison en ouvrant l'Océan aux colonnes de Gades et cette image poétique est vraie, car il ouvrit en même temps la voie aux Tyriens, aux Phéniciens, ces premiers explorateurs du globe, puis à Carthage, à Gama et à Colomb. L'Océan enfin entrevu, l'Atlantide insulaire s'offrit aux navigateurs et par les portes d'Her-

cule, ils allèrent jusqu'en Islande, faisant le commerce des perles aux îles Britanniques, de l'étain aux Scilly, de l'or avec la Bretagne gauloise, des esclaves partout.

La géographie mythologique prend fin. Plotémée, cent cinquante ans après Jésus-Christ, vient poser inébranlablement les bases de cette science, et faire passer à Fer, la dernière des Canaries, le premier méridien terrestre. En même temps que lui, et quelques années auparavant, de grands génies avaient donné à la géographie un éclat dont elle brillera éternellement. Cette science eut son développement presque instantané de César à Néron, comme la chimie, de nos jours. Diodore de Sicile, Denis d'Halicarnasse, Hipparque surtout, Maxime de Tyr, enfin Pline complètent cette série de grands hommes qui adjoignirent à la géographie l'astronomie et l'histoire naturelle. Dès lors, les îles apparaissent distinctement, seulement on les place aux confins de la terre, là où *l'océan refuse de porter des vaisseaux* ou *le soleil s'abîme dans les flots, dans l'empire de la nuit*. C'était alors la croyance générale. Ces grands géographes nous montrent les îles Atlantides pratiquées durant la période tyrienne, carthaginoise, grecque et romaine. Puis le monde latin s'affaisse et les îles disparaissent tout à coup dans l'oubli avec l'immense atonie du moyen âge.

Les invasions des Barbares s'étendirent sur l'Europe et l'Afrique méditerranéennes et y firent une sorte de chaos; le catholicisme, inaugurateur des ténèbres intellectuelles, garda, pour ses prêtres, les lettres et les sciences de l'antiquité, les émondant et en détruisant la plus grande partie. Douze siècles de mort intellectuelle se passèrent ainsi. Les Croisades purent seules réveiller un peu les hommes de cette léthargie, ce fut l'impulsion première. A la chute de Byzance, les arts, l'industrie, le commerce, les lettres, la navigation, tout sembla renaître à la fois. Les papes, arrivés à l'apogée de leur puissance, les souverains détenteurs des hommes et des biens, se ruèrent passionné-

ment vers les idées nouvelles, et ce qui avait été mis par eux sous le boisseau revint par eux à la lumière; les sciences, les arts, l'industrie, le commerce, les voyages, tout refleurit à la fois, ce fut la Renaissance. Alors les besoins, augmentés par la vie de luxe, devinrent si impérieux qu'à l'Occident comme à l'Orient, les hommes durent chercher les moyens d'accroître leur fortune. La religion, par les marchands et les navigateurs, devint un puissant levier de l'esprit d'entreprise, car les prêtres, plus puissants que les rois, s'adjoignirent dès lors aux expéditions aventureuses pour en réclamer la part léonine, et grâce à eux la géographie marcha à pas de géants.

Pendant que l'Europe, ensevelie dans la foi du charbonnier, s'était abandonnée à l'ignorance nobiliaire et cléricale durant le moyen âge, les sciences, les lettres, les arts étaient passés aux mains des Arabes, Turcs, Berbères. Il est certain que le géographe de Nubie, El Edrys, connaissait les trois groupes d'îles africaines. Il est certain que des Maures de Lusitanie, partis de Lisbonne, eurent, vers 1120, la connaissance des îles Madère. Les Maures d'Espagne connaissaient aussi les îles Canaries qu'ils appelaient *Gezayr el Khaledat* (îles Heureuses). Si des expéditions partirent des côtes d'Espagne et de Portugal, c'est aux Maures qu'il faut l'attribuer au moins jusqu'en 1360.

Dès 1402, la conquête des îles par les Normands fixa très légèrement la géographie descriptive, et la science ne fit pas un grand pas. Ce ne fut qu'après les essais du père Feuillée, 1519, suivis des travaux de Fleurieu, 1769, qui publia deux cartes, que la position de Madère, Porto-Santo et des Canaries fut scientifiquement connue; en outre, plus tard, Fleurieu publia les dessins de toutes les îles de l'océan Atlantique.

Le cardinal de Richelieu avait convoqué, en 1634, en congrès scientifique, les principaux savants d'Europe, mathématiciens et astronomes. Hierro la plus occidentale des îles,

choisie déjà en 180 par Ptolémée, fut désignée exclusivement et l'ancien méridien de l'île de Fer reçut la sanction européenne.

En 1771, le chevalier de Borda et Pingré accompagnaient Verdun de la Crenne, commandant de la *Flore*. Une seconde expédition, commandée par Borda, commandant la *Boussole*, fut suivie de celle de Chastenet de Puységur qui montait l'*Espiègle*. La position absolue des Canaries et de chacune des îles fut le but de ces voyages scientifiques. Le journal manuscrit de cette expédition importante fut déposé à la bibliothèque de la marine. Le pic de Ténériffe fut mesuré exactement par Borda.

Parmi les Espagnols, un grand nombre s'étaient occupés des Canaries ; avant le célèbre Lopez, Casola, 1634, Del Castillo, 1688, Antonio Rivière, 1740. En 1762, Xavier Machado publia la carte générale des îles Fortunées. Amat de Tortosa, lieutenant-colonel du génie, fit aussi une carte, compilation des précédentes. En 1786, Herrera publia les plans et vues des îles Canaries.

En 1801, parut la carte de Bory de Saint-Vincent; elle résuma les antérieures; ces cartes et celles de L. de Buch sont de beaucoup les meilleures.

Les Anglais publièrent aussi des cartes dont la plus moderne est celle de 1817, insérée dans l'atlas de l'Amirauté; elle comprend la côte d'Afrique depuis Mogador avec les archipels adjacents. Enfin MM. Webb et Berthelot publièrent, en 1824, une carte générale des Canaries, qui résume toutes les études faites jusqu'à ce jour.

Il est permis maintenant, d'après toutes ces données, d'affirmer que le 20° de Paris passe à Fer, sinon au point central de l'île, au moins en un point rapproché. Il est permis d'affirmer que l'archipel est compris entre 29° 26′ 30″ longitude occidentale, 27° 49′ latitude nord. Points extrêmes, Allegranza et Fer. L'espace qu'elles embrassent en longueur s'étend depuis 15° 41′ 30″ de longitude occidentale, comptés

du méridien de Paris, jusqu'à 20° 30′ extrémité occidentale de l'île de Fer.

Les îles sont placées d'orient en occident, et presque à la suite; leur proximité confirme l'idée qu'elles furent détachées de l'Afrique, chaînons rompus, mailles brisées, des longues cordillères de l'Atlas africain; en outre de la continuité, leur structure orographique peut servir à établir les rapports qui les unissaient entre elles et avec la grande chaîne continentale. Ainsi, presque toutes les montagnes suivent la même direction, quoi qu'elles prennent quelquefois l'apparence circulaire, *en épis*. Ces formes accidentelles sont dues aux faits plutoniens et ne sauraient détruire la conformation orographique générale dans une direction unique d'orient en occident, inclinant légèrement de l'est-est-nord au sud-sud-ouest.

La forme en prolongement de l'Atlas africain est évidente, car les îles semblent détachées les unes des autres; toutes les fois qu'on examine un cap dans une île, on trouve un autre cap qui le regarde dans l'île voisine; la main que deux amis se tendent encore après la séparation. Si l'on étudie la forme des caps, on trouvera les traces du déchirement; si l'on considère la forme géologique et la composition de ces caps, on trouvera les points de ressemblance aussi exacts que possible et des considérations géologiques de la plus haute importance viendront appuyer cette thèse. Toutes les formations basaltiques qui composent les côtes sont à peu près identiques et les masses de basaltes trachytiques y constituent la plus abondante des roches. Le sol lui-même, dans sa composition comme dans sa forme, affecte un caractère général propre à tous les groupes atlantiques, Açores, cap Vert, Madère et Canaries; c'est l'aspect plutonien. Le feu souterrain s'affirme partout et les volcans abondent.

On a prétendu que les volcans des îles atlantiques étaient *isolés*. Nous ne partageons pas cette opinion. Les îles Palma,

Hierro, Gomera, Canaria, Lanzarote, sont des îles en série d'est en ouest et les volcans qui les ont ravagées ou qui les ont formées selon le système qu'on voudra adopter, sont des volcans *en série;* il y a même, ainsi qu'on pourra s'en assurer à la table statistique, certaines concordances, pour les éruptions modernes, entre les volcans des diverses îles. La direction et la concordance résultant de communications souterraines étant les conditions absolues de l'existence de volcans en série, il nous paraît difficile de ne pas reconnaître ce caractère aux volcans canariens.

A quelle formation géologique attribuer les îles? Cette question n'a pas été résolue par les auteurs, et il nous a été impossible de mettre d'accord les personnes distinguées qui, aux îles, s'occupent de géologie. Nous avons cru retrouver des formations primitives, du granit, des porphyres; nous avons montré des terrains qui ne nous paraissent pas être de formation volcanique, mais au contraire sédimentaire et nous avons cru également trouver des micaschistes. Les îles seraient donc les sommets d'une terre de formation primitive des époques cumbrienne, silurienne et devonienne; ce qui paraît le confirmer, c'est la présence, avec le granit, le talc, le mica, l'argile, des incrustations et des pétrifications de mousses, d'algues, de zoophytes et aussi de ces acéphales qui n'ont plus d'analogues, premières ébauches de la nature. Les poudingues, les grès, les granits et la chaux se trouvent aux Canaries, comme à Madère et à Porto-Santo, et nous les retrouverons aux Açores. Donc d'une part, des apparences de formations neptuniennes des deux premières époques cumbrienne et silurienne, ensuite éruption plutonienne, basaltes, pierre ponce, vitrifications, etc., qui témoigneraient d'une contrée Atlantide corroborée par le récit de Platon. On pourrait encore affirmer, pour le Teyde comme pour la Caldera de Palma, que ces cratères, qu'on dit être les plus anciens, sont postérieurs de plusieurs siècles au grand cataclysme

neptunien, enfin l'Atlantide des anciens étant admise par hypothèse, nous pensons pouvoir attribuer son engloutissement plutôt à un déluge qu'à l'action du feu souterrain.

Les anciens n'avaient de la géologie aucune idée sérieuse. Quelques auteurs avaient bien jusqu'aux temps modernes, accepté l'hypothèse de Thalès, attribuant à l'eau la formation de la terre, mais l'immense majorité des savants n'avait sur ce sujet que les idées génésiaques propres à toutes les nations : *Dieu créa la terre*. Palissy, le célèbre potier, eut le premier une vision de la vérité, et affirma que la mer ayant autrefois recouvert les terres, y avait déposé ces coquillages innombrables qu'on retrouve sur de hautes montagnes, et que Voltaire, cet assez mauvais savant de tant d'esprit, attribuait aux pèlerins croisés. Cuvier vint, apportant la lumière. La géologie est donc moderne, les pères de la science sont vivants ; on l'étudie avec passion et à juste titre, car elle nous dira les secrets de la terre et nous découvrira bien des points cachés encore de l'histoire des peuples qui l'ont habitée. Les savants modernes n'ont publié aucun travail concluant, de nous connu, sur la géologie des Canaries. Ces questions soulevées restent donc sans solution définitive. Deville et Lyeel n'ont rien affirmé, pas plus que D'Aubeny. Depuis MM. Webb et Berthelot, c'est à dire depuis près de quarante ans, il n'a pas été fait d'étude géologique complète sur les îles atlantides, et c'est maintenant seulement qu'on est en mesure de trancher la question. Sentant notre impuissance, nous ne pouvons combler cette lacune, par une démonstration *ex professo*. Nous avons donc simplement exprimé une opinion. Que les docteurs décident.

Les habitants autochtones de l'archipel étaient fort nombreux. On les désignait sous le nom de *Guanches*, et leur origine était la même que celle des Berbères, qu'on retrouve de l'autre côté de l'Océan sur la terre africaine, où ils vivent encore divisés en tribus ; parmi ces tribus on distingue les Touaregs et les Kanarr ou Canarr. Donc, il serait plus

logique de prendre l'étymologie berbère pour expliquer le nom : *Insulæ Canarienses* ou Canaries, que de prendre l'étymologie latine, car les grands chiens, *canes*, n'y étaient ni si nombreux, ni si grands qu'on y puisse trouver une cause suffisante pour les désigner : Iles des Chiens.

Les Guanches appartiennent à la grande *famille atlantide*, dont les etnographes ne donnent pas de description précise. D'après la classification acceptée généralement, ils rentreraient dans la première race *indo-européenne*, et les signes qui les distinguent les montrent blancs ou basanés, selon l'habitation en plaine ou sur la montagne; évidemment ils étaient de race blanche, très grands, forts, agiles; angle facial de 80 à 85°; ils étaient troglodytes, mais cependant quelques-uns avaient des demeures bâties de leurs mains lors de la conquête. Ils n'avaient aucun commerce autre que les échanges, peu d'industrie, se couvraient de peaux et croyaient à un Être suprême qui pourrait bien avoir été l'*esprit de la terre*. Ils embaumaient les morts avaient horreur de l'eau et par conséquent, quoique vivant dans des îles rapprochées, ne communiquaient pas entre eux.

Le gouvernement politique était féodal. Des *Menceys*, ou rois, se divisaient les îles; le pouvoir était paternel, la vie patriarcale et pastorale.

Une caste religieuse était consacrée au culte, qui était d'une simplicité primitive. Ces pontifes étaient secondés par des femmes sacrées et vouées au célibat.

Une sorte de communisme était le fonds de l'économie politique, car chaque famille recevait du chef de l'État des terres proportionnelles à la quantité de personnes qui la composaient. La noblesse était puissamment constituée.

Les animaux dangereux et forts étaient inconnus dans les îles. Les animaux nuisibles n'y existaient pas lors de la conquête, et l'on n'y connaissait ni le bœuf, ni le cheval, ni l'âne. Il est permis de croire que le chameau ne fut domestiqué que dans les deux îles orientales. Les chèvres et

les brebis y étaient en si grande abondance que ces deux espèces constituaient et la fortune et le signe d'échange monétaire. Les espèces volatiles de basse cour y étaient inconnues ou y vivaient en liberté dans les bois. Les tourterelles et les ramiers y pullulaient, ainsi que les plus gracieux specimens des espèces ornitologiques et les oiseaux étaient si doux, si familiers — les Guanches n'étant pas chasseurs — qu'ils se laissaient approcher et prendre à la main.

Les mers des îles sont extrêmement poissonneuses. On y trouve en abondance les espèces propres à l'alimentation ; au contraire les animaux aquatiques dangereux y sont inconnus. Autrefois les baleines et les phoques y abondaient.

Actuellement les Canaries renferment une population de 240,000 habitants environ.

Pour la température, les observations les plus exactes donnent pour moyennes les chiffres suivants. Nous adoptons la division semestrielle, six mois d'hiver, six mois d'été.

MOIS D'HIVER.	DEGRÉS CENT.	MOIS D'ÉTÉ.	DEGRÉS CENT.
Novembre	21°	Mai	22°
Décembre	18°	Juin	23°
Janvier	17°	Juillet	25°
Février	18°	Août	26°
Mars	19°	Septembre	25°
Avril	19°	Octobre	24°

Ainsi qu'on peut le voir facilement par ce tableau, il n'y a que 9 à 10° d'écart entre le maximum et le minimum de chaleur. Madère n'a que 8° 40 à 9° 20. La neige est sur la cime du pic, mais n'a aucune influence sur la température des bords de la mer ou des régions basses. Contrairement aux idées généralement acceptées, sauf par un certain vent du sud, la température n'est pas très chaude l'été ; une végétation magnifique, la configuration montagneuse du sol, les grandes altitudes, jointes aux brises toujours fraîches de la mer, entretiennent une chaleur uniforme et très douce.

Les plantes médicinales et les végétations alpestres embaument l'atmosphère et laissent les îles dans un bain odorant qui rend l'air d'une suavité dont on ne peut se faire d'idée sans l'avoir respiré. Les plantes odorantes y acquièrent une intensité de parfum bien plus considérable qu'en Europe.

Les vents régnants sont : l'alisé ou vents réguliers qui, au large des côtes, soufflent perpétuellement dans la direction du nord-nord-est, sud-sud-ouest. Si l'on accepte pour ces vents l'explication de la rotation de la terre, on s'apercevra qu'il y a une déviation dans la direction qui devrait être d'est en ouest. En ce qui concerne les îles, il serait peut-être préférable de penser que l'air froid, venu des pays septentrionaux, glisse sur la surface de l'Océan vers le midi, tandis que l'air chaud du midi, par un courant supérieur, s'achemine vers le nord. Les vents d'ouest, de nord-ouest et de sud-ouest sont rares, les vents de sud-sud-est encore plus. Ce dernier dit *Levante*, à Madère *Leste* est terrible par son intensité et par ses effets fâcheux. Il dessèche, énerve, élève la température jusqu'à la chaleur torride ; sous son influence, les bois se fendent et crient, le ciel devient blafard, la mer se soulève et ne laisse aux marins qu'une ressource : fuir. Malheur au navire en rade, il chassera sur ses ancres et sera broyé sur les côtes. Heureusement ce vent désastreux qui brûle les récoltes et amène souvent les terribles sauterelles, ne souffle qu'une fois ou deux par an. Sa violence étant continue et sa direction fixe, il ne crée pas de cyclones et ne fait pas sur terre de ravages appréciables, comme il arrive trop fréquemment aux Antilles. Les habitants, lorsque souffle le Levante, se renferment dans les maisons, et vivent dans les appartements exposés au nord, après avoir bien fermé toutes les fenêtres.

Le blé était inconnu ; le seigle, l'orge et l'avoine étaient cultivés, peut-être le seigle seulement. Les légumes et les fruits de toutes sortes abondaient, ce qui rendait la culture

fort élémentaire, les besoins étant satisfaits et au delà par les productions naturelles.

Les îles sont peu propres en général à la culture des céréales, mais, dans les terrains propices, à la Laguna par exemple, on obtient des rendements fabuleux; cependant les vins, la cochenille, les fruits sont d'un rapport bien plus considérable. Le tabac y croit à merveille et y est comparable en qualité à celui de la Havane; le riz, le coton et même le cacao, les légumes d'Europe y poussent avec fureur et y sont de toute saison. Les fruits des tropiques, du Brésil, des Indes et des Antilles y viennent admirablement, ainsi que toutes les espèces d'Europe, surtout dans la région méditerranéenne de 300 à 700 mètres au dessus du niveau de la mer. Plus du tiers de la surface des îles est impropre à la culture, soit à cause des altitudes, des terres recouvertes de laves, soit à cause de la roche qui affleure, soit par ces immenses plages de mer et plaines de sables des îles orientales qui leur donnent une si grande similitude avec le grand Sahara africain. Nous ferons connaître dans un autre chapitre tous les produits des îles, les modes de culture, et le commerce qui en découle.

Les îles Canaries ne possèdent aucune rivière navigable ni même considérable. Alimentés par quelques pluies hivernales et la fonte des neiges, les torrents forment des ravins profonds, abrupts. Quelques sources d'eau douce apparaissent çà et là, dont une ou deux minéralisées. Il est étonnant qu'il n'y ait pas aux Canaries ces sources thermales qui sont toujours abondantes auprès des volcans.

Il n'y a presque pas de chemins praticables dans les îles. Nous ferons connaître dans nos descriptions ceux qui existent et qui, pour la totalité des îles, ne dépassent pas 100 kil. dont 50 à Ténériffe seulement.

La grande pêche se fait aux Canaries depuis trois siècles; nous donnerons plus loin le détail complet de cette grande industrie.

L'instruction publique est dans un état d'abandon déplorable, dont il semble cependant qu'on sort peu à peu ; l'enseignement supérieur est très restreint et ne peut se trouver qu'en Espagne; l'enseignement secondaire serait très suffisant, s'il était pratiqué dans toutes les îles; l'enseignement primaire se répand de jour en jour et de nouvelles écoles des deux sexes se fondent.

Les Canariens modernes sont les descendants des Espagnols conquérants, des Français de Normandie et de Gascogne conquérants, mélangés avec les colons que l'Espagne envoya successivement. Le sang flamand est entré pour quelque chose dans le mélange des races qui ont produit le Canarien actuel; cette influence flamande est surtout sensible à la Gomere, à Palma, à Hierro. Peu à peu les anciens Guanches s'unirent à ces diverses familles et de cet amalgame est résulté une population forte et belle dont les mœurs sont très douces. Le bon naturel des Guanches, mêlé à l'esprit religieux espagnol, a rendu ces populations faciles à gouverner, pacifiques, crédules. Les violences y sont rares et sont le produit de l'ivrognerie; le vol est si peu dans les habitudes nationales qu'on y vit aux champs portes ouvertes; pas de force armée, peu ou point de police, et malgré cela peu de pays en Europe sont aussi tranquilles et heureux.

La langue est exclusivement la langue espagnole et la religion catholique y est religion d'État.

Les Canaries, assimilées à une province espagnole, sont gouvernées par un capitaine général ; elles possèdent deux évêchés suffragants de l'archevêché de Séville ; elles forment une audience judiciaire; les puissances y entretiennent des consuls et des vice-consuls.

Les îles Canaries, situées dans l'océan Atlantique en face de l'Afrique un peu au dessous du Maroc, à la hauteur du cap Bajador, sont au nombre de sept que nous avons désignées et comprennent également quelques îlots inhabités; elles sont en communication avec la côte d'Afrique et le cap de

Bonne-Espérance, deux fois par mois, par deux bateaux à vapeur anglais ; avec l'Amérique, par un service à vapeur espagnol, deux fois par mois ; avec l'Angleterre, par un service à vapeur anglais, bi-mensuel ; avec Cadix, deux fois par mois, par un service à vapeur espagnol, et avec Marseille, deux fois par mois. La distance de Santa-Cruz à Cadix est de près de 500 lieues, quatre jours de mer depuis Cadix, cinq jours au plus.

Africaines géographiquement, ces îles sont totalement européennes par la langue et les mœurs ; par les produits elles sont européennes, africaines, américaines.

Nous donnerons au fur et à mesure la géographie spéciale de chacune des îles, ayant soin d'entremêler quelques récits afin de ne pas trop fatiguer le lecteur.

Dans l'hypothèse d'une Atlantide ancienne engloutie, dont les îles sont les sommets, nous aurions dû, essayant de la reconstruire, en donner la géographie antédiluvienne. Il nous a semblé que c'était une question scientifique qui méritait une étude spéciale et nous nous sommes borné, en traitant des Guanches aborigènes, à donner l'extrait du *Timée* de Platon, document principal laissé par l'antiquité aux géographes modernes.

CHAPITRE V

LA OROTAVA

Le soir après souper, nous étions groupés à l'entour d'une table chargée d'excellent café, assez taciturnes et fumant gravement, comme il convient à des voyageurs fatigués. Tout à coup Krauss s'écrie :

— La Orotava ! C'est le vallon par excellence, la résidence favorite, la Tempé moderne, la plus fraîche, la plus délicieuse Oasis ! !

— Il en faut rabattre un peu, dit Brünner, nous avons, en Suisse, des vallées qui...

— Je vous dis, mon cher Brünner que la Orotava ne ressemble à rien ; c'est un type à part, un paysage que la nature n'a pas reproduit, même en Suisse, entendez-vous ? Aspect, sol, climat, tout lui est propre, la poésie seule en pourrait inventer les beautés.

— Ne vous semble-t-il pas, leur dis-je, qu'il en est d'un beau paysage, comme de ces vagues mélodies allemandes que des flots d'harmonie submergent ? Questionnez les auditeurs ? l'un se sentira l'âme épanouie, l'autre éprouvera un trouble indéfinissable, son voisin ravi entendra les célestes harmonies des chérubins ailés ; un troisième, le

bourdonnement des abeilles et des insectes par la forte chaleur, à l'heure pleine de midi, etc. Ne pourriez-vous, messieurs, nous laisser voir ici, comme en Suisse, ce qu'il nous plaira d'y voir?

— Je demande la liberté d'admiration et de sentiment, dit le Canadien. Mais que cherchez-vous donc, Lionel?

— Une phrase qui mettra ces messieurs d'accord. M. de Humboldt, le plus célèbre des voyageurs, a dit de la Orotava :

« En descendant dans cette vallée, on entre dans un pays « délicieux, dont les voyageurs de toute nation ont parlé « avec enthousiasme. J'ai trouvé sous la zone torride des « sites où la nature est plus majestueuse, plus riche dans « le développement des formes organiques. Mais, après « avoir parcouru l'Orénoque, les Cordillères du Pérou et les « belles vallées du Mexique, j'avoue n'avoir vu nulle part un « tableau plus attrayant, plus harmonieux par la distribution « des masses de verdure et de rochers. »

— Ce portrait, leur dis-je, quoique plus calme n'est pas moins capable de tenter le touriste. Avouons que l'exagération dans la peinture des lieux où la nature a tout fait, est ridicule. La Nature est une dame qu'il faut admirer et qu'on ne peut vanter sans péril, puisqu'elle est inimitable, incomparable, au dessus de l'éloge. L'exagération se comprend mieux et s'excuse au contraire, dans la peinture des lieux embellis par l'homme, lorsque sa puissance créatrice puissamment démontrée peut agir sur l'imagination de l'artiste.

— Il y a en Suisse, dit Brünner, une nature plus fraîche et dans toutes les grandes chaînes alpestres des horizons plus variés, dont l'Oberland offre un caractère merveilleux. Il y a dans quelques flores européennes — car pas n'est besoin d'invoquer les tropiques — des puissances végétatives bien plus développées. Il est certain que l'Italie et le Portugal ont un ciel bien plus pur et une lumière bien plus éclatante.

— Eh bien, soit, répliquai-je ; mais il restera toujours de la

vue de la Orotava une impression que la poésie elle-même n'a pu définir; impression qui rémue doucement, sentiment qui ravit. Cette aménité du climat, cette suavité de l'air, ce ciel estompé de nuages à teinte laiteuse, ces heureuses distributions de *verdure* et de *rochers*, tout caresse le regard et va au cœur; on rêve paradis, bonheur à deux, un phalanstère, le repos. La gamme des tons et les murmures des ruisseaux, l'ombre des arbres poétiques, le chant des oiseaux, les belles cultures, les fruits dorés, les fleurs épanouies, les lianes folles qui couvrent les murs ou pendent des arbres, les saveurs balsamiques de l'air... que sais-je?... tout enchante... c'est un charme, un philtre...

A la Orotava tout est calme et doux, même le bruit! dans le lointain, à l'angle d'un vieux mur, ou sous l'ombre d'un platane, un groupe de campagnards est arrêté, c'est une halte. Les cordes de la guitare résonnent, écoutez..., à travers l'espace, vous entendrez une mélodie arabe, traînante, à terminaison étrange, interrompue par des rires perlés et des voix murmurantes, et cette mélodie s'harmonise avec le paysage... Décidément l'Orotava est un lieu unique, et je comprends les Grecs et leurs fables. Elles sont vraies, car on les sent; ce qu'elles ont imaginé, on l'éprouve; vallée charmante, tu es bien la demeure bénie, le paradis, les champs élyséens où les âmes des savants, des héros et des justes erreront éternellement heureuses. Les anciens étaient de grands artistes!

— Après cela, dit le Canadien, à quoi bon évoquer la vallée de Tempé, qui ne vaut pas le diable?

— Maintenant, dit Lionel, je vais vous citer le Tasse, *Jérusalem délivrée*, traduction de Gisnet.

Dans ce pays, des autres différent,
Point de vapeur qu'enfante la froidure;
Mais des zéphirs jouant sur la verdure
Qui s'embellit de leur souffle odorant.
. . . . . .

Jamais l'hiver à la figure terne,
Jamais l'été qui darde nos sillons,
N'ont altéré de leur passage alterne
Le dôme bleu de ces riches vallons.
Resplendissant d'un manteau de lumière,
L'air pur et doux entretient sous les pas
L'ombre et les fleurs dans leur beauté première ;
Il nourrit l'herbe et ne la sèche pas.

Pour ceux qui voient par leurs yeux et jugent par eux-mêmes, ils seront frappés par l'antithèse puissante. La verdure, la mer, la roche, à 12,000 pieds le pic, c'est sublime de violence, et c'est harmonieux; les couleurs se heurtent et se fondent; c'est là le miracle. De la mer, au bord de laquelle est un port de fantaisie qui semble fait pour le paysage, jusqu'au pic de Teyde, la montagne se soulève en amphithéâtre, et ses différentes assises offrent les aspects les plus variés. Dans le bas, les noirs amas de scories, les basaltes amoncelés, de formidables falaises; au dessus, des arbres, des habitations, de la verdure; plus haut, le ciel parsemé de légers flocons nuageux qui viennent lécher les montagnes boisées, dont les cimes percent par intervalles; tout en haut, roches basaltiques dressées, arides, menaçantes, tranchant dans le ciel des découpures à l'emporte-pièce. La ville est assise dans la pente de la vallée, presque à moitié déclive. C'est un splendide paysage, et un des quarts d'heure qui comptent le plus dans la vie d'un homme est celui de l'arrivée à la Orotava par un beau soleil couchant! à notre avis cependant ce qui est plus beau encore c'est le paysage vu de la Orotava. Nous y reviendrons.

La ville est sans grande originalité, sans animation. Calme et profondément isolée du monde, moralement parlant aussi bien que géographiquement. Les maisons étagées sur le revers de la colline sont assez pittoresquement groupées. Celles qui s'étalent sur la déclivité du vallon sont plus modernes et ont plus d'apparence. Les gens qui y naissent, y

vivent, y meurent, semblent n'avoir dans leur existence d'autre distraction que la nature et le passage rare de quelques voyageurs, anglais pour les trois quarts. Quelques propriétaires riches aiment, dit-on, à s'y faire honneur de leurs belles maisons et reçoivent quelquefois.

L'Église de la Orotava est remarquable. Nous empruntons la description de MM. Berthelot et Webbs. On ne saurait mieux la dépeindre.

« L'Église bâtie, en 1766, est moderne. Une superbe co-
« lonnade soutient la nef principale. Le maître-autel est un
« ouvrage de premier mérite. Les différentes pièces sont, en
« marbre de Carrare, transportées à frais énormes d'Italie.
« Huit colonnes supportent une coupole elliptique, et quatre
« anges sont groupés sur l'entablement. De chaque côté de
« l'autel, deux archanges à genoux, dont l'un contemple la
« croix, tandis que l'autre prie. Ces deux grandes figures
« sont d'un bel effet. La Vierge de l'autel a aussi été amenée
« d'Italie. Les draperies sont élégantes. La chaire est un
« ouvrage de la même école et de même valeur. »

Le couvent de Saint-François est remarquable à cause de sa situation. On parvient dans le cloître par un perron en terrasse d'où la vue s'étend sur toute la vallée. La cour est ornée d'une fontaine; un parterre l'égaie.

Les dominicains ont leur couvent dans la basse ville. Parmi les mauvais tableaux qui décoraient leur église il y a quelques années, il en était un étrange pour le moins : saint Dominique à genoux recevait, dans sa bouche ouverte, le lait jaillissant de la mamelle de la Vierge! Stupide baliverne, dégoûtante! Le dragon attablé avec la payse, devant la bouteille de bière qui lance par son goulot un jet arrondi retombant dans un verre est moins haïssable. On ne peut que plaindre les sots pour lesquels un pareil tableau a été fait, et mépriser ces dominicains fanatiques, qui, non contents de torturer, osaient, sans vergogne, se moquer ainsi de la chronologie et du bon sens. Ce tableau a disparu.

La chapelle des Ames du purgatoire, dans le couvent de Saint-François, est ornée d'un tableau horrible, mais précieux : les flammes dévorent des moines — pas de l'ordre de Saint-François — des dominicains je crois, et aussi un roi qui probablement avait oublié de doter ledit couvent.

Le couvent de Saint-Augustin est sur un ruisseau à l'est de la ville. Au sud, le couvent des sœurs de Sainte-Claire, à côté, celui des sœurs de Saint-Dominique, qui a eu jusqu'à soixante nonnes. Brûlé plusieurs fois, il fut toujours rebâti et, comme le Phénix, renaissait de ses cendres. Dans l'intervalle de l'un de ces incendies, quarante sœurs, dit le père Viera, logées dans une maison provisoire insuffisante, sortirent un beau matin, bannière en tête, et envahirent l'église des jésuites qui était voisine. Le collége, dont l'église dépendait, n'était occupé que par deux pères; elles voulaient s'y installer. Le recteur *Davila* fut fait prisonnier par les nonnes. Son coadjuteur *Tabares* se réfugia dans l'intérieur du collége où il se barricada. Il y resta jusqu'au soir, résistant à l'envahissement. Voyant que la place ne se rendait pas, les assaillantes en firent le blocus pour le prendre par la famine, fortement excitées, encouragées par les jeunes seigneurs de la Orotava, que ce spectacle devait divertir, comme on peut se l'imaginer. Le père tint bon jusqu'au dîner! alors il parlementa; les nonnes triomphantes occupèrent le collége jusqu'à reconstruction nouvelle de leur propre couvent. Le père Viera raconte la chose par le menu.

— Père Davila, disait l'une, votre cage est trop grande pour deux oiseaux!

— L'habitation ne fait pas le moine ni la nonne! (Calembour de nonne, et fort bon en espagnol!)

— Ne sommes-nous pas toutes jésuites? disaient les sœurs.

Ce siége est mémorable, car il ne coûta pas de larmes.

Cependant le malheur était sur ce couvent. Brûlé en 1737, brûlé à nouveau, en 1761, les nonnes restèrent paisiblement installées dans un nouveau couvent jusqu'en 1815. Le feu

prit encore mais cette fois ce fut dans la nuit; le diable s'en mêlait. Sept d'entre elles refusèrent d'ouvrir les portes de leurs cellules et périrent par excès de pudeur; les autres furent sauvées, nues ou à peu près. Dès ce moment, le troupeau s'est dispersé, mais le couvent a été rebâti. Pourquoi ?

Ces couvents occupent la plus grande partie de la ville. Depuis la suppression des ordres religieux, tous ces cloîtres sont déserts, tombent, ou tomberont bientôt en ruines.

Le quartier de la Conception réunit les plus riches maisons, c'est le West-End d'Orotava. Les jours s'y passent dans le plus doux *farniente*. La vie y coule facile, et l'on y jouit d'une vue charmante.

Les environs de la Orotava sont pittoresques. *Agua-Mansa*, à 3,000 pieds d'élévation, offre des ombrages épais, des eaux vives et une fraîcheur délicieuse l'été; *Teigayga* a des points de vue remarquables; les deux *Realejos* ou *camps*, qui sont séparés par un grand ravin, sont admirablement placés. Ce fut dans la petite église de ce village que le dernier chef des Guanches implora la grâce des vainqueurs; il reçut le baptême..... et le martyre, dit M. Berthelot.

Le Port, ou *Puerto*, est un charmant réduit qui sert de résidence à quelques familles de négociants riches. Il s'y fait quelque commerce de vins, de fruits, de pommes de terre et d'oignons. Les rues sont larges, bien percées et d'un aspect agréable. Nous y reviendrons et dans un chapitre ultérieur touchant le climat de la Orotava au point de vue médical, nous dépeindrons la ville et le Puerto.

CHAPITRE VI

GÉOGRAPHIE DE HIERRO

Les Grecs désignaient cette île sous le nom d'*Ombrion*, les Latins sous celui de *Pluvialia*, les Espagnols la nommèrent *Hierro* du nom *herro* que lui donnaient les insulaires indigènes. En langue guanche comme en langue berbère ce mot signifie *citerne*. C'est là qu'il faut chercher la véritable étymologie, car les îles ne produisent pas de fer, *et les indigènes ne le connurent que par le poids de leurs chaînes*, disent les chapelains de Bethencourt.

Les Français, traduisant l'appellation espagnole *hierro*, désignèrent sous le nom d'île de *Fer* l'île des *Citernes*, *Herro*.

L'île est située par 27° 45′ de latitude nord, et 20° 57′ 45″ de longitude occidentale du méridien de Paris. Il y a quelques minutes de différence dans les calculs antérieurs.

Valverde est la capitale et la seule ville ayant un municipe. L'île n'a pas de port, mais bien deux petites baies : l'une au pied de Valverde, *Hierro ;* l'autre, sur l'autre côté, *Ynama*.

Ce qui distingue Hierro des autres îles, c'est que la race y est plus belle. L'agriculture, très développée, donne des produits excédant la consommation ; elle est la plus petite et la plus fertile de l'archipel des Canaries ; sa largeur est de

trois lieues, sa longueur de cinq, quinze en suivant le littoral; sa forme est celle d'un croissant.

Hierro est célèbre par l'importance géographique que lui a donnée le méridien de Ptolémée.

L'île est entourée d'une ceinture de laves en falaises qui la rend presque inabordable; elle s'élève à 3,300 pieds en ses plus hauts points, et quelques plateaux rompant l'uniformité des pentes, le sol y devient accessible; tel est le plateau d'*Inama* que l'on trouve en quittant le *golfo*, vaste baie située sur la bande septentrionale. Une forêt de lauriers, de mocans et de grandes bruyères garnit toutes les anfractuosités de la montagne sur un espace de quatre lieues. Puis se présentent les *llanos* ou plaines de *Nisdafe*, les mieux cultivées de l'île et l'on arrive à *Valverde*, grand bourg, capitale de l'île. De là, on descend vers le port de Hierro, sur la côte sud-est.

En moins d'une journée on parcourt le pays dans toute sa longueur.

De Valverde partent deux sentiers se dirigeant vers les caps *Salmone* et de la *Dehessa;* du sommet des Sierras on voit les deux côtes opposées, l'on découvre des cratères éteints dont les flancs sont recouverts d'une végétation vigoureuse et des cônes d'éruption, de formation moderne, qui méritent l'attention du voyageur. Deux chapelles terminent les deux promontoires.

La structure de l'île n'a pas permis aux habitants de s'établir sur les côtes et les villages sont groupés sur les coteaux maritimes les plus rapprochés du rivage.

Des montagnes, couvertes de forêts vierges, attirent sur l'île les vapeurs de l'Océan, qui humectent le sol et le fertilisent. Aucun ruisseau cependant ne circule et il n'y a dans l'île qu'une source d'eau potable.

Tous les anciens auteurs s'accordent pour décrire une source d'eau presque chaude, qui possédait une grande vertu digestive. « *Quand on a tant mangé que on ne peut plus,*

« disent les chapelains de Bethencourt, *on boit d'icelle eau,* « *ainchois qu'il soit une heure la viande est toute digérée, tant* « *qu'on a si grande volonté de manger qu'on avait auparavant.* » Que de goinfres d'Europe feraient apporter de cette eau, plus miraculeuse que celle de la Salette, s'ils en connaissaient la vertu !

Les habitants ont creusé, à environ un quart de lieue de Valverde, une quarantaine de citernes qui reçoivent l'eau de pluie. Il en est qu'on attribue aux anciens *Bimbanches*, et dont les voûtes sont soutenues par des piliers.

Les pâtres se procurent de l'eau, dans les montagnes, par une incision pratiquée au dessous de l'embranchement dans le tronc de l'arbre Mocan ; la rosée et les brouillards déposent leur vapeur sur les feuilles et les petits réservoirs pratiqués au pied du Mocan se remplissent.

Les habitants, travailleurs infatigables et ingénieux, sont parvenus à se suffire complétement ; leurs récoltes excédant la consommation, ils se livrent à une exportation considérable, qui se répartit sur une population minime.

Autrefois la vigne produisait beaucoup et l'on brûlait les vins qui s'expédiaient en Amérique sous forme d'eau-de-vie de goût empyreumatique, que, pour cette raison, on préférait à l'eau-de-vie de Cognac. Depuis la maladie de la vigne, la culture a changé à Hierro comme dans toutes les autres îles. Les *Herreños*, très adroits et très travailleurs, furent les premiers à transformer leurs cultures, et ils sont encore, comme autrefois, les plus riches insulaires ; cela tient aussi au luxe moindre que dans les autres îles, à une moralité plus grande, à l'impossibilité de dépenses et à l'amour du travail.

Les troupeaux sont très nombreux et d'un bon rapport.

Dans l'intérieur, nul commerce ; c'était pire encore autrefois. Il y a vingt ans, chacun confectionnait ses étoffes, ses meubles, sa charpenterie ; un moulin à bras pour les grains, des métiers à tisser, des nattes, des corbeilles, les chaussures, tout enfin, se faisait à la maison. Cela a bien changé aujour-

d'hui; des relations plus faciles et plus nombreuses, sans y amener grand commerce, y ont apporté des produits d'Europe en échange des denrées du pays.

Les habitants sont sains, très forts, agiles, et ont le teint plus blanc que les habitants des autres îles. Proviennent-ils des Flamands? on l'affirme, et quelques données historiques semblent le démontrer. Vifs, gais, aimant passionnément la danse et la musique, les Herreños sont très portés au mariage. C'est un chanoine, un connaisseur sans doute, qui le dit. Ils se reproduisent avec une énergie miraculeuse et l'expatriation seule peut sauver l'île de la famine, aussi ils émigrent encore et vont à Cuba. Ce sont les Auvergnats, les Galiciens des Indes occidentales. Honnêtes, probes, travailleurs, économes surtout, ils sont placés au débarqué à cause de leur excellente réputation.

Il faut dire un mot de l'arbre saint ou *Garoë*.

D'après les anciens, l'île manquant absolument d'eau, le bétail buvait l'eau de mer ou suçait les feuilles de l'asphodèle, tandis que les hommes étaient abreuvés par un arbre miraculeux qui, à sec le jour, la nuit, laissait couler de ses feuilles dans deux réservoirs de quoi abreuver cent mille âmes! des tuyaux de plomb faisaient circuler l'eau de l'arbre saint dans toute l'île. Examinons. D'abord il n'y eut de plomb dans l'île qu'après la conquête; ensuite l'arbre n'était pas miraculeux, étant un laurier indigène; enfin il ne pouvait fournir plus de vingt *outres* d'eau au rapport de Galindo qui l'a vu et décrit. Ce laurier était fort grand et fort gros, ayant plus de vingt pieds de circonférence, et, comme tous les arbres verts à feuilles persistantes, il laissait couler goutte à goutte de ses feuilles la rosée des nuits. Sa taille et sa position sur le flanc d'une montagne qui recevait la nuit des vapeurs d'eau très abondantes firent sa célébrité; il périt en 1625 d'un coup de vent et de vieillesse.

Depuis qu'il n'existe plus on boit tout de même de l'eau à Hierro et cependant la population a doublé.

Le méridien de l'île de Fer imaginé par Ptolémée a acquis une telle notoriété que nous croyons devoir dire quelques mots à ce sujet.

Le méridien est un grand cercle qui passe par les deux pôles du globe, et par le zénith et le nadir du lieu dont il est le méridien. Ce grand cercle est appelé méridien, parce qu'il est midi ou la moitié du jour, lorsque le soleil s'y rencontre.

Le méridien sert en marine à connaître la plus grande hauteur des astres, hauteur dont on se sert pour calculer la latitude d'un lieu. Cette latitude, la déclinaison d'un astre et la hauteur du pôle sur l'horizon se comptent sur le méridien. Le méridien marque l'ascension droite d'un astre dans le ciel, et la longitude d'un lieu sur la terre. C'est à partir du premier méridien que l'on commence à compter la longitude sur les cartes.

Le méridien sert, en géographie, à déterminer la longitude. L'équateur étant divisé en 180°, l'on fait passer 180 cercles par les deux pôles et les 180 divisions de l'équateur, ce sont autant de méridiens terrestres. L'un de ces méridiens étant adopté pour le premier, le point où il rencontre l'équateur se marquera 0°, et l'on partira de ce point pour marquer les divisions, de façon que tous les lieux situés sous un autre méridien auront la longitude du point où ce même méridien rencontrera l'équateur. C'était afin de fixer, d'une manière invariable, la position de chaque lieu, que les anciens géographes eurent l'idée de calculer à partir d'un point fixe convenu. Idée juste, pratique, féconde.

Les Français adoptèrent pour premier méridien, celui qui passe par l'île de Fer, la plus occidentale des îles Canaries, par ordre de Son Éminence le cardinal de Richelieu, à la suite d'un congrès scientifique tenu à Paris; mais la France a fini par délaisser le méridien de l'île de Fer et toutes les cartes nouvelles, ainsi que tous les points du globe, sont calculés par les Français du méridien qui passe par

l'Observatoire de Paris. Il est permis d'affirmer, d'après des calculs précis, que le degré de l'île de Fer est le vingtième à l'ouest de Paris; exactement 20° 57′ 45″, la ligne méridienne ne passant pas précisément au centre de l'île, mais en un lieu rapproché. Les Anglais ont adopté le méridien qui passe par l'Observatoire de Greenwich, les Américains celui de Washington. Les Hollandais se servaient autrefois du méridien du pic de Ténériffe.

Les anciens géographes, depuis Ptolémée, calculant d'après le méridien de l'île de Fer, étaient en s'accordant plus logiques que nos générations actuelles. Il est certain que le méridien de l'île de Fer n'avait aucune raison d'être. C'est cependant cette absence de raison qui en démontre l'utilité, l'excellence, puisque aucune nation ne peut se montrer jalouse de ce rocher atlantique. Les Anglais, les Américains, les Français sont les peuples navigateurs par excellence, à des titres divers. Ce sont ces trois nations qui publient les ouvrages nautiques les plus accrédités, les cartes les plus parfaites, et chacune d'elles ayant son méridien c'est la confusion qui règne. Il est vrai qu'il est plus facile pour chaque nation prise isolement de se servir de son observatoire, mais cette facilité se borne à bien peu de chose, et ne contrebalance pas les difficultés de la dissemblance des livres, des cartes, des calculs, des publications maritimes, etc. On comprend que l'amour-propre national soit intéressé dans la question, car c'est un condiment violent que toutes les nations aiment fort, mais on l'a fait intervenir mal à propos, il faut en convenir, dans le cas du méridien terrestre.

Quoi qu'on ait fait pour l'empêcher, on a réalisé l'unité pour le code des signaux. On arrivera tôt ou tard à l'unité de monnaie, à la condition de laisser chaque souverain graver sa face sur le signe. On arrivera au système décimal, parce qu'il est une chose abstraite, conventionnelle, utile à tous et qui n'appartient à personne. Et quelle différence entre le système décimal arbitraire mais logique, et le méri-

dien universel? Le méridien n'est à personne; c'est une ligne imaginaire, un système de calcul arbitraire, mais aussi une convention éminement utile, et pour toutes les nations indispensable. Pourquoi introduire la diversité, là où l'unité serait un bienfait? Les cartes marines diffèrent, les calculs diffèrent, et, comme à Babel, on ne s'entend plus. Il faudra bien y venir tôt ou tard, nous l'espérons, et comme il a fallu réduire à l'unité l'heure différente de Paris, de Strasbourg, du Havre, de même, il faudra revenir entre nations à l'unité de méridien; si l'on a pu, par une convention utile, ramener trois heures différentes, à l'une d'elles, celle de Paris, Strasbourg et le Havre n'en ont pas souffert. Paris, Greenwich et Washington ne seront pas déshonorés davantage, en renonçant à leur méridien pour prendre celui de Fer ou tout autre, unique, universel. Tandis que le courant de l'esprit humain porte les peuples à l'unification et à l'association pour les choses d'intérêt matériel, il faudra bien arriver à une simplification par l'unité des moyens scientifiques, simplification qui sera une portion du progrès lui-même; qu'un congrès décide. A notre avis, les nations devront, tôt ou tard, reprendre le méridien inoffensif de Hierro, qui n'excite la jalousie d'aucune puissance, et les satisfait toutes.

Nous nous entretenions de cette question de l'unité du méridien, plus grave qu'on ne pense, lorsque Lionel nous dit :

— Tout en cherchant quelques notes à la bibliothèque du Casino, j'ai fait nne découverte.

— Comment! découverte de quoi? dit Brünner.

— Des îles Canaries...

— Est-ce qu'on ne les connaissait pas de tout temps?

— Sans doute; j'ai voulu dire que j'ai découvert la relation d'un des premiers voyages aux Canaries, un MANUSCRIT DE BOCCACE. On peut affirmer sans crainte que la découverte des îles n'a jamais été faite, car de tout temps, on en connut l'existence. Mais si pendant le moyen âge elles furent délaissées, quelques voyageurs néanmoins les visitèrent; en voici

une preuve retrouvée récemment dans une bibliothèque particulière d'Italie. Avant le hasard heureux qui a mis le fait en lumière, on ignorait complétement cette expédition, et les Normands, s'emparant des îles cinquante ans après seulement, n'y retrouvèrent même pas cette tradition.

En 1827, on découvrit, à Florence une note manuscrite de Boccace; probablement un simple *memorandum* écrit dans un assez mauvais latin. Peut-être le chef de l'expédition dont il rappelle le nom, était-il de ses amis, étant son compatriote et son contemporain. En marge du manuscrit, on lit : « Cette expédition était commandée par le florentin An-« giolino del Tegghio de Corbizzi, neveu de Gheraldini di « Gianni. »

Le titre est ainsi conçu :

De Canaria et de Insulis reliquis ultrà Hispaniam in Oceano NOVITER *repertis;* ce *noviter* indique bien qu'on les connaissait antérieurement, mais qu'on les avait perdues de vue.

Angiolino del Tegghio avait trois caravelles sous ses ordres, armées par le roi de Portugal Alphonse IV lorsqu'il mit à la voile à Lisbonne, le 17 décembre 1341; il devait reconnaître les îles Fortunées où il prétendait avoir débarqué. Favorisé par un bon vent, cinq jours lui suffirent pour atteindre l'archipel, et le pilote de l'expédition a calculé que ces îles furent trouvées à 900 milles à peu près du cap Saint-Vincent, ce qui est d'une exactitude rigoureuse et lève tous les doutes. Ce pilote se nommait *Nicoloso de Recco;* il était de Gênes.

Les navigateurs abordèrent à Lanzarote et à Fuerteventura, où ils trouvèrent de l'huile de poisson, des peaux de phoques, des chèvres en quantité et du suif. On sait que les baleines, les phoques, les chèvres abondaient dans ces mers, d'après les relations des chapelains de Béthencourt; Pline dit, dans sa narration du voyage ordonné par le roi Juba, que les baleines servaient aux habitants à faire de l'huile.

Les voyageurs notèrent, par son nom, la Gran Canaria. Ils décrivirent le vêtement de ses habitants indigènes; des-

cription exacte, car ce sont bien les costumes que les conquérants ont fait connaître plus tard.

Ils virent leurs maisons où, selon le récit, les ouvrages en bois étaient bien faits. De là, ils furent à Hierro qu'ils décrivirent; puis à la Gomera. Ils parlent des palombes sylvestres qu'ils trouvèrent en abondance dans les bois de lauriers et de nos jours encore, elles y abondent; ils y abordèrent donc; arrivés devant Palma, ils eurent peur d'une éruption du pic de Ténériffe, et ils n'osèrent continuer leurs explorations.

Ils citent les petites îles: Lobos, Roque del Este, Roque del Oeste, Graciosa, Montagna Clara et Alegranza, qui sont six îlots à joindre aux sept îles plus connues et habitées.

Ils disent que les Guanches étaient audacieux, intelligents, robustes, avaient les cheveux fauves et longs.

Ils disent que le système de numération leur parut celui des Arabes. Le manuscrit donne la numération jusqu'à seize et les mots sont écrits avec la véritable orthographe; ces mots sont en concordance parfaite avec ce qu'on a pu vérifier ultérieurement.

Les insulaires, disent-ils, cultivaient le blé, l'orge, les figuiers, les légumes. Ils avaient un oratoire avec une statue représentant un homme nu tenant une boule à la main. Les explorateurs l'enlevèrent et aussi quatre naturels du pays, et les conduisirent à Lisbonne.

Tel est en résumé le récit du voyage fait par Boccace.

Cette narration retrouvée explique pourquoi, lorsque le pape concéda au prince de la Fortune don Luis de la Cerda le titre de roi des Canaries, le roi Alphonse de Portugal protesta, disant qu'il avait médité des projets relatifs à ces îles, et qu'il y avait déjà envoyé des hommes et des vaisseaux; qu'ayant possédé des naturels et divers produits, il pensait que ces îles devaient lui appartenir.

Au sujet du manuscrit latin de Boccace dont l'écriture est si belle et le latin si mauvais, M. Berthelot pense que ce ne

peut être qu'un devoir d'écolier, de jeune homme. Comme Boccace est né en 1313, il devait avoir vingt-huit à trente ans lorsqu'il écrivit cette narration, ce qui exclut l'idée d'un travail d'élève. Boccace, fils naturel d'un riche marchand de Florence, reçut une éducation commerciale et fut, dès sa plus tendre jeunesse, envoyé par son père dans ses comptoirs de Paris et de Naples; cette éducation explique comment il trouva intéressant de noter une expédition d'un grand avenir commercial, et les défectuosités de la rédaction sont le résultat d'études interrompues et incomplètes, auxquelles il suppléa par un esprit naturel très fin et des grâces de style qui charment encore.

CHAPITRE VII

LANZAROTE, FUERTEVENTURA

Avant de raconter la conquête des îles par le normand Jehan de Bethencourt, il faut indiquer géographiquement le théâtre des événements.

En arrivant dans les eaux de Lanzarote, on se dirige vers le port d'*Arreciffe* qui, non seulement est le meilleur de l'île, mais encore le plus sûr et le premier de tout l'archipel des Canaries; malheureusement il n'est pas, comme la rade de Santa-Cruz, sur le grand chemin d'Amérique, d'Afrique, de l'Inde et de l'Australie. D'abord on longe les plages rouges nommées *Colorados*, où le conquérant Jean de Bethencourt s'établit, lorsqu'en 1402 il vint faire la conquête des îles Fortunées. On aperçoit la terre de *Aquila*, et sur une colline la chapelle Saint-Martial de Rubicon que le Normand fit ériger plus tard en évêché. Plus au couchant se trouve un excellent mouillage. On double la pointe du *Papagayo*, une bande de terre basse, sans verdure d'ordinaire, sauf à la saison des pluies, et qui s'étend platement sous le regard, entrecoupée de distance en distance par des soulèvements inattendus, taupinières gigantesques, qui ne sont autre chose que des buttes volcaniques. A la droite, on laisse l'île

de *Lobos* ou des Loups de mer, amas de rochers stériles, et tout à coup on aperçoit les bastions du château Saint-Gabriel. La passe du port d'Arreciffe se présente, et l'on vient jeter l'ancre aux pieds de la ville.

Lanzarote est une île grise qui n'a de verdure qu'après la saison des pluies. Les moissons y poussent vite et aussitôt après la récolte, le sol n'étale plus qu'une mer de roches et de loin en loin quelques broussailles. La campagne est nue, c'est le Sahara. Pas d'arbres, pas d'ombrages, pas de ruisseaux murmurants, pas de sources, quelques jardins çà et là. Ces jardins attenant aux habitations sont très curieux.

On trace un carré de la dimension qu'on désire; on enlève les roches qui forment sur le sol une première assise et on les transporte sur les rebords extérieurs du carré tracé; ces rebords ont ordinairement 3 mètres de large et doivent servir de muraille extérieure au jardin. Les roches de seconde grandeur se choisissent après et, jetées sur cette muraille de géants, forment la seconde assise; on remplit les intervalles avec des pierres de moindre volume. Après avoir ainsi étagé les pierres et les roches de la surface, on creuse le terrain à deux mètres environ, quelquefois plus, jusqu'à ce que l'on ait la terre végétale en suffisante quantité, rejetant toujours sur les murs d'enceinte, les pierres et les roches extraites. C'est à ce prix qu'on a obtenu des jardins de trois mètres de profondeur au dessous du niveau du sol. Jadis ces jardins étaient presque tous de forme circulaire, toutes les constructions guanches affectant la forme circulaire ou ellyptique; maintenant on les fait en carré long. Là se trouvent quelques plantations d'arbres à fruits, dont les branches ne s'élèvent presque jamais au dessus du mur qui les abrite et qui atteignent cinq à six mètres en dedans.

L'aspect désolé est propre à tous les districts du sud et du nord-ouest, qui offrent uniformément ce caractère dû à l'éruption de 1730. Elle fut si terrible, et la lave qu'elle rejeta si épouvantablement abondante, qu'elle s'amassa

en lac de feu, et renversa d'abord, brûla ensuite quatorze villages, inonda quatre plaines basses et tous les districts de l'ouest. Après cette inondation de feu, le volcan vomit des nuages de cendre légère qui recouvrirent le sol à une grande épaisseur. Cette cendre volcanique tomba heureusement, car, sans cela, jamais une plante n'eût poussé sur ce sol de lave refroidie. Ce n'est pas un des moindres étonnements du voyageur frais débarqué dans l'île, que de voir verdir et mûrir, sur des scories pulvérisées, des maïs et des vignes. Du sud à l'ouest on croirait véritablement que l'île a dû toujours offrir les mêmes aspects torrides et brûlés, et on est disposé à ressentir une impression triste et douloureuse ; mais si l'on quitte ces districts, et qu'on s'élève vers le nord, dans la direction des montagnes de *Famaza*, on apercevra non seulement de la verdure, mais encore quelques restes de cette ancienne végétation atlantique, qu'une grande catastrophe fit jadis disparaître et dont on a sous les yeux le spectacle partiel.

Les chameaux et les ânes abondent dans l'île, et pour la visiter, il convient de charger ses bagages sur un chameau, et de prendre un âne pour monture. Ainsi équipé et bien monté, car les ânes sont superbes, pleins de feu et d'énergie, on franchit les côteaux de *Latuché*, et en quatre heures de marche, on arrive à l'ancienne *Teguiza*, aujourd'hui *San-Miguel*, capitale de l'île, fondée par Maciot de Bethencourt neveu du conquérant qui donna à la capitale, le nom de Teguize sa fiancée. Les marquis de Lanzarote y résidèrent jusqu'à ce que cet apanage passât dans la maison des marquis de *Vilamazan*. Leur vie y fut aventureuse, et leur possession pleine de vicissitudes.

Les corsaires d'Alger incendièrent le palais en 1586 et les Anglais le pillèrent après sa reconstruction en 1596; dès lors il resta ruiné.

Une invasion nouvelle de Barbaresques eut lieu en 1618 ; ceux-ci s'emparèrent du château de *Guanapaya*, qui défend

la ville et brûlèrent tout, après avoir décimé les habitants. La capitale ne s'en est jamais relevée.

Ces seigneurs, batailleurs sans repos, méritaient bien le sort que les Barbaresques leur firent subir. Bien des fois équipant leurs galères et suivis de leurs chevaliers et hommes d'armes, ils avaient été dans le Fez s'enrichir des dépouilles du Maure. C'étaient œuvres pies! il les ont expiées.

Maintenant le château est en ruines et l'église en pleine décadence, car le commerce, l'industrie, la marine, les intérêts matériels en un mot poussent le mouvement de la population vers le beau port d'Arreciffe qui est devenu l'entrepôt de tous les produits de l'île, et Teguize est presque dépeuplée, ruinée; on a cependant restauré l'église. La citadelle possède encore quelques canons rouillés, inutiles et qu'on n'oserait décharger. Sur la grande place, on montre la maison de *Clavijo*, le célèbre traducteur de Buffon, qui naquit à Lanzarote, d'une famille noble, et fut un des savants les plus illustres de son temps, un des plus érudits de la monarchie espagnole.

Si l'on veut faire une excursion sur les montagnes, rien n'est plus facile. Un sentier praticable par la vallée d'*Haria* y conduit, et l'on arrive bientôt sur les crêtes qui ne sont élevées que de 2,000 pieds au dessus du niveau de la mer. Elles sont arides dans leur plus grande étendue, et quelques lauriers y restent encore, vieux débris d'une végétation enterrée sous la lave et la cendre.

C'est du sommet de la plus élevée de ces montagnes qu'on peut juger encore plus nettement de la puissance et des ravages de l'éruption de 1730. Les nappes noires de la lave tracent leurs longues lignes parallèles, tandis que, de loin en loin, apparaissent ces mamelons volcaniques, ces immenses taupinières dont il a déjà été fait mention; voilà pour l'Occident. Si du même sommet on tourne la vue vers l'Orient, tout prend un autre aspect; des maisons blanches apparais-

sent entourées de dattiers, de figuiers, comme des *douars* africains dans les vallées du petit Allas, tandis qu'au loin se montrent les cratères de la *Corona* et de *Qualifaij*, baignant dans une mer de scories. Trois montagnes basses rapprochées de la Sierra qui occupe le milieu de l'île, éprouvèrent des éruptions insignifiantes, mais assez déplorables cependant pour empêcher toute culture aux environs. La partie cultivable est couverte de quelques rares pâturages naturels où l'on élève du bétail et des chameaux de belle taille.

Si, après avoir descendu les grands escarpements qui mènent aux salines, on regarde devant soi, on aperçoit l'îlot *Graciosa* séparé par un canal de 1,000 mètres; l'îlot a quatre lieues de circuit. C'est un amas de sable, de gravier, et de coquillages marins. Son nom lui fut donné probablement par antiphrase, car rien n'est plus triste. Quelques botanistes seuls y peuvent trouver une heure d'intérêt.

On trouve des traces récentes d'un système volcanique dont l'action a dû être répétée en redescendant vers le sud. La montagne de la *Corona* s'élève comme un dôme immense et rappelle en petit le *Teyde* de Ténériffe; au sommet se trouve un cratère dont la profondeur étonne, car elle est presque égale à la hauteur. Un autre système de montagnes volcaniques, en séries, et disposées parallèlement, est dominé par la montagne *del Fuego*, 1,470 pieds. Les éruptions de ces volcans sont toutes récentes, car, en 1824, trois éruptions nouvelles désolèrent l'île.

A partir de Teguize, centre de l'île, les montagnes s'étendent sur toute la côte septentrionale et présentent comme un boulevard escarpé de 1,000 à 1,200 pieds, tandis que le revers méridional descend en pente plus douce, projetant des rameaux qui forment des collines.

Lanzarote est l'île la plus orientale de l'Archipel, la plus rapprochée de la côte d'Afrique, et si cette côte ne faisait un retrait, on la verrait aisément.

Arreciffe est le seul port de l'île et la population y suit une progression ascendante en raison d'un commerce important en *barilla*, soude.

Il n'existe dans l'île aucun ruisseau courant, et les habitants conservent l'eau dans de grands réservoirs. Il y a cependant deux sources qui, placées trop bas, sont peu utilisées.

San Bartholome et *Aria* ou *Haria* sont deux petites bourgades de près de 2,000 habitants chacune, qui n'ont rien de remarquable.

Les petites îles : *Graciosa*, *Allegranza*, *De los Lobos*, *Roque del este*, *Roque del oeste*, *Montagna Clara*, sont toutes groupées à l'entour de Lanzarote. Elles sont inhabitées, et n'offrent aucun intérêt géographique.

Pline indique cette île sous le nom de *Capraria*. La forme de l'île est très irrégulière et n'a été bien arrêtée que sur la carte de Lopez. Du nord-est au sud-ouest, onze lieues, les sinuosités du littoral offrent de grandes saillies ; l'île n'a que quatre lieues de large et sa surface est de trente-quatre lieues carrées. En mesures kilométriques : 58 kilomètres de longueur, sur 18 de largeur, et une superficie de 741 kilomètres carrés.

La position pour *Teguise*, 3,000 habitants, capitale de l'île, est 20° 5′ de latitude nord et 15° 58′ de longitude ouest.

FUERTEVENTURA

D'après Pline, cette île était connue des anciens sous le nom de *Planaria*. De l'est à l'ouest, dans sa plus grande largeur, elle n'a que six lieues, et un peu plus de vingt lieues dans sa plus grande longueur ; on peut calculer cinquante lieues de côtes. En mesures kilométriques, elle a 100 kilo-

mètres de longueur, sur 25 kilomètres de largeur; et elle atteint 1,722 kilomètres carrés.

L'île est coupée en deux par un isthme ; la plus grande partie se nomme Grande-Terre, et la plus petite est la presqu'île *Handia*. Le meilleur port de l'île est le *Puerto de las Cabras*, capitale qui renferme moins de 1,000 habitants. La population totale de l'île est très minime.

Voici les deux positions fixées pour les deux parties de l'île : Extrémité nord, 28° 46′ L. N., 16° 12′ 30″ Long. O., pour l'extrémité sud.

Les plus hautes montagnes ont à peine 1,500 pieds, et la chaîne parcourt toute la grande terre. Le pic *el Fraile* est le point culminant de la presqu'île ; il a environ 1,500 pieds. Les collines sont basses et les ondulations régulières. Au centre de l'île, deux bras sortent de la chaîne. A partir du rivage, le sol s'élève insensiblement, tout devient sec et aride; aucune source. En un point cependant on trouve un ruisseau, le *Rio Palma*, bordé de palmiers, qui aboutit au port de la *Peña*.

Pour ce qui est de la presqu'île, elle est inhabitée, et les habitants de la Grande-Terre y envoient parquer les troupeaux.

La capitale ancienne, *Betancuria*, du nom du conquérant, est aujourd'hui presque dépeuplée ; la population, autrefois de 4 à 5,000 âmes, se porte vers *Antigua*, *Tasella* et le *Puerto;* on déserte le centre pour les bords de la mer.

Après Ténériffe, Fuerteventura est la plus grande des îles. Elle est à cinq lieues au sud-ouest de Lanzarote, à laquelle elle a dû se rattacher jadis comme nous l'avons dit, et à dix-huit lieues de la côte d'Afrique. Le terrain est calcaire et ne produit que si l'année est pluvieuse.

Quelques heures suffisent pour se rendre de Lanzarote à Fuerteventura. Au fond d'une bonne baie, fréquentée par les navires qui visitent ces parages, se trouve *Puerto de las Cabras*. C'est aujourd'hui un marché assez important de *barilla*, soude,

et de grains. Quelques maisons s'allongent le long de la plage, et ce nombre tendant à s'accroître, les rues se forment, une petite ville naît.

Pour le grand malheur du pays, pendant huit mois il y a sécheresse absolue. La campagne aride présente un aspect de Sahara africain. C'est par antiphrase, semble-t-il, qu'on avait donné à cette île le nom d'*Herbania*. Les anciens aimaient beaucoup ces antithèses.

Si l'on quitte cette plage brûlée, habitée seulement à cause du port, et que de là on se mette en route pour l'intérieur, on arrive à *Antigua*, village important, qui est le centre par à peu près de l'île, et où se fait le grand commerce de la soude. De là l'on se dirige sur *Bethencuria*, principale ville de l'île, fondée par Jean de Béthencourt, le conquérant. Cette ville a conservé intact le caractère gothique, particulier à cette époque. Sa population, sans industrie, s'est peu à peu réduite, et de décadence en décadence, elle n'offre plus aujourd'hui que 7 à 800 habitants. Cette vieille ville est groupée dans le fond d'une vallée en forme de gorge, bordée de roches abruptes. Le noble baron de Grainville la Teinturière y établit la coutume de Normandie. Il est probable, dit M. Berthelot, qu'on parla français à Bethencuria longtemps encore après la prise de possession de l'île par les Espagnols. Ce que nous pouvons affirmer, c'est qu'il n'y paraît plus.

La paroisse actuelle est l'amplification restaurée de la petite chapelle que fit ériger le noble baron normand, et qui fut appelée *Notre-Dame de Béthencourt*. Messire Jean le Verrier, son chapelain, fut le premier curé et y vécut toute sa vie, *bien aise*, dit la chronique.

Don Diego de Herrera, seigneur feudataire des quatre premières îles conquises, fit construire le couvent de Saint-Bonaventure, où il fit placer son cercueil, avec une épitaphe un peu fanfaronne. On peut y lire encore :

Ici repose — suivent les noms, qualités et dignités, au moins dix lignes — *qui soumit neuf rois de Ténériffe et deux rois de*

la grande Canarie, passa en Barbarie avec ses flottes, réduisit un grand nombre de Maures en esclavage, construisit et défendit une forteresse sur la côte d'Afrique; fit la guerre à trois nations : les Gentils (indigènes des îles), *les Maures et les Portugais, et obtint la victoire sans le secours d'aucun roi.* Il est vrai qu'il se rendit redoutable et que dans cette guerre de pirateries incessantes, les Africains furent souvent vaincus. Cet état de lutte dura longtemps, les Canariens brûlant et pillant les navires, saccageant le Fez et assiégeant Zaffi.

Il faut faire bruit sur terre,
Et la guerre
N'est qu'un jeu!

Mais un beau jour les Berbères furent les plus forts, brûlèrent Bethencuria et tuèrent un grand nombre d'insulaires. Ce sont les vicissitudes obligées de la guerre.

On visite à Bethencuria une Vierge, la Vierge aveugle, dont voici la légende. Don Diego, un moine célèbre, l'avait retirée de la mer, où précédemment les Barbaresques l'avaient jetée après un pillage, et il l'avait replacée dans l'église. Ces ennemis, devenus vainqueurs une nouvelle fois, entrèrent dans l'église et maltraitèrent Don Diego lui-même. La Vierge ne put supporter ce spectacle et ferma les yeux. Oser toucher à un frocard!!! il y avait de quoi devenir aveugle!... Elle le devint.

On montre aussi le fameux dattier qui porte des fruits *sans noyaux*, depuis que Don Diego, reconnu saint par ce miracle, se cassa une dent en mangeant de ses fruits.

C'est à Bethencuria que se passa le fait que voici : un habitant pieux qui se confessait à Don Diego avait fait vœu de virginité, sans cependant prendre les ordres mineurs ou majeurs, pour ne pas contrarier sa famille; il maigrissait à vue d'œil. Don Diego, qui le prit en pitié, et qui, de même qu'il aimait les dattes sans noyaux aimait aussi les perdrix cuites, lui en envoya une toute rôtie pour réconforter son

estomac délabré par suite de ses privations gastronomiques trop prolongées. L'oiseau donc fut servi tout rôti; mais ses plumes lui revinrent une à une devant le chaste convive, et il finit par s'envoler. La fenêtre devait être ouverte, — il fait si chaud dans ce pays! — Un tableau curieux représentant ce miracle culinaire a été envoyé en France par les soins du consul. On le dit d'un certain mérite.

En somme, l'île de Fuerteventura est d'un aspect triste et monotone, la culture y est rare, la population fort minime pour son étendue. La ville de Bethencuria seule offre quelque intérêt, quoique tous les édifices y soient à peu près détruits et dans un état d'abandon complet. Aujourd'hui l'île s'enrichit par le commerce de la soude. Cependant elle ne deviendra jamais digne d'attirer le touriste, car sa forme plate la prive de ces accidents de terrain qui charment ou étonnent. Son sol sans culture lui enlève cette fraîcheur, cette verdure qui pourraient la rendre agréable à l'œil. Sa flore seule est intéressante pour le naturaliste, comme la nature des terrains pour le géologue, car on y lit à livre ouvert l'Afrique, dont elle a été évidemment détachée. Une succession d'îlots et de rochers sous-marins la rendent aussi jumelle de Lanzarote à laquelle elle se rattachait aux premiers temps, selon les rapports des navigateurs.

Maintenant que nous avons fait connaître le théâtre des événements qui se préparent, il est temps d'entrer dans le récit de la première conquête.

CHAPITRE VIII

LA CONQUÊTE PAR LES NORMANDS

L'an 1000 était le terme fixé, la date fatale... le monde devait finir! immense terreur! les puissants seigneurs, assez incrédules sous leur feinte dévotion, les moines bons vivants, moitié froc moitié armure, se livraient à cette débauche éhontée que Louis XV, plus tard, justifia d'un mot : *après moi le déluge!* Les manants de bonne foi qui s'abîmaient dans une terreur folle, les cadets prêts à entrer dans les ordres, les bourgeois enrichis, les clercs mêmes et quelques seigneurs dévots, vers la fin du siècle, partaient pour Jérusalem, tantôt sur des galères de Gênes, de Pise, de Vénise ou d'Amalfi, tantôt à pied, le bâton à la main, la corde aux reins, le rochet à coquilles sur l'épaule. Ils allaient en Terre Sainte, disant : *Pénitence vaut expiation;* c'était l'adage.

Mais l'an 1000 passa et le monde continua d'exister, les pénitents revinrent et les récits merveilleux commencèrent, récits d'Orient pleins de prodiges; les croisades naquirent de cette grande curiosité de voyages, l'immobilisme de dix siècles fut rompu, toute l'Europe s'agita, partit; le merveilleux fut que les rêves les plus impossibles se réalisèrent; la Syrie, la Grèce, la Palestine, les îles méditerranéennes

virent s'élever des châteaux, se fonder des comtés, des duchés, des royaumes que de hardis aventuriers se taillaient avec leurs épées. Les Provençaux, les Gascons, les Normands surtout, se distinguèrent dans ces entreprises hasardeuses, par la valeur militaire tout autant que par l'habileté politique. Dès 1100 et jusqu'en 1500, pas de haut seigneur en guerre contre son souverain, pas de prince révolté, pas de roi en lutte contre ses sujets ou ses voisins, qui n'appelât à son secours ces vaillants.

Les Normands, aussi braves que les Gascons, mais plus forts et meilleurs politiques, étant les plus renommés, le roi de Galice, apprenant que les Maures d'Espagne et de Portugal se réunissaient pour l'envahir, fit appel à des chevaliers normands qui allaient partir pour la croisade. Galeran, comte de Meulanc, et Guillaume, comte de Varennes, avec leurs hommes d'armes, se rendirent en Galice et, dit le chroniqueur de 1147, « par la force de leurs armes et aide « de Dieu chassèrent Mores de Lisbonne, puis les ayant « battus, remirent ladite ville au roi qui, avec grands pré- « sents et belles louanges les remercia. »

Les Normands étaient partout, en guerre ou sur les chemins. Un jour, des galères d'Amalfi, près Naples, débarquaient à Salerne quarante chevaliers normands revenant de la Terre Sainte; le courage alors était une nécessité, combattre était l'habitude, le devoir, la cause même importait peu; en débarquant, ces chevaliers virent un camp sur le rivage, et surpris :

— Quels sont ces guerriers?

— Des Sarrasins, répondirent les Salernitains.

— Des Sarrasins! et pourquoi sont-ils là sur la plage, et d'où viennent leurs cris de joie, leur folle ivresse?

— Ils se partagent la rançon que la ville a payée pour éviter le pillage.

— Et ces mécréants ont osé rançonner des chrétiens! Cela ne peut être. Courons sus!!

Sans en demander davantage, les quarante prennent leurs masses d'armes, tirent leurs formidables épées, et la scène de joie, changée d'abord en combats singuliers, finit en bataille, car les Salernitains voyant le succès possible, se joignirent aux Normands. Un grand nombre de Sarrasins resta esclave, les autres furent massacrés, bien peu purent s'embarquer.

Tancrède de Hauteville et ses dix fils qui vinrent s'emparer, quelques années après, de l'Italie méridionale et de la Sicile, avaient écouté les récits des quarante. La Calabre avait séduit Tancrède à distance, il partit pour l'aller prendre.

La terreur des Normands!!! voilà la grande, la terrible affaire de l'avenir, dès le neuvième siècle. *Je tremble pour mes successeurs*, disait mélancoliquement Charlemagne vieilli, apercevant en mer les voiles blanches des Normands. *Méfiez-vous de ces hommes qui n'ont peur ni du ciel, ni de la terre, et ne sont pas effrayés par l'Océan.*

Tout le monde sait qu'un Normand, Guillaume, se fit roi d'Angleterre, 1066. Quoique l'élite des chevaliers normands fût passé avec lui en Angleterre; quoique une grande partie des restants fut au service des divers rois d'Italie, d'Espagne, de Portugal, ceux qui demeurèrent firent encore trembler les rois de France, *car*, dit le sire de Saint-Maurice, *ils ont fait moult peine à Paris en plusieurs rencontres, jusques-là qu'on y ordonnoit à des époques fixes des prières publiques pour préserver contre pareille rencontre.* Et plus loin : *Ces peuples sont fins et rusés, se font souverains et ne se soumettent jamais aux rois étrangers, estant enclins, vivre selon leurs us, coutumes, et antique police, estant de bon esprit, embrassant volontiers religion et pitié.* — (Chronique de France.)

Sur terre comme sur mer, on le voit, les Normands étaient toujours prêts à tout événement.

Revenons aux Canaries où ils vont bientôt apparaître.

Dès 1291, Doria et Vivaldo suivis d'aventuriers génois, entreprirent un voyage aux îles des côtes d'Afrique. Les

historiens de Gênes rapportent les préparatifs de l'expédition, ils partirent montant deux galères ; on n'en entendit plus parler; l'Océan n'a pas redit son secret.

Peter Heylin rapporte qu'en 1330 les îles, oubliées durant tout le moyen âge furent retrouvées par hasard par un bateau français fuyant la tempête ; cette barque y trouva un refuge et rentrait en France bientôt après, ayant fait escale en Portugal. Le roi Alphonse IV, qui avait eu connaissance du fait, désigna don Luis de Ordo, pour aller conquérir les îles. Il arriva devant l'île Gomère, mais il fut repoussé par les indigènes, 1332.

En 1334, le roi de Portugal fait partir une nouvelle flotte plus forte, et cette fois les Portugais dressèrent leur camp à la Gomère, et plantèrent leur drapeau. Y demeurèrent-ils? on l'ignore, il est probable que non.

Ici une lacune de huit ans.

En 1341, l'expédition dont parle Boccace rapportée plus haut.

Vers 1342, le même voyage est entrepris par Luis de la Cerda, petit-fils d'Alphonse X, roi de Castille, sorti du sang de France. Ce Luis de la Cerda comte de Clermont, étant de retour, va trouver le pape à Avignon, et se fait nommer roi des îles à conquérir, mais la guerre venait d'être déclarée par l'Angleterre et il dut renoncer à cette entreprise pour servir le roi de France dont il était vassal. Voici quelques détails sur son investiture.

Afin de faire parvenir la renommée de l'Église au bout de l'univers, Clément VI, sans se faire beaucoup prier, avait erigé les îles Fortunées en monarchie feudataire du saint-siége, moyennant 400 florins d'or, *annuels, bons et purs, du coin de Florence*. Le prince de la Cerda fut investi solennellement, et le pape donna en cour plénière au nouveau roi, *princeps fortunæ*, un sceptre et une couronne d'or, en disant : *Faciam principem super magnam gentem*. Un ambassadeur anglais qui se trouvait à la cour du pape, ayant été convié à

ces fêtes, courut sur-le-champ expédier un courrier à son maître pour lui annoncer que le pape venait, d'une façon par trop cavalière, de disposer de ses États. Le diplomate avait pensé que les îles *Fortunées* ne pouvaient être que les îles *Britanniques !*

Jérôme Zurita, dans ses Commentaires sur l'itinéraire d'Antonin, rapporte qu'en 1395, des Guypuscoans et des Andalous associés trouvèrent les îles, les pillèrent, nommément Lanzarote, et firent deux prisonniers.

Ainsi des Basques, des Andalous avaient couru vers les les îles Fortunées à la recherche des esclaves. Isidore de Séville le rapporte; vers 1400, ils firent appel à leurs amis des côtes de Normandie; ils réunirent tous leurs efforts et, cette fois, Normands, Biscaïens et Andalous, équipèrent cinq caravelles commandées par Gonzalo Perazza Martel. Henri III prit l'expédition sous sa garantie et sauvegarde. Les aventureux marins coururent toute la partie occidentale d'Afrique. Ils arrivèrent devant Ténériffe. L'île était bouleversée, le Teyde en éruption; ils se jetèrent alors sur Lanzarote, la pillèrent, firent prisonniers le roi, la reine et cent soixante et dix indigènes destinés à être vendus plus tard comme esclaves, et chargèrent leurs navires de cuirs, de suif et d'autres produits de cette île. La première caravelle qui aborda l'île était commandée par un Normand, Lancelot de Maloysel qui donna son nom à l'île Lancelote, depuis Lanzarote. Le père Viera l'affirme. Alvaro Becerra commandait la caravelle qui avait à son bord les Normands. Lancelot de Maloysel, plus soldat que marchand, à peine débarqué dans l'île, tandis que ses compagnons s'y livraient à leur trafic ou à l'enlèvement des indigènes, prit le commandement de quelques hommes et se chargea d'assurer la retraite. Il avait choisi à terre une position excellente sur laquelle plus tard on fit élever un fort, auquel on donna le nom de Lancelot.

Cette expédition, suivi de succès, dut exercer sur Béthen-

court, seigneur de Grainville la Teinturière, au pays de Caux, une grande influence. Il dut avoir avis de l'expédition, de ses résultats par les récits des marins qui avaient fait partie de l'équipage d'Alvaro Becerra, et de ce jour, en correspondance avec un cousin dont nous allons nous entretenir, la conquête des îles devint le plus ardent de ses désirs. Il devait avoir des notions bien précises, car nous allons le voir, avant de partir, engager ses fiefs, ses terres et même sa baronie; voici comment il en vint là.

En 1401, Henri III, roi de Castille, concéda, par traité, la conquête des îles à Robert de Braquemont seigneur de Normandie, en récompense des services par lui rendus à la couronne, ayant combattu dix ans pour la maintenir sur la tête de Jean son père. Robert de Braquemont était grand amiral de France, et Charles VI l'avait prêté à Jean II. Braquemont défit les Maures sur mer, gagnant ainsi, lui Français, la première bataille navale que l'Espagne ait livrée. Plus tard, la guerre ayant éclaté entre l'Espagne et le Portugal, il y rendit de nouveaux services, mais ne pouvant reprendre sa liberté d'action, ni user du traité concédé, il le céda à son cousin Jehan de Béthencourt, seigneur de Grainville la Teinturière, baron de Saint-Martin le Gaillard, dans les comtés de Caux et d'Eu. Béthencourt engagea, entre les mains de Braquemont, ses terres de Béthencourt et de Grainville, emprunta sur ses seigneuries et partit en 1402.

Il était haut baron de bonne et vieille race, car dès la première croisade, un de ses aïeux avait suivi Godefroy de Bouillon et Robert *Courte Heuze* ou Courte Cuisse. Dès la croisade, les aïeux de messire Jean baron de Béthencourt, avaient *porté d'argent à un lyon noir rampant*. (Gabriel du Moulin, *Familles de Normandie*.)

Et, comme, autrefois, on avait coutume de rapporter les hauts faits des bons chevaliers et les choses extraordinaires que ces valeureux avaient faites, de même nous allons faire la relation de

l'entreprise qu'accomplit le seigneur Jean de Béthencourt, chevalier et baron, né en Normandie en le royaume de France. Tel est le début de la narration de Le Verrier et Bontier Chapelains de l'expédition.

Parti de Grainville la Teinturière, en 1402, suivi par quelques hommes, à peine une poignée, Béthencourt arriva à la Rochelle. Il y rencontra Gadifer de la Salle, chevalier de bon renom et grande fortune qui était là cherchant aventure. Il lui fit des propositions, mais celui-ci ne voulut rien accepter en s'engageant. Il désirait attendre les événements et ne partir que comme simple lieutenant, réservant tous ses droits, au cas où l'entreprise réussirait. L'expédition, renforcée de quelques chevaliers et de plusieurs hommes, en tout quatre-vingt, mit à la voile le 1er mai 1402. Le navire, bien fourni d'hommes, de vivres et de munitions, arriva au port de Vivero sur la côte cantabrique. Là Béthencourt donna huit jours de repos à ses hommes que l'esprit de révolte travaillait déjà. Ces difficultés levées par le secours de Gadifer de la Salle, l'expédition remit à la voile et s'arrêta à la Corogne, où stationnait une escadrille sous les ordres du comte de Crafford et du sieur de Hely. Il y eut quelques difficultés au sujet d'une ancre et d'un canot, difficultés que Béthencourt leva en mettant à la voile à la brune, et le comte de Craffort lui fit la chasse en vain.

Après quelques jours de navigation sur les côtes de Portugal, le navire arriva à Cadix, et comme Béthencourt était allé au port Sainte-Marie qui est située dans la baie, des marchands génois, plaisantins et anglais le firent arrêter, comme ayant abordé et pillé trois navires sur sa route.

Fait prisonnier, Béthencourt fut conduit à Séville. Là le tribunal ayant écouté sa défense, le fit remettre en liberté. Un noble seigneur, cousin du grand amiral de France, comte de Braquemont, qui depuis vingt ans combattait pour l'Espagne, ne pouvait avoir tort contre trois manants, bourgeois

ou marchands étrangers. D'ailleurs l'accusation n'était pas fondée. Il était temps qu'il revînt à Séville, car de quatre-vingt qu'ils étaient au départ, il ne restait plus à bord que cinquante-trois hommes.

L'expédition quitta Cadix, gagna la haute mer, éprouva trois jours de calme, après lesquels les vents alisés ayant pris le dessus, en cinq jours l'île Graciosa fut atteinte et le débarquement s'opéra sur Lanzarote. On ne put d'abord rien entreprendre avec les insulaires et les aventuriers se retirèrent dans le port d'Allegranza. Béthencourt revint bientôt à Lanzarote et il vit, descendant les montagnes, des indigènes arriver à lui. Le roi du pays vint lui-même; il fut convenu que les insulaires faisaient amitié avec les nouveaux-venus, et qu'ils ne devaient pas être traités en vaincus.

Illusion! les simples habitants de Lanzarote furent bien détrompés! quelques jours après, un fort s'élevait, que l'on baptisa Rubicon; on le garnit avec une partie des hommes, Bertin de Berneval en prit le commandement et avec le reste de ses soldats, Béthencourt partit pour subjuguer l'île de Fuerteventura. Il y débarqua, y resta huit jours, mais les insulaires s'enfuirent dans les montagnes et il ne put parvenir à les joindre. Ces malheureux craignaient, avec le nouveau-venu, le sort que ses prédécesseurs leur avaient fait subir : l'enlèvement et l'esclavage. Le pain vint à manquer et Béthencourt retourna à Lanzarote, dont il entreprit et termina la conquête sans verser de sang; le fin Normand avait déjà compris les Guanches. Au lieu de les faire prisonniers, il les laissa libres; il en obtint tout, travail, concours et soumission.

Bientôt après, Béthencourt jugeant bien qu'il ne pouvait, avec si peu d'hommes chaque jour mutinés, poursuivre ses conquêtes, réunit tous ses gentilshommes en conseil, et il fut décidé qu'il se rembarquerait avec les mécontents pour aller chercher des secours en d'Espagne. Il laissa le commandement des restants à Gadifer de la Salle.

Béthencourt fit décharger les vivres qui ne lui étaient pas indispensables et les fit enfermer dans le fort de Rubicon, puis il nomma lieutenant de Gadifer, Bertin de Berneval, un chevalier normand qu'il avait embauché à Paris et auquel il avait remis 100 francs. Ce détail est instructif; quelle que fût à cette époque, la valeur de 100 francs, certes ce n'était pas payer cher le denier adieu, la prime d'embauchage d'un chevalier de noble extraction. Il se serait enrolé probablement pour rien tant était grand alors l'amour des aventures chez un chevalier normand. Gadifer avait une grande confiance dans Bertin; cette confiance était mal placée, comme nous allons voir.

Les effets d'habillement étaient déjà usés, les chaussures surtout. Gadifer laissa le commandement à Bertin et partit sur la chaloupe avec quelques hommes et quelques vivres pour l'île de Lobos, où il se proposait de prendre des phoques dont le cuir devait servir à faire des chaussures. Sa pêche n'était pas encore terminée que les vivres lui manquant, il renvoya la chaloupe à Lanzarote pour aller chercher du pain et de l'eau. Bertin s'en empara, appela à lui les gentilshommes gascons, ennemis naturels des Normands, et ils résolurent de s'embarquer sur la chaloupe et d'aller conquérir pour leur propre compte les autres îles. L'histoire a conservé les noms des rebelles : Pierre de Liens; Ogier, un Normand; de Montignac; Siort de Sartigue; de Chastelvary; Guillaume de Nau; Bernard de Mauleon; Labat de Salerne; Jean Bedouvelle, un Normand; Bernard de Montauban; Morclet de Couroye.

Sur ces entrefaites un navire espagnol, le *Tajamar*, qui venait pour faire des prisonniers, des esclaves, jetait l'ancre dans la baie. Bertin alla à bord, s'entendit avec le capitaine, et voici ce qui fut résolu et exécuté. Un Indien *Anaga* et une femme qu'on avait surnommé *Canaria* servaient d'interprètes entre les aventuriers et les indigènes; Bertin les pria de convoquer le roi et les principaux insu-

laires dans un lieu désigné pour traiter d'affaires relatives au navire espagnol; le roi et vingt-quatre indigènes arrivèrent sans défiance; à un signal donné, les hommes de Bertin s'emparent d'eux et les conduisent à bord du *Tajamar*, le roi seul s'échappa; tenu par trois hommes, le corps attaché, il brisa ses liens et donna de tels coups à ses gardiens qu'il s'évada facilement, car, blessés, ils ne purent l'atteindre.

Le prix que les rebelles espéraient retirer de ces insulaires vendus comme esclaves était de 2,000 francs pour 22 ou 23 ! soit 50 francs par tête ! c'était peu. Bertin, qui voulait avoir seul la somme, lorsque les esclaves furent à bord, chargea les Français d'aller avec le canot chercher des vivres, et pour le plaisir de nuire leur ordonna de piller le château et de détruire tout ce qu'ils pourraient avant de revenir s'embarquer. Ainsi fut fait; cependant ils ramenaient avec eux au *Tajamar* les chapelains qui venaient supplier qu'on leur laissât la chaloupe dont ils avaient le plus grand besoin et au moins *Anaga* ou *Canaria* pour servir d'interprète. Alors avec une brutalité sans pareille on jeta à la mer par dessus bord la *Canaria* qui fut repêchée heureusement, et Bertin, craignant d'embarquer avec lui des hommes qui auraient réclamé leur part de butin, fit mettre à la voile aussitôt et partit avec deux hommes seulement. L'un de ces hommes était le trompette de la petite armée; il se nommait Courtille. Arrivé à Cadix, le trompette repentant avertit l'autorité et fit tenir une dépêche à Béthencourt alors à Séville; Bertin, voyant arriver la force armée, laissa le trompette à terre, prit la mer et alla sur la côte de Léon et d'Asturie vendre ses esclaves.

Les douze Gascons mutinés, qui avaient servi Bertin et fait les prisonniers, menacés par la juste vengeance des insulaires et le retour de Gadifer d'abord, puis de Béthencourt, s'embarquèrent sur le grand canot pour aller à la conquête d'une île. La tempête les assaillit et les jeta sur la côte d'Afrique; dix périrent, les deux autres furent réduits en esclavage; l'un d'eux mourut bientôt, le dernier survi-

vant, Siort de Lartigue, vécut longtemps et se fit Sarrasin, lui qui en Terre Sainte avait voulu les faire catholiques à coups d'épée.

Tout n'était pas roses pour Gadifer; presque sans vivres, avec peu de soldats, abandonné à lui-même, mourant de faim et de soif, pêchant des phoques dans l'île Lobos, il vit enfin revenir la chaloupe; il était temps! il rentra à Rubicon et répara les désordres.

Béthencourt éprouvait aussi de grandes déceptions; il avait équipé d'abord à Séville le navire sur lequel il était venu, l'avait chargé d'hommes, de vivres, et même de 1,500 ducats d'or en joyaux. Le navire descendit le fleuve, et arrivé dans la baie de Cadix se perdit sur la barre de San Lucar de Barrameda.

Béthencourt ayant épuisé ses propres ressources et surtout celles de Gadifer de Lassalle qui était riche, d'après les dires des chapelains, mit son dernier espoir dans l'arrivée du roi à Séville; il fallait en obtenir un secours énergique en argent d'abord, puis en hommes, vivres, armes et équipements, ou renoncer à l'entreprise.

Le roi reçut avec affabilité cet aventurier qui lui offrait *en réalité* la suzeraineté d'un royaume insulaire qu'il n'avait pu concéder qu'en *apparence* à don Luis de la Cerda; il accepta l'hommage de Béthencourt, lui accordant la royauté des îles et s'émerveillant fort qu'il fût venu de France conquérir un pays, pour lui en faire hommage, à lui roi d'Espagne. Béthencourt répliqua : *Vous êtes, Sire, le plus proche souverain catholique des îles. Maintenant j'ai un parfait chevalier, Gadifer de la Salle, qui attend et des hommes qui souffrent; des secours, Sire, et lui et moi nous sommes tout à vous.* Il mit genou en terre, le roi le releva et donna ordre qu'il lui fût donné 20,000 maravedis d'or; il lui conceda le cinquième de toutes les productions des îles qui seraient envoyées en Espagne, et *cette quinte part Bétancourt en jouilt un moult longtemps*, disent les chapelains.

Dès lors Béthencourt joyeux put s'apprêter pour le départ; son bonheur fut de courte durée, car son trésorier Enguerrand de la Boissière, chargé par lui de toucher les 20,000 maravedis d'or, prit la fuite emportant la presque totalité de la somme. Béthencourt ne se laissa pas abattre, il réunit des vivres, des effets, des armes avec le restant de la somme et alla prendre congé du roi. Au récit du vol dont il avait été victime, le roi, probablement à court d'argent, lui conféra le droit de battre monnaie, ce qu'il fit plus tard lorsqu'il eut pacifié et conquis les îles. Comme Enguerrand de la Boissière, non content d'avoir volé l'argent, avait encore vendu la grande barque qui restait à Béthencourt, celui-ci dut supplier le roi de lui donner un navire, ce qui lui fut encore accordé.

Cette fois, 80 hommes partirent pour les îles, emmenant avec eux un léger matériel, quatre tonneaux de vin et dix-sept sacs de farine! Nos navigateurs modernes seraient bien étonnés à la vue de la barque donnée par le roi, une grande chaloupe *à rames!!* L'armement était aussi bien primitif, et cependant il n'y avait pas là de quoi faire reculer le descendant de ces Normands qui parcouraient les mers du Nord dans des barques de cuir! Gadifer reçut une lettre de Béthencourt qui le priait d'occuper les hommes en allant reconnaître les autres îles, l'assurant qu'il suivrait de près, et lui faisant connaître qu'il avait fait hommage des îles au roi d'Espagne. Gadifer de la Salle, droit et juste, mais ne sachant pas que Béthencourt avait été forcé d'agir ainsi pour assurer la vie des siens et sa future conquête, ne pardonna jamais ce fait à Béthencourt; il disait que les îles lui appartenaient pour une part, qu'il lui en avait engagé sa foi et qu'il avait manqué à sa parole, chose indigne d'un chevalier.

Cependant Béthencourt ne pouvait tarder davantage; il composa, grâce à la générosité du roi, une compagnie d'hommes d'armes très choisis, avec de l'artillerie de divers calibres, des armes et des vivres et s'apprêta à partir.

Lorsque Béthencourt était arrivé en Espagne, il avait fait venir sa femme, qui ne put se décider à le suivre à Lanzarote tant la mer l'effrayait; mais il ne convenait pas à si haute et si puissante dame de s'en retourner sans chevalier servant.

Qui donc fut chargé de cet emploi?

Ce même Enguerrand de la Boissière, qui avait pris les écus du mari, vendu la galère, conduisit madame de Béthencourt à Grainville en Caux où, disent encore les chapelains, elle fut très bien reçue et fêtée jusqu'au retour de son mari, lorsque, quittant les îles, il vint mourir en sa baronnie.

Gadifer de la Salle, se voyant en possession de quatre-vingt soldats bien armés et équipés de vivres et d'un bon navire, partit pour remplir les ordres de Béthencourt et reconnaître les autres îles. Il alla d'abord à Fuerteventura où il soutint quelques combats contre les insulaires; il se rendit ensuite à la Gran Canaria et la trouva très peuplée d'une race vaillante, vigoureuse, énergique et surtout ennemie des chrétiens. Successivement il visita Palma, Hierro, Gomera, dans lesquelles il remarqua différents idiomes d'une même langue et des coutumes diverses; enfin après trois mois de voyages il revint à Rubicon.

Béthencourt arriva peu après; il fut bien reçu par les siens et par les insulaires dont le roi se soumit et se fit baptiser avec un grand nombre de ses sujets. Béthencourt lui servit de parrain et lui donna le nom de Louis; à cette occasion il fit faire un catéchisme expliquant les principaux points de la religion et *les mystères*, disent les chapelains. Il est dommage que cette explication se soit perdue.

Béthencourt et Gadifer, se sentant en forces et assurés de la toute-puissance à Lanzarote comme à Fuerteventura, résolurent d'achever la conquête de l'archipel et de convertir les insulaires au christianisme.

Il serait trop long d'entreprendre le récit de tant d'aventureuses courses. Gadifer de La Salle fut repoussé de la Gran Ganaria, mais partout ailleurs le succès couronna l'entre-

prise. Mais les aventuriers comprirent qu'ils n'étaient pas assez nombreux pour prendre possession réelle des îles; alors ils se tournèrent vers la côte d'Afrique, dans le but d'y enlever des esclaves, dont ils auraient fait d'excellents soldats. S'ils avaient été aidés par l'Espagne, ils auraient conquis le Maroc, mais ils furent abandonnés à leurs propres ressources et durent renoncer à cette conquête.

Cependant Gadifer de La Salle ne pouvait pardonner à Béthencourt d'avoir rendu hommage au roi d'Espagne, et d'avoir gardé pour lui seul la souveraineté des îles. Béthencourt, disait-il, lui avait fait des promesses; celui-ci, sommé d'avoir à les tenir, déclara s'en rapporter au jugement du roi d'Espagne. Les deux chevaliers s'embarquèrent et parurent devant le roi qui donna gain de cause à Béthencourt; Gadifer dut abandonner ses espérances et retourner en France. Le roi des Canaries revint aux îles pourvu de nouveaux dons royaux.

Déjà des forts s'étaient élevés à Fuerteventura pour tenir les insulaires en respect. Ceux-ci ayant détruit le fort de *Rico Roque,* il fallut faire un exemple et le réédifier; après quelques escarmouches, les deux rois guanches se soumirent et se firent baptiser dans une église déjà bâtie au pied du fort de *Valtarajal.* Tout fut dès lors pacifié, et Béthencourt songea à revoir la France et Grainville la Teinturière et sa seigneurie. Il nomma pour le remplacer *Jean le Courtois,* et partit. Après un long voyage, il débarqua à Harfleur, de là il gagna Grainville où il fut visité par toute la noblesse du pays. Il en profita pour faire de nombreuses recrues et réunir une brillante troupe de gentilshommes et de soldats bien équipés et armés; il embaucha également un bon nombre d'artisans et gens de métier, afin de peupler et de civiliser les îles conquises; enfin il acheta et arma quelques navires; puis, tous les apprêts terminés, il s'embarqua avec son neveu Maciot de Béthencourt, auquel, n'ayant pas de fils, il voulait laisser son royaume.

Qu'on juge de la joie de ses premiers compagnons d'armes lorsqu'ils virent débarquer si belle et si nombreuse compagnie. Le roi fut aussi reçu avec grandes acclamations par les insulaires, soit à Lanzarote, soit à Fuerteventura ; il laissa dans cette dernière île son neveu Maciot, qu'il avait déjà désigné pour lui succéder, et le chargea de fonder une ville qui devait porter son nom, avec une église sous l'invocation de Notre-Dame de Béthencourt (Betancuria).

Infatigable malgré son grand âge, le roi voulut entreprendre de nouveau la conquête des autres îles. La Gran Canaria, si peuplée, si riche, si fertile, si bien arrosée, lui paraissant la perle de l'archipel, devint le but de toutes ses pensées. Il prépara une expédition de plusieurs navires avec des troupes relativement considérables. Il mit à la voile ; les vents séparèrent l'escadrille et le roi, avec le gros de ses soldats, fut jeté sur la côte du Maroc, tandis qu'une seule galère put débarquer à la Gran Canaria. Cette poignée de braves soutint bravement la lutte contre les insulaires ; mais elle allait périr jusqu'au dernier homme lorsque le roi revint enfin du Maroc, où il avait fait en deux jours un grand carnage d'infidèles et de nombreux prisonniers. Il débarqua et délivra les hommes qui avaient survécu à plusieurs jours de combats contre les insulaires. Mais en présence d'une île populeuse, tout entière soulevée et qu'il ne pouvait prendre que par surprise, jugeant que tout effort actuel serait inutile, il se rembarqua et alla à Palma ; là, il défit les indigènes, prit possession de l'île et y laissa garnison ; puis il alla à Hierro y laissa aussi des hommes d'armes, espérant qu'ils y introduiraient un commencement de civilisation et retourna dans sa capitale, où pendant plusieurs années il s'occupa du gouvernement civil et religieux, établit la coutume de Normandie dans les îles, préoccupé surtout d'y donner la plus grande force à la justice ; la police, l'administration, les rapports entre les conquérants et les insulaires, rien ne resta inachevé. Il nourrissait le

projet de s'en retourner en France et de laisser son neveu Maciot roi incontesté et puissant d'un pays bien gouverné par de bonnes lois. Il lui donna donc ses instructions et, avant de partir, il fit une sage distribution des terres entre les conquérants, garantit aux insulaires leur liberté en échange de leur soumission, leur assurant un protectorat efficace contre les tentatives fréquentes des navigateurs européens, qui dépeuplaient ces malheureuses îles pour aller vendre comme esclaves ce bétail humain. Réunissant tous les siens dans un banquet, il les exhorta à remplir leurs devoirs religieux, à vivre en bonne harmonie et concorde, à aimer la justice, à bien traiter les habitants indigènes, à cultiver leurs terres; il ordonna qu'en tout village il serait établi deux juges, que ces deux juges auraient l'administration de la justice, et non le souverain; au cas de recours ou d'appel, et pour tous ceux qui le réclameraient, il institua le jury. Les membres de ce jury devaient être choisis parmi les notables citoyens et les plus honnêtes; cette admirable justice égalitaire se retrouve, encore conservée, aux îles de la Manche. Il désigna pour architecte d'une nouvelle église Jean le Maçon, qui avait reçu ses instructions; il exigea que son neveu, sur la *quinte*, ne prît qu'*une* part, et que les quatre autres fussent employés à l'édification de cités. « Ne faites rien d'inutile, lui dit-il; ne faites rien qui ne soit à mon honneur et au vôtre. Aimez mes sujets comme vos frères, et veillez à ce que les gentilshommes ne soient pas durs pour le peuple. Gardez la coutume de Normandie, bonne justicière. Aimez-vous les uns les autres. » Enfin, après les avoir tous enchantés par ses bons conseils et les preuves les plus certaines de son amour pour eux, il leur annonça que devant partir pour la France il concédait la lieutenance générale à son neveu Maciot, son héritier.

Le roi s'embarqua ayant pourvu à tout et jeta l'ancre à Cadix; dès son arrivée il se présenta au roi, qui l'estimait singulièrement et le reçut comme un frère. Il obtint la

nomination d'un évêque, qui fût spécialement attaché au nouveau royaume canarien, et obtint des lettres pour le pape, afin qu'il voulût bien confirmer cette création. C'était là un trait de fin politique. En ces temps, rien de durable, de possible même. sans la sanction papale. La papauté était la seule royauté à laquelle tous les souverains rendaient hommage, et cet hommage accepté était une garantie de stabilité; d'ailleurs le pape précédent ayant fait donation au comte de Clermont, il fallait une nouvelle investiture. Le roi partit pour Rome, se jeta aux pieds d'Innocent VII qui occupait alors le trône pontifical et obtint tout ce qu'il demandait. Il envoya aux Canaries Alberto de Las Casas, nanti des bulles d'investiture et partit pour Paris, s'arrêtant à Florence.

Tel est le récit des Pères Bontier et Le Verrier. Selon Abreu Galindo, Béthencourt alla à Avignon et non à Rome, le siége pontifical étant alors dans le comtat Venaissin. Cette assertion n'est pas indiscutable. De 1309 à 1377 Avignon fut la résidence *exclusive* des papes, mais à cette date Grégoire XI ayant reporté le siége de la papauté à Rome, Avignon et le Comtat, propriété du saint-siége, furent administrés par un légat. Cependant pendant le grand schisme, de 1379 à 1411, les papes revinrent à Avignon, mais *non pas exclusivement*. C'est un point d'histoire à élucider. Quoi qu'il en soit, il est étrange que le chapelain qui suivait le roi et rédigea le manuscrit du voyage ait pu commettre une erreur aussi grossière et donner des détails si précis sur le voyage à Rome et le retour par Florence, si le pape se trouvait à Avignon. Le chapelain rapporte qu'arrivé à Florence, un marchand florentin très riche, que Béthencourt avait connu à Séville et reçu à sa table, apprenant que le roi des Canaries était logé à l'auberge *du Cerf*, alla prévenir le premier magistrat de la République et lui fit rendre les honneurs royaux; on le servit magnifiquement, on le défraya de toutes dépenses. Lors de son départ, une députation le conduisit à deux lieues des remparts de la cité

hospitalière. Si à Florence, déjà toute-puissante en Italie, il avait été retenu par la noblesse, qui lui fit un accueil enthousiaste, arrivé à Paris il fut fêté de même; il y trouva de nombreux compagnons d'anciennes aventures et s'y trouva assailli par les parents ou amis de tous ceux qui l'avaient accompagné; il les reçut amicalement. La dame de Béthencourt, *qui était belle encore*, dit Le Verrier, vint l'y rejoindre, et tous deux se rendirent à Grainville, *regrettant de n'avoir pas de fils*. Rendu dans ses domaines, il y reçut des lettres de Las Casas, qui lui faisaient part du bon état des îles et de la bonne administration de son neveu. Il vécut ainsi quelques temps, administrant ses domaines et se reposant de ses longs voyages. Il songeait encore à repartir lorsqu'il se trouva malade et peu après sentit venir la mort; sa femme étant morte peu auparavant, il appela son frère qui avait épousé la belle Marie de Briauté et était le père de Maciot. Celui-ci ne venant pas et n'ayant jamais, du reste, vécu en bonne intelligence avec Béthencourt, il pria ses serviteurs de lui dire d'aller à Paris chez Jordan Guérard et de lui demander un coffre qui portait pour suscription : *Papiers de Grainville et Béthencourt*. A peine eut-il prononcé ces paroles, il rendit son âme à Dieu. Son frère, oubliant ses rancunes, venait d'arriver. Avant de mourir, son chapelain fidèle, Jean Le Verrier, qui l'avait accompagné dans tous ses voyages, écrivit son testament après l'avoir muni des sacrements.

Un monument fut élevé dans l'église de Grainville la Teinturière, en face du grand autel, et terminé en 1425. Voici l'épitaphe :

Mourut en 1406 *Jehan de Béthencourt, seigneur de Grainville la Teinturière, de Saint-Sère, de Lincourt, de Ruillé, du grand Quesnay, de deux fiefs en Gourel en païs de Caux; baron de Saint-Martin le Gaillard dans le comté d'Eu, etc., etc.*

Que Dieu ait son âme!

Comme on le voit, il n'y est pas fait mention des Canaries conquises; oubli trop modeste.

Il est difficile de trouver, en faisant la part des passions du temps, une figure historique plus loyale, plus sympathique, une nature plus complétement heureuse que celle de Bethencourt. Il était grand, hardi et fort, de physionomie ouverte; il exerçait sur tous ceux qui l'approchaient une sorte de fascination, et en même temps inspirait le respect; il avait su exercer sur tout le monde une telle autorité que jamais il n'eut à sévir; jamais il n'y eut vis-à-vis de lui ni mensonges, ni trahison, ni soulèvement. Il exerçait le pouvoir avec une bienveillance paternelle, qui ne diminuait en rien son autorité; elle était si forte, si incontestée que considérant combien le travail des prêtres était facile, tandis que celui des colons était pénible, il décida que les prêtres auraient à se contenter du trentième, au lieu de la dîme (du dixième)! — et ils s'en contentèrent!!! — On sait combien même de nos jours il est difficile de toucher aux priviléges du clergé. Il avait les allures débonnaires de son compatriote et voisin le bon roi d'Ivetot; le roi d'Espagne lui avait donné deux mules et tantôt sur l'une tantôt sur l'autre, pas à pas, il parcourait son royaume; il chevaucha de la sorte trois mois durant dans les deux îles, parlant aux naturels leur propre langue que beaucoup de chevaliers connaissaient déjà, nanti de présents qu'il distribuait avec générosité; escorté de son maître maçon, de charpentiers et gens d'état, il s'informait des besoins et faisait aussitôt mettre la main à l'œuvre. Il écoutait les avis, les projets, sans jamais vouloir imposer les siens. Il fut courageux, fort, bienveillant, et en tout, digne de sa grande entreprise. Ce qui le caractérisa spécialement, ce fut l'amour de la justice. Sa devise favorite, qui terminait toujours ses discours, était celle-ci :

Tenez paiz les uns ès aultres, tout marchera bien si faites selon justice.

Bien différent de la plupart des aventuriers qui vont suivre ses traces, il fut un missionnaire de civilisation en même

temps qu'un conquérant. Colomb sera le seul qui aura, à un degré aussi éminent, la force de volonté, l'amour de la justice, la bonté. Malheureusement pour l'immortel Génois, il n'eut pas ce don naturel d'exercer son ascendant d'une façon irrésistible, et son autorité fut méconnue. Ces deux hommes de génie exceptés, l'histoire vengeresse ne trouvera guère chez tant de conquérants fameux, que des passions violentes et souvent viles, la soif du sang et des richesses. L'histoire ne trouvera chez les pères qui suivirent les conquérants, que fanatisme aveugle jusqu'à l'inquisition et la doctrine féroce et stupide : crois ou meurs... Qu'on les compare avec les chapelains normands, bons, instruits, désintéressés qui convertirent par l'affection, par l'amour et non par la terreur; comme Béthencourt, ils furent justes; cet amour de la justice, ce grand respect pour le justicier était alors chose nouvelle en pays latin, importation des hommes du Nord ; cette chose simple fit que la France étant dévorée de pillards, de gens d'armes, de malandrins, de lépreux, de Jacques, de routiers, sans parler des seigneurs larrons de nuit et de jour, la Normandie était sûre et l'on y vivait portes ouvertes ; la terreur que le justicier inspirait au criminel était telle qu'il sortait de la duché ou se constituait coupable par aveu public, espérant miséricorde par ce moyen seulement. Telle était la force de la loi sur la terre de Rollon où les anneaux d'or pendaient respectés aux branches des chênes, au bord du chemin. Qu'est-ce qui pourrait donc légitimer la force si ce n'est la justice ? Aux îles Canaries comme en Normandie, si la terreur du justicier était immense, la confiance en la justice était absolue; jamais on n'y avait eu recours en vain ; devant tout abus, tout excès, tout dol, toute fraude, le citoyen lésé prenait deux témoins, tombait à genoux et levant les mains au ciel poussait la clameur :

A moi, Rollo, on me fait tort!

A cette invocation trois fois répétée, tout s'arrêtait, et le grand jury devait intervenir; quand un citoyen des îles ou de Normandie avait poussé la *clameur de Haro*, cette clameur était respectée, il était libre, il était fort, car il croyait à la justice plus puissante que la force. Les Latins ont fait des codes, ils n'ont pas eu l'idée de justice; les Latins ont administré en faisant de l'administrateur le maître, de l'administré l'esclave; ils n'ont pas eu l'idée de liberté. Malheureusement les conquérants futurs furent latins et, les Normands disparus, ils ne gouvernèrent que par la croix et le sabre, c'est à dire l'injustice, l'arbitraire et l'esclavage. Non seulement ils n'eurent pas l'idée de justice pour les sujets, mais dans leurs luttes personnelles avec leurs compagnons, ils ne montrèrent que jalousies mesquines, lâchetés, trahisons, envie. Gadifer de la Salle, simple capitaine, partait avec son chef, devenu son roi et Béthencourt consentait à accepter le jugement du roi d'Espagne, jugement qui pouvait lui enlever une couronne! Gadifer de La Salle, après la sentence, retourna en France sans ressentiment, Béthencourt rentra dans les îles plus respecté, plus aimé qu'il n'en était parti; il avait donné le plus haut exemple du respect dû à la justice en consentant, lui le roi, à comparaître avec un vassal, devant un juge suprême, accepté. Il est bon que la mémoire de Béthencourt soit conservée moins pour avoir conquis un royaume que pour l'avoir administré par la justice dans des temps où la force seule était le droit.

Aujourd'hui le manoir de Béthencourt ne présente plus que des *ruines*, et ces ruines vont disparaitre sous les broussailles qui les ont envahies. L'église de Grainville existe encore, mais l'inscription effacée par le temps ne donnait plus au passant qu'une énigme à déchiffrer, lorsque un simple abbé, plus pieux que les descendants du héros, et plus patriote que ses concitoyens a fait, à ses frais, graver sur une plaque de marbre le nom et la date de la mort du con-

quérant du royaume des Canaries. Et cependant il y a encore des Béthencourt en France! il y en a un grand nombre aux Canaries, aux Madère, de la descendance de Maciot de Béthencourt. Un petit curé de village, l'abbé Cochet, a eu seul souci de conserver à la France le souvenir de la conquête oubliée du royaume des Canaries. Honneur à l'abbé Cochet!

CHAPITRE IX

LE PUERTO

La Orotava étant à 37 kilomètres de Santa-Cruz, on y arrive presque toujours vers le soir. C'est une bonne course de neuf lieues. On dîne, puis on se met à la fenêtre, ou mieux l'on monte sur la terrasse italienne dont toutes les maisons sont ornées. De grands arbustes et des fleurs entourent le parapet qui sert de siége. Faites-vous apporter là du café et des cigares. Regardez.

A tout seigneur tout honneur! A gauche, l'immense pic, le Teyde, sortant de sa cuvette circulaire *las Cañadas;* à droite s'étend une succession de montagnes étagées qui dégénèrent en collines, sur lesquelles la route de la Laguna découpe en ruban allongé ses méandres gracieux. En face la mer immense se brisant au pied des hautes falaises, et décrivant des courbes légères, nettement dessinées par l'écume blanche des vagues émiettées.

Au milieu de cette ligne de côtes marines de plusieurs lieues de long, recourbée comme un arc, on voit assise au bord des flots qui forment devant elle une anse liliputienne, une petite ville blanche, resplendissant des feux du soleil couchant : c'est le *Puerto.*

Il est six heures; démesurément grossi par le refroidissement successif de l'atmosphère chargée des vapeurs puisées dans l'océan, le soleil est suspendu comme un globe d'or au dessus d'un nuage bleu qui barre l'horizon. Ce nuage bleu, c'est l'île de Palmas, distante de dix lieues. Le soleil descend, descend encore et se pose sur la *Caldera*, probablement l'un des plus anciens volcans du monde; c'est le moment précis où l'œil est en fête. A l'horizon occidental le ciel, comme une gloire, est rayé de foudres d'or brun, tandis qu'au zénith il est de bleu turquoise; la mer est d'un rouge violacé et l'île de Palmas d'un bleu mauve; toutes les vitres de la Orotava et du Puerto, les clochers couverts d'azulejos étincellent, embrasés par l'astre dont ils renvoient horizontalement les feux; la neige du Pic brille, comme un cône diamanté et sur la mer violette, le soleil, avant de s'immerger, découpe un immense cône de lumière ardente; il descend, descend encore,

> Et dans le ciel en feu et sur les flots vermeils,
> Comme deux rois amis, on peut voir deux soleils
> Venir au devant l'un de l'autre.

Puis lentement le disque se déprime, disparaît... le firmament devient d'un bleu terne, les feux du Puerto et de la Orotava s'éteignent, les Cañadas deviennent d'un vert sombre, tandis que le Pic est encore éclairé... mais l'ombre monte, monte encore... la cime disparaît à son tour... le crépuscule a duré dix minutes... C'est la nuit, voici les étoiles.

Que les touristes montent au Rhigi pour voir le soleil lécher la cime des Alpes, c'est bien; que les Russes aillent à la pointe des îles, délicieux labyrinthe de verdure et d'eau, voir tourner le pâle soleil du Nord sur la plaine sans bornes, c'est bien; que du monte Pincio, on assiste au coucher de l'astre baignant Rome aux sept collines de ses derniers feux, c'est mieux encore; à la Orotava, on a tout cela à

la fois : la montagne sublime, le Teyde ! la plaine sans bornes, l'océan Atlantique ! deux villes étagées sur des collines où elles s'endorment insouciantes, heureuses ; on a en plus l'admirable nature, le climat enchanteur et l'air si pur, si suave, qu'on s'y sent heureux rien qu'à le respirer.

Tout voyageur séjournant à la Orotava, montera instinctivement tous les soirs sur la terrasse. Ce ne sera pas en vain, car chaque soir il jouira de ce spectacle toujours varié selon l'état hygrométrique de l'atmosphère, et ce spectacle toujours le même et toujours changeant comme la nature, est le plus beau que l'homme puisse contempler.

La nuit est venue, prompte, obscure ; le ciel est noir, mais les étoiles brillent ; des clous d'argent sur velours... Quels sont ces feux sur la mer ? Là... quatre feux symétriques ; plus loin quatre feux encore ? C'est la pêche de nuit ; ce sont les *Chicharreros* qui pêchent le *chicharro*, petit maquereau d'un goût très délicat, et qu'on ne prend qu'aux flambeaux.

— Il faut rentrer, la nuit est fraîche, dit Brünner.

Le jeune sceptique, dédaigneux d'habitude, n'a pas eu cependant une seule fois la velléité de protester contre notre ascension sur la terrasse. Ce grand enfant un peu égoïste a calculé qu'il avait plus de plaisir à voir cette féerie quotidienne, que de peine à gravir un certain nombre de marches.

Nous devions partir *à pied* dès le matin pour visiter le Puerto et le jardin d'acclimatation ; Brünner dut s'y résoudre, croyant qu'il n'y avait pas de chevaux de louage. Vers six heures nous descendions la colline de la Orotava, passant devant le jardin d'acclimatation assis sur le plateau de la Paz, dont nous parlerons longuement, et à 5 kilomètres du point de départ, nous entrions au *Puerto*. Ce port en miniature avait autrefois une grande importance commerciale, lors de la culture de la vigne. L'oïdium a détruit ce grand commerce. Il était impossible, à moins de frais considérables,

de transporter à Santa-Cruz, à 40 kilomètres, les vins des vallées d'Orotava, aussi des maisons anglaises vinrent s'établir au Puerto et accaparèrent dans leurs chais immenses toute la production du pays. Ces maisons devinrent puissantes, et des navires de tous les pays, en relâche à Madère ou aux Canaries, venaient au Puerto charger des vins presque équivalents aux vins de Madère et à bien meilleur marché. Les comptoirs du Puerto faisaient de grandes affaires avec l'Angleterre, les États-Unis, les Indes. Lorsque l'Angleterre devint maîtresse des mers, de 1785 à 1815, le petit port eut une prospérité fabuleuse. Les marchés de France, d'Espagne et d'Italie lui étaient fermés alors par le blocus continental, cette machine napoléonienne, qui fut la principale cause de tous ses désastres et le prétexte de la guerre de Russie. Les Anglais ne pouvaient avoir de vins qu'en Portugal et aux Canaries et, en conséquence, de superbes demeures s'élevèrent, des magasins considérables furent bâtis, les ruelles étroites du vieux port s'élargirent, de belles places, des promenades vinrent donner de l'air et de l'ombre, des fontaines furent établies. L'aisance entra dans les chaumières et le confortable Anglais s'installa dans les maisons bourgeoises.

Aujourd'hui le port n'a plus ses riches maisons étrangères, la vigne en mourant a fait partir les Anglais avec leurs trésors, ce qui n'est rien, mais avec leur industrie, source considérable de richesses pour tous. Un seul est resté. La maison Smith domine la ville et fait un effet charmant dans l'ensemble du tableau. C'est du reste une belle habitation entourée de jardins étagés où les terres sont retenues par des murs de soutènement. Il y a de l'eau, et par suite toutes les plantes, toute la végétation des îles; de vastes réservoirs y conservent l'hiver les eaux qui se perdraient sans cela.

Généralement le Puerto est bien bâti. Les maisons sont spacieuses, presque toutes avec le *patio*, cour intérieure, planté de bananiers, d'orangers et de fleurs. Le Puerto a deux

casinos; dans l'un d'eux, sur la place, on trouve un accueil empressé. Nous y avons fait un excellent déjeuner, savouré le plus délicieux café que nous ayons bu dans les îles et trouvé une profusion de journaux et de brochures. Ce casino a deux magnifiques salles.

Le Puerto, malgré la cessation du commerce des vins, est encore deux fois par an fréquenté par les navires d'Europe, et même par un bateau à vapeur, qui y vont prendre de la cochenille. La culture de la pomme de terre hâtive est très productive aussi, et se fait avec soin et succès dans les environs de Puerto. Tous les ans, des navires anglais, principalement Jersiais, y apportent la semence, et tous les ans à la récolte, dès la fin d'avril, ils vont y charger les pommes de terre nouvelles qu'ils transportent aux États-Unis, à Cuba, à la Jamaïque, et dans presque toutes les Antilles. Cela fait, le Puerto retombe dans son isolement habituel.

On ne fait plus de vins à Ténériffe. Il y en a cependant encore un peu, toutes les vignes n'ont pas été arrachées. Si l'on veut du vin de vingt ans, de cinquante ans et plus, M. Smith en vendra. Il en reste encore chez quelques particuliers, et comme nous en avons goûté, nous pouvons affirmer que ces vins sont délicieux. Les prix sont formidables, de 5 à 10,000 francs le tonneau. A Madère il s'en vend jusqu'à 20,000 fr. le tonneau. Comme on peut le penser, on n'achète ces vins que par douzaines de bouteilles, par caisses. Les souverains ont aux îles des fournisseurs attitrés.

Il y a pendant deux mois à la Orotava une saison humide, des brouillards et des pluies. Quelques familles vont alors s'établir au Puerto qui, assis au bord de la mer, quoique à cinq kil. seulement de la Orotava, n'a pas les brouillards de la montagne, ni le froid relatif qu'une altitude de 2,000 pieds amène nécessairement. La plus grande partie des émigrants de la Orotava va s'établir à Santa-Cruz, cependant les quelques personnes qui préfèrent le Puerto, y vivent bien, agréablement, confortablement. Cela fait que pendant l'hiver, le

Puerto, ayant quelques Anglais aussi en résidence, s'anime un peu. La vie y est à meilleur marché qu'à Santa-Cruz.

Nous avions pensé qu'au retour nous pourrions visiter le jardin; mais nous avions compté sans la chaleur. A deux heures, au moment du départ, quoique au 15 avril, elle était telle que malgré nos parasols nous n'osâmes pas traverser la place. Nous rentrons au Casino où nous sommeillons, accablés, sur les divans.

Je lisais un journal espagnol, moitié dans la veille, moitié dans le sommeil. Je me souviens de l'article comme d'un rêve. Le journaliste accusait la reine d'Espagne de versatilité dans ses idées gouvernementales. Après en avoir donné des preuves que j'oublie, il lui disait : « Madame, lorsque vous avez adopté les timbres-poste, vous avez voulu que votre image regardât à droite, — c'était bien. — Mais Bravo Murillo, quelque temps après, vous fit regarder à gauche, — c'était mauvais signe. — Nous prîmes patience, et vous daignâtes enfin vous retourner à droite. A notre grande satisfaction, les choses allèrent de mieux en mieux, car votre image disparut et fit place aux armes d'Espagne. Alors la nation respira, et il lui fut permis d'espérer une rénovation progressive. Ah! madame, O' Donnel et Narvaez effacèrent bientôt les armes nationales, replacèrent votre buste et vous firent regarder à gauche! Depuis lors tout va de mal en pis dans les Espagnes. Revenez du bon côté, ou mieux effacez-vous, si c'est possible... »

Je m'endormis, et je vis, en rêve, sur les timbres-poste américains, le buste de Washington... Il regardait en face!

Aujourd'hui l'image de la reine ne dépare plus les timbres-poste espagnols; Washington ne l'a pas remplacée.

Nous nous éveillâmes. Il fallait rentrer au plus vite, étant invités à la Orotava, et l'heure pressait. Nous montâmes à cheval; une demi-heure après, vers cinq heures, nous étions arrivés, ayant monté 2,000 pieds en pente douce, mais continue.

Brunner déclara que désormais il n'irait plus à pied, puisqu'il y avait des chevaux de louage. Il ne tint pas parole, car deux jours après il grimpait le Pain de sucre. Il est, du reste, le meilleur *pedestrian* de la troupe.

LA RAMBLA, REALEJOS, GARACHICO.

Nous avions déjà voulu voir, à Santa-Cruz, les détails de la culture de la cochenille, mais comme on n'y cultive en général que les *mères*, c'était à la Orotava que nous devions étudier cette culture. Dans ce but, le marquis de la Florida nous proposa de nous montrer une de ses fermes. Nous devions de là aller à la *Rambla*, traversant les *Realejos*, puis à Garachico visitant en passant les *montagnettas* d'éruption du treizième siècle, les *taupinières*, comme on les a baptisées d'après M. Berthelot.

Krauss ne quittait pas le jardin botanique, où il faisait une superbe collection. Brunner y avait trouvé un jardinier suisse, un compatriote, et nous ne pûmes les décider à faire avec M. Goatbeart le Canadien, son fils et moi, la longue excursion projetée.

Nous partîmes donc sans eux, à cheval, par une route tracée qui n'est praticable qu'en quelques points, mais qu'on a, paraît-il, l'intention de faire, puisqu'on y travaille. Après avoir traversé deux torrents sans eau, une grande montée se présente, et toute route disparaît. Alors on suit une ravine profondément creusée par les eaux de pluie depuis la création du monde ou de l'île; nouveau torrent, nouvelle montée. J'avais toujours ri en Espagne de ces torrents sans eau qu'on traverse à pied sec sur un lit de cailloux roulés; je pensais toujours à Dumas fils qui après avoir bu la moitié de son verre, disait gravement au garçon : Portez le reste au Manzanarez, il en a besoin! Je riais encore davantage, en voyant les ponts ambitieux bâtis par Charles III, joignant

deux rives qui n'étaient séparées par aucun liquide. A la Orotava, il n'y a plus à rire. Le torrrent est à sec, parce que l'homme lui a pris l'eau à la source pour l'utiliser. L'eau est répartie dans les champs, ce qui vaut mieux que de la laisser s'écouler à la mer; l'hiver on la conserve dans de nombreuses citernes; il en est d'immenses. Il n'en est donc pas ici, comme en Espagne, où les torrents, les rivières, même considérables, s'évaporent pour une part et pour l'autre s'infiltrent et se perdent sous terre, sans profit aucun. A la Orotava, il n'y a de ponts sur aucun torrent, et pas un torrent en temps sec ne roule une goutte d'eau à la mer.

Après avoir parcouru quelques kilomètres, nous arrivons à la première *montagnetta*. Voici le paysage. Au sud et à moins d'un kilomètre, la ferme à laquelle nous allons bientôt faire notre première étape; au nord le Puerto, et devant nous, une petite montagne assez semblable au mont Valérien, plus pointue seulement et d'une forme tout à fait régulière; c'est la grande montagnette, la taupinière; un peu à l'est est la seconde, une autre plus petite à côté. Ce sont comparativement aux montagnes *Cañadas*, de véritables taupinières, car, à vrai dire, elles en affectent un peu la forme. Le premier aspect fait voir ces excroissances, ces verrues de la terre, d'une couleur noire. En approchant, on distingue dans la masse quelques teintes rouges; de tout près les couleurs s'accusent et l'on voit les scories, les basaltes sous toutes leurs formes de calcination, avec leurs couleurs passant du gris au jaune d'ocre. Ces montagnes sont écloses comme des champignons et ont la forme d'oronges d'une certaine espèce pyrénéenne, ou mieux encore d'un œuf de poule de Cochinchine à moitié enfoui et dont le bout effilé sortirait de terre.

Le signe caractéristique de ces trois cônes d'éruption, c'est l'infertilité, la stérilité absolue. Contradiction étrange! ces scories, ces roches calcinées, impropres à la végétation, transportées sur les terres et semées pour ainsi dire sur

la surface des champs, produisent d'excellents résultats. Ces buttes volcaniques, nous les avons retrouvées de la même forme à Lanzarote, nous les avions déjà vues à Madère. Preuve évidente et nouvelle, non encore indiquée jusqu'ici, d'une similitude parfaite entre les groupes des diverses îles. Retrouvons ces marques, ces signes de famille aux îles du cap Vert, aux Açores, et nous aurons une preuve de plus à l'appui de l'Atlantide. En se soulevant doucement sous l'action plutonienne, ces petites montagnes relevèrent les terres et les couvrirent de scories ; partout où ces terres ne sont pas recouvertes d'une couche trop épaisse elles sont assez productives; lorsque la cendre seule les recouvre, comme il arrive vers la base en certains points, la culture y est encore possible.

Nous reprenons notre route, et nous arrivons à la ferme du marquis. Peu ou pas de bâtiments; un métayer cultive *à moitié* selon l'usage. Nous trouverons, dans un chapitre spécial, des détails précis sur la culture de la cochenille et la préparation des terres. Après avoir vu les champs de cochenille et pris quelque repos, nous remontons en selle et passons devant la ferme de la marquise de Castro où nous devons entrer pour voir un métier à tisser d'une antiquité difficile à préciser et un moulin à moudre guanche, moulin à main très simple et fort ingénieux. Un ermitage ou chapelle fait l'encoignure des bâtiments de la ferme, qui n'offre rien de remarquable.

Plus loin, dans la cour d'une maison assez propre, une fileuse rousse, d'origine guanche, tourne du plat de la main gauche, un rouet trop primitif.

La plaine cesse, et devant nous, en écharpe, se présente le lit d'une rivière de près de 100 mètres de largeur.

— Il est impossible que jamais rivière ait passé par là, dit M. Goatbeard; il n'y a pas de berge, pas de profondeur de lit, et les niveaux du bord à droite sont de 10 mètres inférieurs au niveau du côté gauche.

Nous nous étions arrêtés pour chercher une explication que nous ne trouvâmes pas. Alors notre compagnon, le marquis de la Florida nous raconta, avec sa sûreté de mémoire infaillible, qu'en 1820, à la suite d'une trombe d'eau et d'une pluie diluvienne qui l'accompagna, il se produisit une inondation subite, telle que, la déclivité du terrain aidant, en quelques minutes, plus de cent chaumières ou habitations furent enlevées comme fétu au vent, par les roches charriées, par les eaux, et que deux cent quarante personnes périrent; ce torrent a imprimé sur le sol une trace de son passage si puissante qu'un nouveau cataclysme seul pourra l'effacer. Nous traversons le ravin, puis nous atteignons, par un chemin pitoyable, le village de Realejo d'en bas. Nouveau ravin, nouvelle ascension, et par de mauvais chemins toujours, nous voici au Realejo d'en haut.

Laissons souffler nos montures.

Les Realejos sont deux villages importants, deux gros bourgs, séparés par un ravin très profond, et situés à une altitude considérable. Le mot Realejo signifie *campement;* c'est peut-être bien le mot français *relayer*. Le 25 juillet 1496, don Alonzo de Lugo le conquistador, occupait avec ses Castillans, sur la hauteur, le terrain où l'on a bâti le bourg. Les Guanches, le vieux roi *Bencomo* à leur tête, occupaient le bas Realejo; de là deux camps, deux Realejos, celui d'en bas celui d'en haut. Épuisé par une lutte courageuse, et pour ne pas sacrifier inutilement son dernier homme de guerre, le mencey Bencomo implora la pitié du farouche vainqueur. Il obtint la paix au prix de la soumission d'abord, de l'abjuration ensuite, et ce fut dans la petite chapelle du camp qu'il reçut le baptême. Nous verrons ailleurs ce que les vainqueurs firent de lui.

La vue dont on jouit des hauteurs du Realejo d'en haut est d'un caractère abrupte et imposant. Ce sol est horriblement déchiré; partout les roches sont bouleversées, et se présentent dans des positions étranges; des ravins à pic, et

d'une profondeur prodigieuse, des montagnes d'une grande hauteur se dressent fièrement; Pélion sur Ossa! Une végétation splendide s'étale partout où un peu de terre végétale existe et l'histoire de la conquête fait mention du magnifique *dragonnier* qui est à côté de l'église. La mer furieuse fait le fonds du tableau à 3,000 pieds au dessous, et se brise avec rage sur des remparts de basalte qu'elle ronge incessamment; des anses formées par les ravins découpent sur la plage des entailles verdoyantes de lauriers, de palmiers, de chênes et de magnifiques platanes.

Arrêtés au tournant de la place du *Realejo de Arriba*, nous fixions le paysage sur nos albums, lorsque deux dames à cheval passèrent près de nous, escortées d'un guide à pied. Les chevaux avaient la tête couverte de pompons et de sonnettes; de chaque côté de la selle, deux paniers; chaque panier laissait poindre, du milieu des jupes maternelles, la tête brune d'un enfant dont on ne voyait pas le corps. Une poule sur deux poussins! Les deux paniers étaient en outre pleins d'objets ou de provisions. L'une de ces dames était fort jeune et d'une merveilleuse beauté et l'action du cheval la rendait plus attrayante encore par l'animation du teint. Le guide était superbe de tête et d'allure, de physionomie et de costume. Ce détail vivant anima notre paysage.

La descente commence, rapide, fatigante. Nous allons silencieux, accablés de chaleur, jusqu'au bas du ravin. Nous remontons l'autre bord, nous descendons encore, lorsque tout à coup, sous nos yeux, à mille pieds de profondeur, nous apercevons la *Rambla*, *Remblais*, habitation d'été de la famille de Castro, surprise charmante! La maison fort ordinaire en elle-même, est placée d'une façon audacieuse en contre-bas de la montagne qui la domine verticalement, tandis qu'elle domine à pic le ravin béant, vertigineux. Le torrent, arrivé à la fin de sa course, ouvre la roche en éventail devant la mer qui est à cent mètres au plus. Sur les deux rives de ce torrent, rives presque perpendiculaires, le mar-

quis de Castro, à force de patience, d'ingéniosité et d'argent a fait un jardin tout fleuri, et un parc avec de beaux arbres.

Toutes les terres rapportées sur la roche ont dû être maintenues par des murailles de basalte pris à pied d'œuvre. Des murailles de calcaire gris sont à côté et s'effritant au contact montrent, avec une incroyable perfection, des dessins de feuilles, des fougères, des coquillages, d'une pureté de conservation parfaite. On sait le parti que la science a tiré de ces pétrifications. Nous avons été si heureux, M. Goasbeard et moi, de cette découverte d'une muraille tout entière bâtie en roches si précieuses, que nous en avons cassé à cœur joie, les ayant sous la main. A chacune, surprise nouvelle. Que la charmante famille de Castro nous pardonne en l'honneur de la géologie les dégâts que nous avons commis à la Rambla.

Le marquis de Castro a tracé une allée qui conduit de la maison au fond de l'entonnoir. Cette allée est bordée d'arbres magnifiques, dont les racines plongeant dans vingt pieds de terre rapportée, baignées d'une eau courante, croissent très vite. Les plates-bandes sont pleines de fleurs. A l'extrémité, une cascade naturelle s'est creusé un gouffre où l'on descend par des sentiers habilement tracés; l'on traverse le torrent sur un pont rustique. Un bassin emprisonne les eaux, une vanne s'ouvre, et une cascade s'élance en nappe, animant le paysage de son bruit et de son mouvement. Nous tournons à gauche, nous traversons un large pont de bois et devant nous une magnifique allée, plantée de palmiers admirables, rejoint le bord opposé du ravin. Un chemin horizontal, tracé sur le flanc basaltique de la falaise, conduit par des détours pittoresques au *château*. Cette route, tracée comme l'allée horizontale des Eaux-Bonnes est très hardie, la montagne à pic se dresse sur la tête du promeneur et la mer mugit à ses pieds, perpendiculairement.

Les eaux abondantes qui découlent de toutes les fissures

de la montagne ont créé des végétations magnifiques de plantes de roches et de pariétaires : des mousses, des lichens, des parasites, des lierres, des bruyères, des ajoncs, des rhododendrons nains, des géraniums rosats, des pélargoniums rouges de taille chétive mais de fleurs resplendissantes; en plus, toute la série des plantes grasses pariétaires et d'énormes cactus qui envoient perpendiculairement vers le ciel leur longs cierges en pointes d'asperges. C'est de l'extrémité de cette allée qu'il faut voir la Rambla, ses jardins, la maison et l'espèce de petit port que la mer et l'eau du torrent ont creusé dans leurs fureurs combinées. La vague y roule ce galet basaltique noir dont la grève de Funchal est couverte à Madère.

En somme, la Rambla est un site très curieux, très agreste, très frais, et forme une retraite délicieuse pour passer la saison chaude. Les eaux y tombent en cascatelles, et leur pluie fine rejaillit de roche en roche. Le propriétaire a tiré un excellent parti des accidents de terrain, des pentes les plus abruptes, des roches les plus tourmentées. Les arbres à végétation prompte y ont atteint une taille superbe et conservent leur feuillage tout l'été, ce qui est précieux sous cette latitude. Des platanes admirables ombragent les sentiers sinueux, et leurs feuilles pendent sur les eaux courantes. Les terres y disparaissent sous les fleurs; la vigne en pampres y laisse pendre ses festons d'une longueur démesurée, tandis que des plantes grimpantes, Bougainvillas et Bignonia à fleurs mauves, rouges ou bleuâtres, montent au faîte des plus grands arbres et y étalent toutes les couleurs d'aniline et de vapeurs d'iode.

Les insulaires prétendent que la Rambla réalise les jardins d'Armide. Cette comparaison classique, autant que prétentieuse, n'a qu'une valeur très relative quoique exprimée en vers ambitieux et en toutes langues. Les Espagnols, malgré la Bible, y placent le paradis terrestre, et nous avons lu sur les murs du fort ou Castillo des vers dans ce sens, signés par

un capitaine de renom poétique. Nous en avons fait la traduction :

C'est en ce paradis et malgré l'Écriture
Sainte, et sous un pêcher,
Que les deux premiers nés, pères de la nature
Humaine, ont dû pécher.

Qu'on nous la pardonne. Revenons à la Rambla, comparée au paradis terrestre et aux jardins d'Armide. Nous croyons ces comparaisons toujours mauvaises. Les œuvres d'imagination laissent à l'esprit le champ sans bornes du vague, de l'indécis, et seront toujours, par cela même, plus belles, plus poétiques que leur réalisation matérielle. Il est fort heureux, du reste, que la poésie soit irréalisable matériellement; elle en serait morte depuis longtemps.

Le *château*, le fort, le *castillo* est une attrape. Ce mot château fait toujours naître à l'esprit, ou l'idée d'un château fort, ou d'une habitation de grande importance. Eh bien, voici la description exacte du château fort de la Rambla. L'allée horizontale aboutit à un terre-plein circulaire de 4 mètres de rayon, — pas plus, — encore a-t-il fallu sur la falaise entamer la roche, et du côté de la déclive de la montagne, bâtir un mur de soutènement très solide. La moitié de cette circonférence de 4 mètres est ouverte sur le devant; sur la moitié postérieure, trois murs de 2 mètres d'élévation soutiennent une toiture, on y peut tenir dessous à cinq ou six et on y est à couvert. C'est le château!!! château de cartes, château d'enfants! Le mur de soutènement s'élève à 2 pieds au dessus du sol et on y a taillé trois créneaux par lesquels trois canons passent leurs gueules. Ces canons, de la grosseur de la jambe et longs de 3 pieds, sont à terre, sans affûts... vieux fer rouillé; ils ont dû servir à quelque navire de commerce, du temps des Philippe; l'eau du ciel les a jaunis, rongés; les vapeurs salines qui s'y déposent agissant avec plus d'activité encore que l'eau douce, les usent à vue d'œil. Voilà le fort! voilà le castillo! nom pompeux, petite chose,

qui inspire un mouvement de dépit, lorsque, au détour de l'allée, on l'aperçoit, le désappointement s'efface en s'asseyant sur le parapet et en contemplant le paysage.

Quelques jolies propriétés, portant aussi le nom de *Rambla*, sont disséminées çà et là dans des positions choisies. Elles appartiennent au marquis de San André, à la famille de Melo, au marquis de La Florida, au marquis de Castro.

Du castillo nous revenons par le même chemin à la maison d'habitation qui possède quelques vieux orangers dans la cour. Nous reprenons nos montures et partons pour Garachico.

Sur la route, on distingue quelques mûriers qui se perdent peu à peu. Autrefois on élevait beaucoup de cocons dans les îles, et même il s'y fabriquait des tissus de soie très appréciés, en Espagne comme sur les marchés de la Havane. Maintenant quelques dames cultivent le ver à soie pour se distraire, et font elles-mêmes des écharpes et des ceintures, ainsi que d'autres petits objets devenus d'un prix tel qu'ils ne sont plus offerts par les dames qu'en cadeaux.

Nous visitons sur la route deux maisons où l'on fabrique, par des moyens simples, du linge de fil excellent mais qui est un peu gros. La grande industrie en ce genre, et qui trouve un débouché très facile, c'est la fabrication des serviettes-éponges. Ce sont des serviettes très longues, très étroites, se terminant aux deux bouts par des effilés et faites par un procédé particulier. Elles sont rugueuses, épaisses, fortes. On les emploie le plus usuellement pour sécher et frotter le corps après le bain, elles sont très recherchées des Anglais. On en fabrique aux Realejos.

Le soleil s'abaisse vers la mer :

Majoresque cadunt de montibus umbræ.

L'air se refroidit; le brouillard se forme sur la montagne qui s'enchaperonne; la vallée disparaît, et nous cheminons lentement.

Quand on a tourné la montée de la Rambla de Castro, on s'achemine par le *Callao* (caillou roulé), route ouverte depuis longtemps déjà, mais très peu praticable, car elle ne fut qu'ébauchée par le capitaine général *Don Jaime Ortega.*

Nous passons la nuit dans une villa déserte où les domestiques seuls nous attendaient, et toute la soirée nous parlâmes du général Ortega.

Pour ma part voici ce que je racontai.

En 1856, en mai, j'étais à Madrid ou j'avais été présenté au général Ortega. J'étais alors possédé du désir de visiter la Manche, qui renferme des mines intéressantes, et qui fut, comme on sait, le théâtre des exploits de Don Quichotte. J'en parlai au général; il fit ce qu'il put pour m'en empêcher. Il me dit : *C'est le plus horrible pays de la terre, inculte aux huit dixièmes, presque inhabité, couvert de pampas comme la Patagonie, et de moulins à vent comme l'antique Montmartre ou Lisbonne. Partout où une rare éminence permet d'espérer un souffle, il y a un moulin*, etc., etc. Ce tableau n'était pas engageant, néanmoins je persistai et quelques jours après j'allai prendre congé.

Le matin fixé pour le départ, j'attendais dans la gare du chemin d'Aranjuez lorsque je vis paraître le général, un sac de nuit à la main, un énorme étui à cigares en bandoulière, une gourde d'eau fraîche en sautoir, rasé de frais, gai comme un pinson : — *Folie partagée est pardonnée*, me dit-il; — et avec un gros rire : *Nos marchamos á la Mancha! Nous, nous marchons à la Manche!* traduction littérale.

A Temblèque, nous quittions le chemin de fer et d'une chevauchée nous allâmes coucher à Puerto Lapice, le pays de l'aventure des moulins! C'était bien commencer, comme le livre! Quel souper, grands dieux! Quelle auberge! Quels lits! A une heure du matin, j'abandonnai la chambre et me décidai à imiter le général qui, prenant en patience le dîner, la servante, l'auberge, les puces, les punaises, le vin à odeur de bouc, le beurre rance, l'huile verte et le reste, dor-

mait dans le patio (la cour), comme un bon soldat qu'il était, étendu sur son manteau et recouvert d'un châle écossais, tandis que moi, jeune, vigoureux, bien portant, je me lamentais comme un imbécile, grattant de ci de là mon épiderme, dont les démangeaisons se multipliaient ainsi au lieu de décroître. Je m'étendis à ses côtés; il cria *quien viva!* me reconnut et souriant se rendormit. Je crois que je ne dormis guère.

Au soleil levant, nous nous secouâmes, et après avoir avalé un biscuit trempé dans une tasse de chocolat, petite comme celle d'un ménage de jeune fillette, nous montâmes à cheval; prenant le sud-ouest, nous allâmes vers Ciudad-Real, à travers champs, rencontrant de rares et sordides villages; en passant, nous visitâmes les lagunes de Quero, la fabrique de soude; de là, allant à l'est, nous fîmes route vers Alcazar de San Juan; aux poudrières, le général retrouva ses camarades, les officiers; les soldats, ses enfants. Vingt jours après, nous rentrions à Madrid. Le général était aussi frais qu'au départ, tandis que j'étais exténué par une chevauchée terrible de trois semaines! mais j'avais vu la Manche! et chose dont je ne revenais pas, j'avais voyagé de jour, la boussole à la main, sur terre! à quelques lieues d'Aranjuez, d'Alcazar, de Tolède!

Un an après, à Paris, j'apprenais que dans un soulèvement dont il était le chef, trahi par un officier insurgé comme lui et sous ses ordres, Ortega, qui avait hésité à lui brûler la cervelle, avait été livré comme Jésus par Judas, condamné, fusillé et était mort le cigare aux dents comme un véritable Espagnol.

On me disait : C'était un fou! Eh oui, c'était un fou! Ne sont-ils pas fous ceux que l'amour de la patrie dévore, ces partisans aveugles de tel ou tel parti politique, qui jouent loyalement leur vie en plein soleil, luttant contre le pouvoir, le fort des forts, le saint des saints! jouant sur une mauvaise carte plus que leur fortune, leur vie et l'avenir de leurs enfants! Oui, fous! bien fous! Les sages, ce sont les

gens en place; ceux qui renient Dieu, embrassent le diable pour des rubans; qui demeurent dans leur lit quand il y a du bruit, et mangent au râtelier de l'État en temps calme. Cependant, quel cœur loyal il avait ce fou, quelle imagination vive, quel esprit charmant! Il était royaliste comme le roi, non pas constitutionnel, non, absolutiste. Il voulait la royauté entière comme au bon temps, et moi j'étais alors comme aujourd'hui, républicain. Entre nous aucun lien, et notre longue route ne fut qu'une longue bataille courtoise. Nous ne pouvions nous entendre, et comme il ne savait pas le français, je dus commettre contre la grammaire espagnole tous les crimes possibles. Quelle bonne leçon, je reçus! et non de langue seulement, car j'y perdis un peu de cet exclusivisme, de cette intolérance farouche que les jeunes gens exagèrent toujours. En présence de tant de franchise, de conviction, de loyauté, je compris que rien n'était aussi respectable qu'une foi sincère. Aussi sa mémoire m'est douce, et je lui rends l'hommage dû aux cœurs généreux, un témoignage d'estime et de regret.

Le général Ortega était modeste comme une fille et doux comme un enfant. Quand il ne s'agissait pas de politique, il avait le caractère le plus gai, le plus original du monde. Il avait connu tous les personnages du temps et contait avec beaucoup d'esprit les aventures des dames et les exploits des puissants. Et c'est en suivant la route qu'il avait tracée que je racontais à mes compagnons ces choses vieilles déjà de douze ans!

Je ne savais pas qu'Ortega avait gouverné les Canaries, je ne l'appris qu'à la Rambla. On me dit alors que connaissant l'apathie du pays, il fit exécuter militairement la route de Santa-Cruz à la Orotava, sachant bien qu'après lui on la finirait. Il fit de même tracer et commencer la route que nous suivons du Puerto à Garachico; on y travaille lentement. Il fit faire des plantations autour de Santa-Cruz, qui forment une promenade qu'on devrait bien achever.

Dès l'aube nous étions en selle, et nous avançons entre la montagne à pic et la mer, dont le flot vient lécher la route. Voici le village de San Juan; plus loin *Icod de las viñas*. Il y a encore par ici quelques vignes. Avant la maladie, on y récoltait le meilleur vin des îles. C'est devant Icod que s'ouvrent les Cañadas. C'est près d'ici que s'écoula le terrible torrent de feu qui, en 1706, engloutit Garachico que nous atteignons en traversant des lits de laves et de basalte.

Garachico est en pleine ruine; un écrivain espagnol a dit à ce sujet : *Comme une autre Sodome et Gomorrhe, cette ville paraît avoir été marquée du doigt de la Providence pour subir l'extermination*. Jésus! Est-ce que Garachico l'aurait mérité? Nous avons ailleurs donné des détails sur cette ruine, qui possède encore environ 2,000 âmes.

Nous revenons à la Orotava.

De Garachico à la Laguna, il y a dix lieues en pente douce d'une terre propre à toutes les productions. Les habitants de ces vallées connaissent maintenant le travail lucratif et apprécient l'aisance qu'il procure. Les terres sont cultivées avec le plus grand soin, et chaque jour les cultures gagnent sur la roche et s'étendent. Les irrigations se généralisent. L'esprit de routine semble faire place à une sorte de progrès et à un peu d'initiative. Les résultats obtenus encouragent et maintiendront dans cette voie les grands et les petits propriétaires.

Ces vallées, anciennes résidences favorites des rois guanches, aujourd'hui plus belles encore que de leur temps, vallées qui firent, dès deux mille ans avant Jésus-Christ, l'admiration des Phéniciens, des Grecs, qui y avaient placé les Champs Élysées, sont bien certainement le paradis terrestre du globe. En quelques détails, telle ou telle partie peut l'emporter, mais pour l'ensemble, il n'y a rien de supérieur. Certes, le paradis n'est pas sur terre, si on l'entend d'après la signification théogonique, mais ce qui matériellement donne à l'homme la plus haute idée de la perfection de la nature,

c'est à coup sûr la succession de vallées qui, de la Laguna, s'étend au delà de la Rambla et a pour centre le Puerto et la Orotava. On ne peut douter que le nom de jardin des Hespérides est depuis quatre mille ans consacré; pas une voix n'a protesté contre cette appellation et ne protestera.

Un conseil aux futurs voyageurs : à moins d'être un centaure, il ne faut jamais faire en deux jours l'excursion que nous venons de terminer,

Tout en causant ce soir, nous avons passé quelques heures à classer dans l'herbier de Krauss les deux ou trois cents plantes qu'il a fait apporter du jardin.

Dans son coin, Brünner fume... comme un Suisse.

M. Goatbeart lit Lyell, se préparant d'avance à l'ascension du Pic que nous allons entreprendre.

CHAPITRE X

PALMA

Une expédition composée de Gênois, de Florentins et surtout de Majorquins visita les Canaries, en 1341; ceux-ci donnèrent à l'île qui nous occupe le nom de *Palma*, en souvenir de la capitale de Majorque.

La première description de l'île est due aux chapelains de Bethencourt. Leurs indications sont assez vagues, leurs compagnons n'ayant pénétré dans l'île qu'après 1406. Peu à peu les connaissances s'augmentèrent, mais comme pour les autres îles, la lumière ne fut faite que dans la première partie de ce siècle.

Ce qui frappe extraordinairement le voyageur en débarquant, c'est la hauteur de l'île comparée à sa petite étendue. Les côtes, dans tous leurs contours, ne donnent que vingt-huit lieues, tandis que le point culminant s'élève à 6,600 pieds. Du haut du pic *los Muchachos* on aperçoit, d'un côté le littoral et de l'autre l'immense cratère de la *Caldera*, dont la profondeur est de plus de 4,000 pieds! Ce gouffre effrayant rend l'île de Palma une des plus remarquables du monde. Aucune autre dans l'archipel ne montre mieux la formation primi-

tive, les masses basaltiques, les roches de toutes sortes, et aucune ne permet de regarder aussi profondément dans l'intérieur du globe soulevé. Où existe-t-il un cratère aussi curieux dans ses développements, et autour duquel les roches viennent dévoiler à l'observateur, sur une élévation aussi extraordinaire, la nature des masses cachées dans le sein de la croûte terrestre? M. Léopold de Buck a donné une description parfaitement exacte de la Caldera, dont le fonds est à 2,200 pieds à peu près au dessus du niveau de la mer. De la crête jusqu'au fond de l'abime la pente est abrupte, presque perpendiculaire, et en certains lieux absolument impraticable. Le diamètre du cratère est d'environ deux lieues. Le cercle de montagnes qui l'entoure constitue un massif puissant qu'une force prodigieuse dut soulever bien plus haut, et qui, s'affaissant à son centre, donna naissance à la Caldera; puis, ce qui en resta s'est crevassé à l'infini et de longues déchirures partant du pourtour de la chaudière vont à la mer.

L'affaissement des montagnes est de plus en plus remarquable à mesure qu'on s'éloigne du centre du cratère et se prolongeant un peu vers le sud, la chaîne finit à *Fuencaliente*. Une autre chaîne présente cependant une altitude relativement considérable : 4,250 pieds. Vers le midi, tout le système s'aplatit; l'altitude ne dépasse pas 2,800 pieds. Ces montagnes ont été bouleversées également et, chose particulière, ce fut le long de cette ligne arrondie que des feux souterrains se sont ouvert passage dans les temps modernes, à *Achuya* et *Fuencaliente*.

Après avoir terminé son âge d'éruption, l'île de Palma fut envahie par la végétation, due aux vents générateurs, selon les caprices des semences, la nature du sol et s'y distribua à l'aventure. Le littoral possède la végétation africaine. Une ceinture de forêts sur les versants des montagnes; au dessus la région des lauriers, des fougères et des arbres verts; plus haut la région des pins, et sur les arêtes quel-

ques plantes au caractère alpestre. La chaudière elle-même vit alors ses parois intérieures se couvrir d'une végétation particulière. Ici la loi ordinaire est renversée. L'inclinaison des pentes, l'égalité de température de l'entonnoir ont donné lieu à une anomalie; la confusion végétale se montre sur les divers étages, de formations géologiques différentes de nature et d'âge, et fait de ce site un des points du globe le plus digne d'étude : le sapin au bas de l'abime ou sur les rebords inférieurs de la paroi; le laurier, le figuier, le magnolia, la vigne, les fleurs les plus tendres sur les altitudes, et presque partout toutes les essences végétales placées pêle-mêle, sans ordre ni direct ni inverse; insurrection illogique contre les lois ordinaires de la végétation. La contradiction est dominante, non seulement dans la loi des zones, mais dans la forme de certaines espèces comme dans la couleur; la même plante affecte sur la paroi méridionale des formes et des nuances différentes de celles qui croissent sur la paroi opposée. L'aspect de la chaudière est saisissant à cause de l'antagonisme des trois natures florale, forestière, rocheuse; à côté d'une roche puissante, des fleurs éphémères; l'horrible et le gracieux, sous la sombre verdure des forêts.

Dès que la chaudière et l'île furent couvertes de plantes, l'eau douce parut presque suffisante; à mesure que la végétation devenait plus énergique, la masse d'eau s'augmentait par la formation d'une plus grande masse de vapeurs; par infiltration les sources se firent un chemin, creusèrent des torrents et c'est ainsi que, suintant à travers la paroi de la Caldera, se formèrent les deux ruisseaux *agua buena, agua mala*, qui durent créer un étang; Pline le crut et le relata. Ce lac ayant rompu ses digues, un torrent s'échappa par la grande brèche des *Angustias*, tandis que, rafraîchies par les eaux de pluies et les rosées, les parois revêtirent une parure végétale plus puissante encore.

Dès la conquête une population nombreuse de Guanches

vivait dans la chaudière et le chef principal de l'île y avait établi sa résidence; les grottes y sont encore telles d'état et d'apparence qu'au temps des Guanches. Quelle douce existence devaient passer dans cet admirable séjour ces populations primitives !

Aujourd'hui les pâtres seuls, du bruit de leurs tambourins troublent le calme sauvage de la chaudière, et des chèvres bondissent sur les croupes et les revers des montagnes qui l'entourent.

Une nuit passée sur le rebord intérieur de la Caldera est une épreuve sombre qui fatigue l'imagination; les ténèbres, le vide béant qu'on redoute sans le voir, les bruits étranges, les éboulements de sable, les feuilles qui tombent, le bois sec qui casse, les murmures des sources, le cri lugubre des oiseaux de nuit ébranlent le cerveau. Cette nuit de repos nécessaire, après dix ou onze heures de cheval, est très pénible; le matin, accablé, on dormirait, mais dès l'aube il faut partir fortement impressionné, heureux de voir le jour; il faut partir si l'on ne veut être mouillé; les nuages vaporeux, par la grande loi physique de l'équilibre des vapeurs vont s'étager, les plus lourds accumulés au fond de l'immense entonnoir, et comme avec le jour la chaleur se fait sentir fortement, les couches supérieures d'abord échauffées appellent l'air le plus léger vers la cime du cratère; un courant s'établit et de cette mer de vapeurs, immense nuage blanc opaque qui remplit la cavité, s'élèvent perpendiculairement des flocons blancs; en deux heures la chaudière est vidée; un dernier regard, un adieu à ce magnifique spectacle et nous partons pour Llanos.

Ça et là la terre est noire et le paysan la travaille; cette terre, c'est de la cendre ou à peu près; on nous apprend qu'on brûle les forêts petit à petit pour faire un peu de culture; les incendiaires ont l'impunité assurée. Hélas! quand ils auront tout brûlé, ils auront des terres à cultiver, mais ils n'auront pas d'eau, alors, pas de récolte. Le faire com-

prendre est impossible et la force seule pourrait empêcher cet abus qui est un crime stupide.

Aussitôt que les *conquistadores* furent devenus maîtres de l'île de Palma en la dépeuplant, ils se partagèrent les terres et appelèrent des colons. Il en vint des Flandres, c'était alors le bon temps du duc d'Albe ! On leur divisa la partie du territoire cultivable, et le travail commença. La canne à sucre fut importée, puis les mûriers pour la soie et les fruits; dans le sud et l'est, la vigne et vers le nord de l'île, les bananiers, orangers, citronniers occupèrent les Flamands. Les hauteurs furent peuplées de troupeaux. Ces hommes laborieux ne s'effrayèrent pas des chaleurs auxquelles ils n'étaient pas habitués et travaillèrent sans relâche. La Caldera, l'inaccessible, resta seule en dehors de ce mouvement agricole. Cependant plus tard, des bergers réussirent à y faire entrer des troupeaux.

Tandis que l'agriculture prospérait, l'administration active créait des édifices, et des villages s'établirent à l'entour.

Sur la bande sud-ouest se trouve le bourg de *los Llanos* qui réunit les meilleurs terrains de l'île. *Buenavista*, village le plus élevé de ce district, se recommande par la douceur de son climat, la fertilité du sol et l'aspect pittoresque de sa campagne.

Du haut du plateau de la Conception on a un point de vue magnifique d'où l'on domine la ville de *Santa-Cruz de la Palma*, capitale de l'île. A l'horizon on aperçoit Ténériffe et Gomera, séparées par un canal étroit, et qui de là semblent se toucher.

Au dessus de Buenavista la vigne prospère encore, même à *Breña alta*, située à près de 2,000 pieds. Aujourd'hui la culture de la vigne est presque complétement abandonnée et la cochenille va gagnant de plus en plus. Plus haut, les forêts peuplent la montagne; celle de *Time*, la plus belle, présente des arbres magnifiques; elle a été préservée parce qu'elle est à peu près inaccessible, au moins pour l'exploita-

tion. C'est une magnifique forêt que tout voyageur doit aller reconnaître après avoir préalablement visité la chaudière.

La cité de Santa-Cruz de la Palma est située sur la côte de l'est. Dès sa fondation elle fut reconnue pour capitale, et bientôt les gothiques demeures des conquérants s'y groupèrent; sa baie devint une des bonnes échelles commerciales entre l'Espagne et l'Amérique, et l'on y établit des chantiers pour la réparation des navires, car les forêts de l'île fournissaient abondamment les meilleurs bois pour les constructions navales. On y construit encore des navires d'un faible tonnage, mais remarquables par la légèreté et l'élégance des formes.

Sur la côte occidentale, *Tazecorta* est un petit port qui a ses caboteurs, et qui eut aussi jadis la visite des anciennes caravelles.

Fuencaliente, ou *Fuente Santa*, attirait des malades de tous les points, même des autres îles, lorsque en 1677, après des éruptions réitérées, la fontaine disparut sous la cendre.

Malgré cette éruption, celles de 1585, et de violentes commotions, Palma se distingua toujours des autres îles, par l'activité de ses habitants; l'industrie de la soie y fut très productive, aujourd'hui elle est réduite à rien. Où est le temps ou les Levantins venaient acheter des soies pour les revendre en Italie? le temps où l'on vendait une once d'or, l'écharpe, la ceinture rouge, faisant sept fois le tour des reins? Alors les habitants de l'île étaient très habiles pour la fabrication des tissus de soie; il sortait de leurs ateliers quelques étoffes qui, pour la force et l'éclat, pouvaient rivaliser avec celles des meilleures fabriques d'Europe; malheureusement les procédés de teinture et de tissage restèrent stationnaires, et les produits du continent, par la concurrence intelligente, progressive, petit à petit ont anéanti cette industrie insulaire.

La petite marine de cabotage de l'île de Palma est digne de louange; quatre des plus forts navires de l'île sont occupés à la grande pêche d'Afrique: son commerce, ses productions variées, soie, sucre, vin, eau-de-vie, résine, bois de construction, fruits de toute sorte, en font une île relativement riche.

Après la conquête, Alonzo de Lugo, le conquistador, ramena avec lui presque tous ses soldats. Des colons flamands avec un officier et quelques centaines d'indigènes que les conquérants ne purent tuer ni emmener en esclavage, telle fut la base de la population vers 1500. Cent dix ans après la conquête, cette population était de 13,000; cent ans après, 19,000; en 1824, cinquante ans après, 30,000. Maintenant, l'île contient 36 à 37,000 habitants, et cependant un relevé de la population fait en 1862 n'indique que 31,000 habitants seulement. On le voit, malgré un système administratif si compliqué, on se tromperait fort si l'on pensait qu'il est facile de décider certains points de statistique, l'administration elle-même fournissant des renseignements erronés que les habitants contredisent presque toujours.

La capitale est une assez jolie ville qui contient 6,000 âmes: elle se compose de douze à quinze cents maisons, parmi lesquelles deux anciens couvents et une église assez belle.

Les anciens désignaient cette île sous le nom de *Junonia Major;* les chiffres indiquant la position réelle de l'île, comme aussi les cartes qui en furent tracées dès le début, furent erronés, c'est dans ce siècle seulement qu'on est arrivé à des données précises; la carte de Buch et celle de MM. Webb et Berthelot sont les meilleures.

Le centre de l'île est par :

28° 43′ 20″ latitude nord.
20° 15′ — longitude ouest.

L'île a 47 kil. de longueur sur 28 kil. de largeur. Sa superficie est de 728 kil. carrés.

LA GOMERA

Suivant Pline et les anciens, cette île était dénommée *Junonia Minor*. On a donné les explications les plus bizarres sur le nom de Gomera. On a été (les prêtres) jusqu'à y voir Gomer, petit-fils de Noé! Une seule explication paraît possible. « Gumeri in montibus Mauritaniæ habitant, » dit Léon l'Africain, qui cite les Gumères, Gomeres ou Gomérites, parmi les habitants de la chaîne de l'Atlas. — C'est décisif.

L'île de Gomère a 26 kil. de longueur, et 26 kil. de largeur : sa superficie est de 278 kil. carrés ; quoique la capitale ne renferme que 2,100 habitants, San Sébastian a dû cet honneur à sa belle rade. *Villa Hermosa*, qui est située dans une vallée, possède une population double. L'île entière renferme 20,000 habitants.

Après toutes les incertitudes habituelles, la position de la Gomère a été définitivement fixée : 28° 7′ de latitude nord ; 19°36 de longitude occidentale du méridien de Paris.

Les cartes de Lopez ont fixé la situation des côtes et de la capitale. Cette île, dès le début, avait été un peu mieux reconnue que les autres. Les pères Leverrier et Bontier, chapelains de la conquête, la décrivirent après avoir indiqué les distances dans un style naïf. Les habitants les surprirent par leur taille et, disent-ils :

« L'île de Gomère est très forte, isle en manière d'un « trèfle ; le païs bien hoult et assez plain ; mais les daricaves « y sont moult grandes, et est le païs habité de grand peu- « ple, tout garni de dragonniers, d'autres bois, assez de bé- « tail même et de moult autres choses étranges qu'il serait « long de raconter. »

L'île est riche en productions variées, et peut se suffire à elle-même. Ses forêts sont peuplées des mêmes espèces que

celles de Ténériffe, seulement les pistachiers gommeux, *Pistacca Atlantica*, y sont très abondants. On s'est demandé si le nom de Gomère ne viendrait pas de la gomme; cette hypothèse est faite depuis peu et n'est pas soutenable. Nous la faisons connaître pour mémoire.

Les montagnes sont peu élevées, 4,000 pieds; aussi elles n'offrent pas de pins. Cette île est très boisée et pourvue de sources limpides. L'intérieur du pays est très montueux. Tout le sol est fendu de ravins à pic, tourmenté par l'effort volcanique le plus puissant; cependant on n'y trouve pas d'indication d'éruptions modernes comme dans les autres îles.

Le territoire cultivable est travaillé avec très grande intelligence et application par les habitants qui ont aussi tiré parti des eaux. Dans les environs de *Alazero* les palmiers abondent et se mêlent aux arbres fruitiers qu'on y élève en très grand nombre. Auprès de *Chimpa* on cultive plus spécialement les céréales.

Des cerfs furent transportés dans un district montagneux et y vivaient encore il y a peu d'années.

Mahona vient après le port de Saint-Sébastien, et offre encore un mouillage au nord. La plage *del Azucar* dans la bande septentrionale est la plus large, et c'est là que les habitants vont se baigner, car elle est sablonneuse.

Hermigua est un chef-lieu de district. Ce territoire est le plus accidenté, le plus varié, et cependant le mieux cultivé de l'île. Il est arrosé par un ruisseau qui fait tourner huit petits moulins. La canne à sucre, les vignobles, le maïs, les palmiers, bananiers, pommiers, mûriers à fruits et à feuilles, mûriers noirs pour les vers, tout y abondait. Aujourd'hui la cochenille a remplacé une partie de ces cultures, mais le *mieux* à la Gomère n'a pas été l'ennemi du *bien*. Somme toute les produits de l'île sont très considérables, eu égard à ses dimensions et excèdent la consommation. Les insulaires sont actifs, patients, et d'une grande vigueur.

Il y a peu de paysages comparables à celui de la rade et de la ville de Saint-Sébastien vu de la mer. Qu'on se figure une anse en fer-à-cheval, fermée par de hautes montagnes. La mer, forte au large, s'adoucit dès qu'on entre dans la rade et vient mourir aux pieds de la ville sur un lit de sable fin. La capitale aux maisons blanches, coquettes, sort d'une forêt de palmiers et s'entoure d'une ceinture de terres en pentes, ceinture trop étroite pour la fortune de l'île, mais charmante pour l'œil du touriste. Du côté gauche, un château fort orne la rade, sous le prétexte de la défendre; du côté opposé, un large ravin, profond, rebarbatif, accumule les roches, les roule, les brise et les pousse à la mer; c'est le côté sombre du tableau, le repoussoir obligé, que tout peintre inventerait s'il n'existait pas.

Il faut noter, à propos de la Gomère, que dans toutes les îles, sauf Ténériffe, le voyageur doit arriver avec une lettre de recommandation pour un habitant, sans cela il sera exposé, faute d'hôtel, à tous les désagréments. En revanche avec une lettre il sera très bien reçu.

On a réalisé à Saint-Sébastien un projet, que tout visiteur de la Laguna ou de la Orotava aura conçu. Il est impossible de parcourir les grands couvents déserts que ces villes renferment sans avoir la pensée de les livrer à des pauvres qui y trouveraient le logement gratuit et sain. Le grand couvent de la Gomère est ainsi occupé, et dans certaines cellules, on a même établi des écuries et des hangards. Quoi de mieux?

Agulo est un modeste village qui possède quelques centaines d'habitants.

Valle Hermosa a dû jadis mériter son beau nom; mais comme ces nobles ruinés, qui ont perdu leur fortune et conservé leur titre, cette pauvre petite *ville*, car on la désigne ainsi, n'a que 3,000 habitants; deux courants de laves ont enlevé ou recouvert la terre végétale. Cependant ce qui en reste, fertilisé par des sources, offre le contraste de la végé-

tation la plus riante, la plus énergique, à côté de la nature morte la plus triste à voir. Les coteaux étaient jadis couverts de vignes, et quelques vallées de cannes à sucre; tout cela a diminué d'importance et la cochenille n'a pas encore produit, en ce point, autant que dans les autres. La ville possède une église inachevée, conçue sur un plan trop large pour se terminer jamais. C'est à Valle Hermosa que vit la *Gentry* de Gomère, et il y a un Casino qui réunit tout le monde.

On assure que le miel de palme de Gomère est exquis.

A la Gomère on se livre à la pêche avec activité. Il y a deux établissements de salaison de poisson sur la côte sud de l'île; auprès de la capitale, il y en a un troisième assez considérable.

CHRISTOPHE COLOMB A LA GOMERA

Le comte d'Ureña croisait avec son escadrille sur la côte d'Espagne, un coup de vent la dispersa; il fut assailli en pleine mer par une tempête et vint se réfugier à la Gomera après avoir navigué audacieusement à l'ouest; c'était en 1386. Il constata le premier l'excellence de la rade.

Peu après, des aventuriers s'élançaient de la Péninsule à la conquête des îles, ils touchèrent à la Gomera. Ces mêmes navigateurs s'emparaient de Madère, quelque temps après de Porto Santo, puis découvraient les Açores. Cette expédition passa pour la plus audacieuse de l'époque. En effet ce fut un voyage à 2 ou 300 lieues en pleine mer, car on ne suivait plus la côte d'Afrique, et l'horizon sans bornes connues effrayait déjà moins les navigateurs, certains même allaient le braver.

Ceux qui n'ont vu l'océan que de la plage, ignorent le sentiment qui étreint l'âme aussitôt qu'on se sent en pleine mer.

Ceux qui n'ont voyagé que sur ces magnifiques steamers où tout est grand, confortable, solide, où tous les moyens sont agglomérés pour donner à l'homme sécurité et bien-être, ceux-là ont peine à comprendre la terreur qu'il fallut surmonter pour affronter l'*inconnu!* Il faudrait connaître les armements irréguliers du temps, la forme et la dimension des navires, si imparfaite et si petite, la composition des équipages ignorants, pour comprendre toute l'étendue de la force d'âme du sublime Génois et chercher dans le fanatisme et l'abnégation de soi les causes qui firent persister ses équipages.

Dans l'admiration que son œuvre nous inspire, nous voudrions savoir sa vie et ses voyages antérieurs. Hélas! on connaît mal les quelques faits insignifiants qui précédèrent la grande découverte. Il semble que cet homme qui se croyait et se disait l'instrument de la Providence devait l'être en effet, car sa vie, cachée pour ses contemporains, même pour ses fils, fut une énigme. Il semble que n'ayant qu'une œuvre à faire, il n'a pas vécu avant de la commencer et que cette œuvre faite, il n'a pris souci que de la relater dans ses détails, ne mentionnant rien qui y fût antérieur. Nous allons trouver à la Gomère une lumière, indécise il est vrai, mais qui, rapprochée de quelques faits peu connus, va éclairer jusqu'à un certain point quelques obscurités de sa vie.

D'après Bartholome de las Casas, cet honnête homme qui, le premier et dès le début, osa flétrir le massacre systématique *des Indios* en Amérique, Christophe étant à Lisbonne, s'y maria à quarante ans avec doña Felipa ou Isabel Muñiz ou Moniz, dont le père, Moniz, avait déjà fait des expéditions maritimes sous les auspices de l'infant don Juan de Portugal. Cette dame, veuve de Perestrello, Portugais, gouverneur de Porto Santo, raconta à Christophe, son second mari, les voyages de son père et lui céda ses journaux de navigation. Suivant les récits de las Casas, Colomb enthousiasmé, voulant suivre les indications de sa femme, était

allé reconnaître Porto Santo et Madère et avait habité successivement ces deux îles et la Gomera. C'est une erreur. Après son mariage, Colomb s'établit à Lisbonne qu'il ne quitta que pour aller en Espagne, à la Rabida, point de départ de son odyssée.

Il paraît très certain qu'il avait résidé antérieurement à la Gomera. *Viera*, dont l'érudition et l'esprit juste sont hors de doute et qui, vivant en des temps relativement rapprochés, pouvait connaître les faits par tradition orale, rapporte, dans son ouvrage sur les Canaries, la relâche faite par Colomb en 1492 à la Gomera, et il ajoute : *son ancienne résidence*. Ce fut donc avant son mariage et du vivant du premier mari de sa femme que Colomb la connut à Porto Santo et à Madère. Il parcourait alors les îles Atlantiques et eut à la Gomère de fortes attaches de cœur qui l'y retinrent longtemps et l'y rappelèrent souvent. Il est certain que pour ses relâches successives, c'était toujours à la Gomère que le grand navigateur donnait la préférence, soit à l'aller, soit au retour et tout prouve qu'il connaissait non seulement la Gomère, mais encore toutes les îles antérieurement à son mariage. Lors de son départ en 1492 il vint mouiller trois jours à la Luz (Gran Canaria), pour y réparer le gouvernail de sa seconde caravelle, la *Pinta*, commandée par don *Alonzo Pinson*. L'amiral charge Pinson de ce travail, le quitte et il court à la Gomère. Il y séjourne onze jours, puis revient rallier la Pinta et retourne encore à la Gomère. Pourquoi donc avait-il quitté la Pinta et séjourné onze jours à la Gomère? Nulle raison prise dans les besoins de l'expédition. Il faut croire qu'il y était attiré par quelque cause personnelle. Là on ravitaille les trois caravelles, avant de partir pour le grand voyage et on prend des indigènes pour matelots. Mais les Portugais jaloux de son entreprise le guettent et comme le Portugal et l'Espagne sont en guerre, peut-être vont-ils l'attaquer; qu'importe? il échappera à leur flottille durant la nuit, car il connaît ces parages, et de fait, au

matin, malgré l'accalmie, il est sauvé et s'est dérobé à leur poursuite.

A son second voyage, il vient à la Gomère, 5 octobre 1493, avec 17 caravelles, embarque quelques hommes et surtout des animaux domestiques qu'il voulait propager en Amérique ; fait précieux pour l'étude des races de certaines espèces zoologiques d'Amérique dont l'origine est canarienne.

Le 19 juin 1498, il relâche une troisième fois à la Gomère. Enfin en 1503, lors de son dernier voyage, les Canaries le revoient encore.

Ajoutons qu'il existe à la Laguna une famille Columbo qui y est venue de la Gomère. Ce fait d'une famille explique par des relations tendres ces voyages successifs. Certes Colomb tenait en grande considération la position privilégiée des îles Canaries, savait les ressources qu'il en pouvait tirer, et les ports convenables, mais il pouvait trouver mieux ailleurs aux Açores, à Madère. Ses relations, son alliance même, prouvent combien il était attaché à ce pays, et donnent la seule raison acceptable de la préférence qu'il lui accordait.

On a pu croire que marié avec Muñiz Perestrello, il alla habiter avec sa femme Madère, Porto-Santo où se trouve aussi une famille Colombo, puis la Gomère, recherchant les hommes qui avaient navigué avec Pérestrello. C'est la tradition. Il est complétement démontré que c'est l'inverse et l'on en peut donner une preuve évidente; l'histoire rapporte que la veuve quitta les îles après la mort de son premier mari et *n'y revint jamais*. (*Voir* Cordero.) C'était donc antérieurement à son mariage et dans la partie de sa vie restée dans l'ombre que Colomb avait habité les îles et particulièrement la Gomère; une tradition certaine le fait résider à Madère et l'on montre la maison qu'il y a habitée; on ajoute qu'il y vivait avec une femme; y eut-il un fils? c'est probable. Comme à la Gomère et dans sa vieillesse à Cordoue, ce ne fut pas seulement l'amour des femmes qui attira et retint

Colomb dans les îles Canaries et Madère, il y acquit et confirma ses croyances.

Colomb connaissait Jean Cabot le père, italien comme lui, que des affaires commerciales avaient fixé à Bristol; il était très lié avec son fils Sébastien. On croit que c'est pour le compte des Cabot qu'il fit le voyage d'Islande où il séjourna tout un hiver de neuf mois, voyage dont il a été très rarement fait mention. Observateur profond, géographe et naturaliste, il dut être frappé de voir s'échouer sur les côtes d'Islande des bois d'essences étrangères et dont quelques-uns arrivaient avec leur branchage; arbres des forêts vierges d'Amérique, que les grands fleuves, le Saint-Laurent surtout, entraînent et jettent à la mer et que le courant du *Gulf-Stream* pousse en Islande en quelques jours. Il y recueillit aussi les traditions des pêcheurs qui avaient abordé la *terre blanche* contiguë à *la terre noire* : c'est à dire les *Banquises* et le *Labrador* que les Islandais croyaient être une île. Il dut avoir dès cette époque la vision de l'Amérique.

Depuis plus de deux siècles déjà les Cabot, les Pinson, les Rodriguez, Sébastian, l'espagnol Melindez ou Belindez, avaient établi des comptoirs unis à Grandville, Saint-Malo, Jersey, Bristol, Faro en Portugal, puerto Santa-Maria, Moguer sur la côte d'Andalousie. Dès l'antiquité les grands entrepôts de commerce étaient à l'île de Wigth et à Jersey, c'était là que les marchandises du Nord et du Midi s'échangeaient depuis les Tyriens; les Romains avaient fait aboutir des voies jusqu'à Saint-Malo et par terre, les produits légers des îles du Nord, les perles et les esclaves allaient à Rome. Au moyen âge, ces marins pratiquaient la grande pêche, et connaissaient les mers du Nord, le Canada, le Labrador et les bancs de Terre-Neuve. Dès le douzième siècle ils avaient acquis une telle importance commerciale que les rois d'Espagne et de Portugal, conjointement avec les rois de France, avaient fait une convention par laquelle les ports de Sainte-Marie d'Andalousie, de l'Algarve en Portugal, de

Grandville en France devaient être considérés comme privilégiés pour les trois nations; l'Angleterre, pour les îles de la Manche, avait-elle coopéré à la convention? c'est probable, le duché de Normandie faisant alors partie de la couronne d'Angleterre. Colomb connaissait ces comptoirs et les découvertes de ces navigateurs ayant avec eux battu l'océan.

Il est à remarquer que l'infant don Henrique le navigateur prit à Palos les marins et les pilotes pour les expéditions du quinzième siècle. Lui-même alla s'établir en Algarve à Lagos, Faro ou Tavira, à proximité des côtes, là où il trouvait toujours les pilotes italiens, andalous, basques, normands; c'est qu'eux seuls étaient habitués aux voyages aventureux, eux seuls connaissaient les secrets de l'Atlantique.

Quel était le mobile de tant d'audace? Il serait difficile d'affirmer que ces hardis navigateurs du quatorzième et du quinzième siècle, italiens, basques ou andalous, n'eurent d'autre objet que la découverte ou la pêche. L'enlèvement des esclaves fut par eux pratiqué, ils dépeuplèrent les petites îles et c'est par ce grand mobile que nous nous expliquons aujourd'hui le secret gardé sur leurs voyages. Ce secret n'en était pas un pour Colomb, il avait vécu aux Canaries où se faisait la traite, il connaissait les pilotes de la côte de Portugal et d'Espagne comme ceux de Bretagne et d'Angleterre; de plus ayant fait à peu près le premier le commerce et la fabrication des cartes marines dont il tint pendant des années boutique à Lisbonne, tous les navigateurs lettrés durent l'y visiter, et dans leurs entretiens il n'était question que du voyage à l'ouest et de l'île entrevue; du *Catay* et des Indes.

Faut-il s'étonner que les Cabot, à leurs frais, équipent des navires et découvrent le continent américain? Non; on a même prétendu que le jeune Sébastien, quatre ans auparavant, était du voyage de Colomb; mais cette assertion n'est pas prouvée, on sait parfaitement que les Cabot allèrent droit

au Canada, tandis que Colomb ne trouva la terre ferme que quatorze mois après, en 1498. Les Cabot établis à Bristol, pour aller à l'ouest, passaient au nord par l'Islande; Colomb, pour aller à l'ouest, passait au sud par la Gomère qu'il avait habitée, il avait ses raisons que nous avons fait entrevoir; il y avait trouvé encore les traces du récent voyage de Cadamosto, les traditions canariennes insulaires qui lui parlaient d'un *monde détaché*, d'une *terre à l'ouest*, d'un *homme monté sur un navire d'Orient qui devait aller conquérir le pays de la nuit*.

Mais déjà les voyages des Basques et des Bretons avaient transpiré, on attendait un continent, les bruits circulaient d'une terre à l'ouest formant contre-poids au continent oriental, etc., etc.; ce que tous les contemporains qualifiaient de *vague attente d'un monde nouveau*, n'était autre chose que le résultat des enseignements scientifiques d'abord mal compris, puis des récits de marins inexpérimentés qui, propageaient l'idée d'un monde entrevu. Colomb était initié aux enseignements de Pise sur la sphéricité de la terre, il avait l'esprit envahi, troublé par la relation de Marco Polo, et de là vint sa longue persistance à se croire au Catay, ou Japon; de là le nom d'*Indios*, indiens, donné aux indigènes des îles américaines; il connaissait les écrits des anciens et représentait la terre comme un globe, il connaissait l'existence de terres à l'ouest par les arbres, les plantes, même par des cadavres d'êtres humains charriés par le Gulf Stream et différents des races connues. Armé de ces connaissances et n'ayant jamais dévoilé ses certitudes, il parut d'autant plus grand aux yeux de ses contemporains.

Colomb eut le génie de coordonner ces données dont il n'a pas parlé; prolixe au possible quand il raconte ses voyages en Amérique, il ne dit jamais un mot ni de sa vie antérieure, ni de ce qui l'a conduit en Amérique. Il se pose en instrument de Dieu, en homme providentiel, ayant reçu une mission et l'accomplissant; il se rabaisse évidemment, c'est

peut-être par politique, ruse italienne ; rien d'improbable dans cette explication, car le *bon* amiral était très *madré*, au dire des contemporains. Colomb a laissé à deviner bien des choses qui se découvriront tôt ou tard. Sa vie première de trente ans de navigation à travers les mers, était partagée entre l'étude, le travail manuel et l'amour. Cet homme illustre était une âme tendre comme on peut le voir dans sa confession et dans son testament.

On regrette d'ignorer la vie première de ces voyageurs célèbres. On voudrait connaître l'histoire de ces hardis capitaines ; il faut se contenter de conjectures. Même pour le grand Sébastien Cabot qui, après avoir découvert la baie d'Hudson, reconnut la Floride, et donna, sauf le Mexique, toute l'Amérique du nord aux Anglais, pour Cabot, dessinateur de cartes sincères, écrivant la relation de ses voyages et mourant cinquante ans après Colomb en pleine Renaissance, même pour ce citoyend'un pays libre où la royauté et le clergé étaient bien effacés déjà, il ne reste presque rien! La conjuration, la conspiration du silence partout ; c'était l'esprit étroit du temps. Les navigateurs portugais ou espagnols n'ont rien laissé ; pour eux le système d'occultation était une vieille habitude, souvent justifiée par la nécessité ; moitié pillards moitié marins, négriers d'esclaves blancs, leur vie était et devait être ténébreuse ; en outre, les navires leur appartenaient à eux ou à leur famille, et il fallait se taire sur les lieux de provenance de l'esclave, sur le marché commercial ou de pillage, pour éviter la concurrence. Pour les conquérants et les marins qui firent les grandes découvertes la jalousie internationale fut aussi une cause d'occultation. Cartes fausses pour tromper l'étranger, politique d'exclusivisme absolu, prêtres et rois se liguèrent pour exploiter personnellement les terres conquises et les indigènes.

Ces détails sont hors de notre sujet, revenons à la Gomère.

La rade de Gomère est bonne. Les bâtiments y mouillent

près de terre par un très bon fonds de vingt brasses, puis douze, puis quatre au galet du rivage.

Le conquérant du Mexique, Cortès, y vint mouiller avec ses vaisseaux, 1504.

Davila, dans son expédition au Darien, y mouilla avec son escadre, en 1514.

En 1526, Francisco de Montejo, ou Montijo, y fit escale lors de son voyage d'envahissement au Yucatan.

En 1570, Jacques de Loria, émule de l'amiral Coligny, y débarqua de vive force.

En 1585, F. Drake fit des tentatives infructueuses pour s'en emparer.

En 1590, ce fut le tour de l'escadre hollandaise, qui n'eut pas plus de succès.

En 1617, les Marocains s'en emparèrent, brûlèrent la ville et le manoir féodal des Péraza.

Après avoir été visitée par des hommes si illustres, la Gomère n'est plus fréquentée que par quelques caboteurs. Des pêcheurs génois, naguère, y pêchaient le thon, rappelant cette sublime et mélancolique figure de Columbus, leur célèbre compatriote.

Pauvre Gomère, tu ne te relèveras pas de ta décadence actuelle. Santa-Cruz et la Gran-Canaria absorbent l'intérêt. Commerce et administration, tout est là. De tant de grandeur, il ne reste plus que le souvenir !

CHAPITRE XI

LE PIC DE TÉNÉRIFFE

Ascension

Orotava, 18 avril 1868.

Vous m'avez fait promettre, mon cher monsieur, de vous donner les détails de mon ascension au Pic de Ténériffe, en guanche, Teyde, je viens accomplir ma promesse.

L'éloignement, vous le savez, grandit les objets, exagère les obstacles; pour les voyageurs qui écrivent, l'hyperbole est tentante et rarement, comme disent les photographes, ils savent se mettre *au point;* d'un autre côté *a beau mentir qui vient de loin, surtout de haut*, les lecteurs le savent bien et c'est peut-être une des causes qui s'opposent le plus à la vulgarisation des phénomènes de la nature. On ne croit plus aux descriptions, on a peur d'être dupe du pathos.

Qu'y faire?

Tâcher de se mettre au point, c'est ce que je vais essayer.

D'abord, mon excellent maître, rejetez de votre esprit toute comparaison préconçue; que votre imagination ne se mette pas en frais, il ne s'agit nullement ici du Chimborazo, de l'Himalaya, du Mont-Blanc, pas même de cette terrible *maladetta*, maudite montagne, sur laquelle pendant trois jours et deux nuits nous avons ensemble, rôti et gelé tour à tour après l'avoir *maudite* d'heure en heure pour lui confirmer son nom; ici, l'horrible, le difficile, les dangers sont hors de cause; comme sur la grande cordillère des Andes en Bolivie, on monte sur le monstre *à cheval*, assez facilement dans la belle saison, avec quelques fatigues pendant la mauvaise; le Pain de Sucre seul est à gravir; en une heure, c'est fait; ce n'est que rude, à Paris vous dites *raide*.

Vous voilà déjà un peu au point.

Si vous voulez bien supposer une chevauchée de plusieurs heures à travers les vallées merveilleuses que Humboldt a préférées aux magnifiques vallées des chaînes mexicaines; si vous voulez imaginer des végétations superbes, suivez-nous par la pensée, et vous arriverez avec nous à un charmant village, *Chasna*, ou nous avons couché. Il n'est pas d'anglaise un peu *higth-life*, de femme-cheval, qui, sans être une miss Menken, n'en puisse faire autant, sans autre désagrément que de colorer gracieusement son visage par une légère accélération de la circulation du sang. De Chasna aux *Cañadas*, au centre desquelles le Pain de Sucre repose sa base (10,000 pieds environ), la promenade est un peu plus longue, un peu plus fatigante, mais on y arrive à cheval.

Vous voilà tout à fait au point où je voulais vous mettre, vous allez maintenant lire sans frémir.

Je vous envoie le récit de notre voyage tel qu'il a été lu et approuvé par toute la caravane hier soir. Vous savez que je fais une sorte de rédaction de tout ce qui a été dit ou écrit sur les Canaries, et c'est à cette cause que vous devez attribuer la liberté d'allures du récit, qui contient beaucoup de choses qui nous sont étrangères; recommencer ce tra-

vail eût été bien long et je prends la permission de vous l'envoyer tel qu'il a été fait pour mes compagnons. J'ai fait entrer dans le récit les détails généralement acceptés, j'ai noté les points saillants des rapports de Mac Gregor, consul de Sa Majesté britannique, du récit de MM. Webb et Berthelot consul de France à Ténériffe *et quibusdam aliis.*

Vous connaissez M. Berthelot, votre confrère de la Société de géographie et les oreilles ont dû joliment vous tinter depuis quelques jours, car nous n'avons parlé que de Paris et des confrères en *us*, en bonne part s'entend; vous lirez bientôt, je vous le dis en confidence, un livre charmant sur les migrations des poissons; toujours jeune et infatigable, notre intrépide consul occupe ses loisirs actuels avec le monde de la mer, il m'a lu des chapitres qui sont intéressants au possible et pleins d'esprit, ce qui ne gâte rien. Lorsque je demande des renseignements sur les îles à M. Berthelot, il répond quelques mots, et passe au déluge, ou à Paris, ou nous vivons tous, même absents. Bref, il a fait porter chez moi les sept ou huit gros atlas ou volumes que vous avez admirés à la bibliothèque de la marine, et m'a dit : *Prenez là-dedans;* j'y prends! Vous savez combien les voyageurs se pillent les uns les autres, vous qu'on a tant dévalisé; on ne vole qu'aux riches, c'est dans l'ordre. Mais je bavarde et perds de vue le sujet.

Pour ne pas embarrasser la narration d'un fait personnel, je vous dirai que j'ai éprouvé cet horrible mal d'yeux qui m'est habituel dans les altitudes et qu'il m'a été démontré une fois de plus, en ayant été seul atteint, que je possède là un privilége assez désagréable. Cependant, après un repos de deux heures, qui fut utilisé par une réfection générale, je me trouvai à peu près bien et nous continuâmes tous l'ascension en gaîté et santé.

Il faut d'abord vous dire comment nous avons trouvé un guide. Nous avions fait à la Orotava la connaissance d'un comte ou marquis *Monteverde*, j'oublie son titre, mais je n'ou-

blie pas l'homme; figurez-vous un esprit parisien, About ou bien Aubryet dans un corps de fer; une santé digne d'envie, une gaîté communicative qui gagna parfois deux Anglais qui s'étaient fiés à lui et qu'il voulait dérider pour s'exercer, comme on frappe sur la tête du turc à la foire de Saint-Cloud. Ces deux insulaires étaient restés étrangers à la moitié de la langue espagnole et à la presque totalité de la prononciation. Malgré cela, ils ont ri, ne comprenant peut-être pas toujours Monteverde qui, frappant son turc, amenait le mille!

Ce bon vivant est de descendance flamande. L'un de ces aïeux, aussi intelligent et original que lui, fatigué de s'entendre appeler *Groën*... etc., etc., traduisit son nom et s'appela *Monteverde*. Notre ami de récente date vit d'une façon assez singulière. Il a de la fortune, est très instruit et fort intelligent; il a parcouru l'Europe et ne pouvant plus vivre des mois et des années dans une petite ville de 10,000 âmes, il a imaginé d'aller percher à Chasna à 4,000 ou 5,000 pieds d'élévation au dessus du niveau des hommes, dans une solitude peuplée de livres et de bergers dont il est le père, au figuré; il est en outre le conseil du maire, le contre-poids du curé, l'ami de l'instituteur, l'œil de la providence, l'objectif de toutes les filles, l'Esculape, le pharmacien de tous les malades.

— Vous devez les tuer quelquefois, lui dis-je?

— J'en sauve aussi; mais dans les cas extrêmes, j'envoie chercher un médecin à la ville; le diable, c'est qu'il ne veut pas toujours monter, et alors... ils guérissent!

Il a tous les livres qu'on peut avoir, et les lit. Si Monteverde, fatigué de chasse, de lecture et de son rôle providentiel, s'ennuie, il part sans rien dire.

— Où est Monteverde?

— Chez lui, à Chasna.

— Vous croyez?

— C'est probable.

— Il y a bien longtemps qu'on ne l'a vu.

Monteverde paraît... Il vient de Prusse ou de Russie où son frère est général; ou de Paris, ou de Londres, et cela n'étonne personne.

Voilà notre guide, notre compagnon de route et notre ami; il est venu à cheval nous prendre à l'Orotava; il n'a qu'un éperon au talon gauche, mais il monte comme un Centaure. Il est en petite veste; ni couverture ni paletot; beaucoup de cigares. Il n'a jamais ni chaud ni froid; c'est ainsi qu'il arrive au pic dont la neige étincelle.

Nous voilà donc à Chasna, village qui n'a rien de particulier, quoique nos Anglais couvrent leurs carnets de pattes de mouches. Cependant il faut noter une source d'eau acidulée, dont l'analyse n'a jamais été faite par Ossian Henry et à laquelle on attribue des vertus sans nombre, comme à bien d'autres eaux qui font leur chemin dans le monde sans avoir plus de vertus. Quelques malades viennent en boire pendant l'été. Monteverde dit que ce n'est pas l'eau qui les guérit, mais le vin qu'il leur fait boire et l'air vif de la montagne.

Cela pourrait bien être.

Avant l'aube toute la caravane est sur pied. Le signal du départ est donné et nous voilà, gravissant les montagnes, traversant les profonds ravins en précipice, aussi tranquillement portés sur nos mules que pour aller à l'hospice de Venasque ou au couvent du Saint-Bernard ou du Mont-Cenis. Les accidents de montagne les plus graves consistent à se sentir mouillé jusqu'aux os, en traversant d'épais ou de légers nuages, à avoir un brin d'onglée, puis... c'est tout... Quelques heures de marche et nous arrivons sur le rebord de *la Cuvette* au sommet des Cañadas.

Il faut nous compter, nous rendre compte de notre situation et prendre un peu de repos.

Je vous présente d'abord M. Krauss, tout jeune naturaliste, dont les herbiers feront fureur à Francfort; M. Brünner (de Saint-Gall), esprit capricieux, tantôt solide comme un Franc-

Comtois, tantôt rêveur comme une yungfrau allemande, qui se croit malade et se porte comme le pont Neuf; sceptique enragé, protestant qui a horreur de la calotte, c'est son mot; MM. Goatbeard père et fils (de Quebec ou Montreal), moitié canadien, français, anglo-américain. Le père est un homme du monde, qui cache un savant; le fils est plein de feu et de grâces juvéniles, voilà nos amis. Les deux Anglais et un monsieur della Sola, officier de la marine autrichienne, notre guide Monteverde et votre serviteur; en outre, deux guides, destinés à prendre soin des animaux et à transporter nos vivres bien plus qu'à nous guider. Total : 11. Pas un de nous n'a l'audace de s'intituler *savant*, et c'est à cela que l'ascension doit sa facilité, cette simplicité d'allures que ne peuvent avoir ces expéditions où les guides sont chargés d'instruments, de pieds et supports, de livres, de sacs de botanique et en outre, de provisions, de couvertures, de cordes, de bâtons ferrés, de tout l'attirail enfin dont un savant se munit. Les seuls instruments que possédât notre caravane étaient une boussole de poche que je porte toujours avec moi; manie singulière, qui nous fit gagner une demi-heure, en faisant cesser l'hésitation des guides qui étaient d'avis différent sur la position d'un passage conduisant au pertuis d'Oucanza, qu'il nous fallait traverser dans le brouillard pour arriver au grand cirque. Ils étaient tous d'accord sur ce point que la passe devait être au sud-est environ. Malheureusement le brouillard et la pluie nous environnaient. Comme il n'y avait aucun danger à poursuivre notre route, j'indiquai le sud-est et une demi-heure après, les hommes reconnaissaient la piste et nous avançâmes alors sans hésitation. Brünner avait deux thermomètres et Krauss un baromètre anéroïde. Vous le voyez, tout cela ne fait pas grand volume. Les Anglais comme l'officier de Marlborough ne portaient rien.

Nous étions arrivés, après cinq heures de marche, à la gorge, à l'endroit que l'on nomme *Degollada d'Oucanza*. Là

le spectacle commence. Un vent léger d'abord, mais bientôt très violent, passa sur la crête, soufflant de l'est et emportant en un quart d'heure ces vapeurs qui, depuis plusieurs heures, nous transperçaient. Le soleil peu à peu se dégagea, et victorieux enfin, éclaira largement l'immense cirque et le cône; à nos pieds une mer de nuages. Le pic avait encore une légère ceinture presque à son sommet, mais les trois quarts de la base du cône se voyaient parfaitement. L'air était d'une limpidité rare au dessus de nos têtes. Nous étions arrivés à peu près à 10,085 pieds, selon l'estime de Mac Gregor.

MM. Webb et Berthelot, qui firent leur ascension en juillet, eurent à souffrir de la chaleur sur le haut de la crête du cirque. Nous y ressentîmes un froid violent explicable puisque nous sommes en avril et que le pic est couvert de neiges abondantes. Aucun de nous n'avait voulu attendre trois mois, deux au moins, pour faire l'ascension en temps convenable et pas un ne voulut renoncer à gravir le pic. Au reste, la plupart des guides, presque tous bergers de la montagne, prétendent que l'ascension est moins pénible à cette époque qu'en plein été. La chaleur, disait Monteverde, rend les roches plus friables ; étant plus échauffées, elles sont plus glissantes, enfin la chaleur étouffante paralyse les forces dès le premier jour et devient plus fatigante encore le lendemain, au moment où l'on a le plus besoin d'énergie. Il faut l'en croire, car il a fait avec nous sa septième ascension.

Pour arriver à cette hauteur, nous avions traversé, depuis le départ de Chasna, la région des pins qui, sur le parcours de la caravane, ne nous parurent remarquables, ni par le nombre, ni par la taille. Ces forêts, qui devraient être si belles, nous parurent dévastées. Les genêts, les ajoncs épineux à fleurs jaunes, les cytises remplacent les pins, et ces arbustes rabougris, tourmentés, égaient peu le paysage; d'ailleurs nous étions mouillés sérieusement et glacés par

le vent, ce qui présente tout paysage sous un aspect un peu triste. Les nuages s'enlevèrent et la partie basse apparut tout d'abord; pour la première fois depuis le jour nous pûmes voir le chemin parcouru. Du sommet où nous étions arrivés nous apercevions les crêtes des Cañadas, se hérissant déchiquetées comme un cercle de bastions de plusieurs lieues de tour. Au milieu de cette enceinte, le sol effondré de plus de 500 pieds se creuse et forme une immense cuvette du centre de laquelle le cône du pic, déjà débarbouillé de son chapeau de nuages, se détachait très nettement. Ainsi après avoir monté nous allions descendre cette pente qui paraissait impraticable, le rebord de la cuvette.

A cette hauteur, le versant que nous venions de parcourir est encore couvert de cytises et d'arbustes élégants. Des chèvres en grande quantité broutent les jeunes pousses et de gentilles abeilles butinent les fleurs du tuya, des géraniums et des pelargoniums rampants qui se trouvent à 500 pieds au dessous. Nous trouvons là des bergers, armés d'une longue lance dont ils se servent, comme les Béarnais de la perche, pour faire des bonds gigantesques et aussi, je pense, pour s'accrocher par la gaffe; ces bergers sont chaussés de sandales, *espardillas*, et ont les jambes nues; ils portent un pantalon en forme de caleçon de bain, un peu plus long peut-être; la poitrine, malgré la froidure, n'est protégée que par une chemise de grosse toile attachée aux poignets; sur la tête est posé un chapeau de feutre noir, petit de forme; par dessus les épaules, ils jettent la couverture blanche nationale, sorte de *puncho* serré au cou et pendant jusqu'au dessous du genou. Ce sont les insulaires les plus rapprochés du type guanche primitif.

Nous traversâmes, après deux heures de repos, le défilé de la *Cañada blanca* et des torrents de lave successifs. Nous étions au milieu de ce cirque, de cette enceinte volcanisée, de cette cuvette, qui n'est elle-même qu'un immense cratère primitif, où plusieurs volcans se sont for-

més successivement; cratères dont les éruptions auront contribué à déchiqueter cette crête circulaire, du milieu de laquelle a surgi plus tard le pic de Teyde, le Pain de Sucre. Cette éruption puissante a fait une brèche considérable et emporté en un point de la cuvette une de ses parties, le quart à peu près de la circonférence. Par cette brèche, la lave libre alors, se précipitant du haut des cañadas, a englouti *Garachico*, comme le Vésuve engloutit sous sa lave de feu Herculanum et Pompeia.

Garachico et son triste sort méritent bien quelques lignes. Une plage brûlée, un sol aride, la roche friable mais nue; des pentes escarpées, des grottes, des cavernes, des précipices, des eaux, un bouleversement volcanique où l'homme planta la vigne; elle y produisit un vin pour les dieux, le meilleur de Ténériffe, le rival de Madère! Tout au fond du ravin, au bas de la montagne, sous le pied des falaises, entre des rocs énormes, on bâtit; vignerons et pêcheurs s'établirent là et le village devint une ville; le port se forma, abrité merveilleusement par la *Roque*, un îlot qui le ferme et la prospérité la plus miraculeuse fit connaître à tous les navires du monde la ville de Garachico. Pendant plus de cent ans, Garachico eut des quais, des édifices, son port fut le premier des Canaries et fut baptisé *Puerto Rico*. Garachico eut bientôt *cinq monastères, trois églises!* Que voulez-vous? il le fallait bien! Par exemple, il n'y avait pas d'écoles! La ville déjà avait été un peu endommagée par une éruption bénigne en 1696, par une inondation en 1645, premiers avertissements! La ville devait périr par le feu et l'eau, c'était écrit! Un beau jour, Garachico fut emporté par deux torrents de lave qui, détachant les rochers, les lançaient comme des boulets gigantesques; puis un bras du fleuve *Larique* vint remplir le ravin, dessécha les sources, tandis que l'autre combla le port. Tout disparut. La ville avait perdu sa richesse, son beau port, sa

vigne, ses sources et toutes ses terres cultivables. Cet événement affreux arriva le 5 mai 1706. Les vaisseaux ont désappris le nom de cette plage maudite et quoique l'amour des lieux y ait fait revenir quelques familles et relever quelques maisons, il n'y a plus là que des pêcheurs au lieu de négociants, que de petits propriétaires ou des travailleurs vivant au milieu des ruines. Cependant, le couvent de Saint-François a été respecté en partie, la porte du vieux môle subsiste encore, ainsi qu'une partie de la façade du palais des comtes de la Gomera.

Revenons sur le sommet des Cañadas où nous gravîssons péniblement ce que les gens du lieu appellent le *Mal Pays del Teyde*. Un sentier très raide, quoique praticable, conduit à *Altavista;* là les crevasses, les aspérités, les coulées immenses semblent à l'envi vouloir nous barrer le passage. Enfin ce *Mal Pays* finit et nous arrivons sur une terrasse naturelle, dite de la *Rambletta* d'où débordèrent ces flots de matières volcaniques qui ont rempli le cirque de la Cañada. M. Berthelot pense que là était un cratère qui, par une éruption postérieure plus forte que les précédentes, dut soulever le Pain de Sucre, masse énorme, gigantesque, qui affirme des forces incalculables. L'opinion de M. Berthelot a été depuis confirmée; M. Goatbeard est de cet avis et il est compétent. A cet endroit déjà, les odeurs sulfureuses s'exhalent du sol et sous les pierres ponces, on trouve de petits trous de quelques pouces, d'où sortent des vapeurs chaudes.

Il ne reste plus à gravir que 500 pieds, la pointe du cône qui est complétement abrupte. Le terrain est mouvant, tout en scories, pierres ponces ou basaltes à moitié désagrégés qui s'effritent aisément sous le pied. La montée est pénible, très pénible et souvent même, au lieu d'avancer on recule. Il faut s'arrêter un moment, de cinq en cinq minutes, pour reprendre haleine; enfin, on arrive au bût. On doit reconnaître que l'été cette ascension serait plus fatigante, car malgré la saison, la neige et le vent frais, nous n'avions pas

froid, au contraire, par 3° au dessous de zero. Nous avions constaté 21° à Chasna.

Puisque nous voilà arrivés au sommet, reposons-nous un peu et laissez-moi vous faire part d'une réflexion. Dans une relation de voyage il est assez difficile de dire la vérité vraie. Huit fois sur dix, en effet, après de grandes fatigues, arrivé au but, on ne voit rien. Vous vous souvenez de notre expédition au Monnet, du sommet duquel, suivant les guides, nous devions voir la Méditerranée et l'Océan et sur lequel nous ne trouvâmes que de la brume, de la pluie et des chiens sauvages qui faillirent nous dévorer? Un Anglais fort lettré et très aimable, fixé à Genève depuis vingt ans, qui a fait cinquante ou soixante ascensions, prétend être monté successivement sur toutes les montagnes de quelque renom, sans avoir jamais eu la chance de voir nettement l'horizon circulaire. La relation de voyage *véridique* de cet Anglais serait impossible. Il décrirait le brouillard, puis la brume, puis la pluie, et cette relation serait fastidieuse. Le voyageur qui écrit ses voyages ne doit pas être malade, il ne peut s'arrêter dans sa description commencée, il doit avoir vu tout ce qu'on peut voir et l'avoir vu le mieux possible, dut-il montrer à ses lecteurs ce qu'il n'a pas vu; son livre serait sans but autrement. Je fais cette réflexion en songeant que nous avons failli ne rien voir du tout.

Il faut l'avouer, nous avions mal combiné notre affaire; nous avions cru que l'ascension du Pain de Sucre était impossible la nuit en cette saison, les guides nous l'ayant affirmé, il n'en était rien; au lieu de partir de Chasna à cinq heures du matin, il fallait partir à deux heures ou deux heures et demi au plus tard; le matin tout est calme sur le Pic, tandis qu'après le lever du soleil, la cime s'enveloppe de gazes nuageuses, transparentes; les Cañadas aussi sont parfois brumeuses, il faut donc arriver au sommet vers six heures. Il y a un autre moyen, meilleur encore. Il consiste à choisir un clair de lune propice, et à

faire l'ascension de nuit, afin de voir lever le soleil du haut du Pic.

Nous aurions donc manqué notre voyage, si, heureusement pour nous, le vent du nord-est, en se levant, n'avait fait disparaître tout obstacle à la vue.

Il est neuf heures, le soleil est déjà haut. A ce moment le spectacle est magique; on plonge de 12,000 pieds sur l'Océan, et, le croirez-vous? le Pic est élevé si verticalement, surtout vers la partie nord-est, que, quoique la base du cône volcanique ait aux Cañadas plusieurs lieues de circonférence (le cirque total des Cañadas a 54 kilomètres de pourtour, près de 13 lieues), et que la montagne sur laquelle ce cirque repose ait plus de 20 lieues de base, le voyageur qui, du sommet regarde à ses pieds, éprouve une sorte de vertige, comme si le sol allait se dérober sous lui. L'île paraît si petite, surtout si étroite, qu'il semble qu'on va verser. On aperçoit sous ses pieds une petite langue de terre effilée, sur laquelle tout se confond, montagnes et gorges, plaines et vallées; soit par un effet d'optique, soit par le simple vertige, il semble que toute cette base est insuffisante pour retenir la montagne et que le cône va chavirer sur sa base et la base générale dans la mer. Certains voyageurs affirment qu'ils se sont crus séparés de l'île sur ce point culminant, comme un matelot à la pointe d'un mât. Est-ce que l'on prouve quelque chose par l'exagération ridicule?

Quoi qu'il en soit de ces illusions, le pic de Teyde est l'un des points les plus élevés du globe, à peu de chose près la hauteur du Mont-Blanc, mais comme lui, il n'est pas entouré de montagnes échelonnées qui y conduisent et reposent la vue du voyageur arrivé au sommet. Le pic se dresse au milieu du cirque des Cañadas, comme un pain de sucre sur une cuvette et le cône immense, le plus arrondi et régulier des cônes connus, tandis que le cirque des Cañadas qui le supporte se dresse aussi d'une manière très abrupte vers

l'ouest paraît vouloir suivre l'immense lit de la coulée volcanique et s'abîmer dans la mer à Garachico.

Le cirque des Cañadas, bouche du volcan primitif, a quatre lieues de diamètre! Avec le grand cirque des Sandwich, c'est le plus grand cratère connu; l'esprit recule épouvanté devant l'idée de ce que pouvait contenir de lave en fusion bouillonnante cet immense réservoir de quatorze lieues de pourtour!!

Un effet des plus curieux est celui que produit l'ombre du pic dessinée sur la mer. Au soleil levant, se forme à l'occident un immense triangle d'ombre, dont la pointe s'allonge vers la Gomera. Sur cette mer sombre, noire, on distingue les cimes escarpées de la grande chaudière de Palmas, Hierro dresse ses aiguilles et ses sommets décharnés, tandis que du côté du soleil levant Fuerteventura, Lanzarote s'allongent en s'aplatissant. La grande Canarie, plus immédiatement sous l'œil, se montre comme un plan en relief. Ce panorama est saisissant. Il faut se hâter d'en jouir, car à peine le soleil aura-t-il échauffé l'atmosphère, les vapeurs vont s'élever des gorges, flottantes, indécises, dans la première période de leur formation, comme ces fumées légères que les charbonnières produisent dans les montagnes; des nuages, espèces de voiles blancs, s'accrochent aux cimes des sapins, se déchirent, se reforment, s'allongent dans la vallée, emportées par le courant, se dressent verticalement de cime en cime et se livrent des combats fort intéressants à voir. Toutes ces émanations, ces sueurs de la terre, répondant à la chaleur du soleil, montent insensiblement et arrivées enfin à leur point d'équilibre, forment une nappe, une couche qui est comme une section horizontale du cône de 30 à 100 mètres d'épaisseur. Le sommet est clair et le soleil étincelle au dessus; dans la zone nuageuse, pluie ou brouillard opaque, et au dessous, sur le sol habitable, temps magnifique. Au moment où la cime du pic paraît isolée, reposant sur un immense lit de vapeurs blanches, pour le spectateur

qui est sur le rebord du cratère, toute terre, toute mer disparaît, il n'y a plus d'horizon, il se croit isolé, ravi aux cieux, vers lesquels il lui semble qu'il s'élève.

Le cratère a 100 à 110 pieds de profondeur, le diamètre est de 300 pieds. Des crevasses se montrent dans l'intérieur d'où montent sans cesse des vapeurs chaudes à l'odeur de soufre insupportable. La lave, sans être brûlante, est assez chaude pour empêcher d'y tenir; l'intérieur de ce cratère n'est autre chose qu'un amas de soufre, de terre pâteuse et rougeâtre où l'oxyde de fer abonde; la pâte, de couleur blanchâtre, contient du sulfate de soude et de l'ammoniaque; au dessous de cette substance on trouve du soufre cristallisé; ces matières, portées hors du cratère, durcissent à l'air libre. La chaleur de la solfatare va tous les ans en augmentant; observation de présage sinistre.

L'angle formé par le cratère à sa base est de 33°.

On a calculé que le soleil éclaire le sommet du pic 11′ 51″ 3‴, avant d'éclairer le pied au niveau de la mer.

M. Krauss a constaté qu'il n'y avait aucune trace de végétation sur les parois intérieures ni sur les rebords externes du Pain de Sucre, pas même de ces végétations cryptogames qu'on trouve partout suivant certains naturalistes. Dans le règne animal, il n'a vu que quelques abeilles, venant s'y réchauffer le matin et pas un de ces insectes, particuliers aux altitudes, dont Ramond a donné le premier le signalement; le charmant petit papillon qu'il trouva sur la cime du *Mont-Perdu* ne va pas plus haut qu'aux Cañadas; c'est la *Mariposa*. Plus haut les vapeurs sulfureuses éloignent tout être vivant.

Une demi-heure suffit pour atteindre la *Rambletta*. De là on descend à la grotte de neige qui approvisionne toutes les villas du littoral. Le soufre, le feu au sommet et à quelque distance une glacière immense, c'est une antithèse de la nature. Cette grotte possède un habitant, une mouche arai-

gnée qui me rappelle une prouesse récente : elle vous prouvera que les neiges éternelles ne présentent pas d'obstacle invincible, quoiqu'il n'y ait pas de sentier tracé et qu'on puisse faire l'ascension sans avoir à craindre les surprises terribles qui ont coûté ailleurs la vie à tant de voyageurs; ni crevasses, ni dépressions recouvertes qui cèdent sous le poids de l'homme, pas de ravins, pas d'avalanches; des nuages, du vent, de la poussière et quelques fatigues.

L'année dernière, en janvier, un jeune homme déjeunant à l'hôtel d'Orotava, dit qu'il irait sur le pic, à pied et seul. On lui objecta la saison, les impossibilités matérielles, surtout le froid intense au sommet des Cañadas. Pour ce qui est des impossibilités matérielles propres à la saison, dit-il, qui peut en parler, puisque personne n'y a été? Ce disant, il se fit remplir une gourde d'eau-de-vie, prit du tabac et des allumettes et la dernière gorgée de café avalée, il salua l'assistance. Alors, la pipe à la bouche, la canne à la main, ce fou de vingt-cinq ans partit résolûment. Il revint trois jours après, les poches bourrées de ces petites plantes particulières à la végétation des roches de la partie nord du pied du cône. Or il n'y a pas dans l'île comme en Suisse, de musée où l'on puisse se procurer ces plantes, il n'y a pas un paysan qui puisse en fournir et qui les connaisse; comme il était impossible qu'il eût pu se procurer ailleurs que sur le pic la petite mouche araignée, particulière aux parois de la grotte de la *Cueva*, sise à 9,302 pieds, il fallut bien conclure à la réalité de son ascension. Du reste, il n'en était pas plus fier pour cela, étant même plutôt taciturne, car on ne put savoir comment il s'y était pris pour se diriger, ni quel chemin il avait suivi, ni comment il avait vécu trois jours durant. Monteverde nous dit qu'il dût rencontrer des pâtres qui probablement le guidèrent.

M. de Humboldt, du pic de Teyde, fixa la longitude du port de la Orotava, 18° 33. O. méridien de Paris. Il crut voir,

peu avant le lever du soleil, les étoiles opérer à l'horizon un mouvement analogue aux ondulations et déformations du rebord vertical du disque solaire à son élévation. Il crut voir les images agrandies des étoiles, et le mouvement des vapeurs s'élevant de l'Océan, par une illusion d'optique, les lui montra en oscillation. Aucun des savants qui postérieurement ont visité le pic, n'a vu ce phénomène et M. W. Smith n'hésite pas à déclarer que M. de Humboldt ressentit un effet de mirage, chose commune du haut des montagnes, mais fort rare du haut du Teyde, à cause de la limpidité toute particulière de l'atmosphère. On a trouvé une certaine analogie entre le phénomène de Humboldt et les oscillations de l'étoile polaire observées par Cassini. Cette analogie ne pourrait exister que si l'observation de Humboldt était exacte. Il paraît quelle ne l'est pas, car on a essayé bien des fois de revoir le phénomène et jamais on n'y est arrivé. On peut penser que le célèbre cosmographe attribuait faussement un mouvement aux étoiles, parce que son mode de vision était défectueux. En regardant fixement une étoile, soit par un effort du nerf optique, soit par le scintillement qui lui est propre, soit par le plus léger mouvement du télescope, même fixé, le phénomène apparaît. On a prétendu aussi, que du lieu où l'observation fut faite par Humboldt et le prince de Prusse en 1850, les courants de lave noire réfractaient les couches atmosphériques par le fait seul de leur couleur. Pourquoi chercher tant d'explications? rien ne s'oppose à admettre que M. de Humboldt, n'étant pas infaillible, a attribué à un phénomène de la nature, le résultat d'une observation mal faite, soit par sa faute, soit par celle des instruments.

L'air contient 0.19 d'oxigène au sommet du Pic.

D'après la théorie de Saussure, qui fut confirmée par les expériences successives, l'ascension du Teyde offre les différences graduées de température : 1° par 94 toises, 1° par 100 *mètres* environ.

D'après un calcul, qui n'a été confirmé ni infirmé par personne jusqu'à ce jour, M. de Humboldt assure, que la vue du haut du Teyde embrasse une étendue de 5,700 lieues carrées. C'est à peu près la cinquième partie de la superficie de la France!

C'est beaucoup... trop. Qu'en pensez-vous?

On affirme encore que si la côte d'Afrique, au lieu d'être plate, avait seulement 250 mètres de hauteur, elle serait visible du sommet du Pic. *Chi lo sa?*

Jusqu'à un certain point, l'ascension aérostatique et celle du Pic peuvent se comparer. Sa forme aiguë offre l'avantage de pouvoir comparer la température des couches de l'atmosphère, presque comme sur un plan vertical, en ballon. Il faut ajouter, qu'il semble réellement qu'on s'est enlevé en aérostat, car les Cañadas et le Pic s'élèvent sur une surface plane, sur l'Océan, comme une pyramide sur le désert de sable, un gateau de Savoie sur un plat; vous savez que la terre à peu près plate des environs de Paris vue en ballon, n'offre plus aux regards, à une certaine hauteur, qu'une surface uniforme, plus haut encore, qu'une mer grise. Il y a donc analogie.

Relativement à la température, il faut remarquer que les cimes environnées de mer, sont moins chaudes l'été, que celles qui s'élèvent au milieu des continents, l'Océan envoyant peu de calorique vers les sommets, en raison de sa facile évaporation et de sa surface transparente et incolore. Cette observation doit être prise en considération, en n'oubliant pas aussi que la température générale des îles est immensément influencée par leur ceinture liquide d'une température presque uniforme hiver et été; ce qui explique comment il fait plus chaud en hiver et plus froid en été dans les îles que sur les continents voisins.

M. Labillardière observa au bord même du cratère 18°7, tandis qu'à Santa-Cruz la température était de 28°. La différence était donc de 9°3, tandis qu'elle aurait dû être de 20

à 22, ce qui correspond à la loi de Saussure, 1° par 100 mètres environ. Cette différence souvent observée est l'effet de la direction des vents ou de la poussée, de la montée du courant d'air chaud ascendant. En effet, du vent du sud au vent du nord, il y a 12 à 15° de différence au sommet.

Ce qui frappe le voyageur arrivé au sommet du pic, c'est l'intensité de la couleur bleue de la voûte céleste. Elle est telle, qu'elle dépasse l'intensité observée sur les plus hautes montagnes de Suisse. Le Mont-Blanc, ayant 500 à 600 pieds d'élévation en plus, devrait donner au cyanomètre 43°, tandis qu'il ne donne que 40°; au sommet du Teyde 41°. Ceci est un effet de la raréfaction de l'air dont la siccité est bien plus considérable au pic africain qu'à la cime helvétique.

On ressent une grande chaleur aux pieds sur le bord du cratère, tandis que les pentes extérieures sont couvertes de neige. On a trouvé un rapport entre ce fait et celui remarqué en Suisse, où les neiges reposent toujours, sur des couches de terre plus chaudes que la masse supportée; ce fait qui semble détruire la grande loi d'équilibre, s'explique par l'abri, qui laisse à la terre toute sa chaleur, tandis que la neige qui la recouvre, se glace par l'effet du vent et de l'air froid et raréfié des nuits. La couche de neige est un manteau qui abrite la terre, fait une sorte de vide entre la terre et la surface inférieure et maintient le sol à une chaleur uniforme, quelle que soit la température de la surface supérieure, seule exposée à l'air. Je vous soumets, cher monsieur, cette explication d'une anomalie qui, je le pense, n'est qu'apparente. Les paysans croient que la neige échauffe la terre; ont-ils raison? A coup sûr, elle l'abrite.

Le père Feuillée a fait une observation d'acoustique. Étant demeuré au bas du Pain de Sucre, les personnes qui l'accompagnaient, inquiètes, l'appelèrent. Il entendit parfaitement de haut en bas. Il répondit et sa voix ne fut pas entendue, quoiqu'il eût crié fortement.

Cette observation de Feuillée n'a pu être répétée et pour

cause; au contraire, on entend mieux en haut qu'on n'entend d'en bas; c'est naturel. Le père Feuillée n'a pas tenu compte de quelque état particulier de l'atmosphère, suffisant pour produire et expliquer le phénomène qu'il a noté; ne peut-il s'être trompé? Je trouve toujours étrange cette infaillibilité accordée aux morts, quand je vois combien les expériences les plus simples sont difficiles et la quantité effroyable de causes d'erreurs; ce privilége des morts me paraît encore bien plus étonnant lorsque je vois avec quel peu de respect, à l'Institut, on nie les observations les plus dignes d'être étudiées.

Je reviens à mes moutons.

M. Goatbeard est américain, c'est vous dire qu'il est, en géologie, *lyelliste* enragé. Voici le résumé succint des observations de Lyell, le chef de l'école moderne. Certains méchants personnages (il en est parmi les savants à ce qu'on dit) prétendent qu'il a posé les bases de la géologie de l'avenir! comme Wagner celles de la musique? peut-être! Cette école différerait, en bien des points, des errements de l'école française, et les idées de sir Charles Lyell ne paraissent pas devoir être adoptées de sitôt en France, au moins complétement. Mais sur le sujet actuel il n'y aura pas de contestation; d'ailleurs je sais en quelle estime profonde vous le tenez.

D'abord il adopte la phrase de V. Buch, *le Teyde est une tour* POINTUE, *entourée d'un fossé et d'un système circulaire de bastions*. Pour moi, j'avais dit : *le Teyde est un pain de sucre tronqué, reposant au milieu d'une cuvette aux bords ébréchés*. Il y a similitude dans ces deux définitions. Le Pain de Sucre tronqué, c'est le Pic; la tour, c'est le Pic; seulement il n'est pas pointu. La distance entre le système circulaire des Cañadas et la circonférence du Pain de Sucre, c'est la cuvette, c'est le fossé. Les pointes des Cañadas, et les ouvertures séparant ces pointes, sont les rebords ébréchés de la cuvette, les bastions.

Le bastion des Cañadas, dit Lyell, est formé de roches taillées qui se composent de trachite, de basalte et de quartz, agglomérées avec du tuff. Ces conglomérats sont souvent traversés verticalement par des basaltes volcaniques. Von Buch suppose que ce rempart de murailles bastionnées, cette immense cuvette, s'éleva peu à peu sous la pression lente d'une force ascendante.

Selon les observations de M. Deville en 1839, les trachites sont généralement d'aspect granitoïde, et ne contiennent pas de feldspath vitrifié, mais bien une substance caractéristique *des roches ignées les plus antiques du monde.*

Pour vous, cher monsieur, je relate ces choses dans le style de la science, car cette science pour vous est un jeu. Si vous me faites l'honneur de lire mon livre, vous y verrez que je prends acte, pour la formation géologique des îles, de cette déclaration fondamentale qui, non seulement n'a pas pu être détruite, mais même qu'on n'a pu essayer de combattre. Je prends acte encore de ce fait, que la théorie géologique de Lyell s'en accommode et que c'est Lyell lui-même qui cite Deville. Il y a là un mariage assez singulier; figurez-vous Hannemann et Broussais, Gluck et Piccini se donnant le baiser Lamourette. Revenons aux deux systèmes.

D'après la doctrine de Von Buch, du centre d'une éminence en forme de coupole, partirent en se superposant, par des mouvements subits de bas en haut et du dedans au dehors, des couches horizontales qui se voûtèrent successivement ; au milieu de cette montagne en dos d'âne se produisit une ouverture étroite ou plutôt une cavité sphérique.

Quoique M. Deville, dit Lyell, n'ait pas rencontré de pierre de chaux à Ténériffe, il n'hésite pas à penser que les trachites alternés et les trachites agglomérés furent produits au sein même de la mer. Ainsi une montagne sous-marine émergea graduellement, se constituant en forme de coupole, partie en dedans, partie en dehors des eaux, par le fait seul des laves et cendres éjaculées par un orifice central.

Vous voyez la différence, cher monsieur, et les deux systèmes appliqués, la conclusion sera la même : que la montagne se soit formée par soulèvement, par voûtement, par coupoles ou bien par succession de couches horizontales, se superposant par l'action du feu ou de l'eau, la résultante est identique : *roches granitoïdes et revêtant les signes caractéristiques des roches ignées les plus anciennes du monde.*

Maintenant tout va de soi : les éruptions successives remplirent les fentes, et l'inclinaison des couches premières alla s'augmentant, par l'extension et le soulèvement des masses de laves durant les convulsions réitérées. Du côté de l'ouverture principale des Cañadas, ou canal de décharge qui conduit les produits volcaniques à la mer, ces éruptions s'opérèrent sans cesse et durent, quand l'agglomération des laves bouchait le canal à sa partie supérieure, le rouvrir plusieurs fois pendant les éruptions. C'est ainsi que la montagne sortit matériellement de la mer par un mouvement graduel de bas en haut.

Quelle que soit la théorie qu'on adopte, on s'explique très bien des deux manières la terminaison hachée, aiguë des pointes des Cañadas et les fentes que j'ai appelées, les rebords ébréchés de la cuvette ou les bastions; mais pour le grand cratère du milieu, il n'en est pas de même, dit Lyell. Si, conformément à l'hypothèse de la formation du cratère, une série de couches de lave et de cendres, répandues sur une surface de niveau, fut violemment rompue et soulevée jusqu'à sa hauteur actuelle, pourquoi les côtés opposés de cet abîme n'offrent-ils pas, dans leur forme présente, la preuve que jadis ils devaient adhérer? Il est évident, dit-il, que les précipices des côtés opposés de la concavité cratériforme ne s'ajusteraient pas s'ils étaient juxtaposés; il n'y a pas de masse saillante d'un côté qui vienne s'emboîter dans la cavité de l'autre. Cependant les veines minérales offrent cet exemple le plus souvent. Voilà l'objection.

Cette objection ne me paraît pas sérieuse. En attendant

votre avis, je me permets, mon cher monsieur, de hasarder une explication que je vous soumets humblement. Je crois que les parois internes et externes sont tellement usées et polies par les éruptions ultérieures qu'il est puéril de demander pourquoi elles ne sont pas aujourd'hui comme elles durent être lorsque le feu central ou l'action des gaz soufflaient par ce cône la flamme lavique et les blocs basaltiques de trachites vitrifiés.

Si Humboldt s'est trompé avec son phénomène astronomique, le grand Lyell n'a-t-il pas levé là un singulier lièvre? N'a-t-il pas fait une objection sans valeur?

Quandoque bonus dormitat Homerus

D'après Lyell, il faut considérer Ténériffe comme possédant le plus antique respirateur ou soupirail de l'archipel volcanique des Canaries. Les éruptions ou éjaculations qui s'opérèrent à Lanzarote, Palma et autres îles, doivent être considérées comme des éruptions subsidiaires, et ces soupapes de sûreté agissaient avec plus de force et de fréquence, lorsque le cratère principal était intercepté.

Voilà encore une assertion dont je vais tirer un bon parti. Ah! l'on a dit que les volcans canariens n'étaient pas en série! et moi chétif, j'avais osé dire le contraire! Vous voyez qu'il me vient d'Angleterre un appui respecté, et le père de la géologie *de l'autre monde* me permettra d'user de son argument contre..... Mais vous savez-bien de qui j'allais parler; je me tais, je préfère citer.

C'est ainsi, dit Lyell, en parlant de cet immense respirateur, qu'à Ischia et à Monte, il y eut des éruptions considérables, qui ont toujours coincidé avec le repos du Vésuve. Le Teyde est le grand déversoir des îles. Quelquefois son orifice est fermé; c'est alors la grande bouche volcanique, en communication suivie avec les volcans des autres îles, qui se trouve pour le moment engorgée. Elle reprendra ses droits,

quand il y aura nécessité, et personne ne sait si cette heure ne sera pas la dernière. En attendant, je vous assure, mon cher monsieur, qu'on dort aussi tranquillement, au pied du pic de Ténériffe qu'au pied de l'Etna, du Vésuve et je ne sais même pas, si en cas d'éruption nouvelle, il y aurait de grands dangers à redouter; je crois que la pente est faite, que les laves continueraient encore à s'écouler par l'échancrure de la cuvette et que Garachico seul aurait à souffrir. Or Garachico est bien peu de chose actuellement. Ce qui doit épouvanter, c'est le tremblement de terre, probable en ce cas; les oscillations du sol pourraient causer des ravages généraux, bien autrement considérables que l'éruption, précédée d'ordinaire et souvent accompagnée de convulsions terrestres.

Ainsi que je vous l'ai rapporté précédemment, nous n'assistâmes pas au lever du soleil du haut du Pain de Sucre; nous étions à ce moment solennel, aux Cañadas. Quelques centaines de pieds de plus ne changent pas grand'chose au spectacle. Ce qu'il y a de curieux, avant le lever de l'astre, c'est le symptôme précurseur de son émersion au dessus de l'Océan. Toute la masse d'étoiles, comprises entre Orion et le Taureau, forme dans le ciel une longue bande laiteuse, qui tranche sur la teinte plus foncée de la partie occidentale. Tout à coup l'astre paraît; alors la mer sombre s'éclaire à l'orient; triangle lumineux où se jouent les plus splendides couleurs; à l'occident, au contraire, l'île projette son ombre sur la mer, y découpe un triangle obscur, qui s'étend à l'infini et dont la pointe se rapproche au fur et à mesure que le soleil s'élève. C'est vraiment beau et d'un effet saisissant.

Je vous ai déjà dit, cher monsieur, que la limpidité de l'air était étonnante; à la simple vue, du haut du pic, les moindres objets sont tout à fait perceptibles à des distances considérables. On a remarqué que la pureté de l'air dans les altitudes était proportionnelle à la proximité de l'équateur. Cette remarque est juste, mais la proportionnalité

exacte est démentie par les faits. On a considéré l'air de Quito comme le plus pur de l'univers; on y distingue à la distance de trois à quatre lieues un arbre isolé dans la plaine, un homme passant sur un chemin. Quoique Ténériffe soit loin de l'équateur, l'air y est plus transparent encore qu'à Quito et l'on y distingue les objets à une distance plus considérable. M. de Humboldt pense qu'on peut voir à 100 lieues du haut du pic. Je ne sais comment on pourrait vérifier ou contredire une pareille assertion. Lorsque les yeux de la tête sont en défaut, il y en a qui voient par les yeux de la foi. Je ne le puis.

Voit-on Saint-Barandon du haut du pic? M. de Humboldt pense que si on y montait souvent, surtout par le vent O.-S.-O., qui seul produit les phénomènes de la vision dans ses parages, on aurait chance de l'apercevoir.

Vous savez, cher maître, que Saint-Barandon est l'*Aprositus* de Pline, cette île fantastique qu'on voit apparaître et disparaître comme un fantôme à l'horizon nord-ouest. Pour moi, je n'ai pas vu Saint-Barandon et personne ne le verra ni de l'observatoire du Teyde, ni même de plus haut.

Voilà que j'ai fini mon trop long verbiage et peut-être aurait-il mieux valu pour vous, qu'au lieu de l'écrire et de vous l'imposer, je me fusse senti moins enthousiaste du pays et de la montagne, comme Brünner par exemple, qui arrivé au sommet du pic, a grogné entre ses dents : « Peut-on prendre tant de peine pour venir ici respirer du goudron! »

Pour moi qui, au lieu de me plaindre, étais enchanté, je n'ai pu que le prendre en pitié. Il doit manquer quelque chose quelque part à celui qui n'éprouve rien en pareille circonstance.

Il est inutile, mon cher monsieur, que je vous donne une liste complète des savants qui ont escaladé la cime neigeuse de la *Nivaria* antique ou l'*Écheyde* des anciens Atlantes dont, par corruption, les *Guanches* ont fait *Teyde*, enfer. Bory de Saint-Vincent et Humboldt, au siècle dernier,

furent les plus célèbres des savants qui firent l'ascension; au dix-septième siècle, des Anglais : Sprat, Edens, Scory; puis je ne vois à citer au seizième, en 1524, le 26 août, que le père Feuillée, Français qui écrivit la première relation scientifique. De nos jours, en outre de MM. Smith, Webb et Berthelot, Deville, Dumont d'Urville, Ossuna, je vois une série de noms, parmi lesquels je remarque le prince de Joinville, le prince Adalbert de Prusse et beaucoup d'autres princes, de la terre ou de la science.

Je vous dirai pour terminer que, dans l'histoire sérieuse, écrite et vérifiée, on trouve la constatation de quatre éruptions du *Teyde*, 1393; 1444, Cadamosto la décrivit, l'ayant vue de ses yeux; 1492, Christophe Colomb l'a relatée; elle précéda d'un mois ou quarante jours la découverte de l'Amérique; enfin la terrible éruption qui détruisit Garachico en 1706. Une éruption de *taupinières*, qu'on désigne ici sous le nom de Montagnetas, avait eu lieu en 1230. Trois petites buttes se soulevèrent dans la plaine au bas de la Orotava, à 500 ou 600 pieds seulement au dessus du niveau de la mer.

Je pense, cher monsieur, que ma narration vous aura donné une idée de l'ascension au Teyde. J'ai surtout évité l'enthousiasme, si facile et si habituel ici, en ces matières qu'on y traite en amplifications. De même qu'on ne saurait trop dire à madame X... qu'elle est plus belle que Vénus, on pourrait épuiser toutes les formules laudatives sans faire sourciller les insulaires. Ils savent si bien que leur île est splendide, qu'ils se le répètent à eux-mêmes; imitant Narcisse, ils s'adorent dans leur pays. Ils ont, ma foi, bien raison, car on raconte que lorsqu'au détour de la route de la *Victoria*, M. de Humboldt vit le paysage d'Orotava que le pic couronne, il arrêta son cheval, frappa des mains et s'écria : *Ceci est ce qu'il y a de plus beau sur la terre!*

Je partage son opinion et j'en ai le droit, car j'y suis et j'en juge.

Je viens de vous entretenir de choses graves avec une audace que vous êtes forcé d'excuser, car c'est à votre prière. Comme vous m'avez appris à compter sur votre bienveillance paternelle, je me plais à réclamer de vous votre indulgence accoutumée.

Rentrés à la Oratova, M. Goatbeard ne cesse de nous répéter que le Pic n'est pas le créateur de l'île, mais bien un Vésuve quelconque, poussé sur la terre des Atlantes, il y a 9,000 ans! — 9,000 ans tout juste!!! Venez vérifier.

Ces Américains ne doutent de rien.

Krauss dit qu'il est enchanté d'avoir fait l'ascension, mais qu'il aime mieux la Caldera de Palma, aux fleurs éblouissantes, aux végétations superbes.

Brünner assure que ce n'était pas la peine de tant monter pour redescendre; il aurait voulu passer l'été sur la cime, comme M. Smith et sa femme, ou en berger de la montagne.

Pour moi, profane, je suis tout fier d'avoir mis le pied sur vos terres et je vous rends hommage en vous envoyant le récit de l'expédition.

Agréez, cher maître, etc., etc.

P. S. — Savez-vous, dit Goatbeard, combien nous avons dépensé, à nous cinq, en trois jours?

— Non. Combien?

— Quatre-vingt-cinq francs.

Vous voyez que nous savons voyager à bon marché.

Ex imo corde.

***

CHAPITRE XII

LES CHAMEAUX

Le chameau, *camelus*, appartient aux ruminants, n'a pas de cornes, possède des canines inférieures et supérieures, la lèvre fendue, le pied bifurqué placé sur une semelle flexible. Il porte sur le dos deux bosses graisseuses et sa panse est garnie de cellules où il peut conserver l'eau. Il y a deux espèces de chameaux : celui à deux bosses, et celui à une seule bosse, ou dromadaire. Il y a un sous-genre Lama, qui n'existe pas dans les îles. Le dromadaire est plus particulièrement originaire d'Arabie, de là il est passé en Asie, en Afrique, aux îles.

Telle était la note que nous remit Krauss, notre jeune naturaliste, note brève à laquelle nous allons ajouter le résumé de notre causerie du soir.

Les pères Pierre Bontier, franciscain et Jean Le Verrier, chapelains de Béthencourt racontent, dans leur vieux français, qu'en 1405, le conquérant de Lanzarote et de Fuerteventura, sire de Béthencourt voulut, pour la seconde fois, faire une reconnaissance et peut-être même tenter la conquête de la Grande Canarie. En conséquence, il équipa trois galères et mit à la voile le 6 octobre. Une horrible tempête jeta les

trois navires sur la côte africaine, près de Bojador. Que faire? Pour des chevaliers, il n'y avait qu'un parti à prendre : guerroyer, afin d'avoir des dépouilles; ainsi firent-ils. Ils tuèrent beaucoup de monde, femmes et enfants, firent quelques prisonniers des deux sexes et s'étant emparés de trois mille chameaux, il en tuèrent quelques-uns pour s'entretenir la main et lâchèrent le reste dans la plaine, pour se divertir un peu et faire endêver les Sarrasins. On était gai dans le bon vieux temps !

Voilà un fait historique bien net, nous allons voir le parti qu'en ont tiré les chroniqueurs tonsurés. D'abord, toutes les preuves qui pouvaient exister en faveur de la théorie du détachement des îles du continent africain, ont été effacées avec soin lorsqu'elles existaient; ensuite tous les écrivains espagnols ont torturé les textes, leur ont fait dire ce qu'ils ne disaient pas, pour démontrer que les îles furent toujours des îles. Après les pères, un magistrat, auteur d'un volume de *Lettres philosophiques* sur l'Archipel, cite textuellement le passage indiqué de Le Verrier et Bontier et cherche aussitôt à en dénaturer le sens. Voici la traduction mot à mot du texte cité par lui.

« Béthencourt avec ses gens sauta à terre et resta huit « jours dans ce pays (Bojador). Pendant ce temps ils firent « quelques prisonniers, hommes et femmes qu'ils emmenè- « rent avec eux, et ils saisirent plus de 3,000 chameaux; « *mais comme il était impossible d'en embarquer un aussi* « *grand nombre, ils en tuèrent quelques-uns, et mirent le reste* « *en liberté.* » Cette citation est conforme au texte.

Donc ils ne prirent pas des chameaux avec eux. D'ailleurs ils ne le pouvaient pas, car au lieu de rentrer chez eux, à Fuerteventura, ils repartaient pour la Gran-Canaria.

Pourquoi donc M. Secall, après sa citation ajoute-t-il :

« *Quoique* ces chapelains historiographes *ne le disent pas,* « Béthencourt emmena aussi avec lui des chameaux vivants « qui procréèrent à Lanzarote et Fuerteventura. »

Voilà, bien caractérisé un procès de tendance: *vous ne le dites pas;* mais moi, magistrat, j'affirme que *cela a dû être.* Ces magistrats, sont tous les mêmes, en tout temps, en tout pays. Dans le but de prouver que le chameau n'était pas acclimaté aux îles dès la plus haute antiquité et qu'il y fut importé en 1405 seulement, cet écrivain n'a pas reculé devant un faux raisonnement. Son assertion est d'autant moins probable que les pères, dans le même chapitre et dans le suivant, ajoutent que Béthencourt échoua à la Gran Canaria, qu'il alla à Hierro, y resta longtemps, se rendit à Palma, enfin que son expédition dura plusieurs mois.

Nous ne savons si Béthencourt, grand coureur comme étaient du reste tous les chevaliers du temps, avait vu des chameaux antérieurement, mais il est probable que les chapelains, ne connaissant que Grainville et le pays de Caux, auraient, comme les équipages des caravelles, éprouvé quelque étonnement à la vue d'un animal inconnu des Européens. Leur relation si exacte, si puérile souvent, ne dit rien à cet égard. *Ils prirent* 3,000 *chameaux, en tuèrent quelques-uns, et lâchèrent le reste.* Exactement comme s'il s'agissait de moutons de Normandie.

N'est-il pas supposable que, de même qu'on retrouve à Fuerteventura et Lanzarote, la flore, la faune, la constitution géologique et les conformités du sol africain, on y dut aussi trouver des chameaux, restés là après le grand détachement, comme tout le reste de la création minérale, végétale, animale; on peut aussi supposer qu'ils y furent introduits par les anciens. Quoi qu'il en soit, puisque les chapelains n'ont ni un mot d'étonnement, ni une affirmation, c'est que le chameau était déjà importé dans les îles; s'il y eût été introduit à la suite des premières expéditions des conquérants en Afrique, les historiographes l'auraient dit. Il est donc probable que le chameau était, antérieurement à la conquête, acclimaté dans l'île. De plus, il est certain qu'à la fin du quinzième siècle, les chameaux dépassaient

le nombre de cinq mille à Fuerteventura. Il est impossible d'admettre un pareil nombre d'animaux, si l'on n'accepte pas la reproduction antérieure dans l'île. L'importation dans ces proportions est invraisemblable en si peu de temps et avec si peu de moyens. Voici le texte :

« Les chameaux et les ânes sauvages étaient devenus si « nombreux que les chameaux dépassaient cinq mille, et les « ânes étaient incalculables. On fut obligé de les chasser à « diverses époques avec des chiens et de saler la viande, « qui était très bonne, pour la conserver. »

En admettant encore que ce passage ne tranche pas la question, on sera forcé de convenir que c'est une probabilité en faveur de l'antériorité du chameau et de l'âne aux îles. Si les conquérants importèrent des chevaux et des mules, ils n'ont jamais importé des chameaux ni des ânes; l'ane et le chameau étant africains, c'est une probabilité de plus en faveur de l'Atlantide.

Lorsque le voyageur européen débarque à Lanzarote, il reconnaît l'Afrique, sans même l'avoir jamais vue, pour peu qu'il ait lu et étudié. Il est peu surpris d'y voir des chameaux; ils ont l'air d'être chez eux, de faire partie du mobilier animal, d'un tout harmonique. Il en est autrement à Ténériffe. Si la côte de Santa-Cruz présente à l'œil l'aridité africaine, les montagnes en amphithéâtre, les coteaux plus verdoyants qui la dominent, les vergers qui l'entourent, lui donnent une tournure espagnole et après avoir atteint la Laguna, tout étant vert, boisé, habité, la nature devient helvétique, italienne et l'on rêve de quelque Valteline ou d'un canton du Tessin. Aussi lorsque le voyageur voit passer gravement, portant sa lourde charge, *le navire du désert*, selon l'expression arabe, escorté d'un conducteur, grand, élancé, la cigarette aux dents, la veste sur l'épaule, le large sombrero sur la tête, le foulard de soie rouge pendant sur la nuque, cette vue lui fait éprouver l'effet bizarre d'une dissonnance. En effet, au chameau les plaines

de sable sans fin, l'eau rare, le conducteur au burnous blanc, et à l'horizon l'endroit où l'on trouve

Une fontaine et trois palmiers.

Voilà le chameau légendaire. Le chameau à Ténériffe, la terre des montagnes, des eaux, de la végétation luxuriante, est un non-sens.

Il y a deux à trois mille chameaux dans les trois îles de la côte d'Afrique; il n'y en a que soixante et dix dans les quatre îles de l'ouest et de jour en jour, le nombre décroît. Ne le regrettons pas. Ce ne sont pas des chameaux qu'il faut à ces îles riantes, mais bien des routes, des chevaux et des mules ; que les dromadaires restent à Lanzarote et à Fuerteventura. De quelle sensation désagréable on est saisi en voyant arriver sur le môle, au milieu de matelots espagnols, français et anglais, un dromadaire portant une énorme pierre de taille! Il y a quelques années à peine, un chameau faisait tourner sur le port, une sorte de roue, au grand étonnement des voyageurs. On voit encore de temps en temps ce noble animal portant, au lieu d'un soldat du Rif, d'un pèlerin de la Mecque ou d'un marchand de Smyrne, des femmes et des enfants dans de ridicules paniers; cacolet burlesque qui ne messied pas à l'âne, mais déshonore le cheval ou le chameau; on en rencontre aussi, portant un homme sur leur bosse et un second placé derrière, sur une espèce d'aubarde asinesque. En voici d'autres chargés de fardeaux liés à leur corps par des cordes de sparterie, couverts de nattes vieilles, sordides, effiloquées; ces pauvres bêtes, pelées aux cuisses, avec leurs genoux raboteux, alternant leurs longues jambes, relevant leur tête petite, fine, de leurs yeux humides semblent demander grâce pour tant d'abaissement. Pauvres bêtes dépaysées!

Tandis qu'en Afrique et en Arabie, cet animal, si bon, si doux, si résigné, n'a pas d'autre défense, lorsqu'on l'accable

de fardeaux, que de rester couché sous le faix et de mourir sous les coups sans se relever, le dromadaire de Ténériffe refuse de marcher, devient méchant, mord et brame fortement; aussi, par ordre de l'autorité, ils sont tous muselés et portent une sonnette au cou.

Le dromadaire est préféré au chameau; il est plus vif et peut faire quarante lieues par jour, pendant huit jours. Le dromadaire donne le lait exquis et son poil, qui tous les ans se renouvelle, sert à la fabrication des tentes et de certains tissus; la chair en est savoureuse. Il est très sobre, et toute broussaille lui est bonne; il préfère à la verdure les plantes amères, l'ortie, le chardon, le genêt épineux, l'absinthe; de son museau de lièvre, il les saisit en passant et ses canines les déchirent avant la trituration lente.

Les dromadaires des îles excèdent en taille ceux d'Afrique. Il est probable que mieux nourris sur un sol plus riche, n'ayant pas à supporter pendant plus de vingt-quatre heures la privation d'eau, dispensés des longues caravanes de sept et huit cents lieues qui épuisent ceux mêmes qui atteignent le but, les dromadaires des îles ont acquis un développement plus considérable; ils n'y meurent que de vieillesse, tandis qu'en Afrique, comme en Arabie, les longues routes des déserts sont marquées par les ossements blanchis de ces animaux précieux.

A Lanzarote, à Fuerteventura, ils rendent de grands services, ces îles étant dépourvues de routes. Ils y effectuent tous les transports avec des charges de 6 à 10 quintaux. Le prix des dromadaires, dans ces îles, varie de 400 à 600 francs, selon l'âge, la beauté, le sexe, la force de l'animal.

Le cheval craint le chameau, dit-on; le cheval d'Europe c'est possible. En Afrique, en Asie Mineure, à cheval, nous avons souvent fait route avec des chameaux, sans avoir remarqué le fait. On dit aussi que l'odeur du chameau est insupportable pour l'homme, comme pour le cheval. En ce qui nous concerne, nous nous accommodons assez volon-

tiers de son voisinage en voyageant; les chevaux en liberté avec les chameaux ne les fuient pas, mis ensemble au piquet à la station du soir, ils nous ont toujours paru vivre en bonne intelligence.

Hérodote prétend que Cyrus, pour mettre en fuite un corps de cavalerie, lança contre lui un corps de dromadaires qui portaient les bagages de l'armée, ce qui dispersa les chevaux de Crésus. En ce temps-là, c'est bien possible; cependant, les chevaux de Crésus avaient probablement vu des chameaux. Puisque Hérodote l'a dit, croyons-le.

Lorsque Bonaparte, en Égypte, eut affaire aux dromadaires, les cavaliers en eurent bientôt raison; aujourd'hui, en Égypte comme dans les Indes, les armées n'ont plus de corps combattant de dromadaires. Ces animaux et leurs conducteurs ne rendent de vrais services que pour les transports. il en est que l'on a chargés de pièces de montagne; en dehors du désert, en Afrique comme en Orient, le mulet est préférable. Quoi qu'il en soit de l'utilité relative de cet animal, il ajoute au pittoresque, peuple le paysage et s'harmonise avec lui, à Fuertaventura et Lanzarote; dans les îles de l'ouest le chameau est un contre-sens, une dissonnance inutile.

LES ANGLAIS A LANZAROTE

— Je vous apporte quelques lignes, dit Lionel, une histoire de brigands.

— C'est une bonne fortune.

— Je commence :

En 1596, il arriva à la connaissance des Anglais que le seigneur de Lanzarote possédait plus de 100,000 livres sterling, à peu près dix millions de notre monnaie actuelle; il n'en fallait pas tant pour tenter la convoitise du comte de Cumberland.

— Holà! mon cher Lionel, je vous vois venir, est-ce là votre histoire de brigands?

— Oui certes.

— Eh bien, c'est ce qu'on est convenu d'appeler tout simplement de l'histoire.

— Cependant cette expédition est un brigandage.

— Permettez; comment qualifier alors les expéditions de Walker contre Cuba, la guerre d'Espagne, celle du Mexique, la prise du duché de Schleswig, etc., etc.

— Ah ! c'est que je n'aime pas les Anglais.

— Ceci c'est une raison... insuffisante... mauvaise. Les militaires en tout pays, quand ils pratiquent le vol à main armée comme à Lanzarote, l'assassinat et l'incendie comme au Palatinat, se couvrent de gloire s'ils réussissent, et en ce cas leurs œuvres prennent le titre de coup de main, d'entreprise, d'expédition, campagne, guerre, etc.

— Soit! je reviens à mon *coup de main*.

Suivant la narration du docteur Layfield (Purchas Pilgrim, t. XIV), le 13 avril 1596, la flotte anglaise eut la vue d'Allegranza, la plus septentrionale des petites îles et successivement tout l'Archipel se déroula sous ses yeux. La flottille navigua à l'ouest et vers l'après-midi vint relâcher en face de l'île Lanzarote.

Le lendemain le vent étant favorable, les Anglais vinrent jeter l'ancre dans une rade à l'est-sud-est, près d'une ligne de rocs fort dangereux. Le docteur ne désigne pas autrement cette rade.

Le chevalier Jean Berkeley fut détaché avec six cents hommes, pour aller attaquer la ville, distante de dix à onze milles du rivage.

— Vous voilà, mon cher Lionnel, tout à fait dans le vrai, le convenable; le chevalier fut *détaché* pour *attaquer* la ville, ce sont exactement les expressions usitées.

— Afin de ne pas donner trop de temps aux insulaires pour faire leurs préparatifs de résistance, Berkeley voulut pren-

dre la ligne droite, mais sa marche fut singulièrement ralentie par les pierres et le sable, ayant eu à traverser le plus difficile territoire de l'île; ce retard fut fâcheux, car si les habitants n'en profitèrent pas pour se défendre, ils employèrent ce temps à sauver tout ce qu'ils avaient de plus précieux; cependant, dit le docteur Layfield, ils n'avaient pu emporter ni leurs fromages, ni leurs vins, et les Anglais en firent d'importantes provisions, sans compter ce qu'ils consommèrent sur place.

Berkeley divisa ses hommes, envoya un détachement à la poursuite des fuyards et employa le reste à transporter les vins aux navires. Le détachement qui prit la campagne fut arrêté, à courte distance, par un fort situé sur le sommet d'une colline et qui parut trop important pour le négliger. Il fallait en faire le siége pour ne pas laisser cet ouvrage sur les derrières. Pendant que, dans ce but, les Anglais s'établissaient à l'entour du château, une centaine d'Espagnols qui le gardaient ayant pris la fuite, il n'y eu qu'à entrer dans la place et prendre possession. Les Anglais y trouvèrent douze canons démontés et un amas considérable de pierres. Ces armes n'étaient pas bien terribles.

D'après le docteur, qui était chapelain du comte de Cumberland, et comme tel, s'entendait peu aux choses de la guerre, ce château fort était admirablement bâti et fortifié, construit en blocs de roche avec grand art. Ce qu'il avait de remarquable encore, d'après lui, c'était qu'on n'y entrait pas comme partout, par une porte, mais bien par une ouverture de deux mètres de long, très étroite, placée dans la muraille à six pieds de hauteur, de façon qu'une très faible garnison tirant l'échelle après elle, pouvait s'y défendre contre des forces dix fois supérieures.

Ce château, ce fort, cette place, tout ce beau et grand travail de blocs de roche, c'était l'ancienne tour, ouvrage abandonné, bon tout au plus du temps des indigènes, deux cents ans auparavant! Berkeley avait fait un rapport trop pompeux.

La ville que les Anglais pillèrent était une agglomération de deux cents cabanes, suivant le docteur, dont la plus belle avait bien peu d'apparence, étant toutes couvertes en terre durcie au soleil, bâties en chevrons et en terre. L'église elle-même était de même construction sans fenêtres et ne recevait le jour que par la porte ; à l'intérieur aucune division ; aux deux côtés se trouvait un banc de pierre qui s'avançait jusqu'à l'autel, les Anglais y trouvèrent les vases sacrés du culte catholique.

— Qu'ils emportèrent ? dit Brünner.

— Oui, sans doute.

A peu de distance était un couvent que l'on achevait de bâtir et dont le jardin était très bien cultivé. Berkeley défendit à ses soldats de détruire les maisons, l'église ou le monastère.

— C'était d'un bon cœur, et les 100,000 livres sterling ?

— Envolées !! les Anglais ne tirèrent de cette expédition que du vin et des fromages ; les soldats pillèrent les maisons qui, probablement, ne durent pas leur fournir un riche butin.

— Je crois, dit M. Goatbeard, que la ville dont le chapelain fait mention, est *Teguize*, que la rade où ils débarquèrent est celle d'*Arreciffe ;* pour ce qui est des constructions de la ville, elles étaient de nature à ne pas légitimer l'espérance d'y trouver des millions en or monnayé.

— Après tout, je crois, dit Lionel, que le docteur n'étant pas descendu à terre, ainsi qu'il prend soin de le dire, n'a pu juger de l'importance de la ville.

— Évidemment, car au temps de sa plus grande splendeur, Teguize n'ayant pas dépassé 2,500 âmes, il ne pouvait y avoir des *Mansion house* ou des *Buckingham palace ;* en tout cas cette peinture est intéressante en ce qu'elle fait connaître l'importance de la capitale de Lanzarote, après que les Espagnols, mauvais colons s'il en fut, eurent détruit les indigènes et avec eux tout moyen de culture et toute source de prospérité.

CHAPITRE XIII

SAINT-BORONDON

(Aprositus)

Gran Canaria, avril 1868.

Monsieur S..., capitaine de vaisseau,
Saint-Laurent (Jersey).

Ah! monsieur, que vous aviez raison lorsque vous me disiez que *gouvernement* rimait avec *empêchement!* Que de bonnes choses improductives parce que l'État les protége trop! Que l'on voit bien qu'on est ici en pays latin où l'on semble n'avoir souci que d'offices ou fonctions officielles! les gouvernants sont quasi égaux en nombre aux gouvernés, si l'on compte dix aspirants pour chaque place. S'ils ne font pas de mal à autrui, puisqu'ils ne salissent que la corne de leur chapeau et leur conscience, ils ne rendent aucun service à la nation ni par industrie, ni par culture, ni par commerce.

Comme il en va tout autrement dans votre île natale où tout le monde travaille! la fonction étant gratuite, le juge est banquier, armateur, agriculteur; le colonel, tailleur ou drapier; le connétable, négociant; le chef de police, imprimeur et libraire; le procureur de la reine, avocat; tous les

cultes se coudoient, toutes les libertés s'affirment, tout le monde lit, écrit, compte, aussi tout le monde est riche. Ici... mais ce n'est pas de la race latine que je veux vous entretenir aujourd'hui.

Vous qui avez collaboré avec Maury, séjourné dans toutes les stations navales du globe et cherché la cause de tous les phénomènes de la mer pendant vingt ans de navigation, peut-être ignorez-vous saint Borondon et sa légende; si je me permets de vous la conter, moi, navigateur d'un jour, c'est que j'ai à consulter votre science. Je vous prie, donnez-moi votre avis.

Le 22 avril, nous nous embarquions, dès cinq heures du matin, sur un bateau de pêche pour la Gran Canaria. Pauvre bateau, pauvre équipage de trois hommes et un enfant! pas de chambre; heureusement le temps était assez beau et le vent favorable, petite brise nord-ouest. Cependant l'horizon était chargé de nuages et la chaleur était intense; une masse confuse se dessinait dans le lointain.

— Voilà l'île Borondon, dit le patron désignant du doigt l'horizon brumeux.

— L'île Borondon! Qu'est-ce que cette île? il n'y en a pas de ce nom dans l'archipel.

— Pardon, monsieur, c'est la huitième.

— Mais il n'y en a que sept.

— Oui, c'est ce qu'on dit, mais il y en a huit; c'est l'île Saint-Borondon, l'île du diable, la plus belle; personne ne peut l'aborder; le diable la fait disparaître quand on approche; elle est enchantée.

— Vous voulez rire, capitaine.

— Non, monsieur, si vous allez voir le chanoine don Gutierrez de Puente de las Palmas, il vous en dira long, car il y est allé.

— J'irai certainement voir le chanoine.

J'ai tenu parole.

J'ai vu le chanoine, mais pour écrire l'histoire de Saint-

Borondon, j'ai dû faire quelques recherches, car le bon père était en enfance ou à peu près, effet de l'âge ou du voyage à Saint-Borondon; le diable se sera vengé de l'audace d'un saint. *Quos vult perdere dementat.*

Dès la plus haute antiquité, les anciens reconnurent une île que les Espagnols désignent aujourd'hui sous le nom de Saint-Borondon. Pendant le moyen âge et surtout depuis la conquête, Saint-Borondon ne cesse d'apparaître et de disparaître; les marins effrayés qui ont osé mettre le cap sur l'île mystérieuse, ont traversé quelquefois un nuage, au milieu duquel la terre diabolique a disparu en fumée; les marins superstitieux voyaient ou ne voyaient pas l'île fantôme, mais tous disaient l'avoir vue; quelques-uns, crédules, y avaient été jetés par la tempête ou le croyaient, prenant une île réelle pour celle que leur imagination seule avait créée.

Cette île existe-t-elle? telle est la première question qui se présente à l'esprit avant même de vouloir connaître le détail des relations anciennes ou modernes. La réponse est facile, personne n'a vu Saint-Borondon *en réalité*, beaucoup l'ont vu en *apparence*. Ceux qui l'ont abordée ont fait relâche dans quelque île déserte : les Sauvages, la cote nord de Madère, la grande ou la petite Déserte, etc., etc. L'île Borondon n'exista jamais.

Cependant au fond de toute fantasmagorie il y a quelque chose; les esprits sont frappés par la sensation d'un fait physique mal interprété, mal défini, mais en réalité, il y a eu, il y a encore des apparences; ces apparences ne durent qu'un jour, c'est pour cela que je rejette l'explication d'une île émergeant de temps en temps et si haute et si grande qu'on la puisse voir de plus de vingt lieues, sans la retrouver en y allant aussitôt; c'était l'opinion des Portugais. Pour ce qui est des îles qui émergent et disparaissent sous les flots, d'après les expériences faites par M. Deville, la grande Kameny aurait eu une croissance assez lente; ses observations sont corroborées par le témoignage des anciens et par tous

les modernes, soit pour l'archipel grec, soit pour l'archipel Lipari, soit pour les Açores; d'après ces notions, il faudrait bien du temps pour élever une île à six mille pieds de hauteur et pour la faire disparaître.

On a parlé d'une éruption suivie d'un cataclysme subit. Cette seconde hypothèse est impossible, puisque Saint-Borondon n'apparaît que par les plus beaux temps. Dans le groupe des Açores de même formation et soumis aux mêmes influences plutoniques que les Canaries, on a vu se former une île nouvelle, puis elle s'est engloutie; il est probable qu'elle reparaîtra encore; l'apparition et la disparition ont été parfaitement constatées, il n'y a rien là de surnaturel. Les îles Santorin apparurent de même et ont disparu plusieurs fois depuis les temps historiques; l'apparition et la disparition ont été constatées, étudiées; donc rien de semblable n'ayant été observé pour Saint-Borondon, cette explication ne lui est pas applicable. On pourrait bien admettre, pour ce qui est des temps anciens, que Saint-Borondon émergea du sein des mers atlantides pour s'engloutir après; mais depuis les temps modernes, l'île faisant toujours son apparition, il est impossible d'admettre un phénomène semblable et chronique, car il eût été reconnu, vérifié; il faut donc chercher une explication ailleurs.

On a constaté encore des effets de mirage dans les îles Canaries. M. de Humboldt y a trouvé ce phénomène en tout semblable au mirage d'Égypte; or en Égypte, comme partout ailleurs, le mirage ne représente jamais que l'apparence affaiblie des objets réels existant à petite distance, ou bien des apparences reproductives des formes que prend la voûte céleste par l'état des nuages. Les effets du mirage ne peuvent s'appliquer à Saint-Borondon, car une île ne pourrait apparaître qu'à une distance de quelques lieues au plus et serait la représentation dénaturée de l'île même d'où on ferait l'observation, ou d'une autre île plus voisine encore. En outre le mirage présente l'objet s'éloignant à me-

sure qu'on avance, ou bien disparaissant lorsque la réfraction inégale des rayons solaires qui l'ont produit vient à changer d'intensité ou de direction; selon les différentes heures d'un même jour, l'effet du mirage doit changer, l'image s'effacer, puis disparaître; enfin le mirage a souvent présenté l'image renversée. Rien de tout cela n'a lieu pour Saint-Borondon. On voit très clairement à l'horizon, avec un léger vent de nord, par les plus beaux temps d'été et les jours les plus limpides, une île de quinze à vingt lieues de long; elle paraît haute de six à huit mille pieds, le côté gauche se relève un peu plus que le côté droit et le centre se déprime, de façon qu'on distingue deux grandes montagnes presque aux deux bouts; planant au dessus, on voit des nuages comme ceux qui apparaissent au navigateur sur les îles Madère par exemple; par dessus encore on peut distinguer des nuages transparents sur un ciel devenu gris; ces trois sortes différentes de nuées, inégales en densité, se détachent sur l'horizon avec plus ou moins de netteté.

Voilà le phénomène apparent.

A bout d'expédients, le père Abreu Galindo, l'historien le plus complet des Canaries conclut : « A mon jugement, l'île « existe; je crois qu'il est difficile d'y aller parce que à cause « des courants on ne sait comment naviguer pour l'at- « teindre; ainsi dans un torrent et en son milieu, si l'on « place une pierre isolée, il sera impossible à un bouchon « de liége ou à une paille d'atteindre cette pierre, car elle « coupe le courant et en établit deux autres. Ces courants « repoussent, éloignent de la pierre. Je crois que c'est là « une chose qui vient de la divine providence de ne pas « vouloir permettre que cette île soit découverte et que ce- « pendant il y en ait qui y aient abordé, c'est là une mer- « veille qui ne manque pas de mystère, mais qu'il faut croire « cependant puisque le Seignenr l'ordonne. »

Pas plus que le mirage, l'explication d'Abreu n'a de valeur; en effet, les courants pourraient bien éloigner de l'île,

mais ne pourraient en aucun cas la faire disparaître. Si le spectateur placé au bord du torrent voyait la pierre qu'il ne peut atteindre à cause du courant, le navigateur devrait voir l'île qu'il ne peut atteindre en se mettant au bord du courant; il ne voit rien.

Cependant, monsieur, il est certain que depuis des siècles on ne s'est pas amusé à continuer une trop longue plaisanterie. Vous allez voir bientôt que des témoignages historiques successifs confirment l'apparence du fait; puisque les explications qui précèdent, les seules qui aient été présentées, ne démontrent rien, je vais en essayer une nouvelle que vous prendrez pour ce qu'elle vaut.

Un grand courant d'eau chaude part du golfe du Mexique, court du Labrador en Islande, va réchauffer les côtes de l'Europe du nord, tandis qu'un autre bras vient aux Açores, et court au sud vers les Madère, les Canaries, s'y bifurque et va mourir dans les mers intertropicales, où il se reforme de nouveau; c'est le *gulf-stream*. J'ai remarqué, comme vous me l'avez affirmé bien des fois, qu'aux lieux où ce courant d'eaux chaudes se bifurque, il se ralentit et paraît hésitant; en effet, les causes physiques qui produisent cette bifurcation, telles que : terres, bas-fonds, grands courants boréens, suffisent pour expliquer ce ralentissement. Le Pas-de-Calais traversé, un bras du gulf-stream vient s'engouffrer dans la baie formée entre les caps Frehel, la Hogue et la baie Saint-Michel; le courant y est si puissant que les plus grandes marées du globe s'y font ressentir. Cependant il se ralentit sensiblement en traversant l'archipel Casquets, Guernsey, Alderney, Sark, Jethou, Jersey, les Minquiers, Chausey. Ce courant d'eau chaude constant donne naissance, surtout dans la saison d'été et par les plus beaux jours, au phénomène suivant.

Lorsque par un courant froid de nord, de nord-est ou de nord-ouest, le soleil ayant absorbé une quantité considérable d'eau de mer, qu'il tient en suspension dans l'atmosphère,

ces vapeurs viennent à se refroidir tout à coup, elles se résolvent en brouillards ou en pluies, selon la différence de température; au milieu de cet air froid, des eaux chaudes du gulf-stream s'élèvent des vapeurs légères, diaphanes, si chaudes, qu'elles montent au dessus des nuages chargés d'eau qui étaient déjà en suspension dans l'atmosphère; ces masses barrent l'horizon et sous l'impulsion des brises légères du nord, elles se promènent lentement, présentant les effets les plus fantasques, de terres, de montagnes, d'animaux immenses, tandis que par dessus, des flocons blancs de neige se découpent sur un ciel azuré; la chaleur solaire dans ces parages n'est pas assez forte pour élever au dessus de deux à trois mille pieds ces nuages humides à des degrés divers et par suite diversement étagés. Dans cette mer de la Manche, toujours si tourmentée, où des marées de quarante-cinq à cinquante pieds suffisent pour créer des vents et des courants, le spectacle ne dure jamais que quelques heures et n'a aucune stabilité propre à lui donner les apparences régulières et les formes définies d'une terre. Aussi les nuages opaques commencent à se mouvoir peu de temps après leur formation; ils viennent sur Jersey et Guernsey rampants sur la mer, précédés ou empanachés de légères vapeurs blanches qui semblent bondir en avant; ce sont ces nuages aqueux qui donnent aux îles ces bains d'humidité chaude propices à la végétation, qui expliquent, en partie, les merveilles de la flore anglo-normande : l'aloës, le laurier, le géranium, le magnolia, le camellia de mon jardin de la *Blanche Pierre* et de *Vineries cottage*. Que de fois des hauteurs de Saint-Laurent, j'ai vu se former à l'horizon nord, nord-ouest ces spectacles splendides, suivi leur développement lent, admiré leurs formes capricieuses, étudié leur formation toujours identique dans ses causes, jusqu'à ce que, baigné dans cette atmosphère d'eau chaude, je me voyais forcé de me mettre à l'abri !

Eh bien, si vous admettez au nord de Madère et au nord

des Canaries le ralentissement du gulf-stream par des causes faciles à déterminer, l'apparition de l'île Borondon pourra s'expliquer par la bifurcation ralentie du courant. Il faut constater tout d'abord que c'est toujours par un temps calme et par un vent de nord-est, nord, ou nord-nord-ouest que l'île Borondon est apparue dans les îles africaines, comme aux îles anglo-normandes, et qu'elle a toujours disparu par un coup de vent subit ou une tempête, encore comme aux îles anglo-normandes. Le vent léger du nord produit le phénomène et le vent de tempête le fait évanouir. Ceci constaté, voici comment j'expliquerais la formation de l'île Borondon.

L'eau de mer, absorbée par les rayons solaires se condense et arrive à se tenir en suspension dans l'atmosphère. Dans le climat canarien où les nuits sont aussi chaudes que les jours, la rosée ne tombe que rarement et l'air se sature d'humidité, ce qu'on peut reconnaître à ces couches laiteuses qu'on voit s'élever à l'horizon par le calorique croissant et produire des vibrations, des oscillations régulières. Qu'une légère brise du nord vienne refroidir l'atmosphère, ce refroidissement sera plus ou moins grand suivant la hauteur; il se formera des nuages de densité différente, qui s'étageront, les plus lourds au dessous; au dessus s'étendra une ligne de simples brouillards blancs. La légère brise continuant, l'eau de la partie basse tombera en rosée ou en pluie et les blanches nuées s'envoleront; c'est là le phénomène ordinaire en pleine mer ou sur les cotes, mais au dessus du gulf-stream il n'en sera pas tout à fait ainsi, surtout au point de bifurcation; de son courant chaud s'élèveront des vapeurs chaudes qui allourdiront les deux étages déjà formés, ces vapeurs vont les traverser en y laissant une partie de leur humidité par leur propre refroidissement et viendront se poser au dessus des nuages les plus denses, s'enroulant, se cramponnant sur leur croupe. Aussitôt que l'équilibre de température propre à la stabilité sera établi, cet équilibre sera

maintenu, car les nuages perdront à la base en pluies ce que la vapeur du courant d'eau chaude leur rendra en vapeurs; la largeur du courant chaud, la largeur du gulf-stream, sera celle du phénomène, vingt lieues, et, la bifurcation créant à droite et à gauche deux courants d'air, ces vents en nettoyant le ciel sur les bords, arrêteront les formes. Donc pluie ou rosée des tropiques en bas, apparaissant sous forme de nuages lourds, stationnaires, de couleur ardoise bleue, c'est la terre; au dessus, nuages blancs opaques, humides, s'attachant à la cime des premiers, ce sont les hautes montagnes; au dessus encore, des flocons blancs en filaments, en écharpe ou moutonnés, se découpant avec une netteté relative sur l'azur du ciel, c'est le couronnement de toutes les altitudes en mer. Voilà Saint-Borondon tel que l'ont dépeint tous les observateurs. Un coup de vent, une tempête, résultat certain et plus ou moins immédiat de cette condensation de nuages fortement électrisés, tout s'envole ou se résout en pluie; Saint-Borondon aura disparu. Cette prolongation d'une égalité de température parfaite, possible seulement en ces climats, est quelquefois d'une durée de vingt-quatre heures; il le fallait pour donner aux nuages la fixité d'une terre véritable. Cependant cette fantasmagorie est très rare de réussite, le plus souvent l'île n'est qu'une ébauche si imparfaite, qu'il faut plus que de la bonne volonté pour s'y laisser prendre.

De la côte élevée des îles, lorsqu'on voit très bien le phénomène, on met à la voile, le cap sur l'île nuageuse, et l'apparence terrestre inférieure disparaît par l'effet de la convexité de la mer; l'étage supérieur reste visible et l'on en voit les montagnes; on avance, l'apparence change plusieurs fois, comme il faut plus d'un jour pour l'atteindre, puisqu'on est d'accord pour fixer l'éloignement à quarante lieues, le matin tout a disparu dans une bourrasque.

Le phénomène n'est pas nouveau, voici quelques détails curieux à ce sujet, je vais en amuser votre curiosité. Par-

donnez à ma pédagogie sans mérite, j'ai puisé ce fatras dans quelques bouquins, ou je cherchais autre chose.

Ptolémée, 150 ans après Jésus-Christ, sous l'empereur Marc Antoine, Ptolémée, qui a si bien décrit les îles, qu'il n'a commis qu'une seule erreur (les placer sur la même ligne), a nommé Saint-Borondon l'île qu'on ne peut atteindre, *Aprositus*. Il est également certain que Pline, comme tous les géographes de l'antiquité, indique tantôt sept, tantôt huit îles. Quelle serait la dernière, la huitième, sinon Saint-Borondon, *Aprositus*, l'inaccessible? Les anciens ont indiqué la position: cinquante-cinq lieues de Hierro, cent cinquante lieues de Lanzarote, au nord de l'archipel, au point ou deux lignes inflexibles de cette longueur viendraient à se rencontrer si on rapprochait leurs sommets. Il faut partir de l'hypothèse des anciens et affirmée par Pline, que les îles se trouvaient sur la même ligne. Les modernes ont toujours placé Saint-Borondon à quarante lieues au nord ou nord-nord-est selon le point de départ, Ténériffe, Palma ou Hierro.

Voici maintenant la fable catholique; saint Brandao ou saint Brandon ou saint Borondon, homme de *grande abstinence*, vint dans les îles vers le quatrième siècle. Il était né en Écosse où il *était père de trois mille moines;* père spirituel sans doute! il n'alla pas seul à Saint-Borondon et fut suivi de saint Malovius ou Maclovius, qui était un grand saint, plus habile que son compagnon et grand thaumaturge, car en débarquant dans l'île Aprositus il y ressuscita *un géant!* MORT!!! dit le père Abreu.

MORT!!! cela va sans dire; peut-être avait-il antérieurement ressuscité des vivants! qui sait? Donc, l'ayant ressuscité, il le baptisa et après avoir reçu le baptême, le géant lui raconta que les juifs et les païens souffraient des peines infinies au pays qu'il habitait, quand il était mort. Voilà, cher monsieur, un géant qui a donné, je pense, sur notre terre, le premier exemple d'indiscrétion sur les choses de l'autre monde; cet exemple n'a pas été suivi. C'est fâcheux.

Après avoir reçu le baptême, ledit géant ne tarda pas à mourir sous le règne de l'empereur Justinien. Cette fois comme il était chrétien, saint Maclou ne jugea pas à propos de le ressusciter encore.

De ces faits curieux certainement, le père Abreu conclut : « On le voit, il y avait des habitants dans cette île vers le « quinzième siècle et le saint étant allé à l'île inaccessible, « on lui donna son nom. » Voilà l'île baptisée et cela dès le quinzième siècle ; le nom est bien trouvé et très sonore.

Pour ce qui est du compagnon de saint Brandon, saint Maclovius, vous le connaissez bien, capitaine, c'est lui qui catéchisa les habitants des îles de la Manche. Ce saint célèbre était gaël, du pays de Galles et non pas écossais comme dit Galindo ; il parlait le breton et fonda Saint-Malo dont il fut évêque; c'était un voyageur, un convertisseur intrépide.

Après la découverte moderne, dès le quinzième siècle, Hernando de Troya et Francisco Alvarez firent officiellement à la cour d'Espagne la demande de cette île. Plus tard, vers 1520, Fernand de Villalobos, régent et dépositaire général de l'île de Palma, en demanda également la concession; ils l'obtinrent. Aucun des trois ne réussit à trouver l'île introuvable. En 1560, il vint à la connaissance du docteur Fernand Perez de Prado, président de l'Audience de la Gran Canaria, qu'on avait vu l'île; il fit une enquête judiciaire, de laquelle il résulta, par de nombreux témoignages déposés sous la foi du serment, que des gens de Hierro, de Gomera en revenaient. Deux de ces marins affirmèrent, aussi sous serment, l'avoir visitée ; l'un d'eux était un *grand pilote* portugais, nommé *Pedro Velo*, qui était coutumier des voyages du Brésil et des Açores et qui déclara qu'une tempête l'ayant jeté sur Borondon, il sauta à terre avec deux hommes, y firent de l'eau à un ruisseau, virent des vaches, des brebis, des chèvres qu'ils s'apprêtaient à chasser, mais une rafale de vent s'étant élevée, ceux du bâtiment les rappelèrent. Lui seul se rembarqua, les deux hommes qui étaient

avec lui restèrent à terre. En peu de temps ils perdirent l'île de vue, puis quand ils voulurent la retrouver pour reprendre leurs compagnons ils ne purent y parvenir.

D'après ce récit, Velo avait abordé le nord de Madère.

Un autre juge ou licencié en droit, Pedro Ortiz de Funes, fit encore une enquête, étant inquisiteur des Canaries; un certain *Marco Verde* déclara que, venant de la côte du Maroc, il vit une terre; ayant reconnu que cette terre n'était autre que l'île Borondon, il en fit le tour pour voir s'il n'y avait pas un port naturel. Il en trouva un à l'entrée d'une rivière et fit jeter l'ancre vers le soir. Il descendit à terre avec quelques hommes, mais la nuit vint et ils regagnèrent le navire pour y attendre le jour afin d'explorer l'île. Pendant la nuit, une terrible tempête les chassa au loin; plusieurs marins qui étaient du voyage déclarèrent le fait.

Un Français, où n'y en a-t-il pas? déclara aux juges Gadétans, revenir de Saint-Borondon; il ne fut pas pris au sérieux par les Andalous, ces Gascons d'Espagne!

Ces témoignages ne prouvent rien; en les tenant pour véridiques, ils indiqueraient seulement une escale sur quelque plage nord, de Madère, de Porto-Santo, des Désertes ou des Sauvages. Les plages nord de ces îles sont presque inhabitées aujourd'hui et Madère l'était absolument aux quatorzième et quinzième siècles, ainsi que Porto Santo.

Les Portugais réclamèrent la propriété de Saint-Borondon, s'appuyant sur ce fait, que Luis Perdigon tenait cette île de son père, qui l'avait reçue du roi de Portugal. Il est certain que cette propriété fut disputée officiellement, diplomatiquement entre l'Espagne et le Portugal, lorsque fut tracée cette fameuse ligne de démarcation qui donnait tout un côté du monde au Portugal et l'autre côté à l'Espagne; ligne de démarcation qui comprenait non seulement les terres conquises, mais encore celles à conquérir. Borondon échut au Portugal. Ce fut alors que la question fut tranchée. Au traité d'Evora, 1519, l'île de Borondon fut cédée, avec la

possession des Canaries, par le Portugal à l'Espagne. Afin de *cimenter la paix* par un don gracieux, l'île de Saint-Borondon *nommément* fut désignée dans le traité.

Depuis le siècle dernier, on voit encore Saint-Borondon des Canaries ou de Madère, car Madère a aussi son île Aprositus. On parle sérieusement presque toujours de l'île enchantée, mais quelques-uns en rient, pour lesquels Saint-Borondon est un autre Eldorado ou pays de Cocagne.

Je ne conseillerai à personne une expédition vers cette île.

Non licet omnibus adire... Borondon !

Agréez, cher monsieur, etc.

CHAPITRE XIV

GÉOGRAPHIE DE GRAN CANARIA

Canaria, l'île des Chiens, tel est le nom dont se servaient les anciens pour désigner cette île, nom qui fut appliqué par eux à tout l'archipel; on a prétendu qu'ils l'avaient appelé ainsi à cause des chiens énormes et très nombreux qu'ils y rencontrèrent; rien n'est moins prouvé. A ce sujet, on dit que deux chiens des Canaries furent conduits à Juba roi de Mauritanie; cela prouverait-il que le nombre des chiens était surprenant? au contraire, puisque le récit n'en fait pas mention; qu'ils étaient d'espèces ou de taille extraordinaires? non, car tous les historiens s'accordent et décrivent une sorte de chien loup, chien de berger, plutôt petit que grand, que les Guanches mangeaient après les avoir châtrés, lorsque le nombre en était trop grand.

Thomas Nicols, abandonnant l'étymologie *Canis*, dit que le nom fut donné aux îles à cause de l'abondance de la *canna amara*, l'euphorbe. On peut répondre que l'euphorbe n'a jamais été un roseau. D'autres auteurs ont écrit que l'origine du mot devait être prise dans la canne à sucre; mais du temps de Pline et de Juba la canne à sucre n'y était pas connue. D'après Hornius, dom Calmet pense que les Cana-

riens, chassés de la terre de Canaam, se réfugièrent aux Canaries et leur donnèrent leur nom; c'est le système catholique, les pères mettaient les hébreux partout.

Il est certain que les anciens appelaient *Canarii*, tous les peuples habitant le sud-ouest de l'Atlas. De nos jours, encore, entre le Sénégal et le Maroc, les nègres d'Afrique désignent ce même territoire : le pays de Kanar; il est habité par des tribus vivant selon les lois pastorales, connues sous le nom de tribus de Kanar. Cette étymologie, déjà indiquée sommairement, paraît seule acceptable.

L'île fut d'abord aussi mal figurée que décrite par les cartes manuscrites du quinzième et du seizième siècle. Les suivantes ne donnèrent qu'une médiocre idée de sa forme. Le père Feuillée traça son contours à l'aventure. Le chevalier Borda, en 1776, détermina une partie du littoral, mais la carte de Lopez est la meilleure pour le tracé des côtes que les marins du pays s'accordent à reconnaître exact.

Borda avait placé la ville capitale par 28° 7′ de latitude nord, et 17° 47′ de longitude ouest. La rectification est celle-ci : 28° 1′, par 17° 43′.

La grande Canarie est située à 12 lieues de l'île Ténériffe. L'isthme de *Guanartème* l'unit à la presqu'île *Isletta*, sans cela la forme générale serait à peu près ronde; cet appendice s'étend au nord-est. L'île entière a quarante lieues de circonférence.

La Isletta est digne d'étude. Cinq cônes d'éruption la dominent; le plus haut atteint 1,100 pieds. La tour du phare est bâtie sur les bords escarpés du cratère. Sous les amas de scories sont ensevelis les ossements des indigènes.

La capitale de l'île est la Ciudad de las Palmas. Résidence de l'évêque des îles, d'une audience royale, d'une cour ecclésiastique, du sous-gouverneur des îles, de quelques vice-consuls. Elle est située sur le versant de deux montagnes dans une vallée délicieuse, couverte de palmiers et admirablement cultivée; la ville descend jusqu'à la mer.

Les falaises qui dominent la ville à l'ouest sont percées de grottes, habitées par des artisans restés troglodytes, comme leurs ancêtres les Guanches. On a pratiqué des sentiers qui aboutissent aux excavations.

Le *Sancillo*, qu'on aperçoit de la ville, est le point culminant de l'île.

En suivant les guides on arrive à la *Caldera de Bandama*, à une lieue à peu près de la ville. Ce grand cratère est circulaire et son diamètre supérieur est de 500 mètres. Enseveli dans cette fournaise étroite, le voyageur se sent saisi. On y arrive facilement et l'on affirme qu'on y est descendu à cheval. Ce cratère offre une particularité : c'est la disposition des couches de lave qui ont accru la masse du cône et dont la superposition graduelle est marquée sur les parois, du bas jusqu'au haut. Une petite plaine fertile, à fond plan, règne au fond du gouffre; vue du haut de l'entonnoir, cette plaine fait l'effet d'un miroir vert, d'un petit lac d'Italie ou des Alpes. On y trouve quelques cabanes. Nous repartons pour la *Cumbre*, région culminante qui domine la croupe montagneuse de l'île et arrive à 8,500 pieds d'altitude. Au *Pazo de la Nieve* l'action des forces plutoniennes se manifeste; des crêtes abruptes partent de la base et semblent se surélever pour lancer l'aiguille pyramidale *Nublo*, énorme monolithe d'un seul bloc de trachyte. Ce fut dans ce dernier retranchement que les indigènes désespérés, après quarante ans de luttes, succombèrent. De ce sommet on aperçoit à ses pieds des abîmes, et l'on dirait que l'île s'est creusée à son centre.

Sur les flancs d'une montagne, *Antenara*, 1,200 Troglodytes vivent dans des excavations naturelles, creusées dans le tuf à 3,600 pieds d'élévation, au bord d'un précipice de 1,500 pieds. Nous rentrons à la ville.

L'île est en culture parfaite, les hauteurs en pâturages, les vallées en céréales, surtout en cochenille; elle est très riche en produits agricole, la plus riche des Canaries.

Le contour de l'île est tout en falaises escarpées. Sa longueur est de 56 kil.; sa largeur est de 55 kil. et sa superficie atteint 1,376 kil. carrés.

La Gran Canaria ne donne pas possibilité à l'établissement de rivières, mais si les chaînes élevées précipitent trop vite leurs eaux à la mer, les sources sont abondantes, partent de haut et le sol de l'île s'en imprègne; d'ailleurs l'art vient aider la nature par des canalisations nombreuses.

La pêche sur la côte d'Afrique est une des branches d'industrie particulière à la Gran Canaria, elle fournit trente bateaux et six à sept cents marins.

Il n'y a pas bien longtemps encore, on ne communiquait avec Ténériffe que par bateaux à voiles; navigation incertaine, livrée aux chances aléatoires du vent. Maintenant un bateau à vapeur y conduit facilement en quelques heures, et assez confortablement. Le bateau est bon; s'il était bien tenu, un peu moins sale surtout, les passagers s'y trouveraient mieux et l'administration ne s'en trouverait pas plus mal. A ce sujet il importe de faire une remarque. L'Espagnol lorsqu'il s'embarque, lorsqu'il monte en voiture, en diligence, en omnibus, en chemin de fer, s'abandonne complétement; il fait abnégation de sa vie, de sa défroque mortelle, il se reconnaît une chose de l'administration et se laisserait battre de verges, verser, assassiner, noyer, sans souffler mot; aussi tout va cahin, caha, personne ne se plaint! C'est à une sorte de fatalisme, héritage des Maures qui si longtemps vécurent en Espagne et y ont laissé dans les mœurs cette trace de leur longue domination, qu'il faut attribuer l'incurie espagnole. Les administrations publiques ou privées y gouvernent despotiquement et quelquefois à leur propre détriment. L'étranger s'en étonne, et s'il réclame, c'est toujours en pure perte.

La rade de las Palmas offre un mauvais ancrage; elle est peu sûre. C'est une des causes qui nuisent le plus à cette île, la plus importante de l'archipel à quelques égards. La Ciudad

de las Palmas, capitale de l'île, mérite d'être vue. Sa population, de 17 à 18,000 habitants, est plus considérable que celle de Santa-Cruz. Cependant la ville a un aspect moins gai, moins animé que Sainte-Croix; elle est divisée en deux parts par un ravin, sur lequel s'élève un beau pont de pierre. Triana, d'un côté, est la ville du commerce; Viguetta est la ville morte dans laquelle le clergé, la magistrature, l'armée vivent en des maisons qui transsudent le farniente. Le palais de l'inquisition est de ce côté, triste et sombre, tout construit de laves basaltiques noirâtres; le collége est voisin; dérision! les Dominicains protégeaient l'instruction! on sait de quelle manière.

La cathédrale est un monument achevé. M. Webbs remarque qu'elle ressemble à Saint-Sulpice de Paris. Cette remarque est juste. Le corps de l'édifice date de 1500, mais la façade est complétement neuve et due à un architecte canarien de grand talent. L'intérieur est gothique et c'est le seul monument de ce genre dans les îles. Trois grandes nefs en longueur, quatre nefs transversales, onze chapelles dans les bas-côtés. La voûte est soutenue par des accouplements de colonnes. Le chœur, la chaire, le maître-autel sont dignes de remarque et complètent une physionomie intérieure en harmonie parfaite. La façade, très belle, est une construction d'un autre style, qui ne s'harmonise pas avec l'intérieur; cependant le disparate n'est pas aussi sensible qu'à Milan. Dans l'intérieur on fait admirer une lampe d'argent venue d'Italie, valant vingt-cinq mille francs, d'autres disent cent vingt-cinq mille francs; c'est un cadeau du cardinal Ximenès.

Le poète Cayrasco, mort en 1610, est enterré dans la cathédrale, il y fit bâtir à ses frais la chapelle où il repose.

Le chanoine Viera, l'historiographe de l'archipel, est enseveli sous le maître-autel.

Dans ce même quartier de la *Viguetta*, on compte trois monastères, un hôpital, l'Audience royale, les prisons qui

font face à la cathédrale; sur la place est une belle fontaine et le palais de l'évêque.

La partie de la ville nommée Triana, consacrée au commerce, a aussi ses couvents : Saint-François, Saint-Bernard, Sainte-Claire; un hôpital, destiné à l'horrible fléau des îles, l'éléphantiasis.

Le séminaire est un établissement considérable qui donne à las Palmas un caractère particulier; c'est la seule ville de l'archipel où la soutane se montre dans les rues. On assure que les Canariens qui se destinent à la prêtrise, reçoivent dans cet établissement une instruction sérieuse, que les professeurs y sont convenables et que l'esprit de sainteté et de perfection y domine peu. Il n'est pas possible de méconnaître ces assertions, puisque les jeunes prêtres sortis de ce séminaire, une fois dans le monde, remplissent leur mandat avec convenance, puisque la tolérance les distingue presque tous et qu'ils offrent ces qualités de sociabilité, si recherchées aujourd'hui, et dont leurs devanciers étaient trop souvent dépourvus.

La seconde excursion est celle du mont *Lentiscal;* — autrefois vallées et coteaux incultes, couverts de lentisques, — la culture s'en est emparée peu à peu. Aujourd'hui c'est une succession de verdures, de récoltes, d'habitations riantes que domine le pic de *Bandama*, formidable volcan qui jadis vomit les torrents de laves, qui recouvrirent les terres environnantes. Maintenant le cratère est éteint; une ère de fécondité a succédé à tant de bouleversements, et la végétation la plus belle s'étale sur cette ancienne montagne de feu. Le cratère est un grand cirque de douze à quinze cents mètres de diamètre, et de sept à huit cents mètres de profondeur; c'est un magnifique *corral*. La crête du cirque est composée de roches noires, basaltes calcinés, laves refroidies, qui se dressent en affectant des formes étranges. Vers la droite, est une ferme dont les vergers sont plantés dans la lave, entourée de cultures vertes, grâces aux

eaux abondantes, que l'on voit jaillir de sources miraculeuses prenant naissance au milieu des laves, arrosant des jardins où tout croît à souhait dans une température parfaite. Un sentier bien tracé conduit au fond de l'escarpement; rien de plus étrange que cet aspect. Les parois du corral vous entourent, le ciel bleu apparaît sur votre tête et l'on jouit au bas d'une douce fraîcheur.

Une autre excursion doit être dirigée vers *Telde*. C'est une ville de quatre mille habitants, située dans une plaine parfaitement arrosée. Cette petite ville tout agricole se rattache à las Palmas par une assez bonne route; l'aspect en est frais et riant. C'est un charmant paysage champêtre, tranquille, calme et de doux repos. On y rêve vergers et bergers, idylles et bucoliques. C'est de plus un charmant séjour, plus frais, plus riant l'été que las Palmas.

L'île, très fertile, est bien cultivée, grâce à l'abondance de ses eaux. C'est celle qui produit le plus de grains. La récolte y excède de beaucoup la consommation, on exporte le reste. Revenons à la capitale.

Las Palmas est une ville sans hôtel. Il y a bien une fonda, mais indigne de ce nom. On recommande une maison particulière où l'on reçoit des pupilles, selon l'usage espagnol. Il est donc indispensable d'être porteur de lettres de recommandation pour quelque famille du pays. On y trouvera dans ce cas l'hospitalité la plus parfaite.

Revenus depuis deux jours à la ville, nous repartons pour une excursion plus longue, la dernière. Il s'agit tout d'abord d'aller à *Valquesillo*, qui n'est qu'une gorge qui mène au pied des montagnes centrales de l'île. Le *Sancillo* se dresse devant nous. De là nous allons à *Vega de los Moranes*, propriété charmante; de la maison on découvre toute la vallée. De toutes parts la culture s'offre à la vue, pratiquée sur des terres soutenues par des murs. Les eaux y sont abondantes, et la maison, quoique modeste, est très agréable et fort bien située.

La vallée de *Tenteniguada* est très curieuse; en la suivant, on atteint la *Tejada* qui se dresse sur des anfractuosités terribles et de là on peut gagner divers sommets, *Bentceyga*, *Miblo*, *Antenara*. De l'un de ces sommets on aperçoit très bien le corral de *Tejada*, qui semble avoir foré l'île dans toute sa profondeur. La montagne est à pic, la terre semble vouloir manquer sous les pas; la crête de la montagne est tailladée, heurtée, déchiquetée de mille façons bizarres. De ces hauteurs partent des rameaux qui vont en décroissant se perdre vers le sud.

Si l'on descend par le corral, on est fort agréablement surpris en voyant que vers le fond, il est cultivé avec grand soin; les eaux des torrents viennent vivifier cette nature exceptionnelle.

On peut revenir à la ville en passant l'inspection de la dernière partie de l'île, couverte de petits villages agrestes, sans autre intérêt que l'habile agriculture dont ils sont fiers à bon droit. On désigne ce quartier de l'île sous le nom de *las Vegas*. Les guides nous conduisirent de là à *Tiraxana* qui renferme de belles cultures. Ce district est encaissé dans un circuit de montagnes peu élevées. Gagnant les hameaux de *Carrizal* et *Aquimez*, on rentre à *Telde;* de là à la ville il n'y a qu'une petite distance.

Las Palmas est en résumé une très jolie ville, bâtie face au levant, aux bords animés de la mer, sur les pentes douces de deux montagnes qu'un ruisseau sépare. En outre de la cathédrale, du séminaire, du théâtre, la ville possède un collége, quatre belles promenades, d'élégantes fontaines, un hôtel de ville construit aux frais des habitants, après l'incendie de l'ancien. Las Palmas est remarquable aussi par l'industrie et l'activité de ses habitants.

Une jalousie, une rivalité puérile, condamnable à tous les titres, divise las Palmas et Santa-Cruz. Autrefois capitale des îles, las Palmas ne pardonne pas encore à Santa-Cruz de lui avoir enlevé cet honneur; de ce mauvais sentiment pour-

rait naître une émulation salutaire, une concurrence, une sorte d'ardeur dont le progrès seraient le fruit. Quelques personnes intelligentes font des efforts dans ce sens; espérons qu'elles réussiront à faire disparaître de l'esprit des masses ces envies mesquines qui rabaissent les caractères.

CHAPITRE XV

LA CONQUÊTE DE LA GRAN CANARIA PAR LES ESPAGNOLS

Maciot de Béthencourt régna paisiblement jusqu'en 1409; alors la mort de son oncle étant connue, le clergé comprit que Maciot n'avait rien à attendre de France, que l'Espagne soutiendrait les Espagnols, et qu'il pouvait compter particulièrement sur le secours de la couronne. En effet, depuis la mort du roi d'Espagne, protecteur de Béthencourt, un enfant occupait le trône et doña Catalina sa mère, régente, était absolument aux mains du clergé, partagée entre les pratiques de la dévotion et les enfantillages d'un semblant de pouvoir, que les prêtres et don Fernando, frère du défunt roi, voulaient bien lui laisser.

Maciot résista plusieurs années encore à l'évêque, qui avait fini par jeter le masque, mais il manquait de force morale, il devait être vaincu. Malgré toute sa circonspection, il ne put éviter le piége où on l'entraînait, il s'y laissa prendre et même fournit le prétexte. Lorsque les ressources venaient à faiblir, le roi autorisait, ou faisait faire pour son compte, la traite des Guanches dans les îles non conquises. On descendait de nuit sur les côtes de Canaria, de Ténériffe de Palma et l'on faisait la traite blanche. Les îles con-

quises, Hierro et Gomera, n'étaient exploitées qu'au cas de besoin extrême. Voilà où, après six ans d'influence, le clergé besoigneux avait réduit Maciot. L'évêque don Mendo se sentit tout à coup enflammé d'un grand amour pour les insulaires et porta sa plainte au pied du trône. La reine pleura beaucoup sur le triste sort de ces malheureux, et le comte de Niebla, don Henrique de Guzman fut chargé d'éclaircir cette affaire. Il envoya aux îles, en l'an 1418, cinq navires, des armes et des troupes, nommant capitaine de cette petite armée, Pedro Barba de Campos, un des plus illustres Sévillans.

Il y avait à la cour, pendant qu'on équipait cette petite flotte, un certain Hernan Perrazza, fils de ce Perazza auquel on avait accordé la conquête des îles en 1390, bien avant Béthencourt. Ce Perazza père avait fait jadis une descente à Lanzarote et s'était contenté d'y prendre des esclaves, parmi lesquels un des rois de l'île. La régente étant morte, le jeune roi, camarade de toute la jeunesse brillante, accorda tout ce qui lui fut demandé au nom de Perazza. Don Guzman reçut ordre d'agir pour lui acquérir la couronne.

L'expédition partit de San-Juan de Barameda et arriva devant Lanzarote. Maciot était sur la plage avec toutes ses forces. Lorsque l'escadre vit qu'il fallait en venir aux mains, elle tenta les moyens pacifiques; ils réussirent. Maciot, fatigué des intrigues des prêtres, en proie à des exigences qu'il ne pouvait satisfaire, aimé des insulaires et de quelques chevaliers, mais détesté des Espagnols taciturnes, exclusifs, soumis aux prêtres, Maciot, sans argent, car tout ce qu'il avait touché avait été consacré à l'édification des villes, de forts, d'églises, comprit qu'il valait mieux vendre son éphémère royauté que d'essayer de la défendre contre l'Espagne.

Il s'embarqua donc, arriva à Séville, vit avec plaisir le comte de Niebla, don Henrique de Guzman et il lui fit la vente régulière de la royauté des quatre îles. Cependant

Maciot voulut rester gouverneur sa vie durant. Cette condition fut acceptée. Il revint donc aux îles où les mêmes luttes, les mêmes querelles recommencèrent. Cette fois, à bout de patience, le Normand laissa là tout son monde, partit pour Madère où il acquit de grands biens, se maria avec une femme charmante d'une des premières familles de Portugal, dona Maria Gonzalez da Camera, fille du premier capitaine général de Madère, qui était fils lui-même du capitaine général des Açores. La postérité des Bethencourt est encore très nombreuse dans les archipels de Madère et des Canaries, ses deux neveux y ayant fait souche.

Vexé de voir les conditions de son marché avec don Henrique Guzman inexécutées, Maciot de Bethencourt annula la vente des îles et les céda au roi de Portugal pour des terres à Madère.

Ainsi finit la royauté des Bethencourt après vingt ans de règne.

Le comte de Niebla avait acheté la royauté des îles pour ce jeune fils de Perazza que nous avons vu à la cour du roi. Mais comme cet enfant était mineur, Guillen de las Casas, son oncle, alcade major de Séville, avait traité pour lui.

Guillen de las Casas alla prendre possession des îles pour Perazza son neveu, y fit acte de justice et nomma gouverneur de Lanzarote et Fuerteventura un chevalier génois, Antonio Luzardo de Franquis; il nomma aussi un gouverneur pour la Gomera et Hierro, Xofre Tenorio de Séville; puis il revint en Andalousie où il mourut un an après. Alors Guillen Perazza de las Casas, désireux d'ajouter encore à la gloire des trois familles qu'il représentait, les Guzman de la Niebla, les las Casas et les Perazza, ce jeune homme devenu majeur, puissant souverain des îles fortunées, partit de Séville avec trois navires, deux cents hommes et arriva à Lanzarote; là il prit trois cents hommes encore et partit aussitôt pour faire la conquête de l'île de Palma. Le débarquement opéré, le jeune homme intrépide s'avança dans les terres. Une

fois engagé dans les défilés des montagnes, les Guanches se précipitèrent sur les Espagnols. Le jeune Perazza fut frappé mortellement au visage. Hernan Martel Perazza, son cousin, prit le commandement des hommes qui survécurent à cette tuerie et revint à Lanzarote avec le corps du malheureux roi. Une complainte espagnole se chante encore qui retrace les faits principaux de cette triste fin. En voici deux couplets :

Pleurez, les dames,
Guillen Perazza!
Pleurez, les dames,
La fleur flétrie
De son beau visage!
Il est mort à la Palma.

Tu n'es plus île des palmes
Tu es l'île des cyprès.
Ile belle de Palma,
Que tes plaisirs
Se changent en tristesses!
Que le sable,
Couvre tes fleurs.
Perazza est mort!

Ce jeune homme avait une sœur, dona Iñes Perazza de las Casas, qui hérita de la royauté des îles. Elle était très belle, très riche et tous les seigneurs de Séville se la disputaient. Le duc de Medina Sidonia, qui protégeait cette belle jeune fille, la maria avec un de ses parents au quatrième degré, don Diego de Herrera, issu d'une des grandes familles de Séville, alliée des Lara dont il portait les deux LL dans ses armes.

En 1444, don Diego arma trois navires et, désireux de vivre et faire souche dans son nouveau domaine, il amena avec lui des chevaliers, des dames, des demoiselles afin de les y établir. Plus de cinquante chevaliers faisaient partie

de cette brillante expédition, ainsi que sept pères ou moines. Herrera avait vingt-sept ans, sa femme Iñes vingt-cinq.

Il fut reçu avec distinction et s'établit à Lanzarote. Il n'y resta pas longtemps paisible. Il entremêlait aux douceurs de l'amour et du pouvoir les douceurs de la piraterie. Il fit dans les îles de nombreuses incursions pour se procurer des esclaves, mais cette fois, les pères y trouvant profit, ne portèrent pas plainte à la cour d'Espagne. Les Guanches se tenant un peu plus sur la défensive, la traite produisait moins; Herrera alla chercher sur la côte de Maroc ce qu'il ne trouvait plus aussi facilement dans les îles. Enfin, resserré dans son royaume, don Diego ne put, étant devenu d'âge mûr, supporter la pensée que la Gran Canaria était libre et il résolut de la conquérir à tout prix.

Cette conquête fut tout le travail de sa vie.

En 1461, accompagné de l'évêque de Rubicon, tout étant préparé, don Diego prit terre dans le petit îlot le 12 août. En présence de l'île entièrement soulevée, il jugea prudent de se rembarquer, ce qu'il fit trois jours après. Durant ce temps, lui et l'évêque promirent aux Guanches tout ce qu'ils purent imaginer devoir leur être agréable. Rien ne put les tenter.

L'année suivante, encore suivi de l'évêque de Rubicon, don Diego revint à la Gran Canaria; il avait pour capitaine Alonzo de Cabrera Solier avec trois cents hommes. Ils débarquèrent à Gandar.

Les Canariens accoururent en armes.

« Que voulez-vous, dirent les Guanches? Si nous avons ce « que vous désirez, c'est à vous. Si vous venez pacifique- « ment, dites-le. Si vous venez en armes, vous ne sortirez « pas vivants. »

L'évêque répondit, comme d'habitude : « Nous vous aimons « de tout notre cœur apostolique. Devenez chrétiens, sou- « mettez-vous au roi d'Espagne. Vous resterez libres et « heureux possesseurs de vos biens. »

Cependant, dit le père Galindo, « les Guanches ne vou-
« lurent pas l'entendre et disaient toujours : Si vous voulez
« quelque chose, demandez-le, sinon allez-vous-en. L'évêque,
« voyant qu'il ne pouvait les décider à ce qu'il voulait, se
« rembarqua de nouveau. »

Ce qu'il voulait, nous le saurons bientôt.

En 1464, nouvelle expédition. Cette fois l'évêque ne put même se servir *de la langue qu'il avait*, dit le chroniqueur. Les Guanches ne voulurent rien entendre. Furieux, Herrera et l'évêque se rembarquèrent et mirent le cap sur Ténériffe, car ils étaient honteux de rentrer une troisième fois les mains vides. Là ils réussirent à faire un chargement d'esclaves. Parmi les prisonniers se trouvait le fameux Antonio *Anton*, qui parvint à se sauver après quelques années d'esclavage et qui, rentré à Ténériffe, exploita si bien la Vierge de Candelaria, comme nous le verrons bientôt.

Pendant ce temps, les rois d'Espagne et de Portugal se faisaient la guerre. Il fallait savoir à qui appartiendraient les îles. Don Henri de Portugal, pour renforcer ses droits, fit équiper quelques navires, en donna le commandement à Diego da Silva, fils du comte de Porto Alegre, qui se présenta un jour devant Lanzarote à la tête de sa flottille.

Don Diego Herrera, en armes, était prêt à le recevoir; ce que voyant, le Portugais jugea prudent d'entrer en pourparlers pacifiques. Il vint à terre et fut accueilli par doña Iñez Perazza avec une distinction toute particulière, et comme, sur ces entrefaites, les rois d'Espagne et de Portugal s'étaient entendus, la guerre de la veille devint la paix d'abord; quelques jours après, on dansait à la noce du capitaine portugais et de la fille de doña Iñez et de don Diego Herrera. Cette fille, nommée doña Maria de Ayala y Sarmiento, était très belle et très aimable.

Herrera avait toujours son idée fixe, la Gran Canaria. A peine l'alliance de famille conclue, Herrera, qui avait pensé utiliser les forces de son gendre pour tenter un coup

décisif, fit traité avec le Portugais pour une expédition concertée. Les deux forces réunies vinrent une fois encore débanquer à Gandar.

Les Guanches les laissèrent pénétrer dans les terres, puis, lorsque les inégalités de terrain les eurent séparés, ils tombèrent sur eux comme la foudre et en détruisirent la plus grande partie. Le reste de l'expédition, battant en retraite, put enfin se retrancher au bord de la mer, dans une espèce d'enclos naturel formé par des rochers inaccessibles. Les Guanches les y cernèrent et dès lors les Espagnols comptèrent les heures qui leur restaient à vivre. Cependant, durant la nuit, cet enclos étant près de la mer, les marins qui montaient les caravelles ayant pu approcher de terre jusqu'à placer les embarcations à sec, les Espagnols échappèrent miraculeusement un à un.

Diego de Herrera voyant que tous les Guanches étaient de ce côté de l'île, imagina de porter avec trois caravelles deux cents hommes de l'autre côté. Il débarqua à *Agumastel* à l'aube, et dès le matin les Espagnols étaient déjà en route pour surprendre les ennemis. Les Guanches les virent et les laissèrent entrer. Ils mirent d'abord le feu entre l'ennemi et les navires, puis les attaquèrent en flanc et par derrière. Poussés en avant, tout en étant décimés en chemin, les Espagnols aperçurent devant eux deux larges murailles concentriques, la maison de prière, le temple; instinctivement ils s'y retranchèrent comme dans un fort. Les Guanches les enveloppèrent; ils étaient pris dans une souricière. Alors, avec de grands cris de joie et les bras tendus vers le ciel, ils prièrent!

Les adorateurs du Dieu de la nature tenaient prisonniers dans son temple les sectateurs fanatiques, sanguinaires du Dieu de clémence et d'égalité; le talion, cette terrible loi des civilisations primitives, ce droit suprême des faibles, allait être invoqué.

Il n'y avait pas de secours à espérer, il fallait mourir.

Mourir! non. Les Guanches étaient des hommes trop fiers, trop généreux. D'ailleurs, lequel d'entre eux eût osé frapper un ennemi demandant merci, un ennemi sans défense? Les descendants barbares des civilisateurs de l'Afrique et de l'Europe furent plus cléments que les Espagnols, conduits par des grands d'Espagne, de vaillants capitaines et l'évêque catholique! Voici ce qui arriva

Il y avait dans l'île une femme, nièce d'un chef *guanartème* de Gandar. Cette femme, *Tazirga*, avait été esclave à Lanzarote; échangée contre un soldat captif, elle revit son île parfumée. Voyant ses anciens maîtres dévoués à la mort, elle eut pitié, la malheureuse! Elle s'approcha des Espagnols et leur dit que, s'ils voulaient se rendre prisonniers à son oncle le guanartème, il sauverait leur vie, car il était aussi puissant que bon et généreux. Elle ajouta que, sur leur promesse de ne jamais attaquer les Canariens, on les laisserait remonter sur leurs vaisseaux. Les Espagnols la prièrent d'aller faire leur soumission elle-même. Le vieux chef s'apitoya sur le sort de tant d'hommes si jeunes, si pleins de vigueur et d'espérances un jour auparavant et que le sort avait si mal servis. Il rassembla les chefs, porta la parole et fit vibrer ces nobles cœurs par ses appels à la pitié.

Il obtint facilement grâce entière.

Alors ce fut un tableau merveilleux. Amis et ennemis s'embrassaient et c'étaient des cris de joie et des promesses de reconnaissance éternelle. Le vieux chef, comme ils mouraient de faim et de soif, les traita lui-même, puis, en bon ordre, les prisonniers partirent pour rejoindre les vaisseaux. Arrivés au sommet d'une montagne sans issue apparente, espèce de parapet à pic surplombant sur un abîme, les Espagnols crurent à une trahison. Les Guanches haussèrent les épaules de dédain; chacun d'eux en prit un, à califourchon sur ses épaules et, par des rampes épouvantables, perpendiculaires, légers comme des oiseaux, malgré leur charge humaine, ils les descendirent au bas du ravin.

Là, Diego da Sylva remercia le guanartème, lui donna une épée à garde dorée, un chapelet de graines, et aux douze principaux chefs, douze escopettes. C'était bien.

Le lieu d'embarquement, encore célèbre aujourd'hui, porte le nom de Diego da Sylva.

Don Diego rejoignit Herrera par mer, et tous libres, ayant échappé à une mort certaine, *ils rendirent grâce à Dieu ; Herrera s'étonnant très fort qu'un barbare, un infidèle, eût gardé sa foi si ponctuellement.*

Il est tout naturel que des hommes sans foi s'étonnent de la probité des hommes loyaux. Ces tigres féroces n'étaient pas dignes de tant de générosité. Ils n'étaient pas encore bien revenus de leur frayeur, ces hidalgos si dédaigneux des barbares, que déjà ils avaient décidé de débarquer aussitôt et de tenter l'aventure à nouveau, en profitant de la stupeur, que devait produire une semblable audace, un tel mépris de toute convenance et probité. Cette infamie, qui souille la pensée et soulève le cœur à quatre cents ans de distance, ils la réalisèrent! et ils appelaient les Guanches des barbares!

Les Guanches les virent débarquer sans peur, mais avec un étonnement profond. Ils ne pouvaient comprendre le but de cette descente; ils comprirent bientôt, car au milieu de la confusion, les Espagnols enlevaient des prisonniers. Ces nobles gentilshommes faisaient la traite! Les Guanches revenus de leur étonnement résistèrent et il y eut du sang versé en abondance. Les Espagnols se rembarquèrent et comptant les têtes, il se trouva parmi les prisonniers un chef, celui-là même qui les avait sauvés! le guanartème de Gandar!

Da Sylva supplia son beau-père Herrera de lui céder ce malheureux chef. Herrera n'osa refuser. Da Sylva le fit aussitôt conduire à terre et le combla de présents.

Ainsi finit l'expédition; par un crime.

Il fallait donner à doña Maria de Ayala une dot. Les mal-

heureux Canariens y entrèrent pour une part. Le beau-père et le gendre y joignirent quelques Marocains qu'ils allèrent prendre sur la côte, un peu d'or, et les époux rentrèrent en Portugal les poches pleines et les navires chargés.

Il y avait de quoi désespérer de s'emparer jamais de Canaria; depuis soixante ans la guerre durait. Don Diego Herrera en était à sa cinquième expédition, et ses peuples commençaient à murmurer; aussi il combina avec l'évêque un plan tout différent.

Une nouvelle expédition les débarqua tous *sans armes*. Les Canariens les entourèrent.

— Que voulez-vous?

— Nous avons promis à Dieu de lui bâtir un temple dans votre île, au lieu même de notre défaite. Son courroux ne sera apaisé qu'à ce prix.

On discuta. Les Guanches, trompés par la candeur des Espagnols, par les présents qu'ils en reçurent, tant des chefs que des simples soldats; les voyant d'ailleurs depuis huit jours sans armes, étaient près de céder. Pour emporter la question de haute lutte, Herrera proposa de laisser douze otages que les Guanches amèneraient de l'autre côté de l'île, puis il présenta un traité de commerce. L'île étant couverte d'orseille, il offrit de payer tout ce qu'on pourrait charger sur ses vaisseaux; aussitôt que la convention commerciale serait acceptée, Herrera devait partir, laissant ses douze otages et une vingtaine d'hommes pour la construction du temple. Incorrigibles dans leur bonne foi, les Guanches acceptèrent; Herrera partit.

Alors ce fut un entraînement; heureuse de pouvoir aider à la construction, cette population presque oisive, travailla d'enthousiasme pour les Espagnols. Les pierres, les bois, étaient traînés par les indigènes à pied d'œuvre, sur un roc très escarpé au bord de la mer.

En peu de temps le temple fut bâti.

Le *temple* était une *tour fortifiée!*

Herrera avait donné au capitaine *Ximida* des instructions portant en substance : 1° s'emparer de l'île par tous les moyens ; 2° feindre si on ne pouvait réussir ; 3° les douze otages restés chez les indigènes pour inspirer confiance, devaient être sacrifiés au besoin.

Ce capitaine voulant exécuter les ordres reçus, les Guanches virent bientôt qu'ils avaient été trompés. Ils lui tendirent un piége et s'emparèrent de la moitié de ses soldats ; puis ils s'habillèrent avec les costumes des Espagnols prisonniers et simulèrent une poursuite par les Guanches. Le capitaine quitta la tour pour secourir les prétendus siens. Il fut fait prisonnier.

Au lieu de pendre les Espagnols, ils les désarmèrent et les gardèrent dans l'île en les surveillant ; dès le premier jour il brûlèrent la tour, et renversèrent ensuite ce que le feu avait épargné. A quelque temps de là, un bateau pêcheur, louvoyant sur la côte, vit la tour renversée et porta cette nouvelle à Lanzarote. Alors ce fut une désolation. Il s'en fallut de peu que tous les seigneurs et hommes d'armes ne se révoltassent contre don Diego. Deux d'entre les mécontents trouvèrent le moyen d'aller à Madère clandestinement et de là à la cour d'Espagne, porter plainte contre ce gouverneur qui ruinait les îles, faisait décimer la population et compromettait la vie des survivants. On fit le tableau des soldats morts à Canaria et des douze otages immolés. Plus de quarante gentilshommes avaient déjà été tués dans les expéditions antérieures, sans compter les soldats.

Le gouvernement de Herrera convenait fort peu aux habitants, à ce qu'il paraît, car beaucoup quittèrent Lanzarote et allèrent s'établir à Madère. Une autre partie s'en retourna en Espagne.

Pendant que ces plaintes allaient à Madrid, voici ce qui se passait à la Gran Canaria.

Le capitaine *Ximida*, les soldats et les otages vivaient dans l'île en liberté. Ils y avaient contracté ces liaisons faciles que

les Canariennes ne dédaignaient pas. Peu à peu, le capitaine était parvenu à se faire aimer des chefs et des prêtres. Il leur avait appris le maniement des armes et toutes les petites industries que les soldats en campagne sont toujours obligés de connaître. Il ne cessait de leur dire que, s'ils voulaient les mettre en liberté et rendre hommage à l'Espagne, Herrera les laisserait paisibles possesseurs de leur île; qu'il se faisait fort de leur faire rendre tous les insulaires captifs qui se trouvaient à Lanzarote, etc., etc.

Un jour, une barque parut; *Ximida* fit signe d'accoster; douze délégués des Guanches s'embarquèrent avec lui, et les voilà à Lanzarote.

Qu'on juge de la surprise d'Herrera et de sa femme Iñez Perazza? C'était le ciel qui faisait pour eux un miracle éclatant. Quoi! tout était perdu hier, la cour allait envoyer l'ordre de comparaître. Herrera allait être jugé, condamné, emprisonné! et maintenant tout était sauvé! Iñez ne se tenait pas de joie. Mais le capitaine, ne voulant pas être trompé, fit rédiger un traité d'échange et de commerce par le notaire royal, et il fut signé par les douze Guanches et par le gouverneur Herrera. Cette fois les clauses furent loyalement exécutées. Le traité est du 11 janvier 1476.

Pendant ce temps le roi d'Espagne avait cité Herrera à comparaître. Il pouvait maintenant sans crainte affronter la vue du souverain après une aussi heureuse issue. Il fut cependant reconnu qu'il n'avait plus aucun droit sur les îles à conquérir et qu'il en faisait retour à la couronne. Ayant marié sa seconde fille, il obtint en échange que la Gomère fût érigée en majorat pour son autre gendre Pedro Hernandez de Saavedra; cela fait, il revint à Lanzarote.

Il fallait de l'argent et les pirateries recommencèrent. De l'aveu du père Abreu, plus de quarante-six expéditions furent faites sur la côte africaine; plus de six mille esclaves furent vendus par le gendre et le beau-père, aidés d'un capitaine qui acquit dans ces expéditions une grande célébrité,

Juan Gamacho Adali. Ce Gamacho, ce hardi écumeur de la côte marocaine, vécut cent quarante-six ans. « Je l'ai connu, « dit le père Galindo, et tout le monde peut témoigner de « son âge. Il mourut à Lanzarote en 1591 et s'étant marié « deux ans avant sa mort, à cent quarante-quatre ans, avec « une fille de vingt ans, il en eut un fils! »

C'était probable.

Herrera n'oubliait pas la Gran Canaria et s'entretenait la main en faisant la traite.

La cour d'Espagne, malgré sa lutte contre les Maures, venait enfin de prendre à cœur la conquête des trois îles. Cependant, comme la distance était grande, l'impunité presque absolue était acquise aux envoyés de la couronne. A côté de ces capitaines hardis, sans conscience, sans éducation, on envoyait des gouverneurs civils, des gens d'église et des moines. Entre ces employés de diverses castes, il y eut des guerres intestines qui nuisirent aux opérations militaires et la cour crut y remédier en envoyant un capitaine spécialement chargé des opérations militaires, Don Juan Rejon fut le premier chef, envoyé en 1478, pour s'emparer de Gran Canaria.

Ce Rejon, aussi bon soldat et administrateur qu'il était hargneux, difficile et de mauvais caractère, ayant heureusement débarqué et planté sa tente et sa bannière à l'endroit même où la capitale est établie aujourd'hui, fit élever une tour, un fort, quelques habitations et laissa les indigènes tranquilles, tant qu'il put vivre des ressources apportées par ses vaisseaux. Lorsqu'elles furent épuisées, il fallut vivre sur le Guanche, et chaque jour des expéditions étaient faites pour avoir du grain, des fruits, des bestiaux. Cela dura ainsi huit mois. Il partit alors pour Lanzarote, allant demander des secours à Herrera, car la cour d'Espagne l'avait complétement oublié. Pendant qu'il implorait de la charité d'Herrera un peu de pain, arrivait à la Gran Canaria don Pedro de Algava qui le renversa, le fit chasser, l'envoya en

Espagne. Trois fois Rejon revint devant l'île et débarqua avec des hommes, des chevaux, des vivres; trois fois il fut victime de son caractère jaloux, emporté, vindicatif. Il se retira à la Gomère et y mourut.

Pedro Hernandez Cabron, devenu, après Rejon, capitaine des troupes, tenta, avec l'évêque Frias, une expédition plus considérable que les entreprises journalières de ravitaillement. Il fut battu par les Guanches qui lui tuèrent trente hommes et en blessèrent cent.

Chaque jour de nouveaux combats! les avantages compensés comme les défaites, les deux forces diminuaient considérablement. La couronne n'envoyait plus de soldats, et les Guanches, qui venaient d'être décimés par une épidémie qui avait enlevé le tiers de la population, n'avaient presque plus de guerriers. Les hommes manquaient à ce point, qu'ayant quatre-vingts chrétiens prisonniers, ils voulurent les brûler ne pouvant pas les garder, car cela immobilisait des hommes propres aux combats.

Ils allumèrent un bûcher et les conduisirent liés au lieu du supplice; là au pied du bûcher en flammes, un des chefs délia son prisonnier, tout étonné de se trouver libre; les autres chefs en firent autant et les quatre-vingts soldats espagnols retournèrent au camp.

Noble race! incapable de déloyauté! elle devait périr nécessairement, l'autre race étant avare, féroce, impie.

Un nouveau gouverneur, don Pedro de Vera, arriva en 1480, c'était un brave comme ses prédécesseurs, mais plus téméraire; dès l'arrivée il livra bataille, tua de sa main le chef guanche, d'un coup de lance donné du haut de son cheval. Avant de mourir, le vainqueur baptisa le vaincu, croyant lui donner ainsi la vie éternelle; la bataille terminée, on l'enterra au lieu même où il avait été frappé.

Cependant à l'entour du camp de Palma, qui s'était agrandi depuis des années, vivaient cent à deux cents Guanches, hommes ou femmes, liés avec les soldats et qui servaient

aux approvisionnements. Don Pedro de Vera voulait, disait-il, réaliser une expédition à Ténériffe et embarquer, comme auxiliaires, des Canariens habitués aux armes, comme avait fait Béthencourt, qui s'était créé ainsi des soldats excellents, qui l'aidèrent beaucoup à Fuerteventura et au Maroc. Plusieurs consentirent et s'embarquèrent, accompagnés aux vaisseaux par leurs amis et parents ; mais bientôt tous ceux qui montaient les caravelles furent surpris de se trouver en marche ; le signal de départ n'avait pas été donné et cependant on gagnait la pleine mer ; y avait-il trahison ? Le lendemain ils perdirent Ténériffe de vue et comprirent qu'on les avait trompés ; en effet, on les conduisait en Espagne pour les vendre ! Ils commencèrent alors à démolir les navires préférant tous la mort. Les marins effrayés laissèrent porter et le vent les conduisit à Fuerteventura où ils les débarquèrent ; ils y restèrent.

On peut juger par ce fait de la richesse d'imagination des Espagnols pour dépeupler ces îles, qu'ils ruinaient ainsi nécessairement ; du reste ils suivirent ce même principe en Amérique ; on sait comment il leur réussit. Quand ils eurent fait des déserts de leurs possessions, ils régnèrent sur le néant. Heureusement il n'en est pas des îles comme des continents, les continents se dépeuplent tandis que les îles refont une population entière en cinquante ans.

Lorsque les Canariens eurent appris la ruse infâme qui avait enlevé deux cents des leurs, la guerre devint encore plus acharnée, et la position ne fut plus tenable pour les Espagnols. Vera changea ses batteries, il se porta de l'autre côté de l'île entre Gandar et Lagarte et là bâtit un fort ; il en confia la garde à une intrépide capitaine, Alonzo de Lugo, et revint à la ville de Palma ; il avait divisé l'attention et les forces des indigènes.

Cependant les Guanches apprenaient l'art militaire, eux aussi s'étaient retranchés à Tirajana et Vera dut aller les déloger ; il y perdit trente-cinq hommes et eut beaucoup de blessés.

Don Juan Rejon venait de mourir, laissant sa veuve doña Elvira de Sotomayor à la Gomera; elle partit pour l'Espagne où elle dénonça Herrera comme ayant trahi son mari; elle prétendit qu'à Lanzarote, Herrera non seulement avait refusé des vivres à Juan Rejon, ce qui était vrai, mais encore que Herrera et son gendre Hernan Perazza avaient voulu le faire périr à la Gomera, ce qui était bien possible. La veuve obtint en compensation une rente perpétuelle dont ses héritiers jouirent toute leur vie. Hernan Perazza fut jugé, condamné et fait prisonnier, mais le duc de Medina Sidonia obtint sa grâce, à la condition de se mettre à la tête de ses sujets gomérites et d'aller travailler personnellement à la conquête de la Gran Canaria. Hernan Perazza dut encore recevoir, avec sa liberté qu'il méritait si peu, une femme des mains de la reine. Cette femme était la belle Beatrix de Bobadilla qu'Alonzo de Lugo, devenu veuf quelque temps après, épousa à Ténériffe. Isabelle voulut débarrasser la cour de cette femme aussi méchante que belle, en la mariant au loin; elle n'avait pourtant encore que seize ans. Elle promettait. Nous allons voir qu'elle tint tout ce qu'elle avait promis dans sa jeunesse.

Hernan Perazza équipa quatre-vingts Guanches de la Gomère, son beau-père Herrera lui envoya quelques hommes et quelques chevaux de Lanzarote et il vint débarquer à Canaria avec sa troupe, au pied du fort Lagarte que commandait Alonzo Fernandez de Lugo.

Le roi d'Espagne avait ordonné l'embarquement de deux cents biscayens, qui arrivèrent presque en même temps, commandés par *Miguel de Mujica*. Le roi avait aussi ordonné que le maréchal de la gendarmerie de Séville, envoyât deux compagnies à cheval dont une d'arbalétriers, commandés par *Junqueras* avec cent cinquante arbalétriers à pied; *Santi Estevan* avec trente genets et *Cristobal de Medina* avec trente autres. C'était une armée!

Déjà, depuis quelques années, les Guanches, réduits à un

petit nombre, avaient abandonné les vallées et s'étaient retirés sur la montagne où il était plus difficile de les atteindre. Alors commença une guerre de chasseurs contre des fauves, guerre horrible qui dura bien longtemps. Souvent les Canariens vaincus, ou sur le point de l'être, se précipitaient du haut des rochers et se donnaient la mort, pour ne pas devenir esclaves. Souvent aussi ils acculèrent les Espagnols dans des gorges et les écrasèrent sous des pierres ; ils les amenaient sur les cimes, et les précipitaient dans l'abîme; c'est ainsi que disparurent presque les deux cents biscayens et leur capitaine Mujica. Après cette défaite complète, le gouverneur de Vera ordonna la retraite et toute l'armée se concentra à las Palmas, à l'entour et à l'abri du fort.

Là, les soldats se reposaient tandis que de Vera, voulant porter un dernier coup décisif, appelait des hommes des quatre îles soumises. Enfin il put mettre mille hommes sous les armes; les Canariens firent un dernier effort, mais évidemment ils allaient succomber, les femmes se précipitaient de douleur du haut des rochers, criant les mains levées au ciel *Atistirma! Atistirma!* — le nom de Dieu !

Encore aujourd'hui, ce ravin porte le nom de ravin des femmes.

Enfin il fallut se rendre. L'évêque Frias reçut les ambasdeurs, chanta le *Te Deum*, et le 9 avril 1483, le traité de paix emportant la *soumission*, fut signé par les chefs.

La Gran Canaria était conquise. Cette longue lutte de quatre-vingt ans est digne d'être chantée par un poète épique, les actes d'héroïsme y abondent, les actes infâmes y sont plus nombreux encore.

Ce poème épique a été fait pour la conquête de Ténériffe, par Viana, c'est un chef-d'œuvre ! Il est vrai que les Espagnols et les insulaires sont si insouciants de leur gloire que, malgré tout leur amour-propre et leur orgueil national, on ne trouve à acheter, ni aux îles, ni en Espagne, un seul exem-

plaire de ce poème rempli de beautés de premier ordre. Ingrate patrie! qui traduit et publie par milliers les œuvres de Paul de Kock, de Feval, et n'imprime pas ses chef-d'œuvres !

Pendant ce temps la Gomère, dont tous les soldats étaient à Canaria, s'était soulevée. Maria de Bobadilla enfermée, n'osait sortir. Vera, avec quatre cents hommes vint à son secours, tout rentra dans l'ordre, mais Maria de Bobadilla exigea une punition, pour l'exemple. Voici ce qu'elle combina; ayant convoqué tous les insulaires à une fête d'action de grâce pour l'arrivée du gouverneur, elle fit fermer l'église quand elle fut pleine, faisant tous les indigènes prisonniers. Alors, les soldats à coups de hache ou de sabre, coupaient les pieds et les mains à la plupart; les autres, conduits au bord de la mer, furent noyés. C'était jouer serré. Ce jour-là Maria de Bobadilla fut heureuse.

Cependant *cela n'a pas porté bonheur aux catholiques*, dit Galindo, *car tous ceux qui firent office de bourreaux tournèrent à male-fin.*

Ayant appris que les Guanches de la Gomère, qui servaient à la Gran Canaria sous ses ordres, voulaient l'assassiner, le gouverneur Vera les prévint; il fit massacrer les hommes, et envoya les femmes et les enfants en esclavage; il y avait émulation entre lui et Maria de Bobadilla.

Vera fut mandé à la cour. En ce moment on était au plus fort du siége de Grenade. Vera, très habile, homme de guerre et peu scrupuleux, fut fait maréchal, servit dans l'armée royale comme tel et fut un de ceux qui s'emparèrent de l'Alhambra.

On envoya aux îles pour lui succéder *Francisco Maldonado* de Salamanque.

Le fils de Vera, charmant jeune homme qui résidait à la cour, avait fait des vers satiriques contre la reine, elle ordonna qu'on le fît prisonnier.

Ces vers rappellent le fameux quatrain

. . . . . .
. . . . . .
Les fleurs naissent sous vos pas,
Mais ce sont des fleurs. . .

qui fut payé par trente années de Bastille. Isabelle la Catholique aurait bien voulu en faire subir autant au poète, mais il parvint à gagner le Portugal.

Ne se trouvant pas là en sûreté, il se souvint de la dame de Gomère, Maria de Bobadilla, que son père avait sauvée quand elle était assiégée dans sa maison; il s'embarqua et trouva un refuge auprès d'elle.

Ignorant le lieu de sa retraite, la reine avait promis que toute faveur serait accordée à celui qui livrerait le coupable versificateur... une discrétion! royale!!

Maria de Bodadilla n'y put résister.

Elle livra le fils de son sauveur! c'était peu de chose, car déjà à ce moment elle avait fait pendre deux de ses amants et un gentilhomme.

Au lieu de le livrer tout simplement, elle voulut aller elle-même en Castille le remettre à la reine et exiger sa récompense, la tempête ne le permit pas; le vaisseau qu'elle montait avec son prisonnier fut jeté sur Madère. Les Portugais reconnurent Vera, l'enlevèrent et le conduisirent en Portugal. Maria de Bobadilla avala sa honte et repartit pour la Gomère, elle pendit un quatrième personnage pour se consoler.

Plus tard elle épousa Lugo, le conquérant de Ténériffe, et mourut à la cour d'Espagne empoisonnée.

Nous verrons de quelle main.

CHAPITRE XVI

LA CONQUÊTE DE PALMA ET TÉNÉRIFFE

Alonzo de Lugo était un de ces nombreux capitaines qui prirent part en sous-ordre à la conquête de la Gran Canaria; nous l'avons vu, gouverneur du fort de Lagarte, commander les troupes de ce district. Soldat de fortune, l'île conquise, il demanda sa part. Il était marié avec Doña Béatrix Fonseca et avait deux fils, aussi la part qui lui advint fut des meilleures; ayant été alcade et gouverneur d'un fort dans l'île, pour ce motif encore, il était juste qu'il fût bien traité. En 1484, le roi d'Espagne régularisait ses donations.

Deux ans après, Doña Béatrix étant morte, don Juan Rejon, concessionnaire des îles qui restaient à conquérir, étant mort également et la couronne ayant repris possession nominale, il vendit soudain sa part Canarienne et alla demander au roi, la permission de conquérir pour le compte de la couronne, Ténériffe et Palma, les deux dernières îles encore insoumises de l'archipel.

Elle lui fut accordée.

Il fit des lors à Séville les premiers préparatifs, peu ou point aidé par la cour, occupée par la grande guerre contre es Maures de Grenade qui, dès lors, était au point culmi

nant, le siége de Grenade. Lugo avait déjà, sans grands résultats, dépensé le produit de la vente de ses terres ; il errait tristement par la ville, lorsque dans la cathédrale il vit venir à lui un vieillard, qui lui donna des doublons d'or plein les poches de son pourpoint, lui en promettant d'autres ; il lui sembla que cet or sortait d'un autel voisin, il se retourna... le vieillard avait disparu ! il crut ou feignit de croire que c'était saint Pierre qui lui était apparu, déguisé en vieillard respectable et riche ; il eut toute sa vie une grande vénération pour ce prince des apôtres. Il y avait de quoi, des raisons palpables. Mais ce n'était là qu'un manége de thaumaturge ; ce qu'il y a de certain, c'est qu'il fut aidé par les marchands de Séville et que ce fut d'eux, qu'il obtint l'or qui servit à équiper les navires et les soldats et qui suffit à tous les besoins ; l'intérêt est bien capable de faire des miracles.

Le jour de saint Michel Archange et le 29 septembre 1490, il plantait à l'île de Palma la royale bannière, il bâtit une redoute, s'y fortifia, fit des incursions dans l'île, soutint des combats avec des chances diverses ; enfin à la faveur des divisions des chefs de corps, il parvint à se rendre maître de l'île par la force, par la ruse, par des promesses, par de bons traitements et aussi par la terreur. Le 3 mai 1491, l'île tout entière fut irrévocablement soumise par une trahison. L'un des chefs, *Tanansa*, fut trompé par Lugo et lui servit d'instrument sans le savoir. Aussitôt qu'il fut maître de l'île, Lugo fit saisir des prisonniers destinés à l'esclavage et le premier qui fut pris, par son ordre, fut le chef Tanansa ; ce barbare, ce sauvage, ce Guanche, indigné d'une telle infamie, aima mieux se laisser mourir de faim que d'être vendu sur quelque marché d'Andalousie, d'Afrique ou de Portugal ; *chose commune aux prisonniers de Palma*, dit Galindo indigné. C'était déplorable, en effet ; vit-on jamais un peuple préférer la mort à la perte de la liberté ? — Il fallait être Guanche.

A peine maître, Lugo se prépare à la conquête de Téné-

riffe; il embarque ses meilleurs officiers et soldats, laisse garnison insuffisante à Palma et part. A peine débarqué, il apprend l'insurrection de Palma; ne pouvant quitter lui-même Ténériffe, il envoie un gouverneur, homme terrible, bien connu des rebelles, Rodriguez de Talavera, avec un renfort de quelques hommes; celui-ci parvint à apaiser l'île, et pour effrayer, punit la révolte par un massacre considérable. *Après quoi les insulaires restèrent paisibles!* dit le chroniqueur satisfait. Il le fallait bien! il restait si peu d'indigènes qu'on dut envoyer des Flamands quelques années après, pour repeupler l'île.

Alonzo Fernandez de Lugo, capitaine pour la couronne d'Espagne, débarqua au lieu même ou est aujourd'hui Sainte-Croix de Ténériffe, le troisième jour de mai 1493. Il nomma ce lieu Santa-Cruz, ce jour étant consacré sous ce nom dans le calendrier espagnol du temps; le nom indigène du lieu était *Agnasa*. Il était à la tête de mille hommes à peu près, certains auteurs ont dit huit cents.

Quelques jours après, les indigènes le respectant dans son camp et ne voulant pas venir à lui, il fit comme Mahomet, il alla aux indigènes. D'une seule marche il vint camper à la Laguna, sur le plateau où est aujourd'hui le couvent de *Gracias*. Le roi de *Guiamar*, le roi d'*Anapa*, celui d'*Adeje* firent décider un quatrième qui était roi de *Aboua*, à suivre la fortune du conquérant ou tout au moins à faire la paix avec lui. Plus tard ne pouvant se faire illusion sur la conduite de Lugo, ils lui restèrent soumis, mais alors ils avaient déjà reçu le baptême et trahi la patrie. Dans ces îles il n'y eut pas d'autres traîtres que les quatre rois ou chefs ci-dessus désignés. Don Alonzo apprit d'eux la position et l'état des forces de son redoutable adversaire, le roi de *Taoro*, qu'on nommait le mencey *Bencomo*.

Lugo recommença avec lui l'effet des promesses qui avaient réussi à Palma; il fit offrir au vieux chef: 1° le maintien de son rang; 2° la possession de ses terres; le tout sous

les conditions : 1° de conversion au catholicisme ; 2° d'hommage au roi d'Espagne. On sait ce que cachaient ces promesses : perte du rang, saisie des terres, conversion ou mort, esclavage ou servitude.

Une entrevue fut ménagée, Bencomo dit : « J'accepte la « paix que vous venez m'apporter ainsi que votre amitié, ce « sont des biens que tout le monde apprécie, et s'ils crois- « saient sur mes terres j'en jetterais aussitôt au monde. « Pour ce qui est de servir le roi d'Espagne je ne le connais « pas ; pour ce qui est de changer de religion, je ne sais pas « ce que c'est que de me faire chrétien ; du reste, je ne puis « comprendre l'assujettissement vis-à-vis d'un autre homme, « fût-il roi. Je suis né libre et je veux vivre libre. »

Ayant dit, il s'en alla dans ses terres.

Comprend-on cette insolence ? ce Bencomo, ce sauvage veut vivre libre ! ce langage était bien fait pour indigner les pères qui conseillaient l'armée. Ah ! si Bencomo avait connu les douceurs de la servitude, il n'eût pas ainsi parlé ! Excusons-le, il n'était ni chrétien ni latin.

De la Laguna, qui s'appellait *Aguere*, les Espagnols faisaient chaque jour des incursions en armes qui décimaient les deux armées, mais bien plus l'armée indigène. Les Espagnols poussèrent enfin jusqu'au royaume de Taoro, comprenant bien que Bencomo vaincu, les autres rois se rendraient aussitôt. Lugo, avançant un jour à la tête de ses troupes, vit devant lui une foule de Guanches armés ; c'était le frère du roi Bencomo qui avait été chargé d'attirer les Espagnols dans un endroit escarpé. Bencomo devait arriver à un signal donné et les prendre en flanc ou par derrière, avec trois cents hommes d'élite. Alonzo de Lugo tomba dans le piége. Lorsqu'il fut engagé dans les défilés, les hommes du frère du roi firent volte-face, tombèrent sur les envahisseurs et en tuèrent six cents sur huit cents qu'ils étaient en totalité. Lorsque Bencomo arriva sur le champ de bataille, l'armée espagnole était en pleine déroute,

et le vainqueur assis sur une roche dit à son frère : « Le « premier au combat, j'ai vaincu. J'ai fait mon devoir, que les « bouchers fassent leur métier de tueurs maintenant. Le « frère du roi n'est pas un bourreau... » Décidément ces Guanches avaient des idées incroyables, il fallait les détruire.

Pour le moment ils venaient d'anéantir l'armée catholique; ce fut là le tombeau de tout ce que Lugo avait emmené de meilleur. On appela ce lieu : le Champ de la tuerie, *Campo de la matanza*. Il est voisin de la Orotava, les naturels le nommaient *Arautapala*. Lugo jeté à bas de son cheval, d'un coup de pierre qui lui avait brisé les dents, fut sauvé par un boiteux, un excellent domestique, nommé Pedro Benitez. Lugo sauvé courut au rivage et pendant tout ce jour, naviguant sur la côte, recueillit les restes de son armée, à peu près deux cents hommes.

Ses forces détruites, rien n'était plus possible, Lugo se retira à la Gran Canaria ; il y fit des recrues et revint une seconde fois à Santa-Cruz de Ténériffe où, moins heureux encore qu'à sa première tentative, il dut se rembarquer presque aussitôt.

Décidément l'affaire prenait mauvaise tournure.

En rapport avec les armateurs de Séville, Lugo demanda de nouveaux secours. Fernando Palomare, Guillermo d'el Blanco, Nicolas Angelo, Mateo Viña, tels sont les quatre capitalistes de la première entreprise, comme de la troisième. On connut ces noms, lorsque, par acte notarié passé à la Laguna, un capitaine de Sainte-Marie, *Suarez de la Puebla*, fit enregistrer le pouvoir qui l'autorisait à se faire payer les maravedis d'or, que les quatre armateurs de Séville avaient prêtés au conquérant.

Le duc de Medina Sidonia envoya six caravelles, six cent cinquante hommes et quarante cavaliers montés ; Bartolomé *Estupinan* était commandant de cette force.

Doña Iñez Perazza, veuve du seigneur de Lanzarote, avait

également envoyé des secours, et cette troupe était commandée par un Melian de Béthencourt son amant.

En somme, onze cents hommes d'infanterie, quatre-vingts de cavalerie et des marins armés, en nombre suffisant pour protéger un débarquement ou un embarquement en cas de retraite: telle était la nouvelle armée.

Le 23 novembre, Alonzo de Lugo débarquait pour la troisième fois à Santa-Cruz; les chefs guanches le voyant en force le laissèrent avancer jusqu'à la Laguna d'abord, puis jusque au domaine de Taoro. Quelques combats insignifiants furent au détriment des indigènes. Cette guerre d'embuscades dura peu de temps, assez cependant pour réduire à néant les forces guanches. Le 25 décembre, jour de la naissance du Christ, les Guanches tinrent conseil; ils n'avaient plus de soldats, ils envoyèrent des émissaires à Lugo.

« —Que voulez-vous, que prétendez-vous? nous sommes « paisibles et vous venez troubler notre repos, nous tuer, « nous faire prisonniers; nous, nous ne vous avons fait « aucun mal.

« — Moi, dit Lugo, je vous aime beaucoup (il faisait trai- « ter les émissaires en souverain et les chargeait de dons), « je vous aime, car je suis venu pour vous faire connaître le « vrai Dieu; recevez le baptême et la protection de mes « maîtres, les rois d'Espagne.

« — Eh bien, nous allons recevoir le baptême et nous ver- « rons ce qu'est votre Dieu. »

Ils le virent bien et n'eurent pas longtemps à attendre !

Alonzo de Lugo fit bâtir un ermitage dédié à Notre-Dame de la Victoire, au lieu où il campait.

Les camps qu'occupaient les deux armées aux *Realejos* sont devenus aujourd'hui deux beaux villages. C'est là que se passa la scène qui clôtura la guerre. Le vieux chef Bencomo reçut le baptême... et le martyre, comme dit M. Berthelot. Cet homme héroïque, ainsi que six autres chefs de

l'île, n'avait envoyé des parlementaires que lorsqu'il vit les derniers braves qui l'entouraient épuisés par des combats quotidiens, décimés, ne pouvant se recruter, voués inutilement à la mort. Alors seulement il se rendit ; il ne pouvait faire autrement. Dès ce moment commença le pillage, et la dépopulation s'acheva. Condamnés au travail, embarqués sur les navires, vendus comme esclaves ou matelots, les insulaires commencèrent bientôt à apprendre ce chemin d'Amérique qu'ils parcourent aujourd'hui librement comme émigrants.

Pendant ce temps, les conquérants se partageaient la conquête. Le clergé eut la meilleure part.

Tant que Lugo fut en guerre, il montra de la ténacité, de la bravoure et une certaine intelligence de la situation que vint, hélas ! bientôt obscurcir une dévotion absorbante. Il fit établir une petite ville au port de Santa-Cruz, afin de pouvoir y défendre l'ouvrage provisoire destiné à protéger une retraite ou un débarquement ; cet ouvrage devint le fort Saint-Christophe.

Il comprit la position avantageuse de la Laguna, et y jeta les fondements d'une ville qui fut inaugurée le 26 juin 1495, le jour de saint Cristobal, et s'appela *San Cristobal de la Laguna*, à cause du voisinage d'une *lagune* d'eau de pluie.

Mais déjà la plupart de ses capitaines repartaient pour l'Espagne, tandis que d'autres plus aventureux allaient en Amérique tenter les grandes aventures. Nommé adelantado par la cour, autorisé à disposer des terres, Lugo ne sut pas satisfaire les ambitions légitimes de ses soldats et de cette façon empêcher le pillage et la destruction. Il donna aux moines sans compter. Il ne sut pas entourer la propriété noble de garanties suffisantes, et il craignit de donner aux soldats des terres qui ennoblissaient. Il n'administra pas. Il se laissa déborder par ceux qui remplissaient les charges qu'ils avaient reçues de lui, et quelques années après, dégoûté, triste, vieilli, il partait pour l'Amérique, où il allait

encore tenter de nouvelles aventures. Antérieurement, de retour à la Gomera, il y avait épousé en seconde noce, doña Béatrix Bobadilla, pour laquelle il avait un grand amour, cette créature d'une beauté angélique, qui avait fait pendre quatre ou cinq personnes, sous les prétextes les plus singuliers et trahi, livré, le fils du sauveur de sa fortune et de la vie de son premier mari. Les parents d'un de ces pendus demandèrent justice à Isabelle la catholique. Doña Béatrix Bobadilla, alors épouse de l'adelantado, accepta l'invitation de la sainte reine, vainqueur du Maure. Malgré les avis contraires de son mari, qui connaissant la reine, se garda bien de l'accompagner, elle partit pour l'Espagne. Elle trouva Isabelle à *Medina del Campo;* l'entrevue fut touchante; la reine la baisa, la serra sur son cœur, lui fit tant d'amitiés, que le lendemain matin on la trouva morte. *Empoisonnée on ne sait de quoi, ni comment*, dit la chronique.

Nous n'en savons pas davantage. La justice de Dieu ou de la reine était passée par là; il est permis de choisir.

L'adelantado ayant institué pour administrateur et pour représentant Hernando Truxillo, pour *alcalde mayor* Francisco Gorbaran, pour juges, Francisco Albornoz et Juan Badajoz, notaire Alonzo de la Fuente, partit pour l'Amérique avec quelques soldats. Les gouverneurs qui lui succédèrent furent : Baldespina, Mejias, Castellano, Fernandez, Benitez, Geronimo de Valdes. De ces six personnages descend presque toute la noblesse insulaire.

Le titre d'adelantado sous lequel on désigne toujours don Alonzo de Lugo, demande une explication. Beaucoup d'Espagnols seront heureux de la trouver ici, car il en est beaucoup qui ne connaissent pas la valeur réelle de ce mot.

Adelantado signifie homme qui précède, qui a été préféré à tous les autres, au dessus desquels il est placé par le roi. Du temps des Latins on disait : *præfectus provinciæ*. L'adelantado est envoyé par le roi pour être au dessus de tous dans la province et même investi du droit de connaître des ap-

pels des alcades des plus grandes villes. (Extrait de la *Secunda Partida*, art. 4, loi 22.)

Et ailleurs : l'adelantado sera appelé aussi : *Præfectus legionis*, ou capitaine général.

Ailleurs encore : l'adelantado pourra être : *præfes concilii*, ou président du conseil de province.

En Aragon, l'adelantado est *sobrejuntor*, président de la junte ; il est même *almirante*, amiral.

Lorsqu'on publiait un édit, la formule était : *le roi et l'adelantado ordonnent*, etc., etc. Dès le début, ce titre ne fut confié qu'aux plus illustres. Mais la longue lutte contre les Maures avait nécessité la création d'un grand nombre de ces charges et chaque gouverneur civil de province eut son adelantado ; enfin cette charge toute militaire devint une sinécure dont on revêtit, avec 600 maravédis pour droits, le grand chancelier du royaume, puis l'envoyé chargé d'administrer la justice dans les provinces de terre ferme reconquises. Dans les îles, l'adelantado représentait le roi dans toutes les affaires civiles, militaires, judiciaires. Le pouvoir religieux seul resta exclusivement aux prêtres.

C'est ainsi que fut administrée la province des Canaries jusqu'à Charles III.

Salazar de Mendoza a prétendu que cette charge existait avant le roi saint Ferdinand, 1250. Nous pensons que c'est une erreur. Les comtes et les marquis gouvernaient antérieurement les provinces et défendaient les *marches* au nom du roi. Ce fut sous Ferdinand que les comtes ayant été supprimés, les adelantado surgirent en grand nombre et les remplacèrent.

Que la lance nourrisse qui la tient, telle était la devise de l'adelantado Alonzo de Lugo ; triste devise ! Soldat heureux, il vécut de la lance. Adelantado, sa gloire s'éclipse et disparaît dans l'indécision du commandement civil ; il fut le jouet des moines et de ses commis comme de ses lieutenants ; son caractère était sombre, sa parole rude, son vi-

sage chagrin; après avoir perdu sa première femme, son cœur fut brisé par la mort de Bobadilla, indigne de l'amour d'un homme de valeur; n'ayant jamais su s'attirer l'amitié des hommes, poussé par une sorte d'instinct d'aventurier, il endossa encore, quoique vieux, le harnais du soldat et partit désespéré pour l'Amérique, où, malgré tout son courage, il ne put parvenir à se faire un nom glorieux. Il avait la valeur du soldat et le fanatisme du séide; la force d'âme dans les revers militaires, la faiblesse de l'esprit et du cœur dans les choses de la vie intime ou politique; en somme, il fut au dessous de sa mission.

Telle est l'opinion que nous nous sommes formés du conquérant de Ténériffe d'après les mémoires des chroniqueurs et l'étude des faits.

Dévastées, incultes, dépeuplées, livrées aux convoitises les plus effrénées, les îles étaient perdues. Ce qui sauva les Canaries et les rendit prospères, ce fut une puissance inouïe de reproduction propre à toutes les îles, mais plus particulièrement aux îles africaines; la fécondité y est si prodigieuse que la population y croît en proportion géométrique. La nature, plus forte que l'aveuglement, la sottise ou la barbarie des conquérants, a réparé leurs fautes et leurs crimes. Encore une fois le dieu des Guanches, a vaincu!

CHAPITRE XVII

L'ÉMIGRATION ET LA GRANDE PÊCHE

Presque toutes les îles Canaries, dont le territoire est restreint, fournissaient, il y a vingt ans, un contingent considérable à l'émigration; depuis quelques années il y a diminution considérable dans le nombre des émigrants.

On ne saurait croire avec quelle impatience, autrefois, les émigrants attendaient un navire pour les Antilles. Ils partaient par centaines et revenaient par dizaines, tant la terrible fièvre jaune est affamée d'émigrants; aujourd'hui ils partent par dizaines tout au plus. C'était surtout vers la Havane que les *Isleños* se dirigeaient. — C'était l'Eldorado. — Cinq pour cent à peu près revenaient riches; vingt pour cent gagnaient quelque argent; alors, dévorés de nostalgie, ils retournaient vers les îles qui leur étaient si chères; peu de temps après ils repartaient, regrettant ce qu'ils avaient laissé.

On estime à la Havane que les Canariens sont probes, actifs, intelligents, et ce jugement, que tous les voyageurs confirment, est réellement mérité. Aussi dès l'arrivée trouvent-ils à s'employer. Alors, par un système d'économie

qu'on pourrait taxer d'avarice, ils forment le noyau qui doit leur servir à se rendre indépendants, quittent le service et se livrent avec fureur au commerce. Le jeu, qui est la passion de la classe oisive, se transforme dans la classe ouvrière et devient un amour effréné des opérations commerciales aléatoires; ils supportent la bonne comme la mauvaise fortune héroïquement, doublent l'enjeu ou rentrent en service. C'est ainsi que quelques-uns ont fait de véritables fortunes.

On nommait *indianos* ou *indios* les émigrants de retour. Dès le début on les trouvait vêtus en bourgeois, fumant imperturbablement leurs *puros*, mais peu à peu cette petite morgue disparaissait et ils reprenaient la vie des Canaries, avec un plus d'aisance qu'autrefois ou repartaient.

Parmi les diverses îles, celle de Palma fournissait le plus grand nombre d'émigrants; s'il en part encore quelques-uns, cela tient au manque de terre propre à la culture et à une sorte de tradition; les habitants de la Havane appellent de préférence les hommes de Palma. Ceux-ci, lorsqu'ils ont gagné quelque chose, envoient à leurs parents des avances pour venir les rejoindre; il résulte de ce double fait que les habitants de l'île de Palma ont, sur ceux des autres îles, des avantages importants, dont le moindre n'est pas de trouver, en arrivant à Cuba, du travail, des amis, des parents.

Autrefois, lorsque les bateaux arrivaient de Cuba, il y avait foule sur le môle : combien sont-ils? que rapportent-ils? voici les riches, voilà ceux qui reviennent pauvres comme devant. C'était un attrait que ce débarquement, ou mieux une attraction puissante; aujourd'hui ce spectacle a presque pris fin. Cependant les nécessités du commerce et les hauts salaires attirent encore à la Havane, cette riche colonie, la plus riche du monde peut-être, que rien n'a pu ruiner, ni les plus terribles fléaux physiques, ni les capitaines généraux, bien plus dangereux encore. La Havane exerce toujours une sorte de fascination et attire quelques

insulaires. C'est un bien, dans ces proportions restreintes, car cela donne aux Canariens l'aplomb, que l'habitude des voyages et les dangers surmontés donnent toujours ; cela excite les désirs, double les forces et entretient une sorte d'activité, de va et vient qui est la vie ; vie nécessaire, surtout aux îles où l'aspiration au repos est la tendance générale. La pêche sur la côte d'Afrique est encore un stimulant utile en même temps qu'une industrie productive. Nous allons le montrer.

Les bâtiments employés à la pêche, dit le capitaine anglais George Glas, sont au nombre de trente ou trente-cinq, montés chacun par quinze à trente hommes, selon le tonnage. L'île de Palma en équipe trois ; l'île Ténériffe, quatre ; la grande Canarie possède tous les autres, sauf un ou deux, peut-être.

L'armateur fournit le sel et le biscuit. Les matelots doivent avoir tous les ustensiles de pêche et embarquer aussi pour leur compte, du vin, de l'huile, du piment, du poivre rouge, de l'eau-de-vie, des oignons.

La pêche se fait à la part. La somme nette des produits, déduction faite du prix d'achat du sel, du biscuit, est repartie ainsi :

Deux parts pour le patron ;

Une part pour chaque matelot ;

Demi-part pour chaque novice ;

Quart de part par mousse.

La part du navire est basée sur sa capacité.

La pêche se fait du cap *Noun* au cap *Blanc*. C'est un littoral presque désert, où vivent éparses, quelques tribus d'Arabes qui n'ont ni bateaux ni pirogues. Les pêcheurs n'ont donc rien à craindre des habitants, les Marocains de nos jours, n'étant pas navigateurs, n'oseraient s'engager au sud, encore moins en pleine mer.

Au printemps et en été, la pêche se fait dans le nord ; en automne et en hiver, dans la direction du cap Blanc, au

sud. Les pêcheurs suivent ainsi les migrations des poissons, dont l'habitude leur a fait connaître la loi.

On pêche d'abord des poissons d'appât, à une demi-lieue de la côte, puis on gagne le large et on procède à la grande pêche.

Après avoir éventré et séché le poisson, on lui coupe la tête et les nageoires, on le presse, le comprimant pour l'égoutter, puis on le sale et on l'entasse dans la cale. Ce poisson ne se conserve pas plus de deux mois. Si les pêcheurs le lavaient et salaient une seconde fois, comme on fait à Terre-Neuve, ils le conserveraient six à sept mois, au moins. Si, d'un autre côté, ils avaient des établissements sur les rivages africains, s'ils pouvaient y sécher le poisson au soleil et aux brises sèches comme aux Loffoden, ils pourraient ainsi épargner du sel, ou même s'en passer tout à fait; c'est ainsi qu'on pratique en Norwége. Ici nul progrès.

Les bâtiments qui servent à la pêche sont des brigantins étroits à l'avant et à l'arrière, mais au ventre bien arrondi, afin de pouvoir supporter les fortes brises. Les vents alisés, qui règnent constamment sur ces côtes, exigent de l'embarcation une grande résistance. Ils portent un petit hunier à l'avant et ne bordent qu'un simple foc et cependant il en est qui, en douze jours, font quatre cents milles en louvoyant.

Ils débarquent une partie de leur cargaison à la Ciudad de las Palmas, à la Gran Canaria, puis portent le reste à Santa-Cruz de Ténériffe. Le prix du poisson salé varie de 3 à 5 sous la livre. Le fonds de leur cargaison est la *Grande-Brême*.

Les bâtiments de pêche font huit à neuf voyages par an. Ils pêchent dans certaines saisons des morues en abondance; elles sont préférables à celles de Terre-Neuve.

En somme, trente à trente-six navires employant huit cents à mille matelots, mousses ou patrons, approvisionnent le pays de cent soixante mille quintaux de poisson salé. C'est un résultat très considérable, proportionnellement même à la grande pêche de Terre-Neuve.

M. Berthelot, pêcheur émérite, auteur d'un livre sur les grandes pêches, et qui publie en ce moment un nouvel ouvrage sur les migrations des poissons, livre plein d'aperçus nouveaux, M. Berthelot croit que les produits de cette pêche seraient encore plus considérables, si les instruments employés étaient meilleurs. Il croit également que des navires d'un plus fort tonnage donneraient lieu à des économies, évitant ainsi les voyages trop multipliés. Enfin, dit-il, la méthode de salaison est tout à fait défectueuse. « Entrant dans une voie d'améliorations, les pêcheurs pour-« raient accroître leurs résultats, multipliant leurs moyens « d'action. La côte est plus poissonneuse que celle de Terre-« Neuve, et trois cents navires pourraient y pêcher sans y « faire pêche insuffisante. »

Malgré leur imprévoyance habituelle, les pêcheurs canariens se glorifiaient encore, il y a dix ans, de n'avoir pas perdu de navire. Depuis plus de deux siècles ils s'aventurent gaîment sur cette mer qui les nourrit. Si le patron a une boussole, c'est pour la forme, il la tient enfermée dans un coffre. Toutes les petites embarcations sont sans habitacle, les marins y dorment étendus sur le pont, et les agrès sont toujours dans un état pitoyable; ils naviguent avec une audace étonnante et sont toujours prêts à la manœuvre, sachant se créer des ressources, se tirer d'affaire dans les gros temps les plus difficiles; la tourmente passée, ils dorment tranquillement.

Aussitôt que le poisson fut devenu dans les îles un aliment de première nécessité, les maires établirent une taxe dans les marchés. Ce mode barbare a failli tuer cette industrie, car il faudrait plutôt des primes pour les bonnes espèces pêchées. Le poisson salé se consomme dans les campagnes, le poisson frais ne se vend que dans les villes; le peuple en fait trop peu de cas.

Après la grande pêche, la petite, la pêche de nuit en canot. Les pêcheurs de Sainte-Croix et du Puerto, *chicharreros*,

du nom du poisson favori de l'île (espèce de maquereau), pêchent aux flambeaux pendant la nuit. Des faisceaux de bois résineux ou de fortes lumières, attirent le *chicharro*. Tous les bateaux illuminés se placent sur une seule ligne ou en carré oblong, et du haut des falaises l'aspect en est singulier.

Depuis deux cents ans, rien n'est changé dans l'industrie de la pêche et la routine règne despotiquement: Il faudrait faire progresser cette industrie, car on y trouverait bénéfice et amélioration physique et morale pour tous.

En outre de la grande pêche et des chicharreros, il y a encore des pêcheurs à filets sur les côtes. Nous trouvons, dans une statistique, trois cent quatre-vingt-neuf navires de pêche grands ou petits. Comme d'un autre côté, il est positif qu'il n'y a pas au delà de trente-cinq navires de 100 à 400 tonneaux pour la grande pêche, il y aurait donc trois cent cinquante navires pour la petite pêche à l'entour des sept îles. Alors, le mot *navire* est impropre, ce ne sont que des *embarcations*. Dans cette même statistique, nous trouvons deux mille quarante-deux matelots pêcheurs pour les trois cent quatre-vingt-neuf navires de pêche; or, si les trente-cinq vrais navires en occupent un millier, il ne reste plus que mille à onze cents pêcheurs pour trois cent cinquante bateaux de pêche. Ce sont bien des *embarcations* montées par deux ou *trois hommes au plus* et non des *navires*. Nous sommes portés à croire qu'il n'y pas trois cents canots occupés à la pêche; ce chiffre est exagéré, à moins que ces pêcheurs ne se livrent à la pêche que de temps en temps. Le marché au poisson de Santa-Cruz témoigne d'un produit à peine correspondant au résultat que trente embarcations journellement employées pourraient obtenir. Il nous a été impossible de fixer ce point important.

LA CASA FUERTE

La partie méridionale de l'île, la bande du sud, c'est ainsi qu'on la désigne aux Canaries, est une dépression lente et successive de la Sierra, située à l'opposite de la bande du nord-ouest qui tombe à la mer plus perpendiculairement. La végétation est plus rare dans cette zone, la chaleur beaucoup plus grande et les eaux peu abondantes. La roche est effritée, triturée et le sol y est peu propre à la culture. Les vents du nord-est enfilent toute cette bande et y règnent despotiquement jusqu'à dessication complète; c'est là le grand empêchement aux progrès de la culture. Quelques rares vallées sont plus fertiles, celle d'Adeje, par exemple; un torrent l'arrose tant bien que mal. Cette partie du territoire était le fief du prince, chef ou mencey *Abitocarpe*.

Lorsque par les soins du conquérant, les terres furent divisées entre ses officiers, ce vallon échut à un capitaine qui transmit ou vendit ses droits à la famille des *Ponte*. Les nouveaux seigneurs obtinrent le droit d'ériger cette terre en majorat et ils construisirent la *Casa Fuerte*, ou château fort, avec un manoir y attenant. En 1657, le seigneur s'intitulait *Don Juan Bautista de Ponte Fonte y Paxes;* il avait droit de potence et autres prérogatives aussi considérables, tandis que sa terre n'avait que quelques arpents. La bourgade de cinquante feux fut érigée par le roi, en *ville*. Puis le domaine d'Adeje s'agrandit par acquisition et aujourd'hui le petit bourg, devenu grand, possède près de deux mille âmes. Un haras de chevaux andalous y a été établi, il y a trente ans. *Quantum mutatus!* l'abolition des majorats a passé par là.

En 1676, le puissant seigneur fut fait marquis d'Adeje, ce qui fit *Don Juan Bautista de Ponte Fonte y Paxes, marques d'Adeje*, bientôt après comte de la *Gomera*, et seigneur de

Hierro, ce qui allongea son nom d'autant. Mais, voilà qu'un beau jour, une union avec les *Belvis Moncada* vint ennoblir encore le propriétaire de ce petit apanage. Trop noble décidément pour vivre en ce noble manoir, les descendants vinrent à Madrid et un lieutenant châtelain fut nommé pour les remplacer sur lieu.

Aujourd'hui, comme bien l'on pense, ce majorat est éteint comme les autres et le morcellement a déjà commencé.

Maintenant que nous connaissons les propriétaires, examinons la cage d'un oiseau si longuement dénommé. Le château fort n'est qu'un plate-forme bastionnée de quelques mètres, avec une tour lilliputienne. Le tout placé en avant du bourg sur un petit plateau. Quatre hommes s'en empareraient aujourd'hui et un coup de canon, même au beau temps de sa jeunesse, eût renversé la tour sur le bastion. Pour être juste, cela donne au vallon un aspect pittoresque et divertissant. Une échelle fait fonction de pont-levis.

On entre dans la citadelle par une pièce noire, éclairée seulement par deux meurtrières, on soulève une trappe, on monte quelques degrés et l'on est sur la plate-forme. Quatre canons pour rire, comme en ont les caboteurs, sont braqués du côté de la mer et tuent..... le vide, imperturbablement, depuis trois ou quatre siècles. Avec cela on prétendait arrêter les Barbaresques, qui ne vinrent jamais, le pays étant trop pauvre. Le pied de la tour offre un espace de quelques mètres carrés de surface.

Maintenant nous voici dans la salle d'armes. Là des arquebuses de trois mètres de hauteur, de vingt-cinq livres de poids; des fusils à mèche, à rouet, démontés; quelques hallebardes, des épées de deux mètres, des cottes de maille, enfin tout un arsenal de bric à brac vulgaire. Quelques bonnes pièces furent envoyées, dit-on, à Santa-Cruz, pour figurer au carnaval et ne sont jamais revenues au bercail. La noble bannière dort dans un coffre, et les rats en ont fait un crible; déployée, elle tomberait en poussière. Tout cela

était visible il y a quelques années; aujourd'hui de tant de merveilles il ne reste presque plus rien.

La garnison se composait *de droit* d'un sergent et de huit miliciens canonniers que, par décret spécial, *on dispensait de tout service*, mais toujours désignés et inscrits avec soin, comme s'ils devaient servir un jour.

Malgré le comique de ce château fort et son importance absolument négative, les seigneurs d'Adeje s'intitulent gouverneurs perpétuels de la Casa Fuerte, et le titulaire *marques de Belgira*, grand d'Espagne de 1re classe, tient à ce titre ; il vaut tout autant que bien d'autres.

A côté de la citadelle s'élève la prison; c'est une casemate de quelques mètres où les vilains passaient jadis de vilains quarts d'heure.

Le manoir est adossé à la citadelle. Une grande cour est au centre, dont le pourtour est un dédale de logements inconfortables, une enfilade de pièces impropres à tout service; dans le bas, écuries, caves, greniers. Quelques boiseries, quelques chaises assez pauvrement sculptées, un reste de peinture sur un panneau, une frise dédorée, démontrent que jadis ce lieu fut habité. Dans la salle à manger, les chaises sont à colonnes torses, pesent 50 livres, et quelques portraits de famille, plus hétéroclites les uns que les autres, égaient les murailles.

M. Berthelot vit, il y a trente-huit ans, sur les murs du salon, quelques tableaux, œuvres de moines dominicains, dans de riches encadrements.

C'est dans une pièce à côté de cette salle que fut trouvé ce que le père Viera appelle le *trésor des Canaries :* quatre grandes armoires remplies de documents précieux sur la famille et par contre sur l'histoire des temps primitifs de la conquête, à laquelle les seigneurs prirent part.

« J'aime mieux, dit M. Berthelot, m'exposer à trouver « des incrédules, qu'à copier la page entière de trente-deux « lignes in-quarto, qui ne contient pas tous les noms de la

« famille, car, quelques-uns débordent sur la page suivante ;
« *titres et qualités, seigneuries, marquisats, baronnies,* tout
« cela à la fois, *sur terre, sur mer et même en Portugal! dé-*
« *coré* de tout ce qui pouvait alors servir de décoration, *pa-*
« *tron général et* UNIQUE *de la Candelaria, adelantado mayor*
« *de la Nouvelle Galice, deux fois grand d'Espagne de* 1re *classe,*
« *gentilhomme en exercice, écuyer, arbalestrier, grand veneur,*
enfin, quarante lignes! Nos neveux n'y croiront pas, et pourtant c'est de l'histoire.

Victor Hugo a dit quelque part que les Espagnols reçoivent plus de noms à leur baptême, qu'ils n'auront de doublons dans leur poche à leur mariage; il a raison. Tout le monde connaît l'histoire de cet hidalgo espagnol qui, arrivant de nuit à Milan, frappait à la porte d'une auberge :

— *Chi va la?*

— *Amigo.*

— *Chi è?* Qui êtes-vous?

— *Don Juan Christobal de la Fuente y Zuniga de Andujar Casanueva y Veragna y...*

— *Basta, basta!* Assez, assez! il n'y a pas ici de logement pour tant de monde!

C'est dans tous les almanachs et cependant, tout invraisemblable que cela puisse paraître, on vient de voir que c'est vrai.

Le Français, peuple latin, essentiellement amoureux de distinction tout comme l'Espagnol, offrent cette singularité que parmi ses dignitaires, quelques-uns au moins ont pour caractère distinctif la débonnaireté : exemple le roi d'Yvetot. En deçà des Pyrénées on fait assez bon marché du titre, mais outre monts, c'est différent, il y reste encore trace aujourd'hui, de la superbe, de l'orgueil de caste, malgré des exceptions de plus en plus nombreuses.

Nous avons vu des grands d'Espagne et des nobles dans les îles, polis, affables, bien élevés, instruits, quelques-uns sont à la tête du progrès agricole et politique. Ils riront

eux-mêmes en lisant ces pages, qui font revivre, pour divertir un peu le lecteur, un souvenir du bon vieux temps.

Quelle belle existence dut mener, dans ce château fort, le lieutenant châtelain! Quelle charmante plaisanterie que ces canons impossibles, ces armes inutiles qui jamais ne partirent! De quel délicieux point de vue l'on jouit, de cette bicoque orgueilleuse qu'un géant eût cependant détruit d'un souffle! Quelle plaisante armée que ces huit paysans dispensés du service!

Sachez, messieurs, que là-dedans,
On n'entre plus depuis longtemps.
Le gouverneur de cette roche,
Retournant en cour par le coche,
A, depuis environ cent ans,
Emporté la clef dans sa poche.

Malgré don Quichotte, ce reste de chevalerie ridicule, que les mœurs progressives ont fait disparaître peu à peu, vivait encore là il y a cinquante à soixante ans. Châteaux, manoirs et forteresses, canons et hallebardes, seigneurs, moines et barbiers, vous êtes bien morts. Il était temps! L'Espagne respire, la caricature s'efface, la nation sérieuse s'affirme et veut progresser. La noblesse poussera-t-elle au progrès au lieu de l'enrayer? elle est instruite et devrait comprendre que l'Espagne marchant aux abîmes, son intérêt lui fait un devoir de sortir de la voie despotique et cléricale suivie par le gouvernement actuel.

L'Espagne vient d'en sortir, par un effort national.

Y retombera-t-elle?... C'est le secret impénétrable de l'avenir, mais ses mœurs, son passé, ses divisions actuelles présagent des luttes prochaines; pourtant, espérons,

En attendant qu'un meilleur vent
Souffle du ciel... ou de la terre!

CHAPITRE XVIII

GUANCHES — MŒURS, USAGES

Les îles canariennes, comme celles de Madère et du cap Vert, étaient connues des peuples anciens ; des faits irrécusables, cités çà et là dans notre étude, prouvent que les nécessités de l'esclavage ou les intérêts commerciaux y conduisirent aussi des Européens. Dès l'antiquité, Africains, Asiatiques, Syriens, Carthaginois, Romains y avaient enlevé des produits, et pendant tout le moyen âge les Barbaresques, les Espagnols, les Portugais exploitèrent ces îles qui se repeuplèrent, en vertu d'une faculté de reproduction extraordinaire qu'on y remarque encore de nos jours. Ces marchands d'esclaves et ces négociants se cachaient à l'envi la source où ils puisaient leur cargaison de bétail humain ou leurs marchandises, et le silence le plus profond planait sur cette malheureuse race insulaire. L'île Madère, plus rapprochée d'Espagne et de Portugal, plus accessible, habitée certainement vers les premiers siècles de notre ère, étant déjà dépeuplée vers 1300, tenta dès lors beaucoup moins la cupidité, et à l'époque des conquêtes, sa possession ne fut recherchée que pour sa richesse en bois, en plantes tinctoriales et médicinales. Hierro et la Gomera,

plus petites que les autres îles de l'archipel canarien, étaient déjà, vers 1500, quasi dépeuplées. Fuerteventura Lanzarote, étant plus près des côtes, avaient été encore plus exploitées par les trafiquants d'esclaves ; Portugais et Espagnols, les Marocains comme les Barbaresques d'Alger, de de Tunis et de Tripoli, tous héritiers des traditions antiques de servage et d'ilotisme, y avaient puisé largement, ramenant aux bords méditerranéens, pour ramer sur leurs galères ou cultiver leurs terres comme *fellahs*, ces malheureux insulaires.

Lorsque les conquérants s'établirent dans les îles, ils y trouvèrent une race superbe, héroïque, d'une bonté admirable, inégalement répandue sous le rapport de la densité de population, mais composée d'hommes d'une même race, parlant un idiome variable, très facile à ramener à l'unité. Ces insulaires étaient les Guanches.

Qui étaient-ils?

Écoutons les récits des premiers historiens, tous prêtres catholiques.

Assyriens audacieux, étaient-ils du nombre de ceux qui édifièrent la Babel superbe et que Dieu dispersa *jusqu'aux îles inhabitées*, dans la direction de la Lybie (Afrique ancienne), comme le rapporte Josephe (chap. x, *Antiq.*)?

Israélites, faisaient-ils partie de ces dix tribus que le roi Salmanazar fit captives, *et qui passèrent en Afrique sous le roi Ezechiel*, ainsi que le rapporte la Bible (liv. IV, *des Rois*)?

Faut-il admettre la tradition d'Esdras (liv. IV, chap. XIII), qui rapporte leur migration vers l'ouest?

Faut-il croire, comme on a été jusqu'à le prétendre, prenant au pied de la lettre ce chapitre d'Esdras, que les tribus d'Israël, ayant mis un an et demi pour se rendre à leur destination, elles allèrent nécessairement en Amérique? A sept lieues par jour, il faudrait exactement ce temps pour atteindre la Nouvelle-Espagne, le Mexique, *par voie de terre*.

Les prêtres espagnols prétendirent trouver aux îles des

populations israélites, que Dieu y avait envoyées, afin d'être converties par eux à la foi catholique!

Les grandes preuves invoquées à l'appui de cette hypothèse sont tirées de quelques mots se rapprochant de la langue hébraïque et de l'existence d'une tribu d'*hopeangos*, mot dont la traduction est *circoncis*. Or, la circoncision étant inconnue des Guanches, et les mots de langue hébraïque qui s'y trouvent n'ayant aucune valeur caractéristique, rien n'autorise les suppositions précédentes, à moins qu'on n'admette que la circoncision, après avoir été pratiquée aux îles, était tombée en désuétude.

A notre avis il est bien plus logique de voir dans le soin des pères catholiques de tout rattacher au petit royaume d'Israël, un profond calcul de l'Église tendant à détruire toutes les traditions et les croyances, qui pouvaient donner à une autre race une origine plus ancienne ou une importance supérieure. En faisant le vide autour d'Israël, ils sont parvenus à faire croire aux ignorants qu'Israël était la source unique d'où le monde était sorti. Profitant de la tradition d'une terre atlantide, ils n'hésitèrent même pas, à faire peupler l'Amérique par les tribus captives de Salmanazar, et à peine fut-elle découverte, ils expliquèrent la population de cette partie du monde (dont Rome, toujours inconséquente, venait de nier l'existence), par l'ancienne Atlantide, immense pont submergé après le passage des Hébreux.

Si ces puérilités prêtent à rire, il n'en faut pas moins y trouver la confirmation de la croyance universelle en une terre à l'ouest de l'Afrique des anciens, à l'existence de cette Atlantide tant controversée.

Lorsque Rome toute-puissante eut asservi le nord de l'Afrique, de l'Abyssinie au cap Noun, il y eut en Mauritanie une grande révolte et le proconsul romain fut assassiné, ainsi qu'une foule d'agents de la métropole. Le sénat résolut de tirer vengeance de ces meurtres et de punir cette rébellion.

Une armée formidable envahit la Mauritanie ; les insurgés vaincus, les plus coupables furent mis à mort, puis les Romains chargèrent de chaînes ceux qui avaient secondé les rebelles et les fit conduire au bord de la mer ; on les embarqua pour les îles Canaries avec des moutons, des chèvres et quelque nourriture, après leur avoir préalablement coupé la langue à tous, afin qu'*ils ne pussent dire qu'ils avaient, même pour un instant, triomphé du peuple romain.*

Il est fâcheux pour cette fable catholique que ce fait ne soit constaté par aucun historien, le père Abreu Galindo, qui le rapporte, dit l'avoir lu dans un *grand livre* qui n'avait ni *commencement ni fin, très vieux et usé* qui se trouvait dans la bibliothèque de l'église Sainte-Anne, à las Palmas.

Quelle autorité accorder à un livre qui n'a ni tête ni queue, que personne n'a vu, si ce n'est celui qui l'invoque? Ce livre précieux n'existe plus, d'ailleurs il n'a jamais existé que dans l'esprit d'Abreu Galindo. Cet écrivain catholique avait la foi aveugle, tant estimée des dévots. Il affirme que les habitants des îles sont originaires de Carthage, pays qu'on appelait : *Terre des païens.* Cependant, dit-il, il ne faut pas croire que les premiers insulaires étaient *païens*, car s'ils étaient venus de la terre des païens, c'était de la province la *plus éloignée* du royaume carthaginois touchant à la Mauritanie. Il est cependant difficile d'admettre, sans une *grâce d'état*, que la province la plus éloignée d'un pays ne fait pas partie de ce pays. Il eût été peu convenable d'appeler païens des gens si soumis, si humbles, si doux, qui travaillaient si bien pour les prêtres; les traiter de païens, suivant l'acception du mot à cette époque, c'eût été leur faire injure, ils n'auraient pas compris les deux mille ans de distance, ni le mot *païens* que Galindo fait venir de *Pago*, fils de Didon, tandis que d'autres le font venir de Pagus, Pagi, Pagani, gens des champs, hommes de la terre. Si Galindo évite un inconvénient, il tombe dans un autre, de Carybde en Scylla ; les voilà Maures ! *Mais que les insulaires ne croient*

pas, dit Galindo, *que je les dise pour cela infidèles et sectateurs de Mahomet? Non, car on sait que Mahomet date de* 588 *après Jésus-Christ, tandis que les insulaires existaient déjà du temps de Pline, contemporain de Tibère.* Cette explication, les insulaires la comprirent-ils, eux qui n'avaient pu comprendre l'explication identique appliquée à la qualification de *païens*? Il termine ainsi :

« Comme toute la création dans les cieux comme sur terre « est sujette à la volonté de Dieu, quand je traiterai de la « nature et des inclinaisons de la race guanche, je les re- « garderai comme des corps inférieurs *faits pour servir*, parce « que la divine volonté s'est exercée dans ce sens sur leurs « âmes et les a faites *pour la servitude*, de même que cer- « tains astres exercent leur influence sur d'autres, etc. »

Nous avions le droit divin en matière de gouvernement, une plaisanterie qui trop longtemps a été à la mode, ceci en est la conséquence, c'est le droit divin de la servitude : *soyez soumis à César, Dieu l'a voulu, soumettez-vous.* Il ne faut pas s'étonner, des stupidités pareilles gouvernant les hommes depuis des siècles, de voir les peuples dans l'état d'ignorance et de servitude volontaire ou consentie qui les abrutit encore.

Voici un portrait des Guanches et la justification de ce portrait par l'astrologie. C'est nouveau. L'auteur, un chanoine de grand renom, dit que les insulaires sont de taille ordinaire, très bruns, amoureux, intelligents, inconstants ; cela est certain, dit-il, car « *le Cancer passant par le zénith et « le climat de ces îles étant signe mobile, sa nature inconstante « étend son influence sur les habitants qui sont dessous.* » Ce jugement est encore confirmé, d'après le même chanoine, par une étoile de quatrième grandeur qui ne s'éloigne du zénith des îles que de quatre minutes, *étant de même nature que Mars qui est l'épaule droite des Gémeaux, qui est de nature de feu, de nature colère et rend les êtres qui sont dessous inconstants, amoureux, etc., etc.*; le vent même, suivant le cha-

noine, fait que les insulaires naissent changeants; il amène aux îles des étrangers, que Belzébuth les confonde! des inventions nouvelles, que Dieu maudisse! enfin tous les maux redoutés qui rendent l'homme changeant, progressiste. Voilà où en était le clergé en 1600!!

Dans le moyen âge, toute science était aux mains du clergé, et l'on a beaucoup exagéré cette science, car il est certain que l'esprit d'analyse lui a manqué complétement; l'observation même, cette chose simple, qu'il a fallu, après deux siècles de luttes philosophiques, dégager avec tant de peine des empêchements que le clergé lui avaient suscités, l'observation lui était inconnue, car la constatation des faits ne lui était pas permise; à chaque fois qu'un intérêt de caste, presque toujours mal placé, lui apparaissait, le clergé dénaturait les faits ou les supprimait entièrement, les nécessités du maintien de son pouvoir absolu s'imposaient à son esprit et lui tenaient lieu de doctrine, la nature elle-même recevait des leçons de son pédantisme et rien n'était admis de l'œuvre de Dieu, qui ne fût orthodoxe aux yeux de l'Église; sa science fut bien minime, conservatrice jusqu'à un certain point, nullement progressiste. Le clergé espagnol ou portugais, placé par les découvertes du temps dans une position extraordinaire, exploita tour à tour la crédulité, la superstition et la faiblesse des populations conquises et trompa le monde pour justifier ses excès et son ignorance.

Que faire! en l'absence de tout autre document il n'y a pas de choix; les conquérants, étant presque tous illettrés, fanatiques et bigots, n'ont pas laissé de relations; si çà et là quelques lambeaux se rencontrent, les auteurs sacrés les exhibent s'ils sont conformes aux traditions cléricales, les expurgeant dans le cas contraire; il faut faire une exception au bénéfice des pères chapelains de Béthencourt, plus naïfs et véridiques. Voici quelques faits certains qui donneront une idée approximative des indigènes.

Les Guanches étaient grands, forts, agiles; les Espagnols,

étant de taille moyenne, les prirent pour des géants; les Normands, hommes choisis et de race magnifique, les trouvèrent plus grands qu'eux, plus forts et plus adroits. Comme taille, ceux de Lanzarote étaient supérieurs à ceux de Fuerteventura, ceux de la gran Canaria étaient encore plus uniformément remarquables. Ceci résulte nettement des déclarations précises des chapelains Bontier et Le Verrier et des affirmations des Espagnols, qui vinrent d'Espagne avec Béthencourt, lorsqu'il tenta avec eux la conquête de la gran Canaria; du reste la taille des nombreuses momies trouvées après la conquête, le prouve irréfutablement.

La force des Guanches était extraordinaire; trois soldats tenant le roi de Fuerteventura, poings liés, il rompit ses liens, renversa les trois hommes et se sauva. Lorsque les navires espagnols et portugais venaient à Hierro, à la Gomera, à Palma, prendre des esclaves, ils ne pouvaient réussir à s'emparer d'eux que par la ruse, en en cernant un petit nombre, avec une quantité d'hommes armés, ou en les attirant sur les vaisseaux; ils n'avaient même jamais pu parvenir à captiver ceux de la Gran Canaria, qui au contraire, firent prisonniers une bonne partie des Européens qui y débarquèrent. Ils rompaient les plus fortes lances, les bâtons, les petits arbres avec une force qui surprenait et terrifiait les conquérants; ils lançaient des pierres avec une telle puissance que pas un bouclier, pas une targe ne pouvaient résister; ils étaient si adroits qu'ils ne manquaient jamais le but.

Une grande distraction pour les conquérants et les indigènes était une joute singulière. Trois soldats se plaçaient en face d'un insulaire et chacun avait devant lui une corbeille d'oranges; le Guanche recevait les coups des trois soldats et devait, d'une main, détourner toutes les oranges, tandis que de l'autre il devait frapper, à coup sûr, les trois soldats de ses oranges. Ces jeux étaient fréquemment répétés en Europe, devant les souverains et leur cour, lorsque des Guanches y étaient amenés.

Leur agilité était telle qu'ils couraient aussi vite que des chevaux, sautaient sans effort par dessus une baguette posée sur le casque de deux soldats, cinq à six pieds de hauteur. Ils franchisaient les ravins les plus escarpés, montant et descendant les montagnes à pic, à l'aide d'un bâton long, à pointe durcie au feu. Ils nageaient admirablement et pendant des heures, traversant le détroit de trois lieues qui sépare Lanzarote de Graciosa.

On remarqua dès le début de la conquête que les Guanches étaient très sensibles à la musique et que leur danse était très rhythmée; ces danses canariennes étaient violentes, passionnées et prouvaient la vigueur de leur constitution; elles produisirent sur les Espagnols, très adonnés à cet exercice, une impression profonde. Il faut croire que la danse andalouse qui consiste à imiter les espérances, les tortures, les félicités d'un amour promis, repoussé, enfin accepté, tirent leur origine des Guanches; les Andalous formant alors presque exclusivement les équipages des navires espagnols rapportèrent ces danses dans leur province.

A la cour d'Espagne on dansait peu, la maison régnante était triste, en proie au cérémonial, à la nostalgie allemande; tous les rois étaient plus ou moins hypocondres depuis Charles V. Lorsque Louis XIV eut accepté le triste cérémonial de la cour et le théâtre espagnol, comme il devait imiter plus tard son fanatisme, une danse nouvelle venue d'Espagne, eut un succès fabuleux à la cour de France et, de là, gagna tous les palais d'Europe; cette danse c'était la *Canarie*, la danse guanchinesque. Elle devint à la mode à la suite du grand succès qu'elle obtint dans un ballet suivi de mascarade espagnole, que le grand roi daigna danser *lui-même*, vêtu en roi guanche, les jambes nues, le corps couvert de peaux, le bâton de commandement à la main. Roi et danseuse imitaient la danse des Canariens. Tout un quadrille double de seize personnes formant huit couples, complétait la figuration; on s'approchait, on s'écartait

repoussé par quelque signe de dédain, puis l'amant reprenait sa poursuite jusqu'à ce que, après diverses passes destinées à peindre les jeux de l'amour, l'amante cruelle venait à céder; alors les contorsions faisaient place aux pamoisons royales.

C'était primitif, sauvage et très applaudi.

On en peut juger, ces scènes étaient assez scabreuses et si le grand roi, dans sa jeunesse, trouvait des charmes particuliers à la Canarie, c'est qu'il avait bon soin, comme on pense, de désigner sa Canarienne. Le roi dansa la canarie au *Grand-Opéra!!* Le scandale fut tel, que pour y porter remède, il fut décidé que tous les artistes du Grand-Opéra, seraient relevés à perpétuité de l'excommunication majeure et que la noblesse pourrait à l'avenir y figurer sans déroger; bref, l'Opéra se trouva, par la folie de Sa Majesté, jouir d'un privilége, d'un monopole exclusif. Le roi aimait beaucoup figurer en public, il était alors heureux, tout-puissant, aimé par surcroît car il avait la *jambe bien faite!* On le sait, c'était alors suffisant pour faire chemin dans le monde. Avoir la jambe bien faite, cela disait tout, c'était la clef des cœurs, de la fortune et des dignités, avec cela, être roi de France, être Louis XIV, c'était trop! Plus tard vint la fistule.... les rois sont hommes! c'est quelquefois bon qu'ils le puissent éprouver. Alors plus de ballets, plus de canarienne, les dragonnades, la révocation de l'édit de Nantes. On regretta la danse sous le règne sombre de madame de Maintenon et du père Letellier.

On avait importé d'Espagne également une musique particulière qui servait seulement pour la Canarie, c'était comme mouvement, une sorte de gigue anglaise.

Lorsque le Grand Louis eut cessé de vaincre, il cessa aussi de donner la mode; la Canarie alla disparaissant de jour en jour et dès 1700, on ne la retrouve plus que dans quelques châteaux gothiques d'Allemagne, où des margraves à heiduques fourrés, imitaient la grande cour, ses modes, ses

danses, Versailles ou la langue, en retardant toujours d'un quart de siècle, sur l'heure de Paris. La danse disparut et la musique resta. Il existe des milliers de *canaries*, tout le dix-huitième siècle en vit composer; ce mot exprime en musique un certain rhythme et une mesure particulière comme la redowa, différente de la mesure originaire.

Les Guanches étaient très doux. Certes, dans le combat ils frappaient leurs adversaires, mais ceux qui les ont représentés comme acharnés les uns contre les autres, sorte de Caraïbes, de Peaux-Rouges atlantiques, ceux-là, ou ne connaissaient pas la race, ou la calomniaient pour excuser la traite et les trahisons des conquérants. Les Guanches ne faisaient que très rarement la guerre entre eux, sauf à Fuerteventura et Lanzarote. Même étant en guerre, ils avaient de fréquentes trêves annuelles qui les réunissaient tous en des joutes nationales, quatre fois par an, à l'occasion de telle ou telle coutume, prétexte, fiction administrative, où l'on retrouve nettement les trêves égyptiennes et hébraïques, les olympiades grecques et les fêtes strénuaires ou januaires des Romains.

Lorsque les Européens tombaient en leur pouvoir, malgré les exemples antérieurs d'extermination ou de rapt qu'ils leur avaient donnés, ils les envoyaient pour toute représaille garder les troupeaux sur la montagne. Ils apprenaient d'eux à bâtir, à tailler la pierre, à scier et débiter du bois, ces esclaves des Guanches devenaient leurs instituteurs, et par le mariage, leurs compatriotes; avec une douceur charmante ils se laissaient catéchiser par ceux qui le voulaient et deux moines prisonniers les firent travailler à élever des ermitages. Une seule fois ils tuèrent quelques prisonniers, c'est qu'ils eurent un motif puissant pour en venir à cette extrémité : trahison flagrante, impossibilité d'expulsion.

Lorsque Béthencourt eut traité par la douceur les indigènes de Fuerteventura, ils lui restèrent soumis, fidèles, et travaillèrent pour lui; ils le servirent même comme soldats,

voulurent fournir aux autres îles, l'occasion de recevoir les bienfaits de civilisation que le Normand leur avait apportés et surtout des garanties contre la traite. Quoique d'une vigueur remarquable pour son âge, Béthencourt, lorsqu'il débarqua à Fuerteventura, ne céda pas à ce besoin de batailler, qui tourmentait tout le monde en ce temps. Normand rusé, il avait compris la possibilité d'une bataille d'Hastings au débarqué, la main gantée de fer devant briser les crânes, ou la possibilité de l'emploi des moyens pacifiques. Il débarqua, et sagement, ne chercha pas à effrayer, mais au contraire à se faire aimer, il y réussit complétement; dès le début, s'il eut à combattre, il sut ménager les indigènes; ils lui furent fidèles. Les insulaires l'adoraient. Chaque fois que ce magnifique vieillard quittait les îles, c'étaient des torrents de larmes. Son vaisseau prenait-il la mer? il était escorté par ces tritons humains jusqu'à de telles distances que plusieurs se noyèrent. Trompés par Bertin, lieutenant de Gadifer de la Salle, trompés par F. Ordoñez qui chargea son navire d'esclaves, ils conservèrent leur douceur native et leur amour pour le Normand.

Si les Guanches de Ténériffe, après des années de lutte contre les pirates et les guerriers espagnols, si les Gran Canariens défendirent admirablement leur indépendance jusqu'à l'épuisement des hommes, ils ne perdirent jamais, même après quatre-vingt-dix ans de guerre perfide, leur grand caractère distinctif : la douceur. Qu'un galliste, un adepte de Spurtzheim étudie le crâne guanche, il verra la bienveillance y dominer absolument. De nos jours le sang guanche coule encore dans les veines de quelques insulaires, les formes sont conservées et avec la forme et le sang, la bienveillance. Certes, l'Espagnol de terre ferme est généreux, hospitalier, mais il n'a pas cette douceur marquée, qui est le caractère distinctif de la race primitive et des habitants actuels, leurs descendants un peu sang-mêlé.

Les Guanches étaient d'un courage à toute épreuve et les

armes à feu ne purent émouvoir ces hommes de fer, qui luttèrent souvent avec de grands avantages et remportèrent des victoires signalées sur des armées véritables. Dès le début de la lutte n'ayant pas plus de cinq mille hommes propres aux armes, à Gran Canaria, de trois à quatre mille, à Ténériffe, le nombre de leurs guerriers chaque jour diminuant, n'ayant aucun moyen de se recruter, ne connaissant pas le fer, n'ayant que des pierres, il fallut des soldats par milliers pour conquérir ces deux îles. A la fin ils se soumirent... Il n'y avait presque plus d'hommes en état de combattre! Il fallut à Lugo la trahison des quatre rois, pour conquérir Ténériffe et l'on se souvient que sur mille hommes armés, il en perdit sept cents en un jour! La Gran Canaria alors soumise, lui permit de se ravitailler, et trois fois il dut envahir Ténériffe avant de réussir! et trois fois avec plus de mille hommes! Il fallut plus de quatre-vingt-dix ans pour s'emparer de Gran Canaria, avec les ressources énormes d'une conquête déjà ancienne et un recrutement puissant et continu. Il serait superflu d'indiquer par des faits moins probants et moins historiques, le grand courage des insulaires.

Les Guanches étaient inconstants et frivoles, dit Abreu Galindo. Inconstants, parce qu'ils étaient polygames? mais alors, le Turc, ce peuple immobile est inconstant. Frivoles, parce qu'ils aimaient les exercices violents, les jeux, les danses, les joutes? Mais ne voit-on pas que ces institutions lacédémoniennes, faisaient partie d'un système d'éducation politique indispensable chez une nation dépourvue de métaux et pour laquelle la force corporelle était une nécessité absolue? Frivoles, certes ils ne l'étaient pas, ceux qui, pendant un siècle, défendirent leur indépendance jusqu'à la mort! comme les peuplades enfantines, réellement frivoles de l'Océanie, ils ne donnèrent pas la patrie pour une verroterie! comme les peuplades sauvages d'Amérique, ils ne donnèrent pas leur île pour une bouteille de rhum! Béthencourt

dut la moitié de l'archipel à leur douceur, à leur bonté, à leur aptitude à comprendre que cet honnête homme les protégerait contre les voleurs et les pirates. Lugo et Herrera durent l'autre moitié à l'épée, au mousquet, à la ruse, à la perfidie ou à la trahison, ils ne l'emportèrent pas en courage, ils vainquirent par la dépopulation. Ce n'est pas une race frivole que cette race guanche qui ne donna que quatre traîtres, quatre rois ! Il faut dire qu'ils expièrent bien leur crime. Conduits sur le continent et montrés comme des bêtes curieuses, ils moururent honteusement dans quelque coin d'Italie, près de Venise, après une vie errante et misérable, abandonnés même des industriels qui les avaient exhibés ! Leurs statues sont toujours sur la Grand'Place. C'est une honte, que les insulaires effaceront nécessairement. A quand une statue à Bencomo, au mencey de Taoro?

L'abnégation de la vie était un des traits distinctifs de la race. Un exemple. Lorsque le roi était couronné à la mort de son prédécesseur, un Guanche se dévouait et se précipitait du haut d'une falaise élevée, sa famille était alors placée de droit sous la protection immédiate du roi. Voilà Jaghernat et son char. Hélas! en tout pays, quand passent les dieux ou les rois, il faut des victimes.

Grands chanteurs, les Guanches avaient des mélopées particulières, même pour les faits historiques. (Voir à la fin de l'ouvrage.) On put ainsi savoir par eux, au rapport des chroniqueurs, les vérités antérieures à la conquête et les pirateries des navigateurs qui y étaient venus faire des prisonniers, pour les revendre sur les marchés d'Europe. Ils avaient des chants rhythmés pour leur poésie bucolique, quelques échantillons de ces poésies ont été conservés, mais les airs sont perdus; de tous les arts, la musique ou plutôt l'art du chant seul avait été conservé par eux. Vivant sur les montagnes, sans cesse menacés par le feu souterrain, en proie à cette terreur de l'océan qui est le trait caractéristique de toutes les races antéhistoriques égyptiennes

et orientales; isolés, prisonniers dans leurs îles, ces malheureux débris d'un monde englouti n'étaient que les pâtres survivants d'une nation puissante. Supposons l'engloutissement de l'Europe par un cataclysme subit, la fable d'Ararat se réalisera et sur le sommet des Alpes ou des Pyrénées, quelques pâtres à demi sauvages seront chargés de transmettre aux siècles futurs les merveilles de la civilisation actuelle; des chiens, des brebis, des chèvres, quelques hommes incultes encore mal revenus de leur épouvantement. Ils chanteront! c'est la poésie, l'art, la vie des bergers. Lorsqu'ils se rencontreront après une telle catastrophe tout étant perdu sans vestiges, ils pleureront sur tant de ruines, et puis étonnés de se voir vivants ils chanteront l'hymne d'action de grâces!

Quoique les airs aient complétement disparu, d'après les paroles qui nous sont restées, nous comprenons fort bien ce qu'ont dit les chroniqueurs, sur les airs empreints de tristesse ou le mode mineur dominait. Bory de Saint-Vincent prétend que leurs airs de danse même étaient tristes, surtout l'air national usité lors des grandes processions; cette danse sacrée était exécutée sur un plateau élevé, tous les hommes à la file, faisant face à toutes les femmes, chantaient et dansaient en vis-à-vis, brandissant des branches de laurier et de palmier.

La tristesse des chants est le grand fait caractéristique des races primitives, partout où on les rencontre on trouve le mode lent et mineur. Ce mode, parfois accéléré, convient à la mélodie toujours simple et qu'aucun agrément ne vient égayer.

On n'a pas retrouvé d'instruments de musique, et lorsqu'on pénétra dans les îles, les Guanches ne se servaient que de flûtes, de flageolets ou de fifres de roseaux.

Les Guanches sont-ils amoureux, comme l'affirme le père Galindo? Grave question! pour un Galliste, ils sont amoureux. Deux bosses ou plutôt deux protubérances condamnables,

affirment la dévotion et l'amativité; laissant la phrénologie, interrogeant les mœurs et les usages, rien n'indique spécialement une passion pour le sexe, plus irrésistible chez les Guanches que pour toute autre race et partout ailleurs.

La beauté des femmes guanches n'a pas été célébrée par les écrivains catholiques, quelques-unes seulement, disent-ils, étaient belles. Dans les îles où la culture de la terre était plus particulièrement obligatoire, par la nécessité de satisfaire aux besoins de l'alimentation, la femme se livrait à des travaux pénibles qui devaient avoir pour sa beauté de funestes conséquences, mais celles où le lait et les fromages étaient surabondants, les femmes étaient belles. A la Gran Canaria les insulaires étaient plus beaux que dans les autres îles et les femmes surtout y étaient splendides.

« Allez dans le monde entier, disent les chapelains de Bé-
« thencourt, et vous ne trouverez nulle part race si belle
« que celle qu'on trouve dans les îles, soit pour les hommes,
« soit pour les femmes, et non seulement c'est une magni-
« fique race, mais encore intelligente et qui apprendrait
« tout s'il se trouvait quelqu'un pour l'instruire. »

Voilà certes un beau portrait, il y a un revers de médaille : les pères, dans un autre passage, disent que les femmes avaient un développement excessif de la lèvre inférieure et que ce résultat était dû à la coutume de nourrir les enfants avec des bouchées de pâtée broyée par la mère et que le nourrisson prenait sur ses lèvres.

C'était un usage, dit Azurara, que toute vierge devait, avant d'habiter avec son époux passer la première nuit avec le chef. C'était là un grand honneur! si le chef dédaignait la femme, cela équivalait à une disgrâce.

La chronique d'Azurara fait connaître un fait qui est curieux et qui établit avec les naturels des Sandwich une parité singulière; la femme avant de se marier devait être engraissée. Pour y parvenir, les Guanches avaient des procédés certains, basés sur l'emploi du lait et de la farine pré-

parés ad hoc; il fallait obtenir un minimum de graisse au dessus duquel on plaisait, mais au dessous duquel on n'inspirait que le mépris, car la corpulence était considérée comme une infirmité et l'on n'exigeait de la femme qu'un degré de force et d'ampleur, capable d'assurer une belle postérité.

Un Guanche pouvait-il avoir plusieurs femmes? D'après quelques auteurs, les habitants de certaines îles étaient seuls en possession de ce privilége. Rien n'a été établi positivement, les pères, ayant tous et toujours persisté à ne voir dans le mariage guanche que le dévergondage et l'immoralité, ont obscurci ce point à plaisir.

La loi du divorce est admise par tous les auteurs et tous la blâment. Sans cette loi sage les Guanches auraient dû chercher dans l'extermination ou la guerre civile un frein à la reproduction. La polygamie, en maintenant la population à un chiffre proportionné aux produits naturels, évita à cette race la guerre et les instincts féroces.

Peter Heylin rapporte un fait non confirmé. La Gomera était si peu civilisée, *si barbare*, dit-il, que dans cette île seulement, le signe certain et ordinaire de l'hospitalité consistait à donner l'hôtesse à l'hôte; si l'hôte avait une femme il s'opérait un échange et cette coutume d'échange devait prouver leur tendresse réciproque. Cette coutume si elle était certifiée, prouverait que le mariage avait bien peu de force chez les Guanches; le mariage était chose sérieuse, le divorce légal en est la preuve; avec cela les Guanches étaient polygames et comme aux Indes, comme en Turquie et en Égypte, l'hérédité posait pour successeur le neveu, fils de frère ou fils de sœur.

Galindo, qui a fourni les détails les plus complets sur les usages des Guanches, prétend qu'à Ténériffe les Guanches épousaient une femme, *une seule*, sans *s'inquiéter qu'elle fût mère ou sœur;* il est prouvé au contraire que la mère ou la sœur ne pouvaient épouser ni le fils ni le frère. Il recon-

naît que les mariages se rompaient *quand ils le voulaient;* certains chroniqueurs le nient. Tout se contredit sur cette question et souvent même Galindo affirme le pour et le contre, à quelques pages d'intervalle.

Le père Abreu nous dit que les Guanches mariés vivaient séparés, chacun dans sa chambre et chacun dans son lit; les lits étaient faits d'herbes, de feuilles sèches et de peaux. C'était là un usage hygiénique, très recommandé de nos jours.

Revenons à la polygamie : « Certes, dit à ce sujet Galindo, « il est bien difficile de vivre en bonne intelligence et il doit « en être de même dans la secte mahométane, les scènes « de jalousie doivent être terribles. » Erreur, excellent père! nous avons vu en Turquie de très braves gens, vivre avec plusieurs femmes, en très bonne harmonie. Visitant, à Constantinople, un officier élevé en France, devenu ministre de Sa Hautesse, il daigna se souvenir de nos relations amicales du temps passé; à nos questions pressantes sur la polygamie il répondit : « Nous avons les mères de nos fils et « aussi des femmes de luxe, comme MM. de Lagrange et « Morny ont plus de chevaux qu'ils n'en peuvent monter, « et tout ce monde vit en bon accord. »

Abreu prétend que les Guanches, dans les sept îles, n'avaient jamais qu'une femme, et que les femmes n'avaient jamais qu'un homme. Quoi qu'il en soit de cette affirmation, il n'en est pas moins vrai que le contraire est très prouvé; il est d'ailleurs certain que la population féminine était en excès à ce point, qu'il y avait cinq fois plus de femmes que d'hommes et qu'il aurait fallu, pour les marier toutes, qu'on importât dans les îles, des hommes comme de la marchandise; c'est précisément ce fait qui explique, excuse la polygamie au lieu de la rendre improbable, blâmable; il peut aussi servir à prouver qu'il était difficile à une femme de se marier à cinq hommes, comme l'a prétendu Pedro de Lujan.

Les chapelains de Béthencourt affirment qu'il était d'usage à Lanzarote et Fuerteventura qu'une femme eût trois hommes qui se succédaient de mois en mois, de sorte que l'un d'eux travaillait, l'autre servait de domestique, tandis que le troisième était mari seulement. Cette coutume est l'opposée de celle des pâtres qui vivent sur la montagne au Thibet; les femmes y étant rares, une seule sert pour la famille entière.

En fait et légalement, la polygamie régnait aux îles, puisque elle était légalisée par un divorce volontaire, ce divorce étant obtenu sur la simple déclaration de l'époux. Par contre la polyandrie existait parallèlement, cependant elle paraît être un fait local, peu commun dans les grandes îles très peuplées, car il ne serait pas resté couvert d'incertitudes si les exemples y en avaient abondé.

Nous retrouvons à chaque pas, chez les Guanches, des usages celtes, égyptiens, indous. La polyandrie est le caractère distinctif des races les plus anciennes du monde. Lorsque, selon le mythe indien, la divinité, tantôt *principe mâle* ou fécondant, tantôt *femelle* ou fécondé, lorsque la divinité fut interprétée par les premiers hommes, ils ne comprirent pas que l'accord nécessaire des deux principes fécondant et fécondé fit le monde, et que la volonté qui avait engendré ces deux principes, *Dieu*, était adorable dans sa manifestation créatrice *sans sexe*, *être immatériel*. Au lieu *de voir* la divinité dans son ensemble ils symbolisèrent les deux qualités comme ils les voyaient séparées sur terre, alors les uns suivirent une loi de nature *fécondée* et pour eux le principe femelle triompha : les Ioniens, les Grecs, les Égyptiens, les Pallantides, les Amazones, le culte du bœuf, du veau, de la vache, Cérès, Pallas. Les autres par une incarnanation mâle *fécondante* firent un dieu de la virilité : le phallus, les cultes des Hébreux, des Juifs, des Arabes en découlent, c'est le principe mâle exclusif; Abraham, Moïse, Numa, Jésus, Mahomet assurèrent sa pré-

dominance à l'avenir. La nature femelle seule suffit aux uns, tandis que les autres cherchèrent dans le mysticisme du verbe fécondant, les lois préexistantes qui gouvernent le monde et que l'intelligence ne peut sonder; les uns furent polygames, les autres polyandres. Un schisme naquit, de là l'émigration vers l'Afrique.

Nous retrouvons les Amazones en Abyssinie, en Nubie où la femme en certains lieux domine, même de nos jours; nous retrouverons les terribles Gorgones des îles du cap Vert, qui, d'après la fable poétique et l'histoire atlantide, auraient régné à Ténériffe et subjugué tout un royaume, ruiné et chassé les Amazones et dominé l'Afrique un instant. Par la polyandrie, la femme tendait à reprendre les droits perdus par la polygamie.

Les Grecs, dont la théogonie éclectique accepta tous les mythes anciens, exprimèrent, en haine du dualisme oriental, le principe mâle et le principe femelle par une création poétique; ils matérialisèrent l'antagonisme et représentèrent la lutte des croyances primitives par l'androgyne, l'hermaphrodite, la Vénus aux deux signes, mâle et femelle.

Nous avons dit combien le nombre des femmes était supérieur à celui des hommes et l'on comprend que par une sorte de loi de tolérance, la société guanche ait accordé licence pour de semblables mœurs précisément pour donner satisfaction à tant de femmes, qui par la monogamie, se seraient trouvées en dehors des lois de la nature et des vues qu'elle s'est proposée. Cela valait certainement mieux que d'être obligés d'en venir, comme à la Gran Canaria, à détruire les femelles à la naissance; heureusement cette barbarie ne fut pas commise, si tant est qu'elle fut décrétée, comme le père Abreu l'a rapporté sans aucune preuve à l'appui.

C'est sans doute à cette grande quantité de femmes qu'il faut attribuer la loi sage qui créait des corporations de femmes dévouées à la virginité, les sages-femmes, par exemple. Il y avait aussi des confréries de vestales, qu'on avait dotées

de grands priviléges. L'un de ces priviléges était considérable. A la Gran Canaria elles avaient une maison et tout malfaiteur qui s'y réfugiait était dispensé de châtiment. Ces vestales avaient des attributions qui ne sont pas définies, mais qui se rapportent à ce que nous savons des Celtes. Les seules indications précises constatent *irréfutablement* l'existence d'une caste de femmes vierges, vêtues de longues robes blanches, avec une ceinture à la taille et des colliers d'ambre qui leur étaient exclusivement réservés ; tout le monde connait la puissance que les anciens attribuaient à l'ambre sur les mouvements périodiques du sang. La perte de la virginité entraînait une flétrissure et tous les chroniqueurs s'accordent pour reconnaître que les exemples en étaient fort rares. Les pères prétendirent faire croire aux Espagnols que ces vestales étaient destinées au culte particulier de la sainte Vierge. C'était bien trouvé, on y crut... naturellement.

D'après Galindo, il était d'usage qu'aussitôt la mère délivrée, une femme faisant partie d'une corporation *prît l'enfant et le lavât de la tête aux pieds*. On a voulu voir dans ce fait le baptême par immersion. Certes, tout est dans tout, et rien n'empêche de se livrer à des hypothèses ; baptême, ablution, qu'importe? le fait sert à constater une corporation de *sages-femmes*. La plus grande déférence leur était accordée, et s'il faut en croire la chronique, elles devaient rester vierges, il était défendu de les épouser. Il y avait au fond de cette loi une signification religieuse, un but d'économie sociale, comme chez les Celtes.

Tout Guanche qui rencontrait une femme, devait lui céder le pas et était tenu, de par la loi et les mœurs, au respect le plus grand. Tout d'abord, il devait s'arrêter et la laisser passer, la soulager de tout fardeau, l'escorter de loin jusqu'à sa demeure, au moindre désir exprimé. Lorsque le *Taican* ou grand-prêtre élevait un Guanche à la dignité de noble, pour quelque haut fait, il fallait répondre à cette question adressée au peuple assemblé : *Le candidat a-t-il*

manqué d'égard pour les femmes? si la réponse était affirmative on le rasait; c'est encore un usage celte; si elle était négative on l'élevait à la dignité de noble, et on lui coupait derrière les oreilles deux mèches de cheveux. Ce respect pour la femme indique une civilisation avancée et de beaucoup supérieure à celle des peuplades découvertes successivement. D'un autre côté, le mépris pour la femme n'aurait-il pas dû être le résultat inévitable de la dissolution des mœurs? Comment faire coïncider le fait de la coutume du respect le plus profond avec les assertions des pères? Il y a là contradiction flagrante.

Tous leurs efforts n'ayant pu parvenir à faire comprendre aux Guanches le mariage catholique et l'indissolubilité du lien matrimonial, ils se déchaînèrent contre les mauvaises mœurs et exagérèrent d'autant plus, qu'ils n'avaient pas de contradicteurs. De nos jours encore, le divorce est une loi salutaire dont les pays qui en jouissent sont loin de se plaindre et dans lesquels les mœurs publiques sont supérieures à celles des parties de l'Europe qui sont soumises à l'indissolubilité des liens, cependant le clergé ne reconnaissant pas la validité du second mariage conclut au dérèglement des mœurs. N'oublions pas que les Guanches reconnaissaient tous les fruits de leurs mariages successifs et que ces enfants *achicuca* mâles, *cucaha* femelles, étaient adjoints à la famille et ne la quittaient pas.

Les femmes mères étaient exclusivement chargées de l'éducation de leurs enfants durant la première enfance. Quant à l'obligation de la fiancée vis-à-vis du roi, c'était évidemment une formalité pure et simple, un hommage, une fiction religieuse, dont nos hauts barons du moyen âge jouissaient également en Europe et qui n'exerçait pourtant pas alors le verve des pères de l'Église.

Les Guanches étaient crédules.

Il y avait à Fuerteventura, lors de l'arrivée des conquérants, deux femmes, la mère et la fille, qui étaient *sorcières*,

pour nous servir du mot des pères. Or, les Guanches étaient fort simples, étant absolument ignorants et ces deux femmes, *Tibiabin* et *Tamonante*, exerçaient une influence considérable, non seulement sur les insulaires, mais encore sur leur gouvernement. L'une d'elles avait pour spécialité, l'apaisement des dissensions entre les chefs et leurs subordonnés, qui tous avaient pour elle les habitudes de la vénération; l'autre était le grand-maître des cérémonies officielles. Rien ne se faisait sans ces deux femmes.

Au dire des insulaires, elles avaient annoncé l'avenir bien souvent et avec certitude; les conquérants constatèrent une prédiction récente dont ces deux femmes n'étaient probablement pas les auteurs et qui devait être une ancienne tradition dont elles s'étaient fait les bardes. Selon cette tradition, le salut devait venir aux insulaires *par la mer* sur laquelle marcherait une *montagne blanche*. Lorsque les blanches voiles de Béthencourt parurent dans l'archipel, Tibiabin et Tamonante annoncèrent le *salut*. Aussi, lorsque à la faveur de la guerre qui divisait les deux rois de Fuerteventura, Béthencourt pensa que le moment était venu de s'emparer de l'île, l'un des rois, après consultation avec les deux femmes, s'avança pacifiquement vers le Normand qui l'embrassa, l'appela son fils; quelques jours après, il se faisait chrétien sous le nom de *Luis* et Béthencourt lui servait de parrain. Par un effet du hasard trouva-t-il en elles un appui inattendu, décisif? Le rusé Normand s'était-il assuré du concours des sorcières? C'est plus que probable.

Les pères ont évidemment calomnié ces femmes, les deux sorcières étaient les chefs du corps des Vestales, et ce corps étant religieux, les pères les traitèrent de sorcières pour les déconsidérer.

Quoi qu'il en soit, ce qui était prévu se réalisa, le second roi voyant que son confrère était très bien traité, se rendit également aux suggestions des deux femmes et il réclama le baptême; le conquérant le nomma *Alonzo*. Grâce à la

confiance aveugle des Guanches dans les deux femmes, l'île tout entière fut en quelque temps convertie au catholicisme et soumise sans effusion de sang, sans violences physiques ni morales. Elles avaient fait croire qu'on devait accueillir ceux qui étaient venus comme des envoyés de Dieu. Renchérissant, les pères affirmèrent qu'elles avaient annoncé l'apparition de la vierge Marie qui devait convertir tous les insulaires au catholicisme, mais le miracle ne se fit pas; il fut inutile. On peut facilement voir en tout ceci les procédés habituels des pères qui voulaient exploiter la crédulité des insulaires, par l'entremise des chefs vénérés des Vestales.

Il est impossible de méconnaître l'importance du rôle joué par ces deux femmes. Elles ne paraissent pas avoir opéré en thaumaturges, c'étaient deux politiques habiles qui surent exploiter également la crédulité et la bonne foi des insulaires et, en même temps, les intérêts des conquérants victorieux.

Certaines personnes, toujours amoureuses du merveilleux, se plaisent à voir dans ces sorcières la tradition d'une ancienne science hébraïque, égyptienne, indoue et dans ces femmes malades le plus souvent, des visionnaires, des possédées, obéissant à des lois occultes qui leur imposent une mission. Dans le cas qui nous occupe rien qui puisse se prêter à de pareilles hypothèses; il ne paraît pas possible de voir en ces femmes autre chose que deux créatures plus intelligentes que d'autres et vivant mieux, en agissant sur la crédulité publique, que les femmes de leur condition; un fait singulier, un trait de mœurs en fournira la preuve.

En 1377, la flotte de don Juan Ier était commandée par le basque Martin Ruiz de Avenzano. Il croisait en face du Portugal, guettant la flotte anglaise commandée par Lancastre, lorsque la tempête survint . Le navire amiral fut jeté sur Fuerteventura. Le roi *Zonzamas* avait une femme nommée *Faïna,* nom qui veut dire *belle* — on peut voir, comme le rapporte Platon, que les Grecs avaient pris des mots aux At-

lantes — elle plut à l'amiral. Il en eut une fille qui fut nommée Ico et cette fille qui devint encore plus belle que la mère, étant blonde, elle plut à un chef *Guanarame* qui devint roi de l'île, à la mort de *Tinguafaya*. Cependant des dissensions graves s'élevaient, les naturels prétendaient que la reine n'était pas noble, n'étant pas fille du roi *Zonzamas* mais bien d'un étranger. Il y eut conseil et il fut décidé qu'on soumettrait la reine à une épreuve terrible, sorte de jugement de Dieu. Renfermée avec trois servantes, dans une grotte enfumée, elle devait y périr, si elle était étrangère, vivre si elle était noble, les servantes devaient mourir.

La vieille Vestale Tamonante, la mère, lui conseilla de se munir d'une éponge imbibée d'eau, qu'elle devait placer devant la bouche pour respirer au travers; mouillée, afin d'exprimer quelques gouttes d'eau, de temps en temps, pour ne pas souffrir de la soif. Ico se servit de l'éponge. Les servantes moururent étouffées, Ico sortit triomphante de l'épreuve et tout fut apaisé. Cette reine vivait encore lors du voyage de Béthencourt aux îles. On le voit, Tamonante était habile et bien digne d'assister aux conseils politiques et religieux des chefs guanches.

La grande excuse que les pères de différents ordres et les conquérants invoquent toujours pour justifier le commerce des esclaves et la guerre homicide, c'est l'infériorité de la race et la cruauté des Guanches. Or la peine de mort n'existait pas à Ténériffe, le meurtrier payait aux parents de la victime quantité d'animaux, le reste de ses biens faisait retour à la propriété générale pour être ensuite distribué à nouveau, il était en outre forcé de s'expatrier par delà la montagne. Le boucher était hors de la société; il ne pouvait toucher à rien avec *ses mains*, seulement avec une baguette. Nul ne pouvait faire abattre d'animaux, si ce n'est en un lieu écarté, à ce destiné. Il était interdit aux femmes et aux enfants d'en jamais approcher, mais comme il fallait un boucher, cet homme et ses gens étaient entretenus, dé-

frayés de tout par la nation et devaient vivre complétement à part, car c'était un office rempli par les infâmes, les hommes dégradés. Même en guerre, les femmes et les enfants étaient protégés et soignés, le pillage interdit. Ce ne sont pas là des institutions propres à une race cruelle ; sur ce point essentiel les Guanches étaient bien supérieurs aux Espagnols.

L'écriture des Guanches ne nous est pas parvenue ; les pères ont affirmé qu'elle leur était inconnue. Cette assertion ne serait que ridicule si elle n'était fausse absolument d'après Clavijo, le plus sérieux des historiens et savant distingué, qui rapporte qu'on trouva dans la cueva ou grotte du roi *Tedote,* située dans le ravin de *Valmaco,* des inscriptions hiéroglyphiques dont plusieurs étaient gravées dans la pierre. Une d'elles, en forme de tombeau, portait une gravure profonde taillée dans le roc. On ne peut supposer qu'un peuple aussi civilisé n'eût aucun moyen de transmettre la pensée, moyens employés par les peuples les plus barbares. Les catholiques, étant possédés du génie de la destruction, anéantirent tout ce qui pouvait attester l'existence des Guanches comme ils avaient essayé de détruire la Grèce et Rome. La langue guanche avait une certaine étendue ; en bien des cas, elle avait des mots divers pour exprimer les qualités d'une chose. Il nous reste peu de mots, et après examen attentif tout porte à croire que la langue atlante, formée de radicaux celtiques primitifs et d'une langue indigène perdue, dont les radicaux ont formé l'essence de la langue berbère, fournit beaucoup de mots à l'Égypte, aux Grecs et aux Hébreux. La tradition le confirme et quelques mots restés corroborent cette assertion de Platon. Nous donnons, à la fin de ce livre, un petit nombre de mots. Les noms de lieux et ceux que nous avons cités à toute occasion suffiront pour se former une idée de cette langue primitive.

Nécessité d'industrie est la mère. Cette nécessité avait rendu les Guanches habiles dans l'art de traiter les peaux et les cuirs, par des préparations savantes et des tein-

tures aussi solides que belles. Ils tressaient merveilleusement certaines plantes textiles, fabriquaient des vases d'argile de formes égyptiennes, des cylindres en terre cuite coloriée pour des colliers ou des jetons à compter, dont ils se servaient comme les Russes, ou mieux encore comme les Mexicains. Au lieu de cordes avec des nœuds, ils passaient des anneaux de terre dans des cordes de peau; la dimension des anneaux indiquait les dizaines, les unités, les centaines, suivant le système décimal. Les Guanches taillaient le bois pour se faire des ustensiles domestiques, faisaient des filets de jonc, des aiguilles avec des os, du fil avec des bandes de cuir qui arrivaient à une grande finesse.

On assure, mais sans grand fondement, que les Guanches connaissaient le dessin et la peinture. Il est certain qu'ils dessinaient des ornements et peignaient divers objets avec des terres colorantes comme l'ocre, par exemple, mais ce n'est pas là de l'art, c'est à peine de l'industrie. Dans le poème de Viana il est question d'un portrait que les envoyés du père de la princesse *Guacimara* apportèrent à *Bencomo;* il était peint en noir de charbon, sur une planche de bois, avec de l'ocre et le jus coloré de certaines plantes, puis avec la liqueur qui sort du figuier sauvage; c'est la seule indication qui subsiste d'une œuvre d'art.

Les Guanches étaient très habiles pour les coutures et la confection des vêtements, surtout des chaussures; ils en avaient de trois sortes, la sandale, le cothurne et le brodequin. Les femmes se faisaient de charmants colliers avec des coquilles et portaient les vêtements plus longs que les hommes, en peau plus amincie et d'un travail plus fini; elles se teignaient les cheveux.

Les Guanches pratiquaient la saignée au bras et au front, ils savaient extraire les sucs des plantes, par exemple de l'euphorbe, dont ils se servaient pour empoisonner les poissons sans les rendre nuisibles, lorsque la mer, en se retirant, les abandonnait dans les flaques d'eau de la rive.

Le travail est une obligation relative, car la nécessité du travail est plus ou moins impérieuse. Dans les grandes îles, le maïs, la terre n'étant pas travaillée, donnait soixante et dix pour un et souvent plus de cent; l'orge, le sarrazin produisaient tout autant sinon davantage; les fruits, les fleurs, les plantes abondaient naturellement, les troupeaux suffisaient et au delà à la satisfaction des besoins. Rien ne pouvait donc exciter au travail ces populations fortunées. Les Européens, en leur apportant le servage et la civilisation, leur apportèrent le travail qu'ils ont considéré longtemps comme un fléau, comme une condamnation fatale; ils durent travailler pour le noble, pour le soldat, pour le prêtre, pour le moine, pour l'administration, pour le roi, pour tout le monde en un mot, puis travailler pour eux, ou mourir, ils maudirent le travail!

Les plantes textiles abondaient dans les îles, il est à peu près inexplicable que les Guanches n'aient rien tenté comme tisserands, se bornant à tresser. Le *formium tenax* y prend encore des proportions superbes, il est si textile qu'il est aussitôt effilé que sec. Si le palmier travaillé de cent façons, feuilles ou bois, l'aloès si abondant, n'ont pu donner l'idée d'une industrie textile, c'est que le climat était si doux qu'il n'y avait pas nécessité.

Les Guanches faisaient leurs chaussures en peaux de chèvres, le poil dehors, espèce de brodequins bottes, que les Espagnols appelent *Maho*, *Mahones;* c'est le mocassin des sauvages d'Amérique. Ils se servaient aussi de peaux pour un de leurs vêtements qui était une sorte de sarreau, laissant tout le bas du corps à découvert. Ce vêtement qu'ils nommaient *tamarco* était cousu avec des aiguilles en os de mouton et des bandelettes de cuir de chèvre très déliées. Ils portaient leur barbe en pointe, les femmes avaient la tête entourée de bandelettes de cuir teintes en rouge avec trois plumes sur le front; ils connaissaient l'art de la teinture des vêtements, soit par l'orseille, soit par les diverses es-

sences de bois de teinture dont les îles étaient pourvues ; la tête était ornée d'un bonnet de peau que tout porte à croire avoir été de forme pointue, en pain de sucre.

Quand les Guanches allaient au combat, comme les Celtes, ils découvraient la tête ; ils se faisaient, avec des joncs, des tresses vertes qu'ils enroulaient à l'entour pour maintenir les cheveux et les empêcher de flotter ; ils enroulaient aussi ces tresses sur leur tête lorsqu'ils voulaient nager ; ils étaient si libres de leurs mouvements qu'en nageant, armés d'un bâton, ils tuaient le poisson qu'ils ne voulaient prendre ainsi que pour exercer leur adresse.

Après ce que nous venons de dire du costume des Guanches, il est assez difficile d'expliquer comment toutes les relations commencent ainsi : *Les habitants des îles vont nus*, surtout en lisant quelques lignes plus bas : ils *se couvrent de peaux*. Pour les Espagnols, prêtres ou moines, la nudité relative était un scandale et n'était représentée, comme absolue, que pour avilir les Guanches ; cependant cette première affirmation avait quelque chose de vrai pour les deux îles voisines d'Afrique, de beaucoup les plus chaudes, là, les Guanches étaient peu vêtus, seulement de caleçons tressés en feuilles de palmier. A la Gran Canaria, à Ténériffe, c'était autre chose ; ils étaient vêtus avec art, il est certain même que les modes y exerçaient un empire, car les femmes se fardaient, et comme elles portaient la robe presque totalement ouverte sur la poitrine, elles connaissaient l'art de la blanchir et de la roser, selon leur caprice, au moyen des sucs de certaines herbes. La relation de Corbizzi, très claire et très véridique de tout point, trace le tableau du vêtement canarien en 1341, cent cinquante ans avant la conquête de la Gran Canaria : *Ils avaient des vêtements de luxe*, dit-il, *qui prouvent qu'ils connaissaient le faste et l'ostentation*. Cette phrase ne permet pas le doute ; en somme les Guanches étaient bien vêtus car les jupes descendant au genou étaient tressées avec un art infini,

en feuilles de palmier, en joncs, et s'ajustaient à leur corps avec perfection; le *tamarco* était une gracieuse casaque de peau, *dolman*, admirablement travaillé et teint des plus solides et brillantes couleurs extraites du suc des plantes, du bois ou des terres colorantes; les bonnets de fourrure étaient en peau de chevreau enlevée d'un coup, les deux pattes de devant, dont l'ongle du petit sabot était conservé, passaient derrière les oreilles et tombaient en cadenettes sur le devant, tandis que les deux pattes de derrière pendaient sur le cou, ou s'y attachaient en s'y enroulant. Ils faisaient sur leurs corps des dessins divers et même, a-t-on dit, des figures. Les femmes avaient pour leurs pieds et leur chevelure des soins tout particuliers, elles ne portaient pas de *maho*, elles ne se chaussaient que de sandales de cuir de chèvre, dont la semelle était attachée au bas de la jambe au moyen de bandelettes de cuir d'une grande souplesse; les cheveux étaient ramenés en arrière et tressés. Il faut ici remarquer que les cheveux et la barbe des Guanches étaient lisses et de tout point semblables aux cheveux de la race celtique. Ces tresses étaient toujours entrelacées avec des joncs de diverses couleurs, ce qui donnait à ces torsades des apparences variées; les femmes avaient la jupe courte comme les hommes, mais plus fine, plus artistiquement cousue ou coloriée; les vestales portaient la grande robe blanche traînante, la ceinture, les colliers d'ambre. On en peut juger, ce ne sont pas là des vêtements de sauvages, tant s'en faut, le goût, le luxe même se montrent et l'ensemble du costume est très gracieux. C'était l'avis de Louis XIV.

L'industrie culinaire était bien élémentaire, cependant ils avaient le fourneau ou plutôt le four égyptien, arabe, qu'on retrouve encore en Amérique chez les Incas. C'est le trou en terre qu'on chauffe et qu'on ferme hermétiquement après y avoir introduit le lapin ou le chevreau; ils avaient des *silos* considérables dans lesquels ils savaient conserver leurs grains. On célébrait des fêtes ou des jeux publics quand les

silos étaient remplis, comme en Égypte et dans toute l'Afrique.

Les Guanches connaissaient l'art de faire fermenter les liquides qu'ils retiraient de certains fruits; ils fabriquaient aussi avec des fruits une liqueur très astringente dont ils se servaient pour panser les blessures. Ils avaient un moyen habile et simple pour fabriquer le beurre; suspendant à une corde, attachée à une branche, un récipient de bois à moitié plein de lait, ils le faisaient osciller comme un pendule. Pour aller plus vite, en donnant une commotion brusque, deux femmes, à quatre ou cinq pas de distance, se renvoyaient fortement et alternativement le vase jusqu'à ce que la partie butireuse eût acquis le degré de consistance nécessaire.

Les bouchers faisaient horreur, avons-nous dit, ajoutons qu'ils possédaient un talent extraordinaire pour découper les viandes. Avec des instruments tranchants, en pierre, ils divisaient les pièces de boucherie à l'infini, en tranches extraordinairement minces. Tout homme en dehors de la secte des bouchers qui aurait immolé un animal vivant, était indigne de combattre et déshonoré; dans le serment que le *Faycan* faisait prêter aux Guanches élevés à la noblesse pour des hauts faits, ils devaient jurer qu'ils n'avaient jamais immolé même un chevreau ! ils étaient à jamais condamnés à rester dans la classe roturière si le fait était prouvé.

Il y a beaucoup de personnes dans les îles qui affirment, avec une confiance entière, que les Guanches étaient des troglodytes absolus, et que les conquérants ne trouvèrent dans ces îles aucun vestige de construction ancienne ou moderne. C'est là une erreur considérable.

Les Guanches de Ténériffe n'habitaient, il est vrai, que les grottes ou les caves formées par les roches basaltiques, mais il n'en était pas ainsi dans les autres îles. La variété dans l'unité, c'est là une des singularités que les sept îles nous offrent. A Palma, par exemple, les Guanches ne man-

geaient jamais de poisson, ne connaissaient aucun moyen de le prendre, pas même en nageant; à Lanzarote, ils mangeaient, avec passion, le poisson qu'ils pêchaient à la nage. Les Guanches des îles Gomère et Palma étaient, ainsi que ceux de Ténériffe, absolument troglodytes, il n'en était pas de même aux îles Canaria, Lanzarote et Fuerteventura. La chronique de Azurara nous transmet que « les Canariens « se servent de feuilles de palmier en avant des parties gé- « nitales, qu'ils savent fabriquer des couteaux de pierre et « *construire des maisons*, leurs couteaux de pierre étaient si « bien construits et si affilés qu'ils s'en servaient pour se « raser le visage. » Il n'y a pas de doute, les premiers navigateurs trouvèrent des maisons dans les îles; à Lanzarote et à Fuerteventura il y avait indubitablement des maisons d'un étage; il est vrai qu'elles étaient construites sans art, en pierre sèche non taillée, les toitures en bois, les charpentes recouvertes de feuilles de palmier et ne pouvaient donner l'idée précise d'un art architectural.

On a cru trouver à la Gran Canaria une sorte de village caché dans le creux d'un vallon, dont un palmier indiquait le chemin. C'est une erreur de Bory de Saint-Vincent. Ce prétendu village était une sorte d'abri composé de trois cases en terre pétrie ne pouvant servir qu'à une famille, avec une seule entrée.

Tous les Canariens n'avaient pourtant pas des maisons, loin de là; on trouve, au contraire, à la Gran Canaria le plus beau spécimen de montagne à cavernes, et la race est si éminément troglodyte, qu'aujourd'hui encore, tandis qu'à Ténériffe les cavernes sont inhabitées, à la Gran Canaria plus de trois mille personnes vivent dans les *cuevas*. L'habitation dans des maisons était évidemment un privilége de caste, surtout si l'on veut bien considérer, qu'au rapport des chapelains de Béthencourt, les Canariens qui habitaient des maisons portaient les cheveux attachés et tressés par derrière comme les Chinois, tandis que les autres habi-

tants portaient les cheveux longs enroulés sur la tête ou retenus dans un bonnet pointu de peau ou des tresses de joncs. En tout pays le mode de porter la chevelure a été le signe des distinctions sociales.

Les insulaires n'avaient pas seulement des maisons, ils avaient des temples « à Fuerteventura, dit Abreu Galindo, « il y avait des maisons ou lieux d'assemblée qui se nom- « maient *essequenes* et qui étaient de forme ronde et for- « mées de deux murailles circulaires, l'intérieur de ces deux « murailles était creusé, la porte d'entrée qui traversait les « deux murailles était petite. Au centre l'on offrait du lait « et du beurre. Ils ne payaient pas de dîme et ne savaient « même pas ce que c'était. »

Évidemment c'était bien là des temples. La construction circulaire indiquait une idée spiritualiste, les deux cercles concentriques devaient avoir une signification symbolique. Le lait et le beurre que l'on versait étaient offerts à Dieu par une sorte de prêtre, probablement le *faycan*. Prêtre n'est peut-être pas le mot; au sujet du culte, après lecture attentive d'une foule de documents, voici le plus certain. Il y avait dans ces îles une famille sacerdotale riche, dotée en troupeaux ou terres, le culte étant libre et gratuit. Cette famille était-elle noble? on la désignait sous le nom de faycayes, *et l'on disait être faycay*, pour dire *exercer le sacerdoce*. Cette phrase est de Galindo, et il ajoute : *Ils étaient alors quatre frères faycay*. Si ce n'étaient des prêtres c'étaient au moins des hommes voués au culte et qui n'étaient pas payés. S'il pouvait y avoir un doute, la phrase suivante le lèverait à l'instant : *ils ne connaissaient pas la dîme*. Or la dîme étant alors la paie du clergé, ils devaient donc être prêtres, puisque le chroniqueur s'étonne qu'ils ne fussent pas payés. Cela nous étonne aussi. De tous temps ils l'ont été et probablement ils le seront longtemps encore, et se paieraient de leurs mains, plutôt que de renoncer aux biens de ce monde.

Ils croyaient à un Dieu immortel, disent les pères. Si les Guanches croyaient, il n'est pas extraordinaire qu'ils aient eu des prêtres ou tout au moins une caste religieuse, prise spécialement parmi la caste noble. Pour rendre hommage à leur Dieu ils levaient les mains au ciel et, sur les montagnes, faisaient des sacrifices de lait, en le versant de haut sur la terre ; ce lait était au préalable contenu dans un vase sacré nommé *ganigo*. Leur Dieu était *Achoron Achaman*, qui signifie : *qui soutient le ciel et la terre; Achuhuyahan Achuhucanac*, qui signifie : *celui qui nourrit tout*.

Ils croyaient donc à un Dieu créateur du ciel et de la terre, qui a fait la terre pour nourrir toute la création vivante. C'est l'idée religieuse des Celtes et des Égyptiens. Par la destruction de l'Atlantide et la survivance de quelques pâtres ignorants, le culte dut revenir à sa forme la plus essentielle, et tout ce que la civilisation, fruit du temps, avait dû y introduire, leur étant étranger, disparut.

Les Guanches avaient aussi élevé un temple, qui a longtemps passé pour un tombeau, dont les restes abandonnés à eux-mêmes depuis quatre cent cinquante ans tendent à disparaître. C'est une espèce de pyramide de pierre sèche qui se trouve à Gran Canaria et sur laquelle aucun détail, aucun indice n'est venu apporter la moindre lumière. Dans le fait de cette construction tumulaire et de la forme de leur temple, on doit trouver la similitude avec les constructions antiques circulaires ou pyramidales qui rappellent à l'esprit les constructions de l'antique Égypte et de Karnac du pays des Celtes.

D'après Cadamosto, les Canariens étaient idolâtres et adoraient le soleil. Tous les historiens ayant rapporté son récit, cette erreur capitale s'est propagée. Il résulte cependant de l'ensemble des déclarations des chroniqueurs de la conquête, que bien loin d'être idolâtres, les Guanches croyaient à un Dieu créateur et conservateur du monde. (Voir à la fin de l'ouvrage, au vocabulaire, les divers attributs de Dieu.)

L'erreur vient de ce fait que les habitants de Ténériffe avaient coutume de prêter serment, de jurer *par la lumière du jour*, et qu'on y regardait comme indigne celui qui violait une promesse aussi solennelle.

Ils offraient des sacrifices de lait, de beurre, de graisse, de fruits au Dieu de la nature, et toujours en un lieu consacré placé sur une *éminence;* peut-être se croyaient-ils plus près de la Divinité, le temple étant sur les hauteurs. Les Espagnols ont donné aux monts où ces temples existaient de leur temps, des noms qui leur sont restés et qui sont significatifs : *Montes de los Santos*, *Santillos de los Antiguos*.

A Hierro, les hommes et les femmes priaient séparément, les uns Dieu éternel *Erahoranam*, les autres Dieu protecteur *Morayba*. Galindo affirme que longtemps après être passés au christianisme, les anciens Guanches donnaient ces deux noms à Jésus et à la sainte Vierge. Ce fait n'a rien qui nous étonne : cinq siècles après le christianisme, les Latins invoquaient encore le grand Pan. De nos jours la tradition du Virgile saint et devin existe en Calabre; les bouviers de Provence et de Languedoc donnent encore à leurs bœufs et vaches les noms de *Casta*, de *Vesta* de *Mars*, *Laurè*, etc.

D'après Viana, les Guanches auraient cru à une sorte d'enfer placé dans les flancs du Teyde, comme les Grecs plaçaient les forges de Vulcain dans les îles Lipari ou l'Etna. Il dit que le diable y régnait sous le nom *Yruena*. Clavijo a expliqué cette incarnation par une croyance au principe du mal. Ce sont des aberrations évidentes. Les Guanches ne croyaient pas au mal et furent très étonnés, voyant des Européens manquer à leurs engagements, à leurs promesses. Ils n'avaient pas de mot pour désigner le dieu mauvais. Quand ils allaient prier, dans les grandes calamités, ils se rendaient aux lieux consacrés, en procession, portant à la main des palmes et des branches d'olivier, chantant des airs tristes et dansant la danse sacrée. S'ils priaient pour demander de l'eau à Dieu, ils allaient battre la mer de

verges, sachant bien que c'est la mer qui, de ses vapeurs, fait la nue et la pluie.

Ils pratiquaient une sorte d'ablution à la naissance, et lorsqu'on leur demandait s'ils y attachaient une idée religieuse, ils répondaient que c'était une coutume ancienne et un usage salutaire. Après avoir gratifié les Guanches d'un enfer, les pères voulurent trouver le baptême dans cet usage. Arrivant au Pérou et voyant, au solstice d'été, les Péruviens manger ensemble, ils déclarèrent ouvertement qu'ils avaient trouvé des peuples qui pratiquaient l'eucharistie, la communion pascale; ils trouvèrent aussi la confession au Mexique. Toujours le même système stupide.

Les conquérants remarquèrent une muraille de pierre qui coupait en deux l'île de Fuerteventura, allant d'une mer à l'autre; cette muraille avait plus de dix-huit kilomètres. Ces murailles celtiques que les Romains rétablirent dans la Grande Bretagne, on les retrouve en Chine, dans la Tartarie; elles indiquent une unité de race singulière que nous n'hésitons pas à ramener au type celtique primitif, d'après certaines données nouvelles que nous publierons peut-être un jour. En outre de la puissance du travail en lui-même, cette muraille était une défense considérable, eu égard à l'état de la stratégie et des armes, bâtons ou pierres. C'était encore une preuve évidente du respect de la propriété, de l'idée de patrie et des droits de défense qu'elle confère, avec la nécessité, le devoir de combattre pour la conserver. Ces idées indiquent un peuple vraiment perspicace, pour lequel la patrie était sacrée.

N'ayant aucune éducation, les Guanches malgré leur intelligence incroyable, qui étonna tous les conquérants, n'avaient jamais pu réussir à former aucun corps de science. Il paraît qu'ils ne connaissaient que l'usage des plantes pour la médication; du reste, ils n'étaient jamais malades, au dire des chroniqueurs, ou bien peu. Ils pratiquaient le feu pour la cicatrisation des blessures, et pour les douleurs aux mem-

bres ils employaient des emplâtres gras. Avaient-ils des contusions, par suite de coups ou de chutes, les femmes les frottaient de beurre; ils se guérissaient des maladies inconnues à l'aide de quelques plantes. Le beurre dont ils se servaient pour médecine devait être vieux, ils avaient pour cet usage des vases sacrés, *ganigo*, qu'ils remplissaient à l'avance. On en trouve encore de nos jours. Les femmes accouchaient avec des sages-femmes, ou, dans la plupart des cas, sans soins particuliers au moment de la parturition. On rapporte qne les femmes guanches nourrissaient les enfants avec la bouche; c'est la consécration de la croyance antique aux femmes sans mamelles, *amazones*, qu'Hercule Lybien dispersa lorsque leur race devint une menace pour les peuples méditerranéens.

Les Guanches n'avaient pas de médecins; la santé publique est si parfaite dans ces îles fortunées, que de nos jours encore certaines îles n'en ont pas, celles qui en possèdent en usent très peu et la civilisation seule, avec le cortége de maux qu'elle amène, y a rendu le médecin obligatoire pour la population riche ou vivant de la vie européenne.

Pour se procurer du feu les insulaires frottaient un bois sec et léger contre un bois mou ou un chardon; le bois spongieux et sec s'allume en un instant par le frottement prompt, c'est le mode universel. Dépourvus de besoins, les insulaires ne connaissaient pas, avant l'arrivée des Européens, l'art de faire du pain, ils trituraient le grain sous une meule mobile de 25 à 30 centimètres de diamètre, tournant sur une meule fixe par la seule impulsion du bras; ces meules sont en très grand nombre dans les îles et sont toujours en usage, c'est un instrument très simple et excellent, ils obtenaient ainsi de la farine qu'ils délayaient dans du lait ou de l'eau et qui légèrement salée, constituait le plat resté national, le *gofio;* les Guanches comme les habitants d'aujourd'hui mangeaient très peu de viande, quelques légumes et des fruits, surtout la *tunera* ou *hijo tuno*, fruits du

Nopal; ils connaissaient aussi le moyen de préparer les figues sèches et le poisson salé qu'ils conservaient très bien; le lait et le fromage constituaient partie importante de l'alimentation. Cette nourriture extrêmement saine est toujours dominante dans les îles. Il est probable, ainsi que le confirment une croyance populaire et les écrits du temps, que les insulaires mangeaient des lézards; ces animaux étaient en ce temps bien plus communs qu'aujourd'hui dans les îles où cependant ils abondent encore, mais surtout ils acquéraient alors un développement inconnu de nos jours et pareil à celui de l'*iguane* d'Amérique, si commun au Brésil et à Saint-Domingue, où il sert de régal à la population. C'est un saurien de 1m, 10 de long, herbivore, ressemblant au lézard dont il diffère par une immense goître sous le cou et une sorte de crête d'écailles de la tête à la queue, la chair en est très estimée, les Indiens en sont très gourmands. Quoi qu'il en soit de ces goûts excentriques, la nourriture de lait, de farine, de miel, de beurre, de fruits, de chevreau, de brebis et d'agneaux, jointe à des exercices de corps constants, entretenaient les insulaires dans un état de santé et de beauté corporelle auxquels les Normands eux-mêmes, les plus beaux hommes de l'Europe, rendirent hommage.

Nous avons omis de dire, qu'à une certaine saison, les Guanches pouvaient satisfaire leur grande passion pour une sorte de coquillage; les monceaux de coquilles vides, désignés à l'île d'Hierro sous le nom de *Concheras* (monceaux d'écailles), marquent encore les places où les anciens habitants de l'île venaient se régaler du coquillage désiré.

Les insulaires actuels n'ont ajouté à cette alimentation que la pomme de terre et quelques légumes cuits à l'eau. Le catholicisme, ce tyran qui régit la vie tout entière, leur a fait une obligation du carême; heureux insulaires! Cette morue, ce *bacallao* infaillible qui vous poursuit dans les colonies espagnoles et portugaises, ce poisson salé n'a pas été pour eux un dégoût, ils y étaient habitués de toute antiquité.

Les Guanches ne buvaient que du lait et de l'eau, et de nos jours encore les insulaires ne boivent de vin que par extraordinaire. Nous nous sommes particulièrement occupé des grandes îles, disons quelques mots des insulaires de Palma, Gomera et Hierro.

L'antique population guanche de l'île de Palma faisait partie de la tribu existant encore en Afrique, Beni-Aoura. Probablement une fraction de cette famille ou tribu s'était tout entière concentrée à l'île de Palma; les anciens historiographes des îles, Viana, Viera, Galindo, Espinosa, la désignent sous le nom de *Aouarite;* l'île était divisée en douze tribus ayant douze chefs, ces tribus étaient souvent en guerre, les hommes et les femmes étaient si forts, si courageux que pendant quatre-vingt-quatorze ans tous les efforts des conquérants ne purent parvenir à les soumettre. Lorsque A. de Lugo partit de Séville avec 1,000 hommes pour conquérir Ténériffe et Palma, c'est à Palma qu'il vint d'abord, et il n'eut pas trop de ses 1,000 hommes d'armes pour conquérir l'île qui était presque dépeuplée, d'ailleurs s'il vainquit, ce fut, avons nous dit, parce que les insulaires confiants en sa parole, s'étaient soumis avant de combattre, trompés par le vainqueur et même par un de leurs chefs qui se laissa mourir de faim, pour expier le crime d'avoir été joué par le conquérant. Les femmes avaient une force égale à celle des hommes; l'une d'elles, prisonnière, saisit son vainqueur et allait le précipiter du haut d'une roche, lorsque celui-ci lui plongea sa miséricorde dans le sein. Les Espagnols débarquaient dans l'île, une femme superbe se présente et les défie tous au combat; obligée de fuir devant le nombre, elle les trompe par de feintes attaques, la terrible amazone saisit un de ces soldats et l'emporte légère comme une hirondelle; les soldats espagnols s'acharnant à la suivre, elle ne lâche pas sa victime, elle ne s'arrête qu'en face d'un abîme dans lequel elle tomba percée de mille coups.

« Les femmes y sont si braves, si fortes qu'elles sur-

passent les hommes en hauts faits : » ainsi s'exprime Viana. Donc, mépris de la mort, résignation à souffrir la douleur, courage jusqu'à l'entêtement, beauté plastique et force admirables, telles furent les qualités que les Guanches de Palma et Gomera montrèrent toujours aux vainqueurs. Barbares loyaux, ils furent trompés ; crédules, ils furent le jouet des hommes perfides. Les auteurs les comparent aux Lacédémoniens, avec lesquels ils avaient des points de ressemblance très nombreux ; un fait très curieux, c'est que les Guanches de Palma et Gomera applaudissaient, comme les Spartiates, le hardi voleur qui prenait l'arme ou le bétail, on le traitait de rusé ; ayant déjà la force et le courage, la ruse était le complément ; à Hierro au contraire on crevait un œil au voleur, le second, en cas de récidive.

La population des îles Lanzarote et Fuerteventura était, comme celle des autres îles, courageuse, forte, agile, la taille était plus élevée, le teint plus coloré, c'est la différence entre l'habitant des plaines et celui des campagnes montueuses ; en outre la chaleur dans les îles de la côte d'Afrique, exerçait sur le teint une influence considérable. Ces îles furent probablement dévastées les premières et la population y diminua progressivement à mesure que les marchands d'esclaves les jetèrent sur les marchés d'Europe où l'on crut tous les Guanches très bruns.

La Gomera jouissait de la réputation de posséder les plus belles femmes, et la population la plus immorale, suivant les pères qui s'excusaient ainsi d'avoir réduit en dix ans la population à moins de 1,000 habitants indigènes ! pauvres gens, vivant sur la montagne, affamés, ruinés, abrutis par la concupiscence, la lâcheté, les extorsions, la brutalité féroce des vainqueurs, l'abjuration ou la mort !

Les Guanches de Hierro sont ceux que la tradition et l'histoire dessinent le plus nettement. Courage poussé jusqu'à l'audace aveugle, force exceptionnelle ; leur origine purement berbère, comme celle des indigènes de Palma, en fait

une fraction d'une tribu de la côte d'Afrique, dans laquelle on retrouve le type pur *Kanar*. Hélas! les petites îles furent tellement ravagées, pillées et dépeuplées qu'il fallut y envoyer des colonies de la Flandre alors espagnole; on y retrouve encore la descendance des prisonniers du duc d'Albe, les *gueux* du Brabant et du Hainaut.

Le fait saillant en ce qui concerne Hierro, c'est qu'en cette île on avait la coutume d'infliger la peine de mort. On écrasait la tête du meurtrier sur une pierre, placée au bord de la mer; quelques auteurs ont prétendu généraliser cette coutume dans toutes les îles; c'est une erreur. Dans d'autres îles on a pu donner la mort quelquefois, mais la loi était précise et l'abolissait; à Hiero, il était impossible de se débarrasser du meurtrier, on ne pouvait l'envoyer par delà la montagne comme aux grandes îles, et c'est ce motif qui y fit pratiquer cette coutume.

Malgré la diversité, tout était identique dans le fond : mœurs, usages, langue, religion, gouvernement, et cependant les îles ne communiquèrent jamais entre elles avant l'arrivée des navires étrangers.

Nous compléterons cette étude sur les Guanches en essayant de faire revivre pour nos lecteurs, leur antique société politique et religieuse, puis nous indiquerons leur origine probable et la géographie problématique du royaume d'Allas englouti.

Nous ne pouvons terminer ce chapitre sans mentionner qu'on a débité sur les Guanches les plus ridicules sottises. Si les voyageurs seuls racontaient leurs bourdes, il n'y aurait que peu ou point de mal, mais les savants s'en sont mêlés par indifférence, ignorance, ou en répétant les fariboles des voyageurs. Ainsi, Lord Macartney prétend que les Guanches se perdirent par l'usage de l'eau-de-vie; ils furent tués ou vendus et ne connurent l'eau-de-vie qu'après leur destruction. Aujourd'hui encore, il n'y a pas de population plus sobre. Il dit que de son temps, les rois d'Espagne payaient une pension

aux descendants des menceys; or les menceys furent amenés en Europe où ils périrent misérablement, exposés à la curiosité publique, après avoir un instant amusé la cour d'Espagne.

S'il reste quelque chose du sang guanche, c'est peu, il est mélangé dans une si faible proportion au sang espagnol, qu'à peine sur la montagne quelques familles peuvent en offrir un exemple. Glats dit que, de son temps, il existait à Ténériffe quatre familles guanches qui ne s'étaient jamais mésalliées; le fait est plus que douteux.

La Harpe, qui prêta son nom à une *Histoire des voyages*, semble avoir pris plaisir à conserver précieusement toutes les fables et tous les contes des voyageurs, il a même enchéri; la plus audacieuse assertion ne le fait pas reculer et c'est avec un sérieux imperturbable qu'il affirme *que la hauteur du Pic est de quinze lieues! qu'à la cime du pic le soleil paraît plus petit que d'en bas*, etc., etc.

Le grave Bailly, Burgess, Borda le célèbre physicien, ont répété ce que les écrivains précédents avaient rapporté; spécialement occupés d'une seule science, ils n'ont attaché aucune importance à tout ce qui y était étranger; ils ont affirmé l'existence des Guanches parce qu'on leur a montré, *pour de l'argent*, de prétendus Guanches, humbles fripons dont la gravité a trompé leur bonne foi.

Il faut que de pareilles assertions, et bien d'autres que nous passons sous silence, soient rectifiées et que des erreurs capitales ne se perpétuent pas, protégées par des noms, glorieux à d'autres titres.

CHAPITRE XIX

LA SOCIÉTÉ — MŒURS, USAGES, COSTUMES

Si nous devions considérer la société canarienne en moraliste morose et l'étudier dans ses mystérieux arcanes, nous nous apercevrions bien vite qu'à de légères nuances près elle ressemble absolument à la société espagnole, celle-ci à la société italienne, etc., etc. Avec cette façon d'envisager les choses, on ne trouverait qu'amertume dans cette étude, car ici comme ailleurs, nous verrions l'homme de mérite isolé, lutter contre l'homme nul, porté par un nom ou servi par la fortune; la misère et le luxe, le vice, la fraude, la vanité, le mensonge, s'appuyant sur la base solide de l'hypocrisie. Nous verrions l'homme dès l'enfance mené par l'argent, l'État ou les femmes, et dans sa vieillesse jusqu'à Dieu par son curé. Triste spectacle.

Si nous devions considérer la société par son côté comique, nous trouverions aux Canaries, comme ailleurs, ample matière, et nous pourrions égayer nos lecteurs en faisant danser devant lui beaucoup de pantins et de marionnettes.

Nous ne sommes ni moraliste, ni atrabilaire, ni plaisant, et nous nous bornerons à montrer de la société canarienne ce que les gens qui la composent, veulent bien laisser

voir au voyageur attentif qui passe; ce qu'on en montre aux îles est fort peu de chose.

Les hommes, dit-on, sont faits pour vivre en société, rien n'est aussi faux que cette affirmation, s'appliquant aux îles Canaries, si par société nous entendons les rapports constants, les fréquentations mondaines, les réunions de famille, d'amis, de connaissances, les fêtes, les bals, les dîners, les promenades courues. Aux Canaries la vie est généralement très casanière, non seulement les dames sortent peu, mais on peut dire qu'il n'y a pas à Santa-Cruz, à la Orotava, à la Laguna, ni à la Gran Canaria, des éléments de sociabilité suffisants; lorsqu'ils se rencontrent dans quelques familles, l'usage et les mœurs s'opposent à la fréquentation, aux dépenses qu'elle entraîne, aux exigences qu'elle impose; ce n'est pas que les fortunes y soient généralement restreintes, car les maisons riches, et il y en a, ne reçoivent pas, la bourgeoisie pas plus que la noblesse. A peine quelques réunions de famille, quelques bals très rares, peu de dîners. Cela ne tient pas seulement à une certaine manière d'être, encore moins à l'exiguïté des maisons, à l'absence de fortune. Est-ce par avarice? Est-ce par jalousie, par haine ou dedain? Non, nous pensons plutôt que ce fait est le résultat du caractère espagnol originaire, et du caractère particulier aux insulaires. Ceci mérite explication.

En Espagne, sauf Madrid, Séville, Barcelone, les grandes villes enfin, les rapports sociaux sont d'une gravité un peu triste, l'existence est monotone, plus contemplative et mélancolique que dans les pays du nord de l'Europe. La sociabilité, la fréquentation des familles entre elles, l'hospitalité dans la maison, les relations sociales entre parents, amis, connaissances, cette sociabilité, besoin de la race du nord, est incompatible avec le fond du caractère espagnol. Madrid renferme la cour, la grandesse, les corps constitués, la pairie, les cortès, les hauts dignitaires et les fonction-

naires; dans cette partie de la nation, l'éducation est *européenne* et peu *espagnole*, l'instruction est répandue, les voyages ont adouci les angles, sociabilisé avant tout les mœurs. La différence entre la noblesse espagnole et la noblesse russe, anglaise, française, allemande est minime, tandis que, entre un habitant de Tolède et un habitant de Madrid, il y a un abîme. A Séville, à Barcelone il y a le grand commerce, la grande industrie, la fortune territoriale, aussi le Catalan et l'Andalous sont sociables, gais, aiment les réunions où l'esprit est apprécié, tout autant que les manifestations extérieures, bal, théâtre, promenade. A Cordoue, l'Andalous se transforme; le Catalan n'est plus le même à vingt lieues de sa capitale, à Taragone, par exemple. Donc, en Espagne, à l'exception des grandes villes, l'esprit de sociabilité fait défaut. Si dans ces grandes villes l'éducation sociale est européenne, comme l'exigent le commerce, l'industrie, les hautes fonctions, l'éducation universelle, ce n'est pas là le génie propre de l'Espagnol; pour le bien connaître il faut l'étudier dans les petites villes, là où les influences extérieures n'ont pas dénaturé son caractère national. Or les Canaries n'ont pas de ville au dessus de vingt mille âmes, et rentrent tout à fait dans les mœurs et les usages espagnols des villes de second et de troisième ordre; même gravité triste, même allure mélancolique, même abnégation du moi, même apathie, et en plus une manière d'être, fruit du climat, l'*indolence*. Les luttes, les coqs, les cirques, l'amour, le théâtre viendront bien pour un temps, donner leur fièvre chaude aux populations, mais ce temps passé, elles retombent dans ce nonchaloir qui est leur essence. A la mobilité de l'esprit la plus prononcée, effet de la vie contemplative du cerveau, s'allie l'immobilité presque absolue du corps, la lenteur de la démarche, la gravité des sons toujours articulés très bas. La passion la plus énergique qui les portera, en telle circonstance, à des actes de violence, ne parviendra

pas à élever leur ton, à colorer leur visage, à animer leurs traits par des jeux de physionomie, l'œil seul — et il est superbe généralement — s'allume, jette des flammes ou caresse comme un velours ; un amant restera des heures sur pied, auprès d'une *reja*, en conversation amoureuse avec son amante, et pas un muscle de son visage ne bougera, pas un geste n'animera cette statue vivante. Il faut conclure et dire qu'en dehors des rapports que l'amour inspire et nécessite, les hommes vivant entre eux, les femmes entre elles, il n'y a pas sociabilité.

Dans le nord de l'Europe, la femme est infiniment plus cultivée qu'aux îles et qu'aux colonies méridionales en général. Elle groupe autour d'elle la famille d'abord, les amis ensuite, puis le monde dans la proportion de la fortune, de l'éducation, de la position. A mesure que l'on descend dans le midi, la *femme*, cet être puissamment attractif dans le nord, s'efface de plus en plus, et la *femelle* qui est dans la femme s'affirme davantage. Instruite, gracieuse, la femme du nord n'abdique jamais son empire ; après l'avoir conquis par la jeunesse ou par la beauté, elle le conserve toujours par la grâce, l'entregent, le savoir vivre ; plus tard elle sait déguiser sa vieillesse. A peine dégrossie comme instruction, manquant d'éducation mondaine, quoique plus belle, la femme du midi s'efface, abdique, après avoir triomphé d'une façon despotique, tyrannique ou tant soit peu matérielle, et n'est plus apte à former ce centre puissant, qui enchaîne à ses entours, par la grâce ou l'esprit. Avec l'aisance, même avec la fortune, la femme espagnole en général, ne sait pas donner à sa maison ce confort et cette sorte d'attrait irrésistible qui émane de la douceur, de l'affabilité, de la sociabilité en un mot.

Cela fut dit en vers, au siècle dernier, par un auteur dont le nom m'échappe.

Belles, vous paraissez : on s'émeut, on admire,
Un essaim de flatteurs voltige autour de vous,
Chacun de vous plaire est jaloux;
De la beauté voilà l'empire.
Mais il est un moyen de captiver les cœurs,
De fixer des flatteurs la cohorte légère,
Ce moyen, c'est le caractère,
La raison, l'esprit et les mœurs.

S'il était possible à un étranger de connaître les mystères de l'alcôve, il ne lui serait pas permis de les divulguer. Aussi, pour parler de cette question délicate, sommes-nous à l'aise, n'ayant fait qu'entrevoir sans avoir rien deviné! Donc, restons dans les généralités. L'amour est aux Canaries comme en Andalousie une occupation sérieuse. Faire l'amour est un travail qui a ses règles classiques, dont les amoureux ne se départent guère; il en est un peu ainsi en Italie, l'on y prend ses grades et il en résulte un commerce régulier, sans trop de scandales. Dans la classe inférieure des villes règnent des mœurs faciles, sans être trop relâchées, et une indulgence générale. Cependant il faut y constater une proportion un peu plus que normale de petits Canariens qui n'ont d'asile qu'aux enfants trouvés, étant abandonnés des mères, faute de consécration matrimoniale. Cela donne à réfléchir. Soyons indulgents, le climat est si chaud ! D'ailleurs personne ne se plaint.

On a dit que les Espagnoles n'aimaient un homme que si elles le croyaient capable, par amour, de commettre un crime; les Anglaises, une excentricité; les Françaises, une folie.

Cet aphorisme est loin d'être démontré ; posé de cette façon affirmative, on peut le mettre en doute. Cependant il faut reconnaître qu'il y a dans cet adage un côté qui paraît vrai et qu'il faut admettre en adoucissant l'expression, si l'on veut avoir une idée juste d'un amour dans lequel les sentiments de l'âme entrent pour la moindre part, les passions pour la plus grande.

On connaît l'impassibilité des insulaires, mais au fond de ce calme, étrange au premier abord, il y a des passions violentes; l'admiration, la haine, l'amour, le jeu, voilà les plus puissantes; au jeu on jouera jusqu'à la ruine, jusqu'au désespoir, aux îles moins qu'en terre ferme, il est vrai, et là, bien moins qu'en Amérique où l'on joue sa vie. La haine peut aller jusqu'au meurtre, cependant la haine, la vengeance est moins violente aux îles qu'en terre ferme, le meurtre rare, presque toujours commis par des Espagnols, non des insulaires. L'admiration revêt les formes les plus exagerées.

On sortait du théâtre; le drame de Zorrilla venait d'être représenté, l'auteur assez grave et triste, passe sous le vestibule extérieur.

— Vous êtes Zorrilla? dit un Andalous au poète célèbre.

— Oui, monsieur, pour vous servir.

— L'auteur du drame qu'on vient de jouer?

— Oui monsieur.

— Eh bien, marchez sur ma *capa*, je pourrai dire que Zorrilla a posé le pied dessus!

Et le poète eut beau s'en défendre, il dut poser le pied sur le manteau étendu à ses pieds.

L'Andalous remercia et partit triomphant.

Au cirque on jette au *banderillero*, à l'*espada*, après un beau coup, des cigares, de l'argent, des bijoux, des mouchoirs, des chapeaux. Les paysans à Séville, jettent leur veste brodée dans l'arène.

La jalousie fait partie intégrante de l'amour, elle en est le piment, le *salero*, le sel. Quand cette passion domine l'amant, il faut respecter ce sentiment, car il peut mener au même résultat que la haine, au coup de couteau. Nous savons que ces extrémités sont rares et qu'on a beaucoup trop exagéré en ces matières, cependant il ne faudrait pas trop s'y fier. Après le mariage, la jalousie, nous a-t-on dit, perd beaucoup de son empire. Il est certain que dans les grands centres le luxe a démoralisé bien des menages, et l'on y

montre des maris débonnaires, hélas! il y en a partout, et nous ne croyons pas qu'il y ait lieu de faire aucune remarque à ce sujet dans les îles, la moralité dans le mariage y paraissant la même qu'ailleurs.

Les hommes vivent entre eux. La politique, le jeu, les affaires sont les sujets de conversation, la place publique, le cercle, la boutique de l'apothicaire, du barbier, sont les lieux de réunions; peu ou point de cafés, un seul, à Santa-Cruz, en revanche, plusieurs cercles. Le pharmacien et le cercle sont le rendez-vous des politiques. Chez le barbier on entend conter les nouvelles à la main, les cancans du jour. Le jeu est partout; à la maison, les femmes s'en mêlent.

Les femmes vivent entre elles et se visitent. Intarissables sur des riens, frivoles, crédules, généralement ignorantes, elles occupent leurs loisirs par des cancans, s'occupent des voisins et voisines, parlant, babillant sans merci ni trève, presque toujours toutes à la fois, avec une volubilité étonnante. Il faut joindre à ce susurrement perpétuel des femmes réunies, le bruit sec de l'éventail qui se ferme brusquement, le froissement du papier qui évente la face et heurte l'air, le bruissement des seize lamelles d'os ou d'ivoire qui forment les côtes ou rayons de cet instrument, dont le mouvement perpétuel met en action, une grâce, une prestesse qu'on n'a pas trop vantées.

Si vous arrivez le soir au milieu du groupe féminin accompagné d'un ami, vous êtes accueilli par des poignées de main et des *viva*, qui chatouilleront votre amour-propre; il semble que vous apportez à des trappistines la liberté, aux suppliciées du purgatoire la goutte d'eau délicieuse, vous êtes accueilli par votre petit nom, comme un frère, un ami. La famille canarienne gagne infiniment à être vue dans l'intimité, il y règne un sans-gêne, une bonhomie, une affabilité qui surprend l'étranger, le *gentleman stiff* de Londres, le *gandin* de Paris; on y trouve de grandes attractions,

la familiarité s'établit vite, ce nom de baptême qu'on donne si cavalièrement, a pour tous un charme très doux ; ce n'est pas à vrai dire le signe certain d'une intimité étroite, hélas! non, on le voudrait bien! ce n'est tout simplement qu'une gracieuse coutume, qui révèle une cordialité charmante. Vous qui rêvez de Cythère sur la foi d'Arago ou de tant de voyageurs qu'on ne saurait excuser, sachez qu'elle n'existe plus sur la boule terrestre, même à Taïti; à Ténériffe moins encore, pour obtenir il y faut implorer et plaire et cela veut du temps. Vous qui passez, bannissez toute espérance, elle est vaine, on ne fait pas la charité au pèlerin; on donne à ceux qui restent et savent obtenir.

Nous ne prétendons pas tracer un tableau général, il est des exceptions nombreuses; même dans les villes où l'oisiveté est l'apanage de la femme aisée, le far niente n'est pas universel, il y a à Ténériffe des femmes accomplies; nous avons vu à la Orotava, des demoiselles, des dames occupées, les unes cultivant les fleurs et botanistes au point de nous donner de mémoire ces noms affreusement scientifiques, qui font de ce langage un vrai grimoire pour les profanes ; d'autres, musiciennes distinguées, pratiquent le piano ou le chant avec fruit; d'autres se livrent à des travaux de main d'une habileté féerique. Nous avons vu des dessins charmants exécutés d'instinct par une demoiselle qui n'avait jamais eu de maître. Beaucoup enfin lisent et s'occupent des soins intérieurs. Cet hommage rendu à la vérité, nous pensons qu'on peut affirmer qu'en général les femmes sont trop inoccupées.

Ce qui manque surtout aux îles comme en Espagne c'est le *home*, l'intérieur, ce que l'on peut appeler en français *le coin du feu*. Souvent rien de plus futile que les conversations de salon, d'assemblées nombreuses, de dîners, de soupers; la société s'y montre raide, travestie, le sourire et le mensonge aux lèvres. Qu'il y a loin de ces grands concours à ces causeries familières du coin du feu, du salon d'intimes!

Dans le nord de l'Europe, après les réunions *in fiocchi*, d'apparat si l'on veut, on a la société d'amis, la causerie instructive, intéressante, spirituelle. Rien ne forme les mœurs publiques comme cet usage, et l'on y apprend plus à penser, à connaître la vie, que dans le commerce du monde officiel ou guindé. Cet usage n'existe pas dans les îles Canaries et nous le retrouverons dans une certaine mesure à Madère où il a été importé par les malades du nord. Si l'on se réunit à Ténériffe dans les familles, il y a inévitablement le jeu sous roche; à peine la réunion sera complète, les cartes apparaîtront.

Lorsque les insulaires jouent, comme les Espagnols, ils sont taciturnes et sous l'influence d'une passion forte, ils sont presque toujours ainsi. Il n'en est pas de même dans la conversation, dans les entretiens sérieux des affaires ou de la politique, les paroles s'aident du geste; les mots s'accentuent et c'est une belle et curieuse chose qu'une conversation en espagnol, entre des hommes distingués. Ils ont un esprit naturel charmant, ils sont doués généralement d'une mémoire merveilleuse, leurs traits s'animent, les yeux lancent des flammes, le geste accompagne la phrase cadencée et la complète. Les insulaires ont le talent, particulier aux races méridionales, d'envelopper la pensée dans une forme presque toujours poétique ou originale et la langue qu'ils parlent, plus noble que l'italien, plus rhythmée que le français, charme toujours l'oreille par des sonances à la fois mélodieuses et pleines d'harmonie. Il n'est pas, à notre avis, de langue supérieure à la langue espagnole; parlée par les insulaires, elle acquiert toute sa valeur par la grâce ou l'énergie avec laquelle ils savent l'employer, la complétant par le geste qui est presque toujours sobre, plein de grâce ou de noblesse; en parlant les Portugais gesticulent, les Italiens font de la mimique, les insulaires restent dans de justes bornes.

Les femmes des îles paraissent avoir moins de grâce,

plus de raideur que les Andalouses, ce qui leur donne, il est vrai, plus de noblesse; elles parlent moins bien que les Castillanes et s'expriment au moyen d'un organe moins sympathique que les hommes ; elles ont la voix timbrée des chanteuses, peu agréable dans la conversation.

Le costume des hommes est le costume anglais. Presque toujours strictement vêtus de noir, gantés juste, chaussés finement, leurs extrémités délicates témoignent de la beauté de la race et de son élégance. Les hommes sont généralement élancés, plutôt maigres, ce qui leur donne de la distinction. Il n'y a pas dans les îles Canaries cette distance matérielle entre l'homme et la femme, qui est un des signes distinctifs de la race portugaise, chez laquelle l'homme est infiniment mieux que la femme. Aux Canaries, la femme est digne de l'homme, et les deux sexes sont remarquables.

Rien n'égale la beauté typique de cette race, l'élégance de ses formes, la noblesse de ses mouvements. Les Anglaises sont peut-être la dernière expression de la beauté de la peau, de la richesse du sang, de la force musculaire, mais elles n'ont pas la finesse des attaches, la beauté plastique, tranquille de la forme, les nobles allures de l'insulaire et en même temps le *meneo*, le *garbo*, car à ces choses il faut des mots exprès, qui font de la race andalouse une espèce à part dans la race latine. Malheureusement la vie sédentaire et l'oisiveté viennent trop tôt charger d'embonpoint ces charmantes créatures.

Pour rendre aux Canariennes tous les hommages, il faut ajouter que leur teint mat est plus clair que celui des Andalouses, et que sous cet épiderme on peut voir la teinte bleutée des veines ; des cheveux d'un noir velouté couronnent royalement ces têtes merveilleuses. Il faut voir, le dimanche matin, passer, silencieuses, ces belles filles, laissant traîner sur le trottoir leurs longues et raides jupes noires collées à la hanche, le buste enserré dans la soie, la tête recouverte de la mantille avec laquelle, elles savent à la fois,

encadrer adorablement leur visage et draper leur corps, sans qu'on perde, au travers de la dentelle transparente, un seul des agréments de leur taille ou de leur figure! Elles ne sont peut-être pas toutes belles, mais toutes le paraissent et sont d'une distinction achevée. Que d'autres regrettent la jupe courte et le bas à jour, le petit soulier de satin et la basquine, pour nous, nous préférons de beaucoup, à ce costume de danseuse égarée dans la rue, la grande jupe traînante, la robe relevée par devant par une main toute mignonne, le pied qui se montre à chaque pas, merveille de petitesse, de cambrure. Une fleur naturelle de couleur vive, piquée dans les cheveux d'une façon charmante, achève la séduction.

Les hommes de la campagne portent le sombrero noir à larges bords, la veste courte à petits boutons, ouverte sur une belle chemise blanche; le pantalon collant est recouvert, jusqu'au genou, d'une espèce de caleçon de bain, en cuir ou en drap sombre; leurs jambes sont emprisonnées dans des guêtres de cuir, ouvertes sur le côté extérieur du mollet, ces guêtres sont piquées, brodées, historiées de franges de cuir, de boutons, et forment sur le pied des dessins mauresques à piqûres, de couleurs tranchantes. En hiver, ils passent la tête dans le trou d'un puncho ou manteau circulaire de laine blanche. Ils marchent toujours appuyés sur un long bâton de montagne. Les femmes des champs portent le même sombrero noir à larges bords, la jupe courte d'indienne très ajustée, avec un plastron blanc sur la poitrine; elles portent quelquefois des guêtres, mais le plus souvent se chaussent de brodequins de cuir jaune. Elles placent sur le cou, un petit fichu, comme un châle, la pointe dans le dos et les deux bouts croisés sur la poitrine. Quelques-unes, très rares, portent encore la veste andalouse. Les paysans, gais, robustes, bien portants, sont superbes de beauté mâle et fière et les femmes, presque aussi fortes que les hommes, sont généralement bien.

On ne trouve pas aux îles Canaries, comme au cap Vert,

ou à Madère, le peuple déguenillé, la saleté y est peu en honneur, les caractères y sont plus tranchés, et s'il y a moins de douceur, d'aménité dans la forme, le cœur y est plus haut placé, les habitudes moins serviles, la moralité plus élevée, les usages moins agréables pour l'étranger, mais plus dignes.

Les Canariens sont regardés comme les meilleurs soldats de la monarchie espagnole et le soldat espagnol est peut-être le premier soldat du monde ; ils ont la taille haute, l'agilité infatigable, la constitution robuste, le courage qu'une sorte de fatalisme inspire, la sobriété, enfin ils s'accommodent mieux de la discipline que les Andalous par exemple. Jusqu'à la fin de notre séjour à Santa-Cruz, nous avons pris la milice pour la troupe de ligne, et n'avons été éclairés que par les officiers qui nous fournirent les renseignements sur l'organisation militaire. Les Canariens, aussitôt vêtus et équipés, sont des soldats achevés, rompus à la marche, aux campements, aux privations et préparés au maniement des armes dès l'enfance.

Les femmes du peuple, en outre des travaux intérieurs, se livrent à la culture des terres, tout comme les hommes ; dans les villes, elles commercent, colportent, et chargent sur leur tête les plus lourds fardeaux.

Le paysan canarien est hospitalier, généreux, un peu timide d'abord, puis d'une cordialité pleine de charme. Il n'y a qu'une tache à ce tableau, les Canariens sont ignorants et de là, une crédulité puérile, aveugle, qu'on changeait autrefois en fanatisme. Un peu d'instruction au plus vite ; le bien-être actuel la réclame impérieusement, et cette race honnête, active et forte, entrera dans la pleine jouissance des libertés dont elle est digne et à laquelle elle a tous droits.

La fécondité des femmes dans les îles Canaries est un des faits physiologiques les plus singuliers. Dans une autre publication sur les îles Madère, nous essaierons de préciser

les causes générales qui amènent cette fécondité particulière à toutes les îles de l'Atlantique, des îles de la Manche aux îles Bissagots. L'émigration seule a permis, lorsque la culture était délaissée, au temps des majorats et des biens de mainmorte, d'empêcher les insulaires trop nombreux de mourir de faim. Nous avons déjà remarqué qu'à Hierro, malgré l'augmentation de la richesse publique, le progrès des cultures et l'habitude du travail, l'émigration était obligatoire.

Les femmes des îles aiment peu la promenade, et le fait est digne de remarque, car c'est au contraire une passion espagnole. Il n'y a pas, pour l'étranger de passage, d'autre moyen de se rendre compte de la population des villes et de connaître les habitants, que d'aller à l'église ou de courir les maisons en visiteur curieux, en ayant des lettres de recommandation. En France et en Italie, ces lettres sont le plus souvent « le bon billet qu'a la Châtre ! » il n'en est pas de même en Espagne, moins encore aux Canaries, une lettre vaut un passe-port et la maison lui sera ouverte aussitôt ; l'étranger y trouvera peu de ressources, peu d'amusements, peu de fêtes, mais toujours bon accueil ; il remarquera que les salons sont vastes, les appartements élevés, les maisons grandes et facilement ventilées ; de petites cours à ciel ouvert, *patios*, en occupent le milieu et sont garnies de fleurs en grands vases ou en pleine terre, quelquefois une fontaine murmure dans une vasque de marbre blanc.

Tous les soirs, les hommes vont au cercle ; les étrangers y sont admis sur la présentation d'un sociétaire. On vient de renouveler luxueusement le mobilier du Casino de Santa-Cruz, qui offre tout le confort anglais, uni à une certaine élégance. Le cercle renferme des salles de jeu, de lecture, et, en outre, des salons magnifiques, qui reçoivent l'élite de l'île deux fois par an; il y a une belle bibliothèque qu'un fonds assuré accroîtra sans cesse. On y reçoit à peu près tous les journaux accrédités de France, d'Angleterre et

d'Espagne. Les bals offerts par les sociétaires sont superbes. Nous n'avons pas vu le Casino des ouvriers auxquels viennent de se joindre les jeunes gens qui, en s'associant aux travailleurs, offrent ainsi un bon exemple de fraternité. Eux aussi donnent tous les ans un bal masqué, auquel toutes les dames se font fête d'assister.

Les cercles exercent sur les mœurs une influence mauvaise, quoique moindre qu'en Angleterre. Les hommes délaissent leur maison pour s'y rendre, le mal est réel, avoué, l'habitude est prise et tout le monde accepte un arrangement qui n'est profitable qu'au sexe fort. Le délaissement de la femme s'en accroîtra chaque jour davantage, l'abîme se creusera plus profondément entre les sexes; le délaissement est funeste.

— Vous avez raison, dit Brünner, le délaissement est funeste, et l'on cite une dame qui l'a prouvé.

— Contez-nous donc ça...

— Le mari apprenant son malheur et le nom du coupable aurait dit : Pauvre Don Juan! Il est bien à plaindre, il ne saura pas la mener.

— Il s'est vengé par un mot!

— Oh! oui, dit Brünner, un mot triste. Le *mot pour rire*, le voici : l'amant a déjà quitté la dame, et le mari est rentré dans ses droits antérieurs. Le flot efface le flot...

Ce fait était cité comme résultat immédiat des habitudes du club; il ne servira peut-être pas d'enseignement, car on délaisse toujours la maison pour le Casino.

Le jeu a des limites à Santa-Cruz, et on ne s'y ruine pas trop. Sauf cela, et en elles-mêmes, les habitudes des Casinos ne sont pas mauvaises pour les hommes; le billard est salutaire pour le corps, la lecture pour l'esprit, les rapports d'affaires ou de politique profitent à tous. La politique y est discutée avec passion, et c'est pour nous une preuve de la vitalité et de l'énergie de cette race qui, délaissée de la

mère patrie, ne peut s'en détacher, discute ses intérêts, souffre de ses malheurs, rougit de ses hontes gouvernementales, palpite au souvenir de ses gloires. Ce n'est pas là le lâche abandon d'une race sénile, l'indifférence de l'égoïsme, l'ignorance des brutes; non, c'est une race vigoureuse, à laquelle rien de ce qui touche le pays ne saurait être étranger. Il faut voir, les jours de courrier, se disputer les journaux, pour se faire une idée exacte du prix que les insulaires attachent aux choses de la politique, et pour se convaincre aussitôt que ce n'est pas le fait d'une curiosité puérile.

Il n'y a pas cinquante ans, la société espagnole errait sans but dans la vie, elle avait cherché et trouvé ses distractions dans le plaisir; mauvaises mœurs, élégance puisée à des sources honteuses, jeu effréné, luxe ruineux et orgueilleux, l'abaissement moral et politique de l'Espagne était à son comble. Les Canaries, fidèle image de la mère patrie, offraient le même spectacle; mais en 1834 la révolution désarma la monarchie et le clergé, et d'autant, en moralité et bien-être, la nation s'enrichit. Se sentant quelque chose dans l'État, presque citoyen, l'Espagnol s'occupa d'idées plus hautes et la marche révolutionnaire des événements l'arracha à la torpeur, à la pratique habituelle des choses purement sensuelles. Les îles bénéficièrent de cette transformation, leur régime particulier, joint aux pratiques constitutionnelles de la métropole, y a infusé comme un sang nouveau et des mœurs plus élevées, plus dignes. Ce mouvement donna naissance à l'établissement des Casinos, comme centre politique. Ce mal ne peut avoir des conséquences aussi funestes que l'abdication complète du citoyen; on ne peut, sans périr, se désintéresser de l'État; mais la base de l'État est la famille; la vie politique est toujours proportionnelle à la vie de famille, et c'est pour cela que la famille domine dans les pays libres. Le *home* est anglais, américain, hollandais, suisse, pays de citoyens; le *home* est inconnu des Latins, pays qui, au lieu de citoyens, ne compte que des habitants.

Espérons que les insulaires reviendront à la famille par la liberté, et laisseront le casino à la jeunesse.

Il y a à la Orotava un Casino provisoire. Les sociétaires attendent l'achèvement d'une construction nouvelle pour s'y établir définitivement. Il y a au Puerto encore un Casino, à la Laguna également. Sauf de rares exceptions, ils réunissent, dans chacune de ces villes, l'élite des intelligences, de la noblesse, du commerce, de la propriété.

Le théâtre de Santa-Cruz est très bien, nous l'avons déjà décrit sans partager l'enthousiasme de certains insulaires qui le comparent aux beaux théâtres d'Europe. Ces exagérations sont ridicules. S'acquérir au prix du dithyrambe, les bonnes grâces des habitants du pays qu'on décrit est un fort mauvais calcul et qui ne peut réussir qu'auprès des esprits vaniteux, nous nous bornerons donc à dire que le théâtre de Santa-Cruz est parfaitement convenable, et très bien pour l'île de Ténériffe; plus grand, il serait trop grand, plus riche, il serait de mauvais goût. On y joue la *Zarzuela*, ce charmant opéra-comique national.

Un village de Normandie donna un nom au vaudeville; l'origine de la *Zarzuela* est à peu près semblable. Elle est fort peu connue; la voici. A douze kilomètres de Madrid, sur la rive droite du Manzanarès, était un ancien rendez-vous de chasse qui fut réédifié par Charles-Quint, agrandi, embelli successivement par les Philippe et terminé par Charles III, le grand bâtisseur; c'est le *Pardo*. Au delà de ce palais s'étendent des bois immenses, complétement entourés d'un mur en maçonnerie de plus de quatre-vingts kilomètres de développement. Folie royale! Ces inepties sont de tous les pays. Elles furent surtout la grande faiblesse du commencement du dix-huitième siècle; toutes les cours de l'Europe achevèrent de s'y ruiner. On sait le mot de Philippe V à l'inauguration d'un bassin à la Granja : *Tu m'as diverti trois minutes; tu me coûtes trois millions!*

C'était bien la peine!

Donc, au milieu de l'enceinte des bois du Pardo se trouvent deux belles propriétés royales, la *Quinta*, entourée de beaux jardins, égayés de pièces d'eau, et la *Zarzuela*, jolie habitation à un seul étage. L'infant don Fernando, qui l'avait fait construire, y fit représenter des pièces *récitées* et *chantées*, point de départ obscur, commencement modeste, du développement lent mais progressif d'un genre dramatique devenu tout à fait espagnol, et qui a pris son nom de Zarzuela la petite maison du Pardo.

On joue aussi le drame et la comédie à Santa-Cruz, et le théâtre est desservi par une compagnie espagnole qui, tous les ans, exploite tour à tour, pendant quelques mois, Santa-Cruz de Ténériffe et las Palmas de la Gran Canaria.

Le théâtre et le marché ont été bâtis sur les dépendances et sur le terrain occupé par le couvent de Saint-Dominique. Après la mise en vente des biens du clergé la ville acheta ces terrains, mais lorsqu'elle voulut en disposer, il s'éleva une opposition formidable. L'église renfermait des tombeaux, suivant l'ancien usage, et le clergé cria à la profanation. C'était bien trouvé. La population prit parti pour l'administration et le gouverneur porta l'affaire à la métropole. La lutte fut acharnée à Madrid et les passions y trouvèrent un grand aliment. Le procès durait, durait, s'éternisait et les chances étaient égales. Le jour de la fête de la reine, le capitaine général reçoit d'habitude, à Santa-Cruz, les consuls de toutes les puissances et tous les employés civils et militaires; ce jour-là le bateau de Cadix arriva et l'on apporta les dépêches officielles au capitaine général à l'heure même où tous les fonctionnaires étaient réunis dans le grand salon de réception. Celui-ci demanda permission de lire la dépêche officielle seulement, la parcourut et son visage resta impassible, pas un des nombreux assistants ne put voir une impression quelconque sur sa physionomie. « Messieurs, dit le capitaine général, que ceux d'entre vous « qui sont désireux d'assister à un curieux spectacle et qui ont

« une heure à perdre, aient l'obligeance de me suivre. » Le cortége se met en marche et arrive devant le vieux couvent. Il était entouré d'un immense balcon de bois dont les colonnes supportaient le stellicide surplombant de six pieds. Le gouverneur fait un signe, et d'un coup, le balcon et l'immense toiture s'effrondrent, aux applaudissements frénétiques de la foule qui avait suivi le cortége. Un nuage de poussière obscurcit l'air et couvrit les beaux habits chamarrés d'or. Le capitaine général, depuis quelques jours prévenu, avait fait scier les supports pour donner au public ce spectacle inattendu.

Pour le voyageur qui vient aux Canaries sans avoir d'abord traversé l'Espagne, il aura, dès l'arrivée, une surprise. Fatigué par la mer, il se couchera de bonne heure, heureux de s'étendre dans un grand lit, entouré d'un moustiquaire de gaze indispensable. Après huit ou dix nuits passées sur un cadre de bois de deux pieds de large et dur comme la banquette des omnibus parisiens, on est heureux de s'étendre dans un lit véritable. A peine le voyageur sera-t-il endormi qu'un bruit formidable le réveillera en sursaut, une voix stridente lui chantera en bon espagnol, sur le mode mozarabe : *Dormez en paix; tout est tranquille; le ciel est pur. Il est onze heures et demi.* C'est le *Sereno*. Comme le ciel est presque toujours pur, *sereno*, ce nom a été donné au gardien vigilant, chargé de protéger votre repos, et de vous indiquer l'heure et l'état de l'atmosphère. Nous envoyons encore à travers la distance et le temps, toutes nos malédictions à ce fonctionnaire nazillard, qui n'a jamais hurlé sous notre fenêtre, sans nous faire bondir dans le lit, ou sur la table de travail, comme sous l'influence d'une pile voltaïque. Nous lui souhaitons un lutin, un démon l'éveillant le jour de demi-heure en demi-heure. Talion! justice barbare des anciens, venge-nous!

— Et la couleur locale? dit Brünner.

— Il est certain que le *Sereno* est comme un vivant témoi-

gnage de la vieille Espagne, mais cette lente psalmodie semble un écho solennel venu d'un autre âge pour vous dire : *frère il faut mourir, le temps fuit irréparable*, etc., etc.! Si votre esprit bâtit un château en Espagne, si vous dormez les poings fermés sur vos deux oreilles, mon cher Brünner, vous enverrez à tous les diables la couleur locale, qui vient vous ramener si brusquement dans la vallée des larmes.

Un petit détail. Nous avions pour diverses familles de Ténériffe des lettres de recommandation, dont nous usâmes modérément, nous avons regretté bien souvent d'y avoir été obligé car nous n'avions eu qu'à nous louer de l'accueil qui nous fut fait partout où nous ne pûmes nous dispenser d'aller. Passant nos journées à courir à pied ou à cheval, la soirée à prendre des notes jusque fort avant dans la nuit, notre temps étant limité, il était impossible de se livrer tout à fait aux douceurs de la société qui a de grandes exigences, comme chacun sait. Eh bien, à chaque fois que nous tirions le cordon ou poussions la porte d'une maison, au lieu du bruit connu d'une sonnette ou d'un timbre, c'était un cliquetis, un roulement, une sonnerie étrange qui se faisait entendre, un vrai carillon. Figurez-vous derrière chaque porte une roue de bois d'un pied de diamètre, à l'entour de cette roue une douzaine de gros grelots ou de petites sonnettes. Vous tirez le cordon ou vous poussez la porte, et la roue diabolique, par la rotation que lui imprime la corde tendue, met en mouvement continuel toute la sonnerie, qui rappelle celle des chevaux de poste. Ces carillons sont partout. Ils sont utiles sans doute ; mais ils font un bruit bien désagréable.

L'amour des chiens de poche est un signe distinctif du caractère canarien. Il y a aux Canaries du reste de charmants spécimens de cette race, qui ne sont pas originaires des îles, nous croyons pouvoir affirmer qu'ils y viennent de la Havane. Nous avons remarqué aussi une superbe espèce de chiens lévriers dont l'origine est évidemment africaine,

et reconnaissables à première vue pour frères des chiens levriers de Kabylie, ou des Touaregs de l'Atlas.

L'équitation est une des habitudes les plus chères à la race espagnole; partout où elle s'est implantée, l'élève du cheval en liberté s'est établi rapidement, les Canaries sont une exception. Nous confessons que nous n'avons pu en trouver les motifs ou les causes. Les fourrages sont peu chers, l'avoine et l'orge à bon marché, mais en fût-il autrement, ce ne serait pas une raison suffisante. Les chevaux viendraient très bien en liberté et la montagne est accessible tout l'hiver. Le gouvernement a établi trois haras, rien n'y a fait, ni l'excellence de l'espèce, ni d'immenses terres propres à la vaine pâture, ni les avances de l'État. Il y a là une contradiction qui provient de ce que les mules et les chevaux de trait suffisent aux besoins de la population, et que la classe aisée ou riche n'aime pas le mouvement. A Santa-Cruz il y a des loueurs de voitures, il n'y a pas de loueurs de chevaux de selle. Le chameau n'est presque jamais monté et ne sert qu'à transporter des fardeaux.

Il est assez difficile, pour qui n'a pas vécu aux îles, de se faire une idée exacte de la position de chacune des castes sociales qui composent la population, de leurs rapports les unes avec les autres. Tout d'abord, après quelques jours, on est frappé de l'égalité apparente qui semble régner. Il est vrai qu'une plus longue expérience démontre qu'il en faut un peu rabattre. Cependant nous pensons qu'on peut affirmer qu'il y a aux Canaries, bien plus qu'en Portugal, et un peu plus qu'en Espagne, cette égalité relative qui est le but de toute démocratie. Il est surtout incontestable que la liberté, sous toutes ses formes, est bien plus grande aux îles que dans la mère patrie.

La noblesse aux îles tient son rang avec honneur et probité. L'absence de cour, la simplicité des mœurs, l'exiguïté des besoins lui ont permis, même pauvre, d'y vivre noblement, sans ces compromis de conscience, sans ces bas-

sesses, sans ces lâchetés qui sont la monnaie courante des hautes positions, qu'on ne peut guère maintenir autrement sous un régime de bon plaisir. Une autre cause majeure, la terre, a conservé à la noblesse des îles sa dignité personnelle, en lui créant l'indépendance. La noblesse se constitua d'abord par les *douze bonnes maisons;* dès la conquête chacune eut ses biens, l'amour de la patrie et de la propriété retint dans les îles. Les droits d'aînesse, les majorats ont duré jusqu'à l'époque moderne et les biens sont restés dans les familles. Ceux qui, sans être des *doce buenas casas*, avaient des titres, furent toujours propriétaires de fiefs en terre. Rappelons le quatrain célèbre de Fernand Caballero qui, sous forme de concetto, peint avec une justesse parfaite et beaucoup d'esprit, la position vraie de la noblesse insulaire. Malheureusement il est impossible de le traduire en conservant le trait.

Es el *don* de aquel hidalgo
Como el don d'el algo *don*
Que no puede tener *don*
Sin tener antes el *algo*.

Il faut savoir, pour comprendre, que *don* est un signe de noblesse équivalent au *de* français, dans M. de Franqueville, par exemple. *Algodon* est un mot qui signifie *coton*, et dans lequel la syllabe *don*, le *de* français, est précédée de *algo* qui signifie *quelque chose*. Ceci dit, on peut traduire ainsi :

Le *don* de cet hidalgo
Le *de* de ce noble
Est comme le *don* dans algo*don*
Est comme le *de* dans algo*don*,
Qui ne peut avoir le *don*
Qui ne peut avoir le *de*
Sans avoir avant *algo*.
Sans avoir avant *quelque chose*.

Sans jeux de mots et pour parler bref : Pas de *don* sans *algo;* pas de *de* sans *quelque chose*. C'est l'ancienne formule du moyen âge : pas de seigneur sans terre.

Cette possession de terres ne fut pas toujours lucrative, il est vrai, mais elle donnait à vivre au plus pauvre gentilhomme. La vigne d'abord, la cochenille maintenant, ont donné une grande valeur à ces terres. Ainsi la noblesse est indépendante, digne, et, sans pressurer l'ouvrier, a vécu et vit à l'aise. Il n'y eut pas comme ailleurs antipathie violente entre l'homme du peuple et le seigneur. Depuis la vente des biens d'église, la propriété s'est divisée et l'abolition des majorats achève ce morcellement. Manants et bourgeois sont propriétaires et pour le moment dans une veine de prospérité croissante. Le travail, devenu très rémunérateur, a créé entre les propriétaires et les ouvriers bien payés, qui eux-mêmes ont acquis par parcelles, une sorte de confraternité.

Les propriétaires ne dédaignent pas de s'occuper de leurs terres, et une égalité très remarquable est née de ces rapports. Jadis les castes étaient très marquées, séparation immuable, éternelle, fruit de l'absolutisme continu; la longue pratique de la bourgeoisie donnait la souplesse un peu servile, comme la longue pratique de la noblesse donnait la morgue hautaine; le peuple n'était rien ou peu. Tout à coup cette habitude séculaire est rompue et depuis cinquante ans pas un pouvoir n'a vécu deux lustres; un va et vient continu, un mélange perpétuel, a développé tous les penchants, agité toutes les ambitions, allumé les convoitises. De cette immense désorganisation, apparente aux yeux de l'Europe, de ces pouvoirs avilis, de ces lois violées, de ces abus d'autorités, de ces chutes, de ces élévations, de cet état perpétuel de révolution en un mot, est né tout ce qui doit sauver l'Espagne, tant cette vaste confusion a favorisé l'instinct d'indépendance individuelle. Les étrangers la croient perdue en voyant les causes, les effets sont tout autres; la pratique de la liberté y nait de l'arbitraire, la pra-

tique de l'égalité y est venue par l'instabilité des fonctions. C'est à la même cause qu'il faut attribuer l'amélioration morale et l'éducation plus sérieuse, qui sont le propre de l'Espagne actuelle. A notre sens, elle est plus policée que sous Charles III, plus morale que sous Charles IV, plus puissante que sous les Philippe et c'est peut-être la nation la mieux équilibrée de l'Europe; dix ans de pratique politique américaine, de travail et de paix peuvent replacer l'Espagne, avec les arts, le commerce et les lettres qui en découlent, à la hauteur qu'elle occupa sous Charles-Quint.

Si l'égalité de fait, qui existe aujourd'hui dans la mère patrie, est loin d'égaler celle qui se pratique aux Canaries, il faut attribuer ce résultat au caractère insulaire. Une grande douceur, une aménité charmante, le différencient du caractère espagnol, beaucoup plus rude, moins affable, souvent cruel.

La bourgeoisie aux îles n'a pas de signes distinctifs par lesquels on puisse la caractériser. Avocats, médecins, propriétaires, négociants, vivent en bons rapports entre eux, comme avec la noblesse et le peuple. La classe ouvrière s'y fait facilement marchande et bourgeoise. La noblesse s'adonne à la lecture, aux armes et aux carrières libérales. Ce mouvement est encore peu sensible, mais enfin on doit le noter. Quelle différence, sous ce rapport, avec les îles Madère! Ici moins de laquais, moins de vanité, pas de populace en haillons! l'armée, le clergé, la noblesse, la magistrature ne recherchent pas la prééminence par des moyens violents ou d'ostentation ruineuse et vivent en bon accord, sans grande ambition comme sans faste, se bornant à jouir de la supériorité que donnent l'éducation, l'instruction ou la fortune; tout est simple et honnête dans les rapports.

Le commerce, dit-on, commence à se ressentir des mœurs européennes et quelques faillites sont venues, aussi inattendues, aussi étranges que des apparitions de comètes; il n'y a pas longtemps encore, c'était chose très rare. Peu de

procès, peu de vols, peu ou pas de crimes, ainsi que nous le montrerons par les études de statistique.

Le voyageur qui, sortant de Madère, débarque aux Canaries éprouve une satisfaction dont il ne peut se rendre compte qu'après quelques jours de résidence. L'absence de mendiants produit ce résultat. A Madère, on est harcelé, il est impossible de marcher sans une escorte de pouilleux; si l'on s'arrête, c'est pis encore. Entre-t-on dans une maison? le pauvre attend à la porte et ne vous quitte qu'après aumône faite. Il est vrai qu'un autre vous adopte à la sortie pour bienfaiteur putatif et le supplice recommence. L'habitant est rarement poursuivi de la sorte, mais l'étranger est voué à ce cortége, à la longue fatigant pour les personnes nerveuses. Aux Canaries, rien de semblable, pas de mendicité, ni libre ni tolérée, il est rare qu'on soit prié. Il n'en est pas de même en Espagne où mendier est un état dont les bénéfices, il est vrai, ont bien diminué depuis quelques années, car les grandes villes ont été en partie nettoyées de cette vermine. Nous savons qu'on a dit, qu'en tendant la main, l'Espagnol conserve sa propre estime, sa valeur d'homme et sent qu'il est de la race des conquérants, ne s'avilit pas sous le haillon. Ces phrases toutes faites, qu'on va débitant, passent de l'un à l'autre, comme ces pièces douteuses que personne ne veut garder de crainte qu'elles ne soient fausses et qu'en attendant personne ne vérifie, de peur que la conscience irritée ne vienne faire un crime de les remettre en circulation. Pour nous, félicitons les Canariens d'avoir su guérir cette plaie véritable, apanage d'un ramassis d'êtres vils. Cette plaie, il y a cinquante ans, était si terrible à Ténériffe qu'on consignait les équipages lorsqu'on abordait, afin de leur éviter les maladies de peau qui rongeaient les mendiants. L'homme noble n'a le droit de se dire noble que lorsqu'il est indépendant, le mendiant est toujours abject. Quoi qu'on en dise, le travail seul peut ennoblir, non la misère, les poux et la gale.

On a dit que les insulaires sont gros mangeurs. Nous n'avons rien vu de pareil, ou du moins n'étant autorisés par aucun fait personnel à le maintenir, nous nous bornerons à consigner l'allégation. On remarque peu de variété dans les préparations culinaires et l'on s'étonne de l'absorption fabuleuse de melons, de potirons, citrouilles, pastèques crus ou cuits à l'eau. Le peuple se nourrit de *gofio*, de pommes de terre, de légumes et d'un peu de mouton; il absorbe des quantités de *mojo*. Ceci demande explication; que le baron Brisse nous pardonne! Mélangez : coriandre, ail pilé, poivre, vinaigre, sel, piments rouges, de l'huile verte; remuez, vous avez le *mojo*. Cela emporte le palais, c'est divin! Dans les bonnes maisons, on vit comme partout en Espagne, à peu de chose près.

Si Santa-Cruz et Las Palmas ont le théâtre, la Laguna possède une arène ou cirque pour les combats de coqs. Ces combats attirent pendant la belle saison une foule considérable. Ces coqs, élevés, dressés à grands frais par des sportmen *ad hoc*, ont une arène où ils vont combattre et mourir, le dimanche, au grand divertissement de la foule. L'arène peut contenir un grand nombre de spectateurs. Les paris sont considérables; le dernier, entre les champions de la Orotava et ceux de la Laguna, s'élevait à 10,000 francs pour le vainqueur.

Le pugilat est dans le peuple très en honneur. A Tacoronte, il y a, tous les dimanches, des luttes célèbres qui attirent beaucoup de monde; ces luttes durent deux mois généralement, mais d'autres villages en donnent aussi de temps en temps. Les deux lutteurs se prennent par le cou et par la cuisse, ce qui est contraire aux lois de la lutte romaine, qui ne permettent de se prendre qu'au dessus de la ceinture. Ces jeux amènent des rixes, qui finissent quelquefois par le bâton, souvent par des batailles à coups de poing, jamais, dit-on, par le couteau. Dans les îles, s'il y a un coup de couteau, on peut parier qu'il provient d'un Espa-

gnol. Les bals de Tacoronte sont, après souper, très en honneur chez les gens des vallées du nord-ouest de l'île.

Pendant le carnaval on danse à la ville, mais le carnaval de la rue est le privilége du plus bas degré de l'échelle sociale ; les dames, du haut des balcons, se bornent à jeter des œufs enfarinés, sur le populaire en goguette. Le carnaval était, dit-on, autrefois très fêté par la classe riche, peu à peu il a disparu et n'est plus qu'une fête populaire. Il en est ainsi, du reste, dans toute l'Europe. Les carnavals célèbres de Venise et de Rome sont complétement tombés en désuétude. Aux îles, il n'y a pas longtemps encore, le peuple, à l'un des trois jours, faisait sauter la tête de Judas, c'était une vieille marmite. Cet usage se perd également.

Dans les îles Canaries les bijoux ont des miroitements irrésistibles, auxquels les insulaires des deux sexes ne peuvent se soutraire. Il entre un peu de fausse orfévrerie, d'imitation, mais bien peu comparativement à la consommation anglaise en ce genre. Nous étions avec un ami anglais dans l'omnibus de *Kensigton-gardens;* en face de nous était une fort jolie femme avec broche, collier, pendants d'oreilles, bagues, bracelets, chaîne de montre, etc.

— Cette dame a de beaux bijoux, dis-je à mon Anglais.

— Oui, ils sont *quite news*, tout neufs, dans un mois ou deux elle en aura d'autres.

— *My goodness!* elle est donc bien riche?

— Je ne pense pas.

— Mais alors d'où viennent tant de bijoux, très chers en tout pays et qu'on ne donne certes pas en Angleterre?

— Ils ne valent peut-être pas autant que vous pensez.

— Mais elle en porte pour plusieurs mille francs.

— *Poor boy*! 8 à 10 liv. st.! *no more*, pas plus.

Un Espagnol, un insulaire ne voudraient pas d'une montre d'argent. Il ne s'en vend pas dans toute la péninsule et les îles, la dixième partie de la totalité qui est or. En Angleterre, en Amérique la proportion est renversée. On y voit

un gentleman, un *merchant* très riche, sortir de son gousset ou même de la poche de son pantalon une montre d'argent énorme. C'est un objet sérieux. Il est de ces montres d'argent qui valent 7 à 800 fr., en général elles se vendent depuis 200 à 300 fr. Ce sont des montres excellentes. L'Espagnol, lui, veut une montre d'or, puis une chaîne d'or, et s'il le peut, la chaîne aura des enjolivures qui en doubleront le prix, puis des breloques, puis des bagues, enfin tout ce qui décemment peut se porter.

N'oublions pas un des caractères distinctifs des Canariens, l'amour du costume militaire. Il faut voir au moindre prétexte, cérémonie d'église ou visite officielle, la grande quantité d'épaulettes pour s'en faire une idée. On ne croirait jamais, par exemple, qu'à Santa-Cruz, où il y a peu ou point de troupes, il puisse y avoir tant d'officiers supérieurs. Le plaisir évident avec lequel ils étalent leurs beaux costumes, est partagé par tous ceux qui les voient passer. Ils oublient ce que cela coûte ! Le fonctionnarisme est peut-être incurable. Le nombre des officiers résidant aux Canaries comme fonctionnaires, est encore augmenté par le gouvernement de la métropole qui, toujours ombrageux comme tous les gouvernements despotiques, envoie aux Canaries les officiers dont la présence au corps et sur le territoire espagnol, lui paraît être un danger pour sa sécurité. Tout en félicitant sur leur prompt retour ces exilés, hommes d'élite, dont nous l'avouons, nous faisions notre société avec le plus grand plaisir, auxquels nous devons des renseignements précieux et qui nous ont donné des preuves de leur ardent patriotisme comme de leur bonne éducation, nous avons la certitude qu'ils ouvrent à l'Espagne une ère qui sera féconde en calamités. *Tout ce qui vient par le sabre s'en va par le tambour !* C'est un proverbe et messieurs les généraux espagnols ne le feront pas mentir. Rien de bon ne peut sortir d'un principe mauvais ; le militarisme n'est pas stérile seulement, il est mortel !

CHAPITRE XX

LA CANDELARIA OU LA CHANDELEUR

Le soir venu, Brünner tira son agenda de sa poche.

— Mauvais quart d'heure pour le clergé, dit Krauss.

Nous restâmes tous silenceux.

On vénère encore, dit-il, à Ténériffe et dans l'archipel une Vierge miraculeuse, dont la triste histoire mérite d'aller à la postérité. Quand vous la connaîtrez, vous ne saurez pas si la bêtise des peuples n'est pas plus surprenante que l'esprit d'invention et de rapine du clergé.

En 1594, un moine, Fray Alonzo Espinosa, publia, à Séville, un ouvrage dans lequel sont consignés les faits suivants avec preuves à l'appui. En 1392, dit-il, les Guanches étant seuls maîtres incontestés du pays, et l'archipel étant encore connu sous le nom d'îles Fortunées, régnait le mencey *Acaïmo* de la principauté de *Guiamar*. Un jour, des bergers virent leurs chèvres s'arrêter, ils les pressèrent, mais elles refusèrent d'avancer; une madone était debout sur le rivage, tenant son enfant sur un de ses bras, un cierge dans l'autre. Croyant que c'était une femme, ils lui firent signe de s'écarter; elle resta immobile. L'un d'eux alors se démet le bras en la menaçant d'un geste; le second veut lui lancer

une pierre, mais c'est du sang qui coule de ses doigts. Épouvantés, ils abandonnent leurs chèvres et courent raconter l'aventure au bon roi Acaïmo. Celui-ci, incrédule comme tout bon idolâtre, voulant vérifier le fait, descendit sur la plage. A peine eut-il vu la miraculeuse femme, que, saisi d'un saint respect, il tomba à genoux; et ordonna aux deux bergers de la transporter dans sa demeure. Les deux bergers en touchant la sainte se sentent guéris de leurs blessures ! A ce prodige le roi se prosterne, puis il comprend qu'il doit la porter lui-même, pour lui faire plus d'honneur ; il se relève, la place sur ses royales épaules et la porte dans la grotte de *Chinguaro*, aux acclamations unanimes de ses sujets.

C'était bien une Vierge tenant l'enfant Jésus ; ce fait n'a n'a rien de miraculeux. Les proues des navires, alors comme aujourd'hui, étaient ornées de statues et les navires portugais, italiens, espagnols surtout, étaient le plus souvent placés sous l'invocation de la sainte Vierge. La Vierge de la Chandeleur (Candelaria) était consacrée à cet usage, ainsi que toutes les vierges dont la désignation offre en ces pays, tant de variantes : Notre-Dame del Pilar, del Socorro, del Carmen, etc., etc. Supposer un naufrage est possible et la sainte image se sera échouée sur la grève, il n'y a là rien de surprenant. Il faut convenir, cependant, que pour les Guanches qui connaissaient peu les vaisseaux, ignoraient même la navigation et l'usage des canots, pour lesquels la sculpture était tout à fait inconnue, la découverte de la statue avait quelque chose de surnaturel. Que le roi ait réclamé pour lui la possesion de l'épave, que les Guanches aient eu pour elle un attachement de curiosité, c'est possible, probable même. L'ignoble ne va commencer qu'à l'exploitation du fétiche par les moines.

— Pardon, dit le Canadien, si ignorants des choses de la navigation qu'on veuille faire les Guanches à l'époque où la divine épave s'échoua sur la plage de Ténériffe, de nom-

breux vaisseaux avaient déjà sillonné ces mers. Tout en admettant l'étonnement des Guanches, il dut être fort limité et ne pas être porté juqu'à l'adoration, comme vous le dites. Il ne faut pas croire non plus, que l'hypothèse d'une statue de navire soit une imagination, une explication créée par un travail de l'esprit, un fait sans précédents. Loin de là. Les personnes qui ont habité les îles ou les côtes, savent combien sont riches de débris, les plages des terribles mers atlantiques. De la mer du Nord au golfe de Guinée, les côtes sont de longs ossuaires et de vastes dépôts d'épaves de toute sorte. Une estime, très approximative il est vrai, porte à 2 p. c. les pertes de mer pour les marchandises; à 5 p. c. le nombre des navires perdus dont les débris, épaves errantes, finissent par se déposer sur les plages.

— Vous ne connaissez pas les îles de la Manche, leur dis-je à mon tour, je vais donc vous montrer un fait analogue à celui de la Candelaria. Vers le commencement du dix-huitième siècle, une statue *dorée*, *figure head* de navire, vint s'échouer à Jersey; elle avait dû représenter quelque guerrier du seizième siècle ou de la fin du quinzième, on la baptisa *Georges*, en l'honneur du roi régnant. On dressa le roi sur un piédestal de granit où il fait toujours l'ornement de la place Royale.

Rien n'est plus fréquent que les trouvailles sur les plages. Les côtes de France, du cap de la Hague au Finistère, celles des îles de la Manche en sont jonchées et *au bon temps jadis*, il fallait ajouter aux sinistres dus à la mer seule, ceux que ces populations de pirates côtiers faisaient tous les jours. Les seigneurs, ayant droit d'épaves, créaient des épaves quand la mer était trop lente à fournir le tribut; sur les hauteurs ils allumaient des feux qui attiraient aux gouffres ou sur les roches perfides les navigateurs en péril. Les hauts barons s'amusaient et s'enrichissaient de la sorte.

Le Canadien, interrompit, disant :

— En somme, messieurs, la Vierge de la Candelaria, *buste*,

poupée, *figure head* ou *marmouset*, comme vous voudrez, est encore la patronne vénérée des îles, mais son origine ne constitue pas un fétichisme étranger aux cultes chrétiens.

— Certes, non, dit Brünner, au contraire. Que de superstitions plus ridicules, même dans la France si fière de son intelligence, de sa richesse, de son éducation, de ses révolutions, de ses philosophes! Combien plus puériles sont de nos jours les superstitions de la Salette, les idolâtries fantaisistes et peu propres de la sainte membrane, les enfantillages des miraculées à stigmates ou des hystériques des Alpes! Que dire de l'ignorance de ces paysans qui ont vu dans l'épi et la grappe, symboles de la communion sous les deux espèces, le présage significatif et symbolisé de la dîme menaçante? Que dire de ce troupeau qui, par milliers, va boire, en pèlerinage, l'eau miraculeuse qu'un prêtre lui vend, et qui, le lendemain, chasse ce prêtre de l'église, au cri de *vive l'empereur!* Allons, allons, en 68 comme au moyen âge, les Latins sont toujours les mêmes fanatiques, incapables de marcher sans la tutelle du prêtre! il ne convient donc pas de se moquer outre mesure des Guanches ou des Espagnols de 1500, puisque de nos jours les mêmes sottises sont encore possibles et prospèrent.

Mais revenons à la Candelaria. Par déférence pour M. Goatbeard, je dirai que les insulaires tenaient la Vierge en *considération*. Cinquante ans après l'échouage, Ferdinand Peraza, seigneur des quatre îles déjà conquises, tenta plusieurs descentes pour enlever des Guanches destinés à l'esclavage et des troupeaux pour ses soudards. Un jeune Guanche prisonnier, qui appartenait à la principauté de Guiamar, touché de la grâce, se fit baptiser sous le nom d'*Antonio*, *Anton*, par abréviation. Il obtint ainsi de rester dans l'île au service de Perazza, au lieu d'être transporté et vendu en Europe. Plus tard il fit, avec Perazza, une expédition à l'île Gomera, mais au retour ayant relâché à Ténériffe, l'embarcation avait à peine mis à terre quelques soldats pour y faire de l'eau et

des vivres, que Anton, reconnaissant sa patrie, prit la fuite à travers la montagne et disparut.

Voici, selon Nuñez de la Peña et le père Viana, l'odyssée d'Anton. D'abord il vola chez son père, mais avant de prendre aucune nourriture, il voulut aller rendre grâces à la Vierge. Le vieil Acaymo vivait encore. Il apprit du Guanche catholique, à combien de titres, l'image méritait l'hommage des hommes et s'en fiant au zèle du nouveau converti, le roi l'autorisa à porter la Sainte dans la grotte d'Acbinico, à peu de distance du lieu d'apparition. L'ermitage était fondé. Anton fut le premier desservant. Il se montra digne de sa fonction.

Anton avait profité des bonnes leçons que les pères lui avaient données. Il y parut dès le principe; il réclama une dotation! Si les insulaires n'avaient ni or, ni argent, s'ils ignoraient tous les signes représentatifs de la richesse, il y avait cependant un agent d'échange, au moyen duquel on pouvait vivre sans rien faire. Il réclama un troupeau. Il lui fut concédé. Il établit une fête annuelle pour réchauffer le zèle et augmenter les dons en nature et, miracle étrange, ce troupeau dont vivait le desservant ne diminua jamais! Et, chose plus surprenante encore, il n'était composé que de *brebis! — Sancta simplicitas!!!*

Comme on le voit, les premiers pères avaient de l'imagination, trouvaient d'assez pittoresques historiettes, et formaient des élèves qui leur faisaient honneur. Mais voilà qu'après seize ans de cette douce existence, Sancho de Herrera, seigneur de Lanzarote et roi titulaire de toutes les Canaries, vint débarquer clandestinement pour enlever la sainte image. Le larcin eut un plein succès. Les femmes, même les vierges, ont toujours un faible pour les enlèvements. Cependant elle se repentit de sa condescendance, et dégoûtée de son ravisseur, rêvant sans cesse à sa bonne grotte de Ténériffe, la Vierge manifesta plusieurs fois son mécontentement. Ainsi son image, placée dans une niche

au dessus du maître-autel, ne présentait chaque matin aux spectateurs, en signe de mépris, que sa partie postérieure. Prières, rogations, processions, tout fut inutile; chaque matin la sainte Vierge montrait aux fidèles désolés la face injurieuse; en langage de sainteté cela voulait dire : *Ramenez-moi où vous m'avez prise.* On ne comprit pas tout de suite. Une épidémie, qui enleva deux cents personnes, vint tout à coup illuminer les intelligences et la bonne Vierge, qui s'expliquait en tuant son monde, eut enfin la satisfaction de se voir réintégrer dans le domicile primitif, par celui-là même qui l'en avait arrachée. Anton, qui évidemment avait l'oreille de la sainte Vierge, n'avait pas bougé. Il n'avait cessé de rester en oraison, comme si la Vierge n'eût pas été en voyage, et, dit le père Viana, le tour fut si bien fait par lui, que les Guanches ne s'aperçurent ni de l'enlèvement, ni de la restitution.

En 1493, le conquistador Lugo débarquait à Ténériffe. Après une lutte acharnée, *Agnaterve*, mencey ou roi de Guiamar, successeur d'Acaïmo, cédant aux sollicitations d'Anton, devenu bien vite l'agent du clergé qui accompagnait le conquistador, abandonna lâchement la cause guanche pour se soumettre aux Espagnols. Il semble que le catholicisme enfante des trahisons ou des crimes, l'histoire de la conquête des îles en est une longue preuve; trois autres princes embauchés par Anton et Agnaterve l'imitèrent. C'est à ces quatre traîtres qu'un dévot fit élever à grands frais le monument triomphal qui consacra cette défection honteuse. Il était réservé à un dévot de sanctifier la trahison et la lâcheté, et de placer ces deux ignobles crimes sous la protection de la sainte Vierge!

La madone était devenue l'idole des vainqueurs. Le 2 janvier 1496, l'île étant définitivement soumise après la capitulation de Bencomo, les heureux conquérants allèrent à la grotte rendre hommage à la Vierge miraculeuse. On institua en son honneur une procession solennelle, les rois vaincus

durent porter sur leurs épaules le pavois qui soutenait la Vierge, on la proclama patronne de Ténériffe et protectrice de l'Archipel. La sainte fut très sensible à cet hommage et le fit bien voir. La cire manquait; une procession sans cierges eût été indigne d'elle; comment s'en procurer? Dix quintaux, ni plus ni moins, se trouvèrent échoués, à point nommé, sur la plage. La fête devint splendide et la nuit un éclairage *à giorno* fit resplendir la grotte et les rochers d'alentour. Les anges mêmes firent entendre leurs concerts. Il n'y a pas de doute, car Nuñez de la Peña et Fray Alonzo le certifient.

En 1526, désirant donner à la sainte un logement digne d'elle, le second vice-roi des Canaries, Fernandez de Lugo, qui avait, à ses frais, fait construire une chapelle, y transporta la sainte qui, ne s'y trouvant pas aussi bien que dans sa grotte, prit cette fois le bon parti. Elle aurait pu tuer quatre cents personnes eu ayant déjà tué deux cents à son premier enlèvement, mais elle préféra descendre de sa niche et s'en aller pédestrement à sa grotte. Deux fois elle fit ce petit coup de tête pacifique qu'il faut lui pardonner.

Cependant on la maintint dans la chapelle et la Vierge parut accoutumée à sa nouvelle résidence. Les moines de Saint-Dominique, ayant compris qu'elle pouvait produire autant que la meilleure métairie, s'étaient établis dans la chapelle même (tant ils étaient pressés), pendant qu'on leur bâtissait une magnifique demeure. Chaque jour des trésors considérables se déposaient par enchantement aux pieds de la madone, si bien que, pendant plus d'un siècle, elle fut la source, entre les différents ordres et le clergé régulier, de procès, de divisions, de guerres acharnées dont l'histoire serait fort originale, mais longue. Le roi d'Espagne dut intervenir, en vain; il fallut avoir recours au pape.

Le pape, gravement, décida en faveur des dominicains.

Un jour le chanoine Samarinas passa des injures aux voies de fait. Il se fit accompagner de nombreux partisans, et comme un simple conquistador, chassa les dominicains de chez eux. La Vierge, depuis cette époque, passa de main en main. Devenue vieille, elle était plus accommodante, et dut se trouver très bien de ses possesseurs successifs, car il ne paraît pas qu'elle ait témoigné son mécontentement d'aucune manière. Durant cette période d'école buissonnière, elle se laissa faire comme une bonne fille.

Cependant les Barbaresques infestaient les îles et les parages de Ténériffe surtout. Il fallait ne pas laisser la Vierge exposée à un rapt par le musulman. Philippe II rendit un décret et on la renferma dans un lieu sûr, à la Laguna. Ce petit voyage ne lui fut pas salutaire, car on dut la ramener à la chapelle de *Candelaria*. Mais l'année d'ensuite les pirates s'étant montrés, elle fut encore ramenée à la Laguna, puis enfin dans l'église paroissiale de Guiamar.

En 1658, on la retrouve à la Laguna. Cette année la sécheresse fut calamiteuse; les sauterelles d'Afrique dévoraient ce que le sol avait engendré; on la promena à travers champs, en vain! ce voyage fut inutile. Du reste, elle servit à tout; peste, famine, guerre ou tremblement de terre, ce n'étaient que dévotions et rogations, neuvaines et processions, vœux et offrandes, présents et donations. Les affaires allèrent si bien que le clergé exigea qu'elle restât dans cette bonne ville. Mais les moines l'emportèrent en 1659 et une fois encore elle dut revenir à sa chapelle primitive, devenue chapelle de *San Pablo*. Les moines bâtirent auprès un couvent splendide avec une église à trois nefs; le trésor de la Vierge y suffit. En 1672 eut lieu l'inauguration. Les donations pleuvaient dru et n'étaient pas minces. L'évêque de Caracas, enfant de Ténériffe, envoya 40,000 francs! Un autre habitant, une fontaine en vermeil avec tous les ustensiles du culte! Les lampes étaient d'or pour une part ou tout au moins d'argent pour le reste!

La sainte avait un écrin d'impératrice et un vestiaire de reine! Les voûtes croulaient sous les *ex-voto!* Comme les Barbaresques étaient alléchés par tant de richesses, *Varona* fit bâtir une redoute pour la défense du monastère, le comte de Palmar, un château fort. On accourait chaque année de tout l'archipel pour la fête du 2 février, tous les corps civils et militaires, tous les curés des paroisses de l'île avec croix et bannières, l'armée avec mousquets, armes et bagages. L'affluence était prodigieuse. On campait. On fut même obligé de bâtir des hangards immenses. Tout alla bien jusqu'en 1706; alors le sol oscilla, le temple se lézarda, la madonne dansa dans sa niche, la foule se précipita hors du temple, et la sainte alla passer la nuit sur la plage, au milieu du plus horrible tumulte, de la confusion et de la terreur. La dévotion générale s'en accrut!

En 1789, — année fatale! — le feu détruisit tout. La sainte fut sauvée et réinstallée encore une fois dans sa grotte. En 1803, le temple était rétabli, et l'architecte, pour le mettre à l'abri des tremblements de terre, bâtit des colonnes qui auraient porté le pic de Teyde.

Arrivons à la catastrophe, que raconte ainsi M. Berthelot :

« C'était le 15 août, la fête du peuple ; j'étais à Candela-
« ria le jour de l'Assomption. Jamais spectacle plus bruyant
« et plus animé n'avait frappé mes yeux, ni retenti à mes
« oreilles ; la foule des pèlerins, *Romeros*, se pressait au-
« tour du temple ; et à ces bruits humains, à ces chants
« d'allégresse se mêlaient les chants sacrés, la musique de
« l'église, la voix de l'orgue, et de minute en minute, le ca-
« non. Et des pèlerins arrivaient encore à cheval sur des
« mules, des ânes, des chameaux. D'autres, plus dévots,
« avaient fait la route à pied, se déchaussaient en arrivant
« sur la plage, et de là, exténués, se traînaient sur les ge-
« noux jusqu'à l'autel de la Vierge. Tous portaient sur leurs
« chapeaux l'image de la Vierge, entourée de rubans verts

« et rouge. On bénissait les cierges. L'église était tapissée « de fleurs, et mille flambeaux éclairaient cette scène. Qu'on « se figure dans le fond de l'église la bonne madone assise, « couronnée de diamants, sur un trône d'argent; ses bras et « son cou ruissellent de perles, de bracelets, d'émeraudes « et de rubis; à sa ceinture des chapelets de pierres pré- « cieuse étincellent. La cérémonie commence ; trente cam- « pagnards, vêtus comme les Guanches, bras et jambes nus, « pénètrent dans le temple en sautant sur leurs longues « lances, et vont simuler la découverte de la madone sur « la plage ou elle apparut. Ils s'approchent de la Vierge, la « menacent, l'insultent, font le geste de lui lancer des « pierres, puis ils reconnaissent leur erreur ; ils se proster- « nent aux pieds de Marie, et d'une voix retentissante en- « tonnent le chant populaire :

O virgen de Candelaria,
Lucida estrella del mar!

Eh bien, ce fut la dernière fête. L'ouragan déchaîna sa furie sur Ténériffe, la pluie s'abattit en nappes sur la plaine et la montagne, les torrents s'enflèrent, grossirent encore, débordèrent, et le couvent fut enlevé comme un fétu. La chapelle tint bon, les piliers étaient solides, mais la madone de bois, emportée par le torrent avec toutes ses richesses, regagna la mer d'où elle était sortie. Les moines furent ruinés, car la Vierge n'a plus reparu aux Canaries.

On a trouvé, il y a quelques années seulement, après plus de trois cents ans de navigation, le baril que Colomb sur le point de périr au retour d'Amérique, avait jeté à la mer pour indiquer au monde sa grande découverte. La Candelaria erre peut-être encore sur les mers, à moins qu'elle ne se soit échouée sur quelque autre plage idolâtre. Là, rajeunie, comme Vénus sortant du sein de l'onde, elle est aux mains de quelques peuplades sauvages, ignorée! ado-

rée ! peut-être a-t-elle été mise en pièces par quelque imbécile, qui n'aura pas compris quel trésor lui était échu.

Dans tout l'archipel, on fête encore la vierge de Candelaria, cependant, s'il fallait aujourd'hui comme autrefois prouver sa vénération par des preuves sonnantes, l'enthousiasme ne serait pas aussi productif.

— Brünner, vous avez été bien heureux d'avoir à nous conter cette histoire de la vierge de la Chandeleur?

— Certainement, dit-il, je suis de ceux qui s'applaudissent de toutes les folies des prêtres, car on leur doit la *Réforme* et *Tartufe!* le clergé catholique s'usera plus vite par l'exagération et le ridicule que par l'inquisition.

Le dimanche 26 avril 1868, Brünner assistait au service protestant célébré à *huis clos*, chez le consul d'Angleterre. Le 24 janvier 1869, Brünner, Krauss, le Canadien et moi, enfin réunis à Madrid, nous assistions à l'ouverture d'un *temple public protestant*, au milieu d'un concours immense qui nous eût fait brûler il y a un siècle, excommunier et sabrer, il y a six mois! c'est que dans l'intervalle la révolution de septembre avait eu lieu.

L'Espagne osera-t-elle decréter la liberté des cultes? le mariage civil remplacera-t-il le mariage religieux? la tolérance règnera-t-elle? Il est probable que non, la mesure radicale ne sera pas prise; il y aura quelque progrès, voilà tout. Le sabre qui tranche tout au civil avec une outrecuidance sans pareille, a toujours été et sera toujours au service du goupillon. Le soldat et le prêtre gouvernant l'État, ces deux monumentales aberrations de la faiblesse humaine, ne peuvent vivre que l'un par l'autre, bénissant et massacrant!

On le voit bien à Rome.

On vient de le voir à Burgos.

FIN DU TOME PREMIER

LES ILES FORTUNÉES

OU

ARCHIPEL DES CANARIES

TOME PREMIER

PARIS

LIBRAIRIE INTERNATIONALE

15, BOULEVARD MONTMARTRE, 15

A. LACROIX, VERBOECKHOVEN ET Cie, ÉDITEURS

A BRUXELLES, A LEIPZIG ET A LIVOURNE

1869

Tous droits de traduction et de reproduction réservés.

TABLE DES MATIÈRES

AVANT-PROPOS 5

TÉNÉRIFFE

CHAPITRE I. La ville de Santa-Cruz 13
— II. Château Saint-Christophe (San Cristobal). . 28
— III. La Laguna 31
— IV. Géographie générale 44
— V. La Orotava 62
— VI. Géographie de Hierro 69
— VII. Lanzarote. Fuerteventura. 79
— VIII. Conquête par les Normands 89
— IX. Le Puerto 111
— X. Palma 131
La Gomera 138
Christophe Colomb à la Gomera 141
— XI. Le pic de Ténériffe. Ascension 150
— XII. Les chameaux 176
Les Anglais à Lanzarote 182
— XIII. Saint-Borondon (Aprositus) 186
— XIV. Géographie de Gran Canaria 199

CHAPITRE XV. La conquête de la Gran Canaria par les Espagnols 208
— XVI. La conquête de Palma et de Ténériffe . . . 227
— XVII. L'émigration et la grande pêche 237
La Casa Fuerte 243
— XVIII. Guanches. —Mœurs, usages 248
— XIX. La société. — Mœurs, usages, costumes . . 289
— XX. Le Candelaria ou la Chandeleur 316

EN VENTE CHEZ LES MÊMES ÉDITEURS

COLLECTION DES GRANDS HISTORIENS CONTEMPORAINS ÉTRANGERS

G. BANCROFF. *Histoire des États-Unis d'Amérique.* Traduction de M. I. Gatti de Gamond. 9 vol. in-8°. . . . . 45 fr.
W. H. PRESCOTT. *Histoire du règne de Philippe II.* Trad. de G. Renson et P. Ithier. 5 vol. in-8° . . . . . 25 fr.
— *Histoire de Ferdinand et d'Isabelle.* Traduction de G. Renson. 4 vol. in-8°. . . . . 20 fr.
— *Histoire de la conquête du Pérou.* Traduction de H. Poret. 3 vol. in-8°. . . . . 15 fr.
— *Histoire de la conquête du Mexique.* Traduction de A. Pichot: 3 vol. in-8° avec gravures. . . . . 18 fr.
— *Essais et Mélanges historiques et littéraires.* 2 vol. in-8°. . 10 fr.
W. IRVING. *Histoire et Légende de la conquête de Grenade.* Trad. de Xavier Eyma. 2 vol. in 8° . . . . . 10 fr.
— *Vie et Voyages de Christophe Colomb.* Traduction de G. Renson. 3 vol. in-8°. . . . . 15 fr.
TH. MOMMSEN. *Histoire romaine.* Trad. de de Guerle. 7 vol. in-8°. . . . . 35 fr.
PEEL (sir Robert). *Mémoires.* Trad. de E. de Laveley. 2 vol. in-8°. . . . . 10 fr.
J. G. HERDER. *Philosophie de l'histoire de l'humanité.* Trad. de E. Tandel. 3 vol. in-8°. . . . . 15 fr.
H. I. BUCKLE. *Histoire de la civilisation en Angleterre.* Traduction de Baillot. 5 vol. in-8°. . . . . 25 fr.
M. DUNKER. *Histoire de l'antiquité.* 8 vol. in-8° . . . . . 40 fr.
G. G. GERVINUS. *Histoire du XIXe siècle,* depuis les traités de Vienne. Trad. de J. J. Minsen. 20 vol. in-8° . . . . . 100 fr.
G. GROTE. *Histoire de la Grèce,* depuis les temps les plus reculés jusqu'à la fin de la génération contemporaine d'Alexandre le Grand. Traduction de A. L. de Sadous. 19 vol. in-8° avec cartes et plans . . . . . 95 fr.
R. GNEIST. *La Constitution communale de l'Angleterre,* son histoire, son état actuel ou le *self-government.* Trad. de Hippert. 6 vol. in-8°. . . . . 30 fr.
J. H. KIRK. *Histoire de Charles le Téméraire, duc de Bourgogne.* Traduction de Ch. Flor O'Squarr. 3 vol. in-8. . . . . 15 fr.
C. MERIVALE. *Histoire des Romains sous l'empire.* Traduction de Hennebert. 9 vol. in-8° . . . . . 45 fr.
J. W. DRAPER. *Histoire du développement intellectuel de l'Europe.* Traduction de L. Aubert. 3 vol. in-8°. . . . . 15 fr.

Bruxelles. — Typ. de A. LACROIX, VERBOECKHOVEN et Cie, boulev. de Waterloo, 42